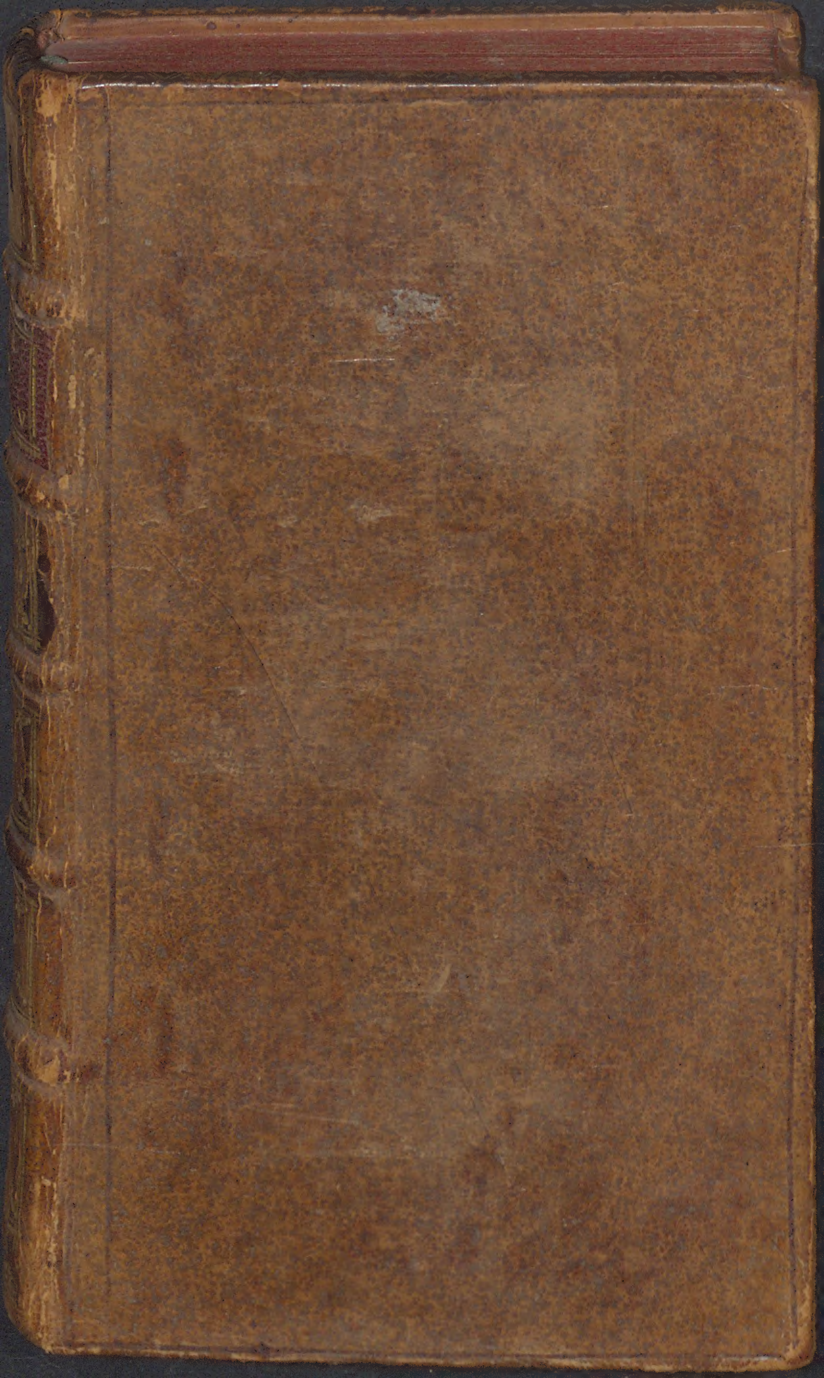
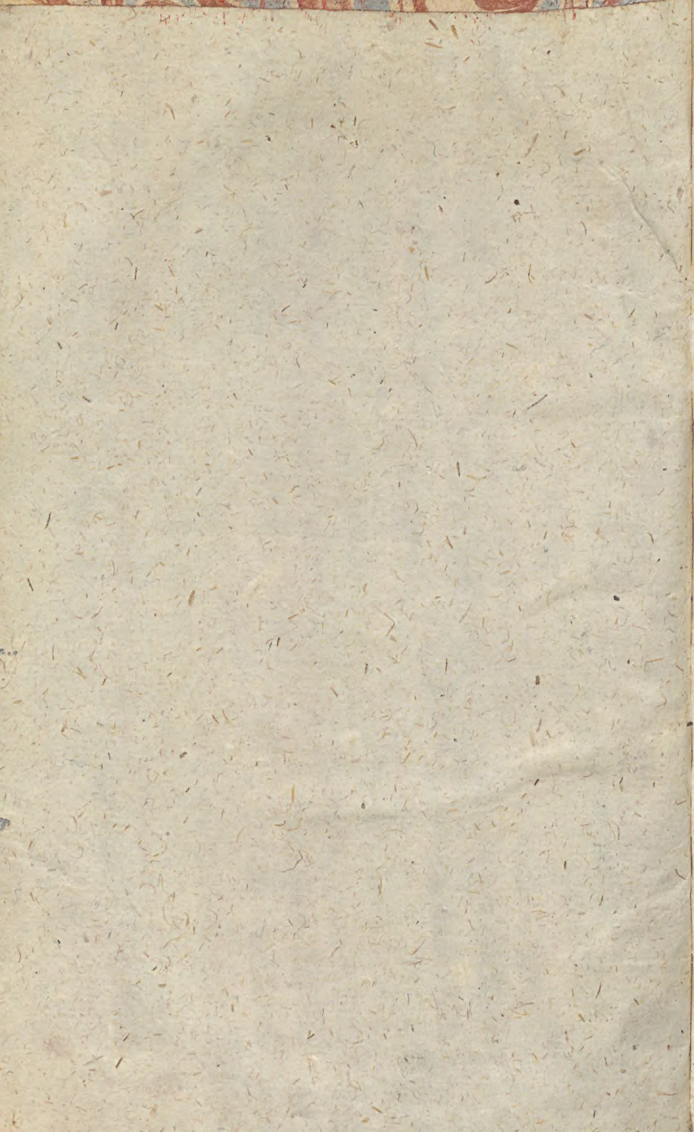
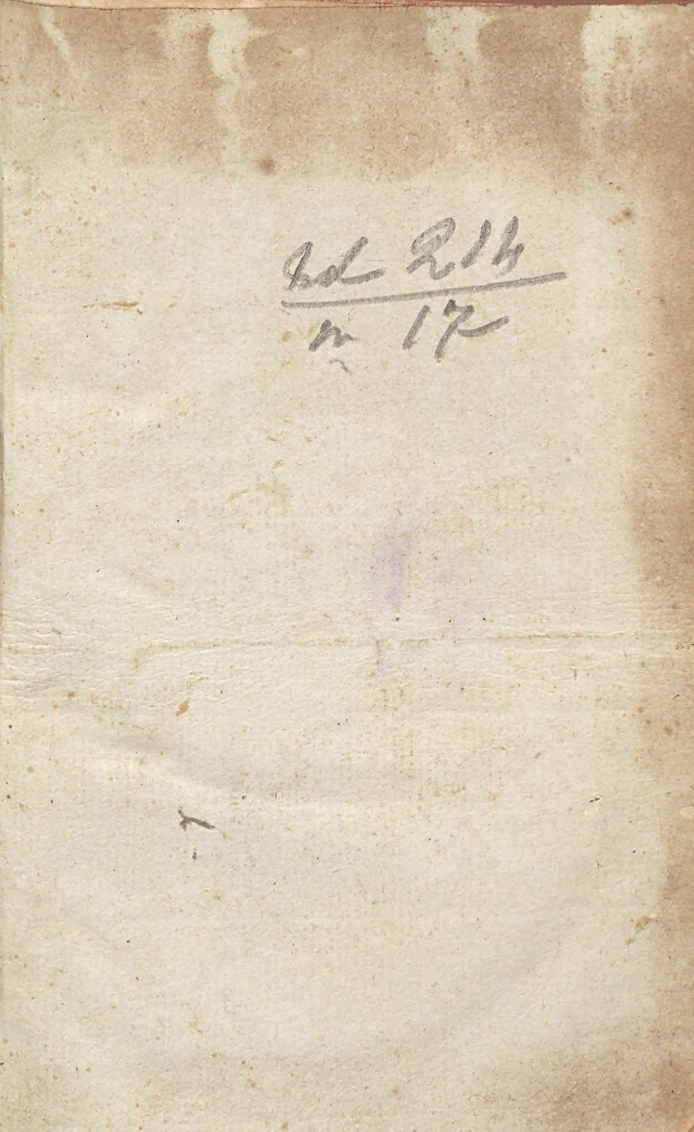
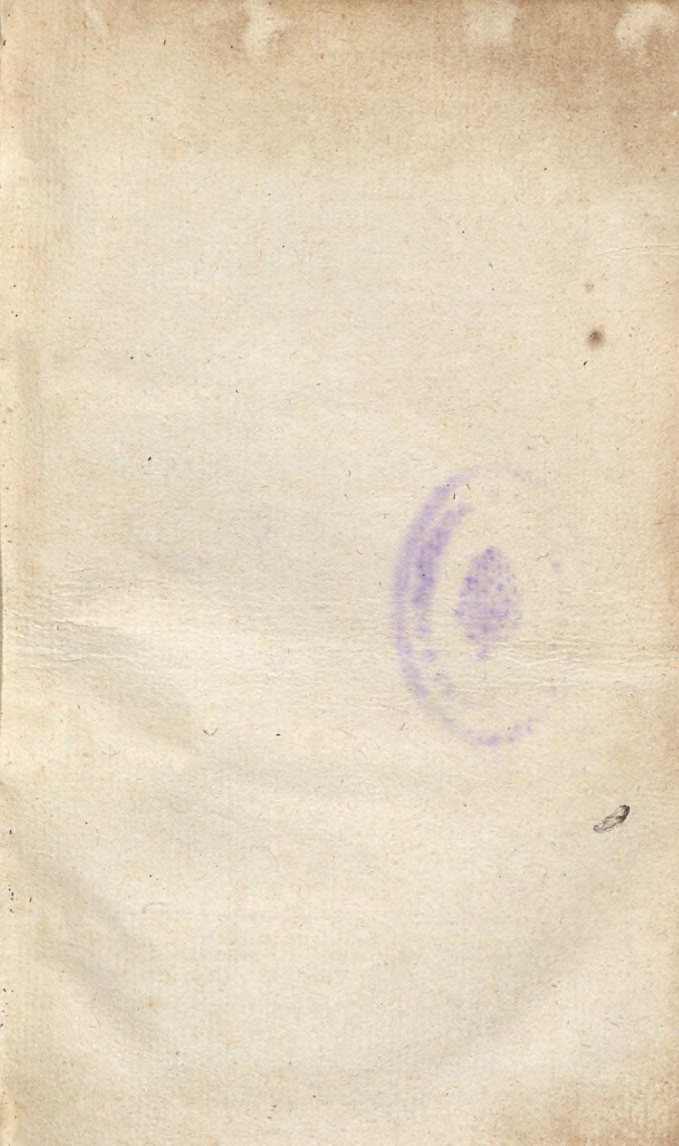









n 17




FRANÇOIS I.
Roi de France

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

Traduite de l'Italien de Mr. LETI.

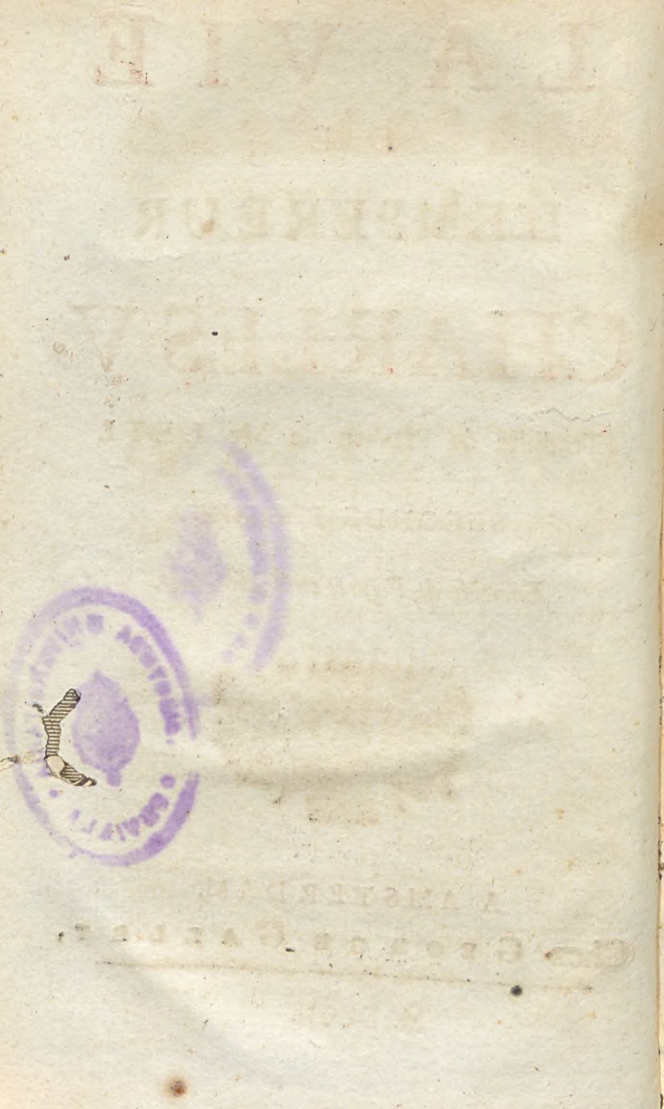
SECONDE PARTIE.

Enrichie de Figures en Taille-douce.



A AMSTERDAM.
Chez GEORGE GALLET,

M. DCCII.





LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE I.

Années 1531. 1532. 1533.

SOMMAIRE

Du I. Livre de la II. Partie.

MOrt de l'Evêque de Malthe: nomination de trois Sujets présentez à l'Empereur; il se résout à choisir Bosius à l'exclusion des deux de sa Nation, sa resolution loüée: Le Pape Clement VII. écrit à Charles V. en faveur de Bosius; il en fait presser l'élection par son Legat: autre Lettre de Salviati: Clement changeant d'avis nomme à cet Evêché un Cardinal: son inconstance blâ-

mée : raiſons qu'on crût qui l'y portérent : chagrin de l'Empereur contre le Pape, & contre le Cardinal Ghinucci nommé à cette Egliſe par le Pape. Melanchthon perſonnage acredité parmi les Lutheriens : il eſt choiſi par l'Electeur de Saxe pour une Conférence avec les Catholiques, & les Zuingliens : deſſeins du même en cela : iſſuë de cette Conférence : Charles ordonne la convocation du Collége des Electeurs, pour la création d'un Roi des Romains : l'Electeur de Saxe fait aſſembler une Ligue à Smalcalde : il y envoye ſon Fils pour s'oppoſer à l'élection du Roi des Romains : ſes offices rendus inutiles. Ferdinand, Frére de Charles créé Roi des Romains; couronné à Aix-la-Chapelle : on envoïe par tout des avis & des ordres pour le faire reconnoître : défenſe opiniâtrée des Florentins : Charles prend la réſolution de faire lever le ſiége : ſes ordres n'arrivent pas aſſez tôt ; ils ſe rendent, & à quelles conditions : ils reçoivent pour leur Prince Aléxandre de Medicis : on leur laiſſe la forme du premier Gouvernement : miſéres des Florentins au temps de la République : leur heureux état ſous la Principauté : menées de l'Electeur de Saxe, & du Duc de Baviére pour rejetter l'élection du Roi des Romains : diſcours de l'Electeur au Duc ſur cette matiére : le Duc de Baviére promet de s'unir avec les Luthé-



riens

riens pour cet effet : il change de ſentiment, & ſe réconcilie avec l'Empereur, & comment : diverſes obſervations ſur cela : Charles V. paſſe à Bruxelles : il reçoit les Ambaſſadeurs du Duc de Toſcane : liberté donnée aux Fils du Roi François I. leur arrivée à Paris : le Dauphin reconnu Duc de Bourgogne. Charles V. part de Flandres pour Allemagne : ſon arrivée à Mayence ; il ordonne un Colloque de Catholiques & de Proteſtans à Schuinfort : il va à Ratisbonne pour aſſembler ſes forces contre le Turc : il écrit une lettre au Roi François I. pour l'exhorter à cette guerre, & la réponſe qu'il en reçoit : Articles dont les Catholiques, & les Luthériens convinrent dans le Colloque : Charles mécontent les ſigne par néceſſité, & ſon dit notable : Les ſujets font quelquefois les Loix ; exemples d'Angleterre, & de Pologne. Les Catholiques, & les Proteſtans témoignent être contens : raiſons qu'eut l'Empereur de confirmer ces Articles : Deputez envoïez par les Cantons Calviniſtes aux Luthériens pour s'unir avec eux : Conférences ſur ce ſujet : Plaintes que Charles en fit à l'Electeur de Saxe : iſſuë de ces Conférences peu agréable aux Calviniſtes : l'Electeur de Saxe tâche de ſe concilier l'amitié de Charles V. il preſſe ſes ſujets de travailler aux contributions qu'il falloit fournir à l'Empereur pour la guerre.

 Eton-

Etonnement du Pape en apprenant que le nombre des Luthériens s'étoit si fort augmenté : mort de Jean Electeur de Saxe, & avénement de Jean Féderic son Fils à l'Electorat : son action loüable en faveur de l'Empereur : il reçoit l'Investiture de Charles V. la Cour de Rome mécontente de ce que l'Electorat est tombé entre les mains de Jean Féderic : sentiment du Consistoire des Cardinaux sur cela : résolution du Pape d'y envoïer un Nonce : succez de Pizzano à Casamalca dans les Indes. Le Roi Antabalipa, & son armée, il est pris prisonnier aprés avoir été battu : son éloge avec plusieurs observations : levée de gens pour la guerre contre le Turc : le Cardinal de Medicis Légat du Pape pour assister l'Empereur dans cette guerre : départ de ce Prince pour le Camp : Soliman II. sa marche, son armée, ses desseins, son appréhension : dommages causez par les Turcs aux Chrêtiens, quels : autres faits par les Chrêtiens aux Turcs : conseil de guerre tenu par l'Empereur pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire à l'égard du Turc : montre générale de l'Armée Chrêtienne : Soliman, & ses mauvaises mesures : il s'en rétourne à Constantinople : desseins de Charles V. non secondez : ligue concluë entre les deux Rois de France & d'Angleterre : desseins des Anglois dans cette ligue : Charles se résout de passer en Italie : son arrivée à Mantoüe : il s'abou-



che

che avec le Pape à Bologne : raisons pour cet abouchement, & résolutions : Charles envoïe une Armée Navale contre les Turcs : ce qu'elle fit : divers sentimens sur la retraite de Soliman sans rien faire : Corone assiégé par André Doria : il est repris avec plusieurs particularitez : on en envoïe les avis à l'Empereur, & la joïe qu'on en reçoit. Le Roi d'Angleterre demande au Pape le divorce avec Catherine. Ambassadeurs Suisses envoïez à Charles V. & pourquoi : Ce Prince part de Bologne pour Genes : s'embarque pour Espagne : Propositions faites pour le Concile par le Nonce du Pape, & par l'Ambassadeur de Charles V. aux Lutheriens : réponse faite par les Luthériens à ces propositions : Le Pape Clement se ligue avec le Roi François I. contre Charles V. passe à Marseille, & comment reçû & logé : il mene avec lui Catherine de Medicis sa Niéce, mariage de cette Princesse avec le Dauphin : déplaisir qu'a Charles de ce voïage du Pape, & de ce mariage. Marviglia, Ambassadeur du Roi François I. décapité à Milan : Le Roi François I. se ligue avec le Turc : diverses particularitez du Monferrat : prétentions du Duc de Savoye sur ce Païs. Charles bien reçû à Madrit.

Au commencement de cette année il se présenta à l'Empereur une occasion de faire connoître l'intégrité de son ame, & le desintéres-

téreffement de fon cœur. Baltazar, Evêque de Malte, étant venu à mourir, le Grand-Maître avec le Chapitre nommérent, conformément à ce dont on étoit convenu avec l'Ordre des Chevaliers, & à ce que portoit le Privilége, que nous avons mis dans le dernier Livre de la premiére Partie, ils firent, dis-je, la nomination des trois Sujets defquels Charles V. en devoit choifir un; & quoi qu'il dépendît des Chevaliers de ne mettre dans la nomination qu'un feul Sujet de l'Empereur, néanmoins pour plus grande marque de refpect ils en nommérent deux de la Nation de ce Prince, lefquels étoient des Perfonnages fort dignes, & un feul étranger, qui fut *Thomas Bofius*, Vice-chancelier de l'Ordre, & on en envoïa la nomination à Charles V. qui pleinement informé du mérite extraordinaire de Bofius, n'eut aucun égard à ceux de fa Nation, quoi qu'ils en fuffent dignes, & prit la réfolution de nommer l'autre comme en étant encore plus digne. Cependant le Pape Clement ne fachant pas fur lequel des trois le choix de Charles V. pourroit tomber, & aïant Bofius à cœur, il écrivit en fa faveur à l'Empereur une Lettre de récommandation extrémement preffante, qu'on a traduite du Latin, & dont voici la teneur.

A NO-

A NÔTRE TRES-CHER FILS EN CHRIST, *Charles* Empereur des Romains, toûjours Auguſte, & Puiſſant.

Clement VII. Pape, Serviteur des Serviteurs de Dieu.

Souhaite Paix, & Salut.

TRES-CHER FILS EN CHRIST. *Comme Nous avons entendu qu'aprés la mort de Baltaſar Evêque de Malte, le Grand-Maître, & la Religion de Jeruſalem, qui par la faveur de Vôtre Majeſté, ſe tiennent dans ladite Iſle, ont, en vertu des Capitulaires faits avec Vôtre Majeſté, nommé trois Perſonnes, parce qu'une d'elles doit à Vôtre nomination & préſentation être par Nous pourvuë & miſe en poſſeſſion de cette Egliſe. Quoi que Nous ſoïons pleinement perſuadez que tous les trois nommez par le Grand-Maître, & par la ſuſdite Religion, ſont également ſuffiſans & capables, puis qu'ils ſont trop prudens pour avoir voulu nommer des perſonnes qui n'auroient pas toute la capacité, & la ſuffiſance requiſe; & ne devant point auſſi y avoir par devers Nous de difference, ni d'acception de perſonnes. Néantmoins aïant entendu que parmi les trois nommez eſt la perſonne de Thomas Boſius, Vicechancelier dudit Ordre, Frere d'Antoine Boſius d'heureuſe mémoire, lequel Vôtre Majeſté a connu à Boulogne, lors que nous y étions tous deux: Nous n'avons pû moins faire,* en

en considération tant de la mémoire du Défunt, que . es mérites du vivant, que de lui accorder auprés de Vôtre Majesté, cette recommandation trés-juste, & trés-forte, qui part véritablement de nôtre affection, & de nôtre cœur.

Nous n'entendons pas néantmoins faire par là aucune violence à la libre volonté de Vôtre Majesté dans le choix qu'elle doit faire, mais c'est seulement afin que nous puissions tous deux d'un commun accord donner à Antoine en la personne de son frere, les marques de reconnoissance que nous lui aurions données à lui-même, si la mort ne l'eût trop tôt enlevé, & ne l'eût empêché de recueillir de nôtre gratitude quelque fruit proportionné à ses grands mérites. Tout le monde sait fort bien, & Vôtre Majesté ne l'ignore pas, quels travaux, & quelles fatigues il a enduré; combien de fois il a couru en grand' hâte la poste; quels longs & périlleux voiages il a faits, & à combien de risques & de dangers il s'est exposé, pour la défense de la Sainte Foi de Jesus-Christ, aussi bien que pour vôtre honneur, & le nôtre: Combien d'années il a servi avec une extrême fidélité, & d'une maniére qui a tourné à sa loüange, & à la gloire de son Ordre de Jerusalem, & comment il est mort aprés avoir rendu les services les plus importans.

Cela donne tout sujet de croire que Vôtre Majesté, par un éfet de cette grandeur d'ame qui sied si bien à un Empereur, l'a aimé par reconnoissance, comme nous avons aussi toûjours fait, & qu'elle ne l'a pas estimé indigne de sa faveur. Puis donc que tous ses bons services ne peuvent être recompensez qu'en la personne de son frere, ils doivent assûrément lui être payez, d'autant plus que comme nous l'aprenons, il en est aussi

tres

trés-digne pour son mérite particulier. De sorte que tant en considération des mérites de son frere, qu'à cause des longs, & toûjours utiles services, qu'il a lui-même depuis dix ans rendus à son Ordre, & à la Chrêtienté, il doit être favorisé, & élevé à cette Dignité. Au reste nous entendons que cela soit, comme il est en effet, un don de vôtre Majesté, & une chose qui dépende de vôtre libre élection; & nous sommes entiérement disposez à établir celui qui sera présenté par vôtre Sérénité.

Nous nous estimons pourtant obligez de témoigner à vôtre Majesté, que si pour les raisons alleguées, vôtre auguste bonté penche du côté du dit Thomas Bosius, outre que nous jugeons avec fondement, que vôtre Majesté n'aura pas une médiocre satisfaction d'avoir bien pourvû au besoin de cette Eglise, au bien de ce Troupeau, & au contentement particulier de l'Ordre; ce nous sera aussi à nous une chose infiniment agréable, à cause de la mémoire dudit Antoine Bosius, laquelle nous est chere. Donné à Rome à St. Pierre, sous l'Anneau du Pescheur, le 21. jour d'Août 1531. & le 8. de nôtre Pontificat.

Quoi que ce Pape fût naturellement plein de zéle & d'ardeur, & je puis, peut-être, bien dire de chaleur & de feu, lors qu'il entreprenoit la défense de quelqu'un, & qu'il en prenoit le parti, il est certain néanmoins qu'il ne témoigna jamais plus de passion (& cependant nous le verrons bientôt d'une humeur bien différente) que dans cette rencontre; quoi qu'on puisse dire avec vérité que jamais Pape n'avoit soûtenu avec plus de justice les intérêts de qui que ce soit, parce qu'effectivement la mémoire d'Antoine Bosius

Au[illegible] recommandation.

Bosius devoit seule être plus que suffisante pour faire donner cette Dignité à un Frere, qui outre cela en étoit assûrément de son côté trés-digne. Cependant le Pape impatient de voir l'issuë de cette affaire, ne se contenta pas d'en parler au Duc de Sessa Ambassadeur de l'Empereur à Rome, afin qu'il en écrivît à son Maître, mais de plus il donna ordre à Jaques Salviati, Pere du Prieur de Rome, proche parent de Sa Sainteté, d'en écrire au Cardinal Campeggi, Legat à *Latere* auprés de Sa Majesté Impériale, pour lui mander de presser cette Nomination, & pour cet éfet il lui écrivit la lettre qui suit.

Au Révérendissime Cardinal Campeggi, Legat à *Latere*, auprés de Sa Majesté Impériale.

Monsieur.

Je ne sai si vous avez une suffisante connoissance d'Antoine Bosius Chevalier de Rhodes, lequel mourut à Bologne peu aprés le départ de Sa Sainteté de cette Ville, où Bosius étoit resté malade, lequel fut en son temps le plus diligent, adroit, capable, & vaillant Soldat qu'eût l'Ordre. Lors que le Turc assiégeoit Rhodes, il y conduisit plusieurs fois, & toûjours avec grand péril de sa vie, plusieurs secours d'hommes & de vivres; & aprés la perte de cette Place il y fit avec autant de danger deux ou trois voyages, & sçut y ménager de telles pratiques qu'il fut sur le point de se perdre. Et il ne se présenta jamais

depuis

depuis qu'il eût été fait Chevalier, d'affaire si difficile & si scabreuse, où il ne s'embarquât courageusement pour le service de sa Religion, & de la Chrétienté.

Mais pour ne pas m'engager dans le détail de ses actions, qui ne pouvoient pas être plus belles, ni plus dignes de loüanges dans un simple Chevalier, tel qu'il étoit : je vous dirai seulement que cet Antoine a laissé un frére de la même Religion, qui a nom Thomas Bosius, qui ne lui est point inférieur en bonté, & en zéle pour le service de Dieu, & qui le surpasse en savoir, étant assûrément trés-docte, & aïant été à cause de sa grande érudition fait Vicechancelier de son Ordre ; en sorte qu'il est en si grande reputation par tout le monde, & qu'il passe universellement pour un personnage doüé de tant de vertus, que c'est presque lui faire tort de ne se contenter pas de faire mention de ses mérites, mais de parler aussi en même temps de ceux de son frere, comme si les siens seuls n'étoient pas plus que suffisans pour lui faire mériter tout.

L'Eglise de Malte étant venuë à vaquer, on a nommé, selon l'accord fait entre l'Empereur & la Religion, trois personnes, desquelles Sa Majesté Impériale en doit choisir une, qui doit demeurer Evêque, & se présenter à Sa Sainteté pour en obtenir les Bulles. Parmi les trois est le Vicechancelier extrémement aimé de Sa Sainteté, tant pour la bonne reputation qu'il s'est acquise par ses vertus, qu'en considération de la mémoire de son frére, laquelle mérite effectivement qu'on y ait beaucoup d'égard. Sa Sainteté m'a donc commandé, pour les raisons alléguées, de vous en écrire avec chaleur, afin qu'en son nom vous l'appuiez de vôtre crédit, & de vôtre re-

commandation auprés de Sa Majesté Impériale; & de tous les Seigneurs de son Conseil, en sorte qu'il soit fait Evêque de Malte; Sa Sainteté vous ordonnant de rendre pour cet effet à Bosius vos bons offices, non seulement auprés de l'Empereur; mais aussi auprés de toutes les autres personnes que vous jugerez à propos. Quoi que l'intention de Sa Sainteté que je viens de vous expliquer, n'ait pas besoin d'être soûtenuë par d'autres sollicitations, néanmoins comme j'ai fort connu, & aimé le frére, & lui-même, je vous en prie aussi de ma part trés-instamment, me recommande à vous de tout mon cœur, & suis véritablement

Monsieur,

De Rome le 1. Septembre 1531.

Vôtre trés-humble Serviteur. *Jaques Salviati.*

Charles agrée ces recommandations.

Toutes ces sollicitations & ces instances furent fort agréables à l'Empereur, qui fut fort aise de voir que son intention s'accordoit si bien avec celle du Pape, auquel il fit réponse en termes fort honorables, loüant le zéle avec lequel Sa Sainteté travailloit avec tant d'empressement à faire recompenser, même aprés leur mort, ceux qui avoient servi la Chrêtienté, & procuré les avantages & l'avancement de la Sainte Foi, ce qui avoit aussi été, & seroit toûjours son inclination; en un mot, il lui fit connoître qu'il ne manqueroit pas de répondre au plûtôt en cela aux vœux du Public, de satisfaire en particulier aux désirs de Sa Sainteté, & de lui témoigner combien il avoit de déférence pour ses

ſes recommandations. Charles s'expliqua là-deſſus plus amplement avec Campeggi, lors que ce Cardinal lui parla de cette affaire, pour s'acquitter de la charge que Salviati lui en avoit donnée avec tant d'inſtance, & l'aſſûra qu'en peu il mettroit en exécution cette nomination.

Charles différa quelques ſemaines ſa réſolution, parce que comme il étoit trés-prudent, il ne vouloit pas donner à ceux de ſa Nation qui étoient concurrens à cet Evêché, qui y avoient été nommez, auſſi bien que Boſius, & qui non plus que lui ne manquoient pas de mérite, il ne vouloit pas, dis-je, leur donner ſujet de ſe plaindre, qu'il préféroit les étrangers à ſes propres Sujets, ce qui auroit été capable de donner du ſcandale à tous ſes Etats, & de refroidir l'affection des Peuples pour lui, & leur zéle pour ſes intérêts; de ſorte qu'il chercha les moïens de contenter par d'autres emplois les deux Sujets nommez, qui étoient l'un du Royaume de Sicile, & l'autre de celui de Naples, leſquels furent l'un & l'autre pourvûs de Dignitez qui n'étoient pas moins conſidérables, de ſorte qu'ils eurent ſujet d'être contens, & de loüer la ſage & prudente conduite d'un ſi grand Empereur; & il eſt certain que s'il eût fait autrement, il auroit donné beaucoup de jalouſie, non ſeulement aux deux Sujets de ſa Nation exclus, mais auſſi à tous les autres, qui n'auroient pas manqué de faire courir le bruit, que l'Empereur reſſembloit aux *Bergers*, leſquels ne veulent de leurs Brebis que la laine.

Il tâche de contenter les autres.

Ces deux Sujets étant donc pourvûs, Char-

les

les V. déclara la nomination en faveur de Thomas Bosius, & la mit incontinent entre les mains du Commandeur *Sanguezza*, qui résidoit auprés de lui, en qualité d'Ambassadeur, de la part du Grand-Maître, & de la Religion, afin qu'il l'envoïât en toute diligence à Malte. Le Grand-Maître aïant reçu cette nomination, & l'aïant communiquée au Chapitre, tous en reçurent la plus grande satisfaction qu'on puisse s'imaginer, & le cœur plein de joye ils donnérent hautement mille bénédictions à l'Empereur, & sans aucun retardement la résolution fut prise d'écrire à ce Prince une lettre de remercîment, & d'envoyer exprés un Chevalier à Rome au Pape pour accompagner de la part de la Religion *Bosius* qui venoit d'être nommé, & le présenter conjointement avec l'Ambassadeur ordinaire, à Sa Sainteté, pour en avoir son approbation, & en recevoir les Bulles nécessaires. Sanguezza aïant reçu la lettre du Grand-Maître pour Sa Majesté Impériale, & l'ordre de la remercier de bouche dans les termes les plus forts, ne manqua pas de s'acquitter ponctuellement de son devoir, dans une audience publique.

Gus [illegible] sente, & réponse. 1531.

Le Lecteur aura ici, comme tout le monde l'eut alors, le plus grand sujet de surprise & d'étonnement qui puisse jamais tomber dans l'esprit humain. Les Envoïez du Grand-Maître étant arrivez à Rome, & y aïant demandé audience au Pontife, pour lui présenter Bosius, & en même temps la lettre que l'Empereur écrivoit à Sa Sainteté sur cette nomination, ils demeurérent extrémement surpris, & comme hors d'eux-mêmes, à

l'oüie de la réponse séche, pour ainsi dire, que sa Sainteté fit aux Chevaliers qui lui présentoient Bosius, & à Bosius lui-même, savoir, *Que l'Eglise de Malte étoit déja pourvuë, & qu'il avoit lui-même nommé à cet Evêché la personne du Cardinal Ghinucci, sujet d'un haut mérite, leur Ordre ne pouvant pas attendre un plus grand honneur que de voir pour son Evêque un si grand Cardinal; qui prendroit soin de faire passer un Vicaire à Malte pour en prendre possession, qu'il espéroit qu'on lui donneroit sans aucune contradiction.* Et les autres aïant répondu, *qu'on laissoit le soin de cette affaire à sa Majesté Impériale*, le Pape tout indigné repliqua; *c'est à Nous, & non pas à Charles, à pourvoir à cette Eglise, vû que le Gouvernement a changé de face.*

Véritablement l'Empereur qui avoit toûjours connu par expérience Clement pour un homme extrémement leger & changeant dans ses résolutions, & qui n'avoit pas de plus grand plaisir que de faire un traité avec l'un le matin, & de le rompre le soir, pour en faire un autre avec quelqu'autre personne, ne se fioit pas beaucoup à ce qu'il disoit, & à ce qu'il faisoit, & n'oublioit rien pour prendre avec lui toutes les précautions, & les mésures possibles; mais pour cette fois il y fut attrapé. Aussi aïant été informé de cet événement par la Lettre de son Ambassadeur de Rome, & de bouche par Sanguezza, il ne pût s'empêcher de dire, même en plein Conseil, *Je ne me suis jamais fié à ce Pape, parce que j'ai toûjours crû que dans toutes ses actions il y avoit quelque fourbe secréte & cachée; mais pour cette fois j'avoüe que j'ai été trompé, parce que je m'y étois entiérement fié.* Inconstance.

Ce sont les propres paroles de Sangro. Et en effet, comment l'Empereur pouvoit-il jamais s'imaginer Causes d'étonnement.

maginer que Clement fût capable d'un semblable changement ? Un Pape qui avoit recommandé Bosius avec tant d'instance & de chaleur dans une de ses Lettres, qui avoit témoigné tant d'ardeur en représentant à l'Empereur les services rendus par les deux fréres Bosius, à l'Eglise, à la Sainte Foi, & à la Chrêtienté, à cause desquels cet Evêché étoit dû à Thomas, & qui outre cela avoit tant fait solliciter cette nomination par diverses autres Personnes. Un Pape qui venoit de recevoir de l'Empereur Charles une des plus grandes faveurs & des plus considérables avantages que Pape ait jamais reçû d'aucun autre Empereur, savoir celui de l'avancement de sa Maison à la Principauté de Toscane. Un Pape qui savoit fort bien que les Rois de Sicile avoient toûjours eu droit de patronage sur l'Evêché de Malte, & que depuis plus de deux cens ans ils étoient en possession de faire la nomination, & ensuite la présentation à Rome. Un Pape qui avoit non seulement vû & approuvé le Privilége, & la Donation accordée par l'Empereur au Grand-Maître, & à la Réligion, & dans laquelle il étoit expressément spécifié, que cette nomination restoit aux Rois de Sicile; mais qui de plus en avoit remercié l'Empereur par une Bulle; Aprés tout cela ce Pape aïant tout à coup changé du blanc au noir, fait à ce même Prince un aussi sanglant affront que celui de rejetter sa nomination, & de le priver d'un droit si considérable.

Raison du Pape 1531.

D'ailleurs, ce n'étoit nullement le temps de mécontenter, par un affront qui n'étoit pas moins grand que celui qui étoit fait à l'Empereur, une Réligion de Chevaliers comme celle-là

le-là, car c'étoit elle qui avoit fait la premiére nomination, une Réligion, dis-je, qui faisoit tant de dépenses, & répandoit tant de sang pour défendre la Sainte Foi, en faisant une si vigoureuse guerre aux Infidelles, & justement dans un temps que Soliman menaçoit la Chrêtienté avec plus de fierté & de fureur que jamais. On veut que le Pape se soit porté à une résolution de cette nature pour deux raisons; la premiére, pour se venger de l'injure qu'il prétendoit avoir reçûë de Charles, V. par le retardement qu'il avoit mis à sa résolution à la nomination, le Pontife s'imaginant que ce Prince étoit obligé de faire plus d'honneur à sa lettre, & d'avoir cet égard pour sa forte & pressante recommandation, de lui envoïer incontinent la nomination, jusque là qu'il lâcha ce mot, *qu'en semblables occasions quand les Papes prient, ils commandent.* Mais cette raison est trop foible pour fonder une vengeance aussi atroce tant contre l'Empereur, que contre les Chevaliers, d'autant plus que le Cardinal Campeggi n'ignoroit pas, & il l'avoit même écrit au Pape, que la nomination de Bosius étoit assûrée & arrêtée; mais que néanmoins sa Majesté Impériale avoit quelques mésures à prendre, & étoit bien aise de pourvoir les deux autres sujets nommez de Charges convenables, pour ne les pas laisser mécontens, vû sur tout que c'étoient des sujets qui avoient rendu des services.

On crût que la seconde raison qu'eut le Pape fut, qu'il avoit trouvé qu'il s'acquerroit une trés-grande réputation dans l'Eglise, s'il remettoit cet Evêché sous la seule dépendance du Siége Apostolique, ensorte qu'au lieu que Autre encore.

la

la nomination ſe dévoit faire, ſelon leur convention, premiérement par la Religion, & enſuite par l'Empereur, elle demeurât entiérement à la diſpoſition du Pape, qui croïoit pouvoir en venir facilement à bout, par la raiſon, que l'Empereur ſe trouvant fort occupé, & embarraſſé par les troubles & les deſordres des Luthériens en Allemagne, & allarmé par les grandes menaces, & les préparatifs de guerre de Soliman, & aïant pour les rendre inutiles beſoin des ſecours de Rome, il y avoit grande apparence qu'il ſe donneroit bien de garde de mécontenter cette Cour, pour défendre une prétention de cette nature, & que de leur côté les Chevaliers s'en ſeroient facilement déſiſtez, voïant dans ce commencement de leur poſſeſſion, Malte, Tripoli, & Gozo menacez par Soliman, ou par Barberouſſe; & outre cela, le Pape, pour venir plus facilement à bout de ſon deſſein, nomma, contre l'uſage, à cette Egliſe, un Cardinal d'un mérite, & d'un crédit auſſi grand que l'étoit Ghinucci, auquel les Chevaliers n'auroient pas voulu faire affront.

les end idroit.

Mais le bon Clement eut le chagrin de voir cette anguille gliſſer, & lui échaper des mains, pour l'avoir trop preſſée, étant mort avec la honte de s'être laiſſé aller à une inconſtance ſi ſcandaleuſe, & d'avoir tenté ce qu'il ne pût obtenir. L'Empereur aïant entendu cette nomination de Ghinucci à un Evêché ſur lequel il avoit droit de patronage, il en témoigna par une Lettre un grand reſſentiment au Pape, qui néanmoins tâcha de le radoucir, mais ſans déſiſter de ſa nomination en faveur de Ghinucci; auquel Charles fit dire par ſon Ambaſſadeur

deur à Rome, qu'il pouvoit bien se mettre l'esprit en repos, parce que tandis que lui, & ses Héritiers seroient Rois de Sicile, cette Eglise ne seroit pas pour lui, mais pour Bosius, lequel resta à Rome, où il fit de grandes dépenses, pour tâcher conjointement avec l'Ambassadeur de l'Empereur, & celui de sa Religion, de détourner l'esprit du Pape, & celui du Cardinal, de cette entreprise, & les porter à se désister de leurs prétentions; nous verrons sur la fin du Livre troisiéme ce qui arriva à cet égard.

Le prémier jour de cette année il arriva à l'Empereur un grand & dangereux accident, mais dont il fut néanmoins quitte pour la peur. Il avoit accoûtumé ce jour là sur le midi de faire assembler par tout où il se trouvoit, dans la Cour de son Palais, tous les pauvres qui s'y rencontroient, à chacun desquels, tant petits, que grands, il faisoit donner un demi écu. Pendant qu'il regardoit ces gens-là d'une Gallerie, où il étoit assis sur un siége, cette Gallerie s'affaissa tout à coup, justement dans le moment que las d'être assis, il s'étoit mis au milieu de la porte par où on y entroit; de sorte qu'il eut juste sujet de rendre graces à Dieu, parce que plusieurs de ceux qui tombérent, se rompirent les uns un bras, les autres une jambe. Péril.

Comme je me persuade que le Lecteur aura bien la bonté de me permettre quelque reprise de discours, quoi que cela semble contre la nature de l'Histoire, je me dispose volontiers à le faire, sur tout puis qu'il s'agit de lui donner un plus particulier & plus distinct éclaircissement d'une matiére qui est une des plus considéra- Plus grand éclaircissement digne de remarque.

dérables dont il soit parlé dans la Vie de Nôtre Charles. On a déja fait voir dans la Premiére Partie ce qui arriva au sujet de la Confession, ou Formulaire de Foi, présenté par les Luthériens dans la Diéte. Je dirai donc pour plus grand éclaircissement qu'il y a sur cela une grande diversité de sentimens entre les Auteurs; car les uns veulent que cette Confession ait été présentée par Luther lui-même, & les autres par Melanchton; & autant que j'ai pû démêler la vérité, je trouve que les prémiers se trompent fort, parce qu'effectivement elle fut présentée par Melanchton.

Melanchton à la Diéte.

Cela fut ainsi disposé par l'Electeur *Jean* de Saxe, qui, comme il a été dit en un autre lieu, étoit le Chef principal, & qui avoit une autorité presque absoluë parmi les Luthériens. Cet Electeur eut en cela deux desseins; le prémier est, qu'aïant sçû combien de trames avoient été ourdies par les Ecclésiastiques, pour faire violer la foi & la parole donnée par l'Empereur à Luther, lors qu'il comparut en personne dans une autre Diéte, & le danger auquel il s'étoit vû exposé, il ne voulut pas l'exposer une seconde fois à une semblable épreuve, & pour cela il choisit Melanchton, sachant bien que la haine, & la vengeance de Rome n'avoit pour objet que le seul Luther, qu'elle regardoit comme l'artisan de tout son mal. La seconde vûe fut, que quoi que Luther eût beaucoup d'éloquence, & qu'il s'exprimât avec une merveilleuse grace, néanmoins il manquoit de cette profonde érudition qui étoit nécessaire pour soûtenir par de fortes, & solides raisons tout ce qui s'avançoit dans le Formulaire; car il avoit dessein qu'on entrât



en

en dispute; au lieu que Melanchton possédoit en perfection ces deux talens, je veux dire, qu'il étoit tout ensemble un grand Orateur, & un profond Théologien. D'ailleurs, Luther étoit aussi propre par sa hardiesse excessive à broüiller les affaires même les plus faciles, & à les gâter, que Melanchton étoit capable de raccommoder les plus difficiles, par sa modestie, par sa douceur, & par ses belles maniéres d'agir; & en effet il fut en cela fort admiré des Catholiques.

En un mot, Melancthon, contre ce qu'écrivent d'autres, qui se trompent fort, remit le Formulaire entre les propres mains de Charles V. auquel il fit en le lui présentant, une courte, soûmise, & trés éloquente harangue, laquelle fut admirée & applaudie, & dont Charles demeura fort content. Dans les même tems comparurent aussi les Députez des Villes de Strasbourg, de Constance, de Landau, & de Meming, qui suivoient la doctrine de *Zuingle*, & à cause de cela appellez *Zuingliens*; ils priérent sa Majesté Impériale de la part de leurs Villes, de vouloir aussi agréer leur Formulaire, & comme ils furent appuïez par l'Electeur Jean de Saxe, & le Landgrave Philippe de Hesse, ce Formulaire fut reçû. Plusieurs veulent que l'Empereur aprés avoir reçû ces deux Formulaires les remit entre les mains de sept personnes de l'ordre de celles dont j'ai parlé à la fin de l'autre Partie, mais il y a encore un plus grand nombre d'Auteurs qui écrivent qu'ils furent donnez à plusieurs Théologiens, dont le principal Chef étoit Jean *Eckius*, Théologien d'un profond savoir.

Zuingliens. 1531.

Ces

Conférence entre ces Théologiens.

Ces Théologiens députez & commis pour examiner ces Formulaires, qui, selon que je l'ai trouvé, furent au nombre de plus de 20. demandérent de pouvoir conférer & discourir sur les mêmes Formulaires, avec Melanchthon, & ses Compagnons, qui étoient au nombre de six, & avec les Zuingliens qui n'étoient que quatre. Mais la plûpart des Ecrivains Protestans veulent que la chose se soit passée autrement, car ils écrivent que ce furent les Théologiens Protestans qui demandérent cet abouchement, & cette conférence, à laquelle les Catholiques eurent bien de la peine à se résoudre; le Cardinal Campeggi s'y opposant de peur que les autres ne lui fissent recevoir quelque échec dans la dispute. De quelque façon que ce soit, il fut ordonné que les Conférences se feroient en présence de l'Electeur de Saxe, & du Duc Guillaume de Baviere ; & effectivement ils s'assemblérent jusqu'à trois fois, mais sans pouvoir rien résoudre; ce qui obligea l'Empereur à faire publier ce rigoureux Décret, dont il a été parlé ci-devant, lequel fut signé de cinq Electeurs, de 30. Evêques, de 24. Princes, de 32. Villes libres, de 18. Abbez, de 9. Prieurs, de 34. Comtes, Barons, & autres Seigneurs, & ce fut par là que finit la Diete, comme il a déja été dit. Et véritablement ce Décret irrita au dernier point les Protestans, & particuliérement le Landgrave Philippe de Hesse, qui contre la coutume, & la bienséance sortit de la Diete, & partit aussitôt sans dire adieu, & prendre congé de l'Empereur, & conclut incessamment une Ligue pour six ans, pour la commune défense de la Religion

gion, avec les Cantons de Zurich, de Berne & de Bâle, & avec la Ville de Strasbourg.

Il assemble le Collége Electoral.

Quoi que Charles V. eût fort à cœur les intérêts publics de l'Empire, & de la Chrétienté, desquels il se montra toûjours trés-ardent défenseur, avec tout cela il ne négligea jamais ceux de sa Maison, y pourvoïant toûjours de fort loin, & y apportant de bonne heure le reméde nécessaire, comme il le fit bien voir dans l'occasion présente, car au milieu de ces désordres dont l'Empire étoit agité, il s'avisa de pêcher en eau trouble, & d'assûrer la Dignité Impériale à sa Maison, de sorte qu'à peine eût-il mis fin à la Diéte, qu'il pria l'Electeur de Mayence, comme Chef & Président du Collége des Electeurs, de vouloir l'assembler, ce qu'il ne manqua pas de faire aussitôt, en dépêchant un Ambassadeur, ou Gentilhomme de sa part à chacun des Electeurs, avec une Lettre qui portoit en substance, *Que sa Majesté Impériale ayant souhaitté de faire assembler les Electeurs dans la Ville de Cologne, pour proceder à l'élection d'un Roi des Romains, Monsieur l'Electeur étoit invité de se trouver dans cette Ville le jour préfix du 29. Decembre.*

Ligue de Smalcalde. 1531.

L'Electeur de Saxe ayant reçu cette Lettre le soir du 23. Novembre, júgea à propos de contrecarrer l'Empereur en faisant faire une autre Assemblée; & pour cet effet il dépêcha secrétement en toute diligence des Exprés à tous les Princes & Etats Protestans, les sollicitant trés-instamment (comme fit aussi le Landgrave de Hesse) de venir les premiers en personne, & les autres d'envoyer leurs Députez, pour se trouver tous ensemble

ble à *Smalcalde* précisément le 29. Décembre afin de déliberer sur les mesures qui se devoient prendre pour la sûreté de leur Religion, & de leurs Etats, les Cantons de Zurich & de Bâle y furent aussi invitez. Cette Assemblée fut extrémement nombreuse, & d'un commun accord ils signérent le 4. de Janvier une Ligue offensive, & défensive tant pour la sûreté de leur Religion, que pour celle de leurs Etats. Plusieurs Princes, & plusieurs Villes, qui n'avoient point envoïé de Députez, furent aussi invitez à la signer. Pour mieux se précautionner, ils conclurent que cette Assemblée demeureroit sur pied avec les Députez de tous, & avec ceux qui pourroient être envoïez. De plus ils en donnérent communication aux Rois de France, & d'Angleterre, les suppliant de les vouloir assister, vû qu'il s'agissoit (voilà le prétexte) d'abbattre la puissance excessive de l'Empereur Charles V. qui vouloit se rendre Monarque universel. François I. leur promit plus qu'ils ne demandérent; mais Henri VIII. s'en excusa; & en effet ce Roi n'aïant alors rien tant à cœur que de faire divorce avec Catherine, & de se marier avec Anne de Boulen, crût avec raison que l'amitié de Charles, & de Clement lui étoit fort nécessaire pour venir à bout de ce double dessein. Cependant le Duc de Saxe avoit déja envoïé à Cologne le Duc Jean Féderic son Fils, afin de protester en son nom contre l'élection du Roi des Romains, en cas qu'on prétendît la faire au préjudice du Decret de Charles IV. qui excluoit de cette Dignité le Frere, ou le Fils de l'Empereur.



Nonobs-

Nonobſtant les proteſtations faites par l'Electeur de Saxe, écrites de ſa propre main, & envoïées au Collége, & malgré celles que ſon fils fit de bouche, les Electeurs conclûrent le ſoir du cinquiéme Janvier l'élection du Roi des Romains en la perſonne de Ferdinand Frere de Charles V. Ce même jour les Electeurs écrivirent par un Gentilhomme exprés à l'Electeur de Saxe, & au Landgrave de Heſſe, *Que le Collége Electoral avoit avec une entiére unanimité fait l'élection du Roi des Romains, en la perſonne de Ferdinand d'Autriche, Roi de Boheme & de Hongrie, Frere de leur trés-auguſte Empereur, aïant trouvé par honneur, & par conſcience, que cette élection convenoit à l'intérêt de l'Empire*; à quoi les autres ne firent aucune réponſe. Le matin du dixiéme du même mois, l'Empereur paſſa à Aix-la-Chapelle, avec le Roi des Romains nouvellement élû, & les Electeurs s'y étant auſſi rendus, on fit la cérémonie du couronnement de ce nouveau Roi le matin du onziéme, avec toute la pompe, & la ſolemnité accoûtumée. Ferdinand créé Roi des Romains.

L'Empereur ſéjourna enſuite quelques jours dans cette Ville avec les Electeurs, & avec le Roi des Romains, pour expédier des lettres d'avis à tous les Princes, & à toutes les Villes libres de la Religion Catholique dans l'Empire, chacun écrivant ſéparément; les Electeurs pour donner avis de l'élection qu'ils venoient de faire; Ferdinand pour faire ſavoir qu'il avoit été appellé à cette Dignité; & l'Empereur pour leur ordonner de reconnoître ſon Frere pour Roi des Romains. Il Couronné, avis.

Quelle loi leur fut imposée.

Ce Prince ayant donc reçû la nouvelle de la reddition de cette ville, il jugea généreusement comme Guerrier, & comme Empereur, que les Florentins méritoient, aprés avoir fait paroître tant de zéle pour leur Patrie, qu'on leur fît quelque traitement honorable; l'Empereur aïant de plus fort à cœur d'effacer par une grande douceur envers eux le scandale, que généralement tous les Peuples de l'Europe avoient pris, de voir qu'il s'attachât avec tant d'opiniâtreté à détruire une République, & à lui faire souffrir tant de maux par une grande avidité de régner, & par je ne sai quel apetit de vengeance. Il écrivit donc à Gonzague qu'on n'éxigeât des Florentins d'autre condition que de rétablir la Maison de Medicis, & de proclamer leur Prince la personne d'*Alexandre de Medicis*; mais que du reste on les laissât dans la jouïssance des mêmes priviléges, & de la même forme de Gouvernement avec les mêmes Magistrats, Charges, Conseils, Elections qui étoient en usage lors que la Republique subsistoit. De sorte qu'Alexandre fut reçû, proclamé, & reconnu Prince, & qu'on lui fit serment de fidélité; aïant été spécifié que comme Souverain absolu il auroit le droit de recevoir & d'envoïer des Ambassadeurs; de battre monnoïe; de conclure des Ligues, & de faire la paix, ou la guerre, selon qu'il le jugeroit convenable aux intérêts de l'Etat, & aux siens; qu'un de ses Secrétaires assisteroit toûjours dans les Conseils, & Assemblées de Magistrats, mais sans y avoir voix; & que la confirmation de ceux qui seroient élûs pour



le

le Gouvernement dépendroit du Souverain cela s'entendoit de Succeſſeur en Succeſſeur à perpétuïté; le droit de Fief de l'Empire étant toûjours reſervé à l'Empereur.

Miſére des Florentins durant la République. 1531.

Je ne ſuis pas du ſentiment de ceux qui ſe ſont aviſez d'écrire, & quelquefois de clabauder, que les Florentins perdirent la liberté aprés l'avoir ſi glorieuſement défenduë par l'effuſion de tant de ſang, & qu'ils tombérent dans la ſervitude pour laquelle ils avoient tant d'horreur; au contraire j'ai été, & ſerai toûjours d'avis, que ces Peuples en paſſant de la République à la Principauté, ſe trouvérent dans une condition beaucoup plus heureuſe. Qu'on liſe, de grace, toutes les Hiſtoires de Florence depuis trois ſiécles en ça ſeulement, & on verra, que pendant le ſeul cours d'un ſiécle & demi que la République a duré, juſqu'à la Principauté de la Maiſon de Medicis, on verra, dis-je, que les Florentins n'ont jamais joüi de trois mois ſeulement de bon repos. Les guerres étrangéres les déſoloient: ils ne pûrent jamais entretenir une bonne amitié avec le Pape, & avec l'Empereur, étant ſouvent tourmentez de l'un, ou de l'autre, & quelquefois de tous les deux en un même temps. Il faloit bon gré, malgré, obéïr, ſuivre le parti de l'un ou de l'autre, & épouſer les intérêts de celui qui étoit le mieux en état, ſoit par jalouſie, ou par envie, de leur tendre des embûches & des piéges pour les perdre.

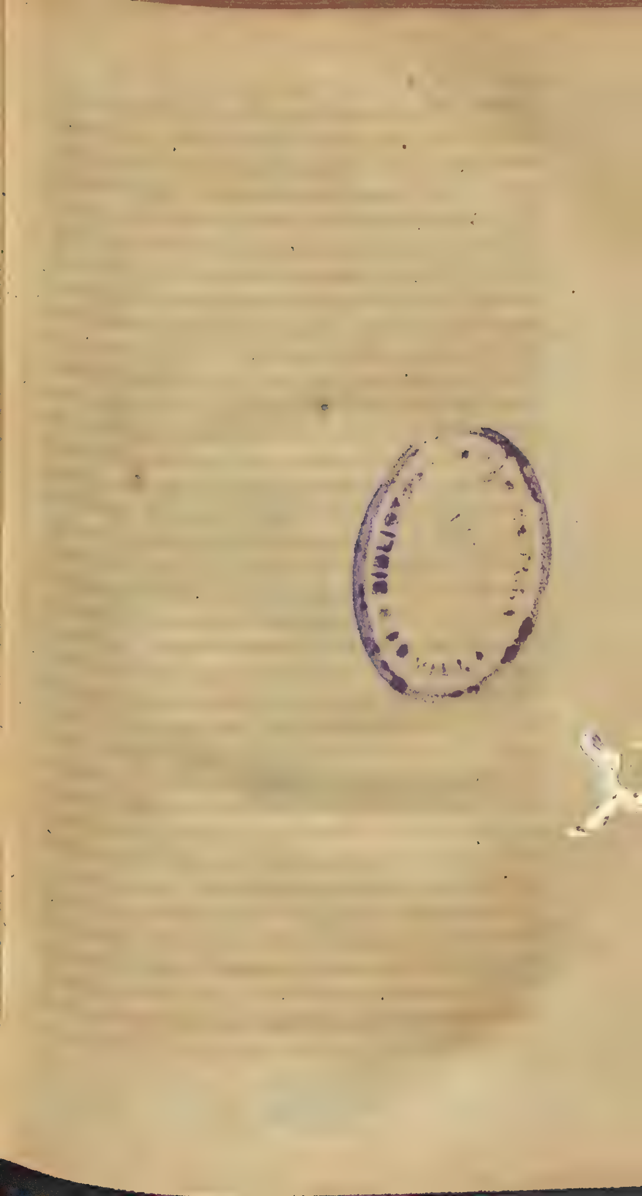
Continuation.

Pour dire encore quelque choſe de pis, j'ajoûterai que Florence fut toûjours affligée d'un mal inteſtin qui lui rongeoit les entrailles, je veux parler de la peſte des diſcordes civiles;

civiles; mal auquel elle ne pût jamais trouver aucun reméde capable de le guérir, jusques là que les remédes ne servoient qu'à l'aigrir & à l'irriter. On donnoit tout lieu, & toute la commodité possible aux Familles de devenir puissantes, & ensuite elles se divisoient en partis & en factions qui se disputoient l'autorité principale par la force des armes, les Grands tâchant, pendant ces tempêtes & ces troubles de manger les petits, comme font les poissons. Les haines, les inimitiez, & les jalousies des Particuliers s'opposoient continuellement au repos public, & le troubloient. Dans les ruës on ne voïoit briller qu'épées & que poignards, & on n'y entendoit que ces effroïables cris, tuë, tuë. On perdoit le respect aux Magistrats; on exposoit au saccagement & au pillage les biens des Citoïens; & la ville se désoloit par des meurtres trés-fréquens. Il faisoit mauvais demeurer neutre, & prendre parti étoit encore pis : on ne pensoit qu'à se venger, & à supplanter son compagnon, pour établir sur les ruïnes de sa fortune la sienne propre. Combien d'outrages, combien de violences, combien de vols, combien de sacriléges, combien de meurtres, combien de bannissemens, combien de cruautez voïoit-on arriver, & régner parmi les Florentins? Ils s'étoient tellement habituez aux meurtres, aux fureurs, & à répandre le sang innocent, que les ruës en étoient souvent inondées, & que la cruauté leur étoit devenuë naturelle, ce qui fit courir ce Proverbe (qui fut aboli dans la suite) *barbare comme un Florentin.* Les



Histoires




PHILIPPE LANDGRAVE
de Hesse.

Histoires ne sont que trop remplies d'exemples, dont la mémoire fait horreur, des divisions & des guerres trés-funestes, & qui durérent deux siécles entiers, entre les Factions des *Guelfes*, & des *Gibelins* premiérement; & puis des *Blancs*, & des *Noirs*; & pour passer sous silence tant d'autres; que ne fit pas la conjuration des *Pazzi*, laquelle causa des désordres si lamentables, & troubla si fort le repos de la République? Certainement si la Riviére d'Arne qui traverse Florence, avoit autant de langues, que ses eaux forment, pour ainsi dire, de voix par leur murmure & par leur bruit, elle sauroit bien dire combien de milliers d'innocens ont été précipitez & étouffez dans son sein, souvent enflé comme de douleur. Voilà l'état où les Florentins ont vêcu durant le temps de la République. Voïons les à présent sous la Principauté de la Maison de Médicis.

Ces Séréniffimes Princes ne parvinrent pas à la Principauté comme étrangers, mais comme amis, & concitoïens de leurs Sujets mêmes, & comme ils connoissoient leur humeur, ils tâcherent par la clémence, & la douceur de leur Gouvernement de s'y accommoder, autant que la Majesté & la bienséance de leur rang le pouvoit permettre. On n'a jamais vû dans le reste du monde de Souverains ni plus zélez, ni plus vigilans, ni plus appliquez à procurer l'utilité, l'avantage, & le bien de leurs Peuples, que ceux-ci l'ont toûjours été à l'égard des leurs. Ils ont travaillé à attirer de toutes les parties de l'Univers toute sorte de trafic & de commerce dans

Leur heureux état.

dans la Toſcane, & à lui faciliter par leur protection les moïens d'entretenir correſpondance dans tous les lieux les plus marchands. La juſtice s'exerce exactement dans la Toſcane, & ces Princes ſont ſi humains & ſi généreux qu'ils n'ont pas de plus grand plaiſir que d'accorder des graces. Chacun eſt maître de ce qu'il a, chacun va dormir en toute ſûreté dans ſa maiſon; en un mot, il n'y a pas de Province en Italie, ou, pour mieux dire, dans toute l'Europe, qui puiſſe ſe vanter d'avoir joüi, pendant plus d'un ſiécle, d'une paix auſſi profonde, tant au dedans qu'au dehors, que celle qui s'eſt vuë dans la Toſcane. Si donc l'on conſidere bien le changement arrivé aux Florentins dans le Gouvernement, on verra clairement que loin d'avoir rien perdu, ils ont beaucoup gagné.

On négotie contre l'élection du Roi des Romains. 1531.

Jean Féderic Fils de l'Electeur Jean de Saxe, qui s'étoit par l'ordre de ſon Pére inutilement oppoſé à l'élection de Ferdinand pour être Roi des Romains, fut envoïé par l'Electeur ſon Pére au Duc Guillaume de Baviere, comme au Prince le plus puiſſant & le plus accrédité d'Allemagne, pour lui repréſenter par les raiſons les plus fortes & les plus efficaces le préjudice que la liberté commune recevoit de l'élection qui avoit été faite d'un Roi des Romains. Il fut donc conclu par le moïen de Jean Féderic, que l'Electeur Jean, & le Duc de Baviere s'aboucheroient; & dans l'entretien trés-ſecret qu'ils eurent effectivement enſemble, le premier repréſenta au dernier, en préſence du même Jean Féderic ſon fils, leurs communs intérêts, de la maniére qui ſuit: *Monſieur le Duc mon trés-*

cher

cher Cousin. L'exemple que quelques Electeurs nous ont mis devant les yeux dans l'élection qu'ils ont faite du Roi des Romains contre les Loix, est d'une si grande conséquence, que si on négligeoit d'y remedier, on en verroit arriver des maux beaucoup plus grands. Si une fois on souffre cet usage de donner à l'Empereur un Successeur avant sa mort, & de substituer le fils en la place du Pére, ou le Frére en la place du Frére, & de faire ainsi continuer l'Empire dans une même Maison, ce seroit détruire, je ne dirai pas insensiblement, mais ouvertement, & tout d'un coup, la liberté des suffrages, & rendre l'Empire Héreditaire dans une seule Famille, qui avec le temps détruira les Electeurs, & fera de l'Empire une Monarchie. Ceux qui y ont le plus grand intérêt doivent être les premiers à rémédier aux maux infinis que cela causeroit immanquablement; & comme il n'y a point en Allemagne de Maison qui ait plus d'intérêt de le faire, que celle de Baviere, & que vôtre Personne en particulier, à laquelle l'Empire ne peut assurément manquer, en cas que Charles vint à mourir, j'espére aussi qu'elle se mettra à la tête de ceux qui s'opposent à l'élection de Ferdinand.

Le Duc de Baviere prêta fort l'oreille à ces discours, quoi qu'il fût proche parent de Ferdinand, de sorte qu'il offrit de s'unir avec ceux de la ligue de Smalcalde, & avec le Roi François I. afin d'obliger les Electeurs à déclarer nul tout ce qu'ils avoient fait en faveur de Ferdinand. Charles V. averti de toutes ces pratiques & ces menées, & de la force que les discours de l'Electeur de Saxe avoient euë sur l'esprit du Duc de Baviére, pour le porter à s'unir avec les Luthériens, & voïant bien qu'on

Du[c] de Bav[iere] 1531.

qu'on projettoit de ruïner sa Maison, & que si on laissoit prendre racine à une si mauvaise plante, elle produiroit infailliblement des fruits amers, & nuisibles non seulement à sa Famille, mais à toute la Chrêtienté, il fit venir son Frére auprés de lui, & ils résolurent ensemble de dépêcher incessamment au Duc de Baviére Monsieur de *Gravele*, & Jean *Eckius*, afin que par leur adresse ils tâchassent de le détourner des résolutions qu'il avoit prises avec le Duc de Saxe. Ces Messieurs s'étant rendus à Munic, résidence du Duc, trouvérent ce Prince en une grande perplexité, parce qu'aïant plus mûrement refléchi sur ce qu'il avoit arrêté avec l'Electeur Jean, il demeura persuadé qu'il importoit fort peu à l'Empire que Ferdinand y succédât aprés Charles, & que ce seroit à lui une action indigne & reprochable de s'unir avec les Hérétiques pour faire annuller une élection faite si canoniquement; que d'ailleurs il trahiroit la proximité qu'il y avoit entre lui & Ferdinand; qu'il contribueroit sans aucune raison à satisfaire l'apetit particulier de vengeance dont François I. brûloit contre Charles V. & qu'enfin il donneroit un grand scandale à toute la Réligion Catholique, qui ne pourroit sans étonnement voir le Chef d'une Maison, telle qu'étoit la sienne, laquelle avoit toûjours été une fille obéïssante & affectionnée au Saint Siége, devenir le Protecteur des Héretiques, & l'apui de leur fortune.

Il se réunit avec l'Empereur.

Ces deux Messieurs dont je viens de parler envoïez par Charles, & par Ferdinand, trouvérent le Duc justement comme il faisoit en soi-même de semblables réfléxions, & rouloit

loit toutes ces choſes en ſon eſprit, de ſorte qu'ils demeurérent fort étonnez, lors que ſe préſentant à l'audience du Duc, ils l'entendirent s'écrier à haute voix, *je me repens, je me repens, Meſſieurs*; aprés quoi étant entrez en diſcours ſur la matiére en queſtion, il leur raconta naïvement tout ce qui s'étoit paſſé avec l'Electeur de Saxe, & ajoûta que s'en étant repenti il avoit réſolu *d'être ennemi des ennemis de l'Empereur, de reconnoître pour légitime l'élection du Roi Ferdinand, de ſoûtenir la Religion Catholique contre la nouvelle doctrine de Luther, & de contribuer avec tous ſes fréres à la guerre contre le Turc, aux dépens de leurs biens, & de leur propre vie.* Les deux Envoïez s'en étant rétournez avec cette réponſe, réjoüirent extrémement l'Empereur, qui régardoit cet article comme trés important à ſes intérêts, quoi qu'il eût ſujet de craindre de grands déſordres de la puiſſance des Luthériens, & de la réſolution qu'ils avoient priſe de ne point contribuer à la guerre. Le Duc de Baviére écrivit cependant à l'Electeur Jean pour lui rendre raiſon de ſon procédé, & lui marquer qu'aprés avoir plus mûrement examiné la choſe, il avoit jugé qu'il ne pouvoit ſe départir de ſon alliance & de ſon union avec l'Empereur, & avec le Roi Ferdinand.

Sur ces entrefaites Charles reçût la nouvelle de la mort de la Ducheſſe Marguerite ſa tante, veuve (le mariage néanmoins n'avoit pas été conſommé) du Duc Philibert Emanuel de Savoye, Gouvernante des Païs-Bas, & qui véritablement avoit gouverné avec une entiére ſatisfaction des Peuples, auſſi-bien qu'avec

Charles V. à Bruxelles. 1531.

qu'avec la sienne propre; de sorte qu'il se vit obligé de s'acheminer incessamment vers la Flandre, afin de consoler par sa présence ces sujets qui lui avoient toûjours été chers, & qui avoient grand besoin d'un pareil baume pour adoucir la douleur vive & amére, que leur causoit la perte d'une Gouvernante si sage & si prudente: outre que l'Empereur voïoit bien qu'il falloit au plûtôt pourvoir à un Gouvernement de cette importance: mais il envoïa devant lui des ordres, afin qu'on ne fît aucun appareil de fête pour son arrivée, le deüil où ils devoient être les uns & les autres pour la perte de Marguerite, ne permettant pas qu'on observât ces sortes de cérémonies pleines de pompe & de rejouïssance.

Ambassadeurs de Toscane.

Peu aprés on vit arriver à Bruxelles deux Ambassadeurs envoïez par *Alexandre de Medicis*, nouveau Prince de Toscane, & comme ils étoient les principaux Seigneurs de cette Principauté, car l'un deux étoit le Duc Strozzi, ils parurent avec un Cortége trés-nombreux. Ils firent leur entrée dans la Ville en habits de deüil. Mais le jour de leur audience publique, qui fut justement celui que la Cour avoit quitté le deüil, ils se firent admirer par la beauté & la magnificence extraordinaire de leurs livrées. Cette Ambassade se fit pour deux fins; l'une, pour remercier sa Majesté Impériale de tout ce qu'elle avoit fait si génereusement pour la gloire, & pour l'avantage de la Maison de Medicis; & l'autre, pour recevoir au nom d'Alexandre, déclaré Prince, l'investiture de la Principauté qui fut accordée avec les cérémonies les plus solemnelles; & les

Ambassa-

Ambassadeurs furent traitez avec tous les honneurs qu'on auroit pû faire à ceux des Têtes couronnées, Alexandre étant considéré comme un Prince qui devoit bien-tôt être Gendre de l'Empereur. Dans les Lettres d'Investiture il fut déclaré que cette Principauté étoit Fief de l'Empire.

Fils de François I. mis en liberté.

En ce temps-là l'Empereur alla faire quelque tour par ses Provinces des Païs-Bas, & en visita les principales Villes, afin de réjoüir par sa présence & par sa vuë ces Peuples, dont il étoit véritablement aimé. Pendant qu'il étoit à Bruxelles (d'autres écrivent qu'il étoit à Gand) il reçût un Courrier d'Espagne, lequel lui apportoit la nouvelle de l'élargissement des deux Fils de François I. ausquels on avoit donné la liberté, selon les ordres qui avoient été donnez par l'Empereur, en vertu du Traité conclu sur ce sujet avec le Roi François I. & ensuite signé, & ratifié avec toutes les formalitez. Ce Prince avoit fort pressé la liberté de ses Fils, afin de pouvoir être mieux en état d'exécuter hardiment les desseins trop grands, & trop vastes qu'il avoit formez, & qu'il couvoit contre l'Empereur; & comme il croïoit que le temps étoit alors propre & favorable, il ne vouloit pas en laisser perdre l'occasion, ce qui fut la cause qu'il promit beaucoup plus qu'il n'avoit dessein de tenir, & qu'il fit semblant d'être ami de Charles V. tandis qu'il négotioit secretement avec les Luthériens la Ligue de Smalcalde. Maxime d'Etat fort naturelle, & fort ordinaire aux Princes.

Comment reçûs en France.

Ces jeunes Princes arrivérent le soir du 27. Août à Fontarabie, jusqu'où l'Impératrice

qui

qui gouvernoit, les fit accompagner par deux Grands, par 30. Gentilshommes, & par une Compagnie des Gardes à Cheval. Le Marêchal de Montmorenei s'y étoit rendu avec une trés-belle, & trés-noble suite, composée de la fleur des Seigneurs de la Cour, pour les recevoir, comme il les reçût en effet. Ensuite étant partis de là, ils eurent à peine fait trois milles de chemin qu'ils rencontrérent la Reine Eleonor, leur Belle-Mere, Femme de François I. & sœur de Charles V. de laquelle ils furent reçûs & caressez avec de grandes marques de tendresse & d'affection. Enfin, ils arrivérent à Paris, où on leur fit une reception magnifique, & le troisiéme jour de leur arrivée dans cette Ville le Roi François mena son Aîné, c'est à dire le *Dauphin*, en Bourgogne, où il le fit proclamer Duc, & par ce moïen réunit ce Duché à la Couronne de France, ce qui ne fut guére agréable aux Bourguignons, qui auroient beaucoup mieux aimé avoir le Cadet pour leur Duc, afin que le Duché ne dépendît que de lui-même.

Religion R[illegible]ai[illegible] en [illegible]l état.

Parmi tant d'affaires difficiles & pénibles que l'Empéreur se trouvoit avoir alors sur les bras, il n'y en avoit aucune qui lui causât plus d'inquiétude que celle de la Religion, qu'il considéroit comme étant entre *Sylla & Charybde*, pour rapporter ici les termes mêmes dont il se servoit lors qu'il en parloit. Véritablement ce n'étoit pas sans raison qu'il s'en exprimoit de la sorte, puis qu'il est certain que c'est-là justement l'état où la Religion Romaine se trouvoit en ce temps-là, aïant d'un côté le dur & fâcheux écueil de Soliman qui prétendoit la faire échouër


ALEXANDRE DE MEDICIS
Duc de Florence.

échouër contre ses puissantes Armées de mer, & de terre, afin que l'aïant mise en piéces il pût en recueillir les débris. De l'autre côté il y avoit les Luthériens, qui par la nouvelle Reforme de l'Eglise, formoient comme un autre grand écueil devant les yeux de la Religion Catholique, dans ce temps d'orages & de tempêtes; de sorte que quelque sage & prudent que fût Charles, il ne pouvoit que se troubler extrémement, & que se trouver fort embarrassé à l'égard des moïens qu'il falloit emploïer pour mettre ordre à toutes choses, parce qu'il ne pouvoit tourner toutes ses forces contre le Turc sans affoiblir celles qu'il destinoit à ranger les Luthériens, & s'exposer ainsi à aller se briser contre l'écueil de leur fortune; la même chose seroit arrivée, & les Turcs auroient eu beau jeu, s'il eût envoïé ses principales forces contre les Luthériens; & en divisant ses forces il se mettoit au hazard d'être battu des deux côtez, parce que le Turc, & les Luthériens, chacun de son côté, travailloient à se mettre en état d'exécuter heureusement leurs desseins, & de remporter des avantages. Comme Charles aimoit tendrement l'Imperatrice son Epouse, & qu'il n'ignoroit pas qu'elle ne pouvoit que s'affliger beaucoup en apprenant du Conseil le mauvais état des affaires, il ne fut pas plûtôt arrivé à Bruxelles, qu'il écrivit de sa propre main à cette Princesse la Lettre suivante, pour l'informer de tout.

A LA

A LA SERENISSIME

Donna Iſabelle de Portugal, Impératrice, Reine d'Eſpagne &c.

Charles Empereur des Romains, Roi d'Eſpagne &c. ſon affectionné Epoux, lui ſouhaite ſalut, & l'aſſiſtance du Ciel dans le Gouvernement qu'elle exerce en ſon nom.



MA trés-chére & bien-aimée femme, aprés avoir baiſé ce papier avec la même tendreſſe & la même ardeur avec laquelle je baiſerois vôtre bouche, ſi j'étois auprés de vous, je vous écris. Que les avis que j'ai du côté du Turc ſont différens, depuis quelques jours en ça, de ceux que j'avois ci-devant reçûs. Il m'avoit été aſſûré que Soliman n'avoit d'autre deſſein que de mettre ſur pié une puiſſante Armée, pour l'envoïer vers la fin du Printemps du côté de la Mer Rouge: préſentement on m'écrit toute autre choſe de Veniſe, ſur le rapport d'un Ambaſſadeur que cette République tenoit à la Cour du Turc à Conſtantinople, d'où il étoit parti le cinquiéme de Novembre, & arrivé à Veniſe le neuviéme de Décembre, où aïant fait ſon rapport au Senat, un Secrétaire fut chargé d'informer mon Ambaſſadeur à Veniſe des particularitez qui me régardoient, & qui ſont telles.

Que le bruit que le Turc avoit fait courir, qu'il avoit deſſein d'envoïer ſon Armée dans la

Mer Rouge, étoit faux, & que le Grand Seigneur ne l'avoit fait répandre que pour pouvoir mieux tromper & surprendre les Chrêtiens; que sa résolution étoit de venir contre la Chrêtienté avant la fin du Printemps, & que pour cet effet il travailloit avec toute la diligence possible à préparer une trés-grosse Flottè, où il devoit faire embarquer une grande Armée composée de gens d'élite; & que le bruit couroit déja à Constantinople, que cette Flotte seroit composée de plus de 300. *Vaisseaux, tant Galéres, que Navires, Galeasses, & autres Vaisseaux legers qui servent à transporter la Cavalerie; & que cette Flotte, & cette Armée devoient sous le commandement d'Abraim Bassa, attaquer les Roïaumes de Naples & de Sicile: le rapport de l'Ambassadeur va même plus avant, savoir, qu'on tenoit pour certain que le Roi de France devoit soûtenir & appuier cette entreprise, dont on croïoit la réussite d'autant plus facile, qu'en même temps Soliman devoit avec sa Maison, & tout le reste des forces de l'Empire Ottoman, attaquer la Hongrie.*

Ces avis ont été confirmez par d'autres rapports du Patriarche d'Aquilée, Venitien, qui étoit arrivé à Venise d'un voïage qu'il venoit de faire à Constantinople: il est vrai qu'il ajoûte que pour lui il ne croit pas qu'il soit possible au Turc d'armer en même temps toutes les puissantes & redoutables forces dont on parloit, pour attaquer la Hongrie & l'Italie, d'autant plus que les préparatifs qu'il faisoit pour la Mer Rouge, ne pouvoient pas être emploïez ni contre la Hongrie, ni contre l'Italie, de sorte qu'il lui faudroit de toute nécessité mettre en campagne trois puissantes Armées, ce qu'il n'y avoit aucun lieu de croire, aprés tant de guerres pré-

précédentes où Soliman s'étoit trouvé engagé, & qui avoient appauvri les peuples, & épuisé les Arsenaux, les finances, & les forces de cet Empire.

Le même Patriarche offroit de se rendre Médiateur de la paix avec le Turc, si je voulois, avec mon Frére Ferdinand y consentir, & que la chose réüssiroit facilement, pourvû que ses offices fussent soûtenus de ceux de l'Ambassadeur Loüis Gritti, tout fraîchement envoïé par la République pour résider à Constantinople. Je fis hier précisément répondre audit Patriarche, par mon Ambassadeur à Venise, que je souhaitois fort de procurer à des conditions raisonnables, la paix à la Chrêtienté, & à ma Maison, mais que cependant je ne voulois pas la presser, pour n'être pas trompé par une Nation qui pour être sans foi est trés perfide, ensorte qu'on n'en peut rien attendre de certain, parce que si le Turc donnoit les mains à la paix, & la facilitoit dans un temps où il étoit si fort, je ne pouvois m'empêcher de croire qu'il n'y eût quelque tromperie cachée. Enfin il y a quantité d'autres avis qui s'accordent avec ceux du Patriarche, savoir, que Soliman n'a aucun dessein de faire cette année la guerre en Hongrie, & moins encore dans le Roïaume de Naples, & que quand il en auroit la pensée, il n'a point d'assez grandes forces pour cela.

Que cela soit vrai, ou non, le Roi Ferdinand mon Frére, qui agit de concert avec moi, & qui a des sentimens & des avis tous semblables aux miens, ne laisse pas de bien munir, & de bien fortifier la Hongrie, & j'ai soin de le pourvoir d'une bonne Levée de troupes, pour avoir une armée en Campagne au commencement, ou au milieu du

du Printemps, étant bon de se tenir sur ses gardes, tant à cause qu'il ne faut point se fier aux Turcs, que parce qu'il n'y a pas lieu de douter que Soliman n'ait de trés-mauvais desseins contre la Chrêtienté, & une avidité si grande, qu'il y a tout sujet de croire qu'il cherchera toutes les occasions, & tous les moïens de la tromper, & de l'attaquer. J'ai envoïé dans les Roïaumes de Naples & de Sicile des ordres trés-exprés & trés-pressans de fortifier avec tout le soin & toute la diligence possible, & de pourvoir de bonnes garnisons, & provisions toutes les Places Maritimes des Côtes, sur tout les plus exposées.

Pour ce qui est des Luthériens, qui sont pires que les Turcs, puis qu'ils sont les Ennemis Domestiques de l'Allemagne, & de l'Eglise, ils se fortifient tous les jours, ce qui fait ma plus grande affliction, cependant ils n'osent pas violer les défenses qui leur ont été faites, & moi je ne trouve pas à propos, vû les menaces du Turc, de leur susciter une plus grande persécution, comme Rome le souhaiteroit, & comme ce seroit aussi mon intention, si les autres intérêts qui regardent aussi la Chrêtienté, ne m'obligeoient à penser à autre chose.

Voilà, ma trés-chére Impératrice, l'état où sont les choses, autant qu'on en peut juger par les avis. Je fais toutes les diligences possibles pour en avoir de plus certains, & je ne manquerai pas de vous les faire savoir tels que nous pourrons les recevoir. Cet état donc où se trouvent les affaires, joint à l'incertitude des nouvelles, & de l'issuë que pourront avoir les menaces, & les préparatifs du Turc, ne me permet pas de penser, à moins que de vouloir agir contre toutes les bonnes maximes

mes de la Politique, à abandonner ces Païs, pour prendre la route d'Eſpagne, tant pour vous ſoulager des fatigues du Gouvernement, que pour joüir de vos tendres & doux embraſſemens. L'eſperance de vous voir le plûtôt qu'il me ſera poſſible, me remplit par avance le cœur d'une ſenſible joïe: mais je me fais encore un plus grand plaiſir de vous garder une foi pure & inviolable, mon trés-cher Bien. Ma Séréniſſime Impératrice, ma trés-précieuſe Reine. Mon épouſe bien-aimée, & plus chére qu'aucune choſe du monde; la Trés-Sainte Trinité, avec toute la Cour céleſte des Saints, & des Anges, vous aïent dans leur grace, & leur garde ſpéciale. Je vous recommande à leur ſainte aſſiſtance. A Bruxelles le 27. Janvier 1532.

CHARLES.

Iſabelle reçoit la lettre, & y répond.

L'Imperatrice reçût cette Lettre pendant qu'elle étoit à *Avila*, où ſon Conſeil l'avoit ſuivie, & où elle étoit allée pour accompagner le Prince Philippe ſon Fils. Elle fut reçûë avec toute la pompe & la magnificence poſſible par les habitans de cette Ville, qui ſe pique d'être une des plus fidelles & des plus affectionnées au Roi ſon Seigneur. L'Impératrice aïant reçû cette Lettre fit aſſembler ſon Conſeil dans ſon Appartement, & leur en fit faire la lecture. Cela arriva en un temps où le Conſeil avoit déja donné ordre au Sécrétaire d'Etat d'écrire à Sa Majeſté Impériale; & de lui marquer que tous ſes Fidelles Sujets l'attendoient avec impatience, en conſéquence d'une Lettre précédente de Sa Majeſté, par laquelle elle leur donnoit avis,

avis, que dés que la Diete de Spire seroit finie, elle s'embarqueroit pour se rendre en Espagne, sur cette nouvelle le Conseil se préparoit à recevoir son Souverain Seigneur, dont la Reine attendoit le retour avec plus d'impatience encore que le Conseil ; parce qu'effectivement cette Roïale Epouse aimoit avec une tendresse extraordinaire son Illustre Epoux, qui de son côté ne la chérissoit pas moins ; de sorte que si le Conseil demeura extrémement surpris, l'Impératrice fut encore plus étonnée en apprenant des nouvelles si différentes ; d'autant plus qu'ils ne savoient rien de tous ces grands préparatifs des Turcs, & des menaces qu'ils faisoient à la Chrêtienté, & qu'ils se figuroient même que les choses étoient dans un tout autre état. Cependant aprés avoir déliberé sur les moïens d'amasser quelque somme d'argent comptant, par voïe de subside extraordinaire, pour sécourir l'Empereur dans les besoins où il pouvoit se trouver dans cette conjoncture, l'Impératrice lui fit la réponse qui suit.

AU TRES-INVINCIBLE, ET TRES-PUISSANT

CHARLES

Empéreur des Romains, Roi d'Espagne, de Naples, de Sicile, de Jerusalem &c.

ISABELLE

Qui a le bonheur d'être Servante & Epouse d'un si glorieux Prince, lui souhaite salut, & longue vie, pour le bien de la Chrêtienté, & de ses Etats, & un heureux retour entre ses bras.

MOn trés-cher & trés-honoré Seigneur, & Epoux. Aprés avoir mille & mille fois baisé vôtre trés-obligeante & aimable Lettre, contentez-vous, mon trés-bon Empereur, & Epoux, que vôtre Isabelle, qui a pour vous la plus forte & la plus tendre passion, vous remercie de la derniére expression de vôtre Lettre, par laquelle vous daignez, par un effet de vôtre bonté, m'assûrer que vous me conservez pure & entiére cette foi que vous m'avez donnée, & qui m'est infiniment précieuse; & qui pourroit jamais, mon bien-aimé Empereur & Seigneur, tomber dans une assez grande incrédulité pour le révoquer en doute? Vous qui étes si religieux observateur de vôtre parole, à l'égard des étrangers, comment pourriez-vous violer

ler au mien la foi conjugale, & manquer tant soit peu à ce que vous avez promis à une personne qui fait tant d'état de vôtre amour, qui vous adore, & qui a le bonheur d'être reciproquement tant aimée de vous?

J'apprens avec un extréme déplaisir le fâcheux état des affaires, que vous daignez me communiquer avec tant de bonté, parce que je voi par là prolonger le temps de vous embrasser, temps tant souhaité, & attendu avec tant d'impatience de moi, & de tout vôtre fidelle Peuple, qui desire aussi trés-ardemment de se voir honoré de la présence de son glorieux Prince & favorisé de sa vuë; mais je ne suis pas moins affligée de vous voir comme plongé dans une Mer orageuse, je veux parler de cette grande perpléxité où vous vous trouvez, & des appréhensions que vous causent tous ces grands préparatifs que le barbare Turc fait faire; mais comme tous les avis, dont vous me parlez, sont douteux & incertains, cela me laisse dans une étrange inquiétude, qui ne trouve de soulagement qu'en ce qui sert à l'augmenter, savoir l'impatience avec laquelle j'attens des nouvelles plus certaines du cours que pourra prendre un torrent si furieux, puis que vous daignez avec tant de bonté me donner quelque consolation en me promettant de me faire part des autres avis plus certains que vous tâchez de découvrir par vôtre adroite conduite.

Trés-invincible Empereur, mon bien-aimé Mari, & Seigneur, la plus grande de mes passions est celle de vous être en quelque secours, dans les affaires difficiles & pénibles, où vous vous trouvez engagé, n'y aïant rien au monde de plus naturel que de voir le Mari & la femme s'entr'ai-

tr'aider dans les disgraces, les malheurs, & les calamitez, qui sont inévitables à tous les hommes généralement ; & particuliérement aux Princes, qui y sont d'autant plus exposez qu'ils sont plus élevez. Mais il faut que j'accommode ma passion & mes desirs à la nécessité des temps, & des occasions, & comme je n'ai point d'autre cœur que celui qui reçoit tout son mouvement & toute sa vie de l'obéïssance & de l'amour qu'il doit à un si glorieux Mari, je suis obligée de me conformer, non à ma volonté, mais à la vôtre, & de chercher, non ma propre satisfaction, mais ce qui est le plus convenable à vos intérêts.

Cependant je veux bien vous dire, mon trés-cher Epoux*, &* Empereur *mon Seigneur, que je trouve un juste sujet de me consoler, quand je fais réfléxion que tant de fatigues ausquelles vous vous exposez en tant de voïages, toutes vos souffrances, tous vos soins, toutes vos veilles, toutes vos sueurs, tous vos travaux continuels de corps & d'esprit, ont uniquement pour but, & pour fin le Service de* Dieu*, & que selon le bruit qui court déja par tout le monde, & principalement à Rome, l'Eglise attend de vôtre Epée, de vôtre bras, de vôtre valeur, de vôtre zéle, de vôtre pieté, de vôtre prudence, & de vôtre sage conduite, des Victoires signalées contre les Infidelles, & contre les Hérétiques, & la Chrêtienté en espére son salut, sa conservation, & sa liberté : & qui est-ce mon tres-cher Mari, & Seigneur, qui ne feroit pas de toutes ces grandes choses un sujet de consolation ? Et d'autant plus que je suis trés-persuadée que le Ciel versera infailliblement ses plus grandes bénédictions sur vous, & sur des entreprises aussi justes & aussi saintes que les*

vôtres. Ce sont les vœux ardens & continuels que fait pour vous, mon Empereur, mon Seigneur, mon trés-cher, & trés-doux Epoux, vôtre Epouse & Servante.

ISABELLE.

D'Alcala ce 3. Mars 1532.

Billet ajoûté.

TRés-invincible Empereur, mon Seigneur, & bien aimé Epoux. Pendant qu'on préparoit la dépêche à Vôtre Majesté, j'ai reçû une lettre de Monsieur le Cardinal Colonna Lieutenant Général de Naples, par laquelle il me donne avis qu'il avoit découvert le Traité conclu entre le Turc, & le Roi de France, pour attaquer avec leurs forces jointes ensemble le Roïaume de Naples, & que comme l'assûroient les avis venus de toutes parts, pendant que le Turc avec 150. Galeres bien armées, & remplies d'une grande quantité de gens se jetteroit sur le Roïaume de Naples, & y feroit débarquer une nombreuse Armée, le Roi François I. avec une Escadre forte de 40. Galéres devoit faire décente sur les côtes d'Espagne, & en même temps y faire tout le mal que ses forces lui pourroient permettre, & que son injuste vengeance lui pourroit suggérer.

Je trouvai donc à propos de différer de deux jours le départ du Courrier, pour pouvoir vous donner avis, mon trés débonnaire Seigneur, & bien aimé Epoux, des moïens & des expéditions qu'on a pris pour apporter quelque prompt reméde aux affaires, & ren-

dre inutiles les menaces de nos ennemis. Je ne fis donc hier autre chose avec mon Conseil qu'expedier des dépêches à tous les Grands, & Gentilshommes de vos Roïaumes, pour leur donner avis de la maniére dont l'Espagne est menacée, afin qu'ils se disposent à signaler leur zéle pour Vôtre Majesté, & pour la Patrie, en donnant de leur côté leurs bons conseils, & en y apportant les remedes convenables.

J'ay sur tout envoïé une lettre énoncée dans les termes les plus forts & les plus obligeans à Don *Alonse de Granada*, Alguazil, Viceroi & Capitaine Général dans le Roïaume de Grenade, pour le porter à s'emploïer conjointement avec son Fils pour faire mettre de ce côté-là toutes choses en état de defense. Voilà, Mon trés-cher Epoux, tout ce qu'on a pû faire dans le petit espace de temps qui s'est passé depuis qu'on a reçû ces avis; & vous pouvez, mon trés-cher Empereur, vous mettre l'esprit en repos, parce qu'on ne négligera rien, & qu'on fera toutes les diligences possibles pour se mettre en état de se défendre vigoureusement, & de faire repentir le Roi François de s'être mis dans l'esprit le dessein de venir attaquer l'Espagne, & de s'être pour cela allié avec le Turc. S'il arrive quelqu'autre chose on en donnera exactement avis à Vôtre Majesté, à laquelle je reste, comme dans l'autre où ce Billet est renfermé, &c.

Charles V. part de Flandres

L'Empereur avoit déja donné les ordres pour faire venir en Flandre la Reine *Marie* sa sœur, veuve du Roi de Hongrie, tué dans la

[library stamp: ...SITARIA ... VILLA]

la bataille. Le Roi Ferdinand l'accompagna quelques journées, jusqu'à-ce que le Cortége nombreux & choisi, que Charles envoïoit pour la recevoir, fût arrivé. Elle ne fut pas plûtôt arrivée à Bruxelles, où on lui fit une magnifique reception, qu'elle fut établie, & proclamée Gouvernante des Païs-Bas, en la place de Marguerite morte depuis peu. Ensuite Charles aïant donné avec la nouvelle Gouvernante les ordres nécessaires, & pourvû à tout ce qui étoit le plus convenable, s'achemina vers l'Allemagne, & comme sa présence y étoit fort requise, & fort nécessaire, il fit ce voïage avec beaucoup de diligence. Cependant aïant reçû, avant que de partir, le réglement, ou l'ordre des Loix, que l'Imperatrice lui envoïa, pour l'Université qu'il avoit tout nouvellement fait établir à Grenade, avec de trés-grands priviléges, & de bons revenus pour les Professeurs, les Recteurs, les Regens, & autres Maîtres; & ne trouvant pas ces Loix à son gré, il en ordonna d'autres qu'il recommanda à la Reine Marie, afin qu'elle les envoïât en Espagne par un Exprés; ce généreux Empereur aïant témoigné qu'il n'avoit jusqu'alors rien fait avec plus de plaisir & de satisfaction.

Ce Prince partit aprés cela de Bruxelles justement le dernier de Novembre. Sa premiére pensée fut de prendre la droite route de Ratisbone; mais étant arrivé le premier de l'an à Mayence, & l'Electeur qui le reçût avec des honneurs extraordinaires, & de grands témoignages d'affection & de zéle, l'aïant trés-humblement supplié, & fortement solicité

Arrive à Mayence. 1532.

ſolicité de vouloir au nom du Seigneur travailler à chercher quelque moïen d'accommodement avec les Luthériens, qui s'étant aſſemblez à Smalcalde proteſtoient qu'ils étoient résolus de ne pas contribuer un ſou pour la Guerre, ſi on ne leur donnoit premiérement quelque eſpéce de repos; & que cette contribution venant à manquer il ſeroit abſolument impoſſible de réſiſter au Turc, & de le repouſſer avec avantage.

Colloque à Schwinfort. 1532. L'Empereur qui avoit en cela le plus grand intérêt, y donna volontiers les mains, & l'Electeur Palatin étant venu à Mayence pour lui rendre viſite, il arrêta avec eux deux une aſſemblée de Catholiques & de Proteſtans pour le commencement d'Avril, à *Schwinfort*. Ces Electeurs dépêchérent incontinent des Courriers à l'Electeur Jean de Saxe, & au Landgrave Philippe de Heſſe, les priant tous deux de vouloir ſe tranſporter dans le lieu marqué par Charles V. pour voir à faire quelque paix à l'égard des choſes de la Religion, où ils ſe trouveroient auſſi eux-mêmes avec un nombre convenable de Catholiques. Les Proteſtans firent auſſi la même choſe de leur côté. L'Electeur Jean n'aïant pas pû s'y rendre en perſonne, ſoit pour quelque indiſpoſition, ou pour un autre motif, il y envoïa Jean Féderic ſon Fils, qui avec le Landgrave, le Duc de Lunebourg, le Prince d'Anhalt, & les autres Députez, ſe tranſporta à Schwinfort, où ils commencérent les Seſſions le 3. Avril.

Charles à Ratiſbone. Pendant que ces choſes ſe paſſoient, l'Empereur ſe rendit à Ratisbone, afin de donner les ordres néceſſaires pour préparer ſon Armée

mée contre Soliman, qui selon les avis certains qu'on avoit reçûs, mettoit sur pié toutes les forces Ottomanes contre la Hongrie, dans la résolution de subjuguer toute l'Allemagne. L'Empereur avoit déja aussitôt aprés la fin du Siége de Florence donné ordre à ses Capitaines de renforcer leurs Regimens, des meilleurs Soldats qu'ils pourroient trouver: & au Marquis de Vasto qui devoit commander le Corps d'Armée Italien, de passer en Allemagne, & d'y inviter de sa part les jeunes Gentilshommes de tous ces Païs à se disposer à faire la guerre sous lui contre l'Ennemi commun; & il est certain que le Marquis s'acquitta admirablement bien de cette commission, aïant au mois d'Avril mené à Charles V. une armée composée de Capitaines, de Soldats, & de Volontaires, la plus belle & la plus florissante qui soit jamais sortie d'Italie. En un mot, il ne fit autre chose à Ratisbone qu'écrire des Lettres, & livrer des Commissions pour lever par tout des gens de guerre. Quoi que Charles fût bien persuadé des mauvais desseins du Roi François I. il crût néanmoins que comme Roi trés-Chrêtien il pourroit se laisser engager à concourir avec les autres au bien de la cause commune de la Chrêtienté, & dans cette vûë il lui écrivit dans les termes qui suivent.

CHARLES

Par la grace de Dieu, Empereur des Romains, Roi d'Allemagne, d'Espagne, de Naples, de Sicile, de Jérusalem &c.

Souhaite à François I. Roi trés-Chrêtien, *son cher Frére, & aimé Cousin, paix & salut.*

TRés-aimé Cousin, & cher Frére. Comme nous sommes parfaitement instruits du grand zéle que vos trés-Nobles & Illustres Prédécesseurs dans le Roïaume trés-Chrêtien de France, ont toûjours témoigné pour le bien commun de la Chrêtienté, & de l'Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine, jusqu'à mériter des éloges & des titres trés-glorieux par les belles actions qu'ils ont faites, & par les grands & importans services qu'ils ont rendus à l'une & à l'autre dans les plus pressans besoins, la parfaite connoissance, dis-je, que nous avons de ces choses, nous porte à croire, & à être même pleinement persuadez, que ce zéle est passé dans vôtre cœur magnanime, & que vous en ferez paroître un encore plus vif & plus ardent, puis que l'Eglise se trouve dans un plus grand danger que jamais, & que la Chrêtienté se voit sur le point de tomber dans les derniers malheurs.

Les Histoires sont remplies, & la mémoi-

re s'en eſt même conſervée, & tranſmiſe de bouche en bouche juſqu'aux Chrêtiens qui vivent aujourd'hui, les Hiſtoires, dis-je, font ſuffiſamment foi des actions de pieté des Rois trés-Chrêtiens, & de la promptitude avec laquelle ils ont toûjours couru, juſqu'à expoſer leur vie, & les biens de leurs peuples, pour combattre ces Tirans, & ces Barbares, qui cherchoient d'opprimer & de détruire par leurs armes diaboliques cette Sainte Foi plantée par un Dieu incarné, & arroſée des ſueurs & du ſang précieux de ce divin Sauveur, & de tant d'Apôtres, Martyrs, & Saints Confeſſeurs; & en quoi ces grands Princes ont toûjours ſi bien réüſſi qu'ils ont mérité d'être honorez par le Saint Siége, qu'ils ont tant de fois défendu, du trés-glorieux tître de *Fils aînez de l'Egliſe* : ce qui nous donne juſte ſujet d'être perſuadez que concourant avec nous en cette occaſion, c'eſt-à-dire dans le plus grand & plus preſſant beſoin où l'Egliſe & la Chrêtienté ſe ſoient jamais trouvées, vous vous couvrirez de lauriers, & acquerrez des Tîtres encore plus glorieux.

Comme nous avons réſolu de nôtre part d'emploïer, non ſeulement nos propres biens, & les facultez de nos Sujets, que nous offrons & fourniſſons volontiers ſans les épargner tant ſoit peu, avec les forces de tous les Roïaumes, & Etats, dont il a plû à la Divine Bonté de nous mettre en poſſeſſion; mais auſſi nos ſueurs, nos fatigues, nos veilles, & nôtre propre vie que nous expoſerons ſans balancer aux plus grands riſques & périls, pour arrêter le cours de ce grand Torrent

rent des Ennemis de la Foi, qui s'eſt enflé & débordé, & qui ſemble vouloir inonder toute l'Europe Chrêtienne, & par conſéquent l'Egliſe.

C'eſt pourquoi nous avons eſtimé qu'il étoit de nôtre devoir d'inviter à ſuivre nôtre exemple tous les Princes Chrêtiens qui ont du zéle, & le même intérêt que nous avons, afin que concourant avec nous à détruire la Barbarie Ottomane, nous acquérions chacun cette part d'honneur & de gloire, que nous pouvons eſpérer de la bénédiction du Ciel. Ainſi avec une ſinguliere conſolation nous vous invitons le premier entre tous les Princes, comme Roi trés-Chrêtien, nôtre cher Couſin, & aimé Frére, de vouloir concourir le premier avec nous, avec un zéle exemplaire, à une œuvre ſi juſte & ſi ſainte, dans laquelle ſoûtenant la cauſe de Dieu, nous ne pouvons manquer d'acquérir une gloire immortelle dans l'eſprit des Chrêtiens & de rendre nôtre nom formidable parmi les Nations les plus barbares.

Si le Souverain Directeur de nos volontez vous diſpoſe favorablement, & vous inſpire le deſſein non ſeulement de nous aſſiſter de vos forces, mais auſſi de vous trouver en perſonne à une ſi grande entrepriſe, pour en mieux aſſûrer le ſuccez, nous ſerons trés-contens de vous céder en toutes choſes le pas, comme étant dans nôtre propre Maiſon; & dans la marche de l'Armée vous commanderez l'avant-garde, comme le poſte le plus honorable, ou bien vous conduirez le corps de bataille avec vos troupes, & autres Regimens

gimens que vous choisirez tels qu'il vous plaira. Quoi que le besoin de la Chrêtienté, & de l'Eglise, soit trés-grand & trés-pressant, vû le fâcheux & miserable état où elles se trouvent l'une & l'autre, & qu'ainsi on ne sauroit faire des sollicitations & des instances trop grandes, avec tout cela persuadez de vôtre grand zéle nous attendons qu'il vous fera prendre cette généreuse résolution, sans que nous vous en pressions davantage. En attendant nous prions le Ciel de répandre ses plus précieuses bénédictions sur vous nôtre aimé Cousin, & trés-cher Frere. De Ratisbone le 14. Avril 1532.

CHARLES.

Réponse de François I.

VEritablement la Lettre ne pouvoit être ni plus touchante, ni plus obligeante, mais le bon François I. qui avoit adroitement ménagé Charles V. & gardé des mesures avec lui dans les affaires, pendant que ses Fils étoient à Madrit, ne les eut pas plûtôt vûs à Paris que ne se croïant plus obligé d'avoir pour son Concurrent dans les Armes, & dans les prétentions, ces égards qu'il avoit eu jusqu'alors, il ne songea qu'à ses propres intérêts, & à mettre en pratique ses maximes d'Etat qui étoient de chercher tous les moïens, non d'augmenter, mais de diminuer les forces de l'Empereur, qu'il auroit assûrément voulu abbaisser & opprimer; de sorte qu'aïant l'esprit uniquement tourné & attentif à s'informer des forces & de la marche de Soliman, il ne fit aucun cas de la Lettre de Charles V. à laquelle il fit une réponse brusque, sans se mettre

ARTICLES

Dont les Députez Catholiques, & Luthériens convinrent au Colloque de Schwinfort le 17. Avril de 1532. sur le sujet des affaires de Religion.

I. QUE sa Majesté Impériale se désisteroit & obligeroit Ferdinand son Frére à se désister du Titre qu'il avoit pris de Roi des Romains ; & qu'il ne feroit aucune fonction concernant cette Dignité.

II. Que l'Empereur & les Princes Electeurs régleront les conditions, & les loix qui seront à l'avenir exactement observées, dans l'élection, & la création des Rois des Romains.

III. Que sa Majesté Impériale fera sans aucun retardement publier une paix générale, pour ce qui regarde les affaires de Religion.

IV. Que sans avoir aucune sorte d'égard aux Decrets & aux Edits établis dans les Diétes de Vormes & d'Ausbourg, il seroit fait expresse inhibition & défense à ceux des deux Partis Catholique, & Protestant, de se molester les uns les autres,

soit

soit directement, ou indirectement, & de se faire entr'eux la moindre injure sous prétexte de Religion.

V. Que les Protestans ne feront aucune innovation, & ne publieront d'autre écrit de leur Confession, que celui qui fut présenté à la Diéte d'Ausbourg.

VI. Qu'ils n'attireront à eux, ni ne prendront en leur sauvegarde & protection les sujets d'autres Princes, & n'entretiendront aucune correspondance avec les Etrangers, si ce n'est pour le trafic.

VII. Qu'il ne sera fait aucun chagrin ni empêchement aux Ecclesiastiques dans les lieux de leurs propres Jurisdictions, & qu'on les laissera en repos exercer leurs fonctions.

VIII. Que les uns & les autres éviteront les occasions d'entrer en dispute sur les matiéres de Religion.

IX. Que Sa Majesté Impériale, & les Etats de l'Empire feront cependant tous leurs efforts pour trouver quelque moïen d'ajuster les différends, & de les terminer enfin entiérement.

X. Que n'y aïant point de meilleur moïen d'appaiser les différends qui sont entre les Catholiques & les Protestans, que la convocation d'un Concile, l'Empereur emploïera toute son autorité, & tous ses offices

ces pour en faire aſſembler un au plûtôt, ſavoir dans l'eſpace de ſix mois, dans une Ville de l'Empire.

XI. Que Sa Majeſté envoïeroit inceſſamment à la Chambre Impériale des ordres exprés de ſuſpendre l'exécution des Sentences renduës en matiére de Religion, & de ne faire aucune ſorte d'innovation ſur cette matiére contre les Proteſtans, ſous quelque prétexte que ce fût.

XII. Que généralement tous les Proteſtans, tant Princes, Gentilshommes, & Magiſtrats de Villes, que Peuples, rendront à ſa Majeſté Impériale avec tout le zéle & toute la ſoûmiſſion poſſible, l'obeïſſance qu ils lui doivent ſelon les loix de l'Empire.

XIII. Que les mêmes donneront à Sa Majeſté, pour ſoûtenir la guerre contre le Turc, toute l'aſſiſtance que demandent les preſſans beſoins, & que leurs forces proportionnées à leur zéle peuvent permettre.

XIV. Que ces conditions ſeront reçûës par les deux Partis, & obſervées dans toutes leurs circonſtances, de bonne foi, & avec une entiére ſincérité.

La neceſſité n'a point de loi.

Cet Acord, qui fut envoïé en toute diligence à l'Empereur, qui l'attendoit avec une extréme impatience, ne pouvoit que cauſer à ce

à ce Prince un chagrin d'autant plus grand qu'il étoit bien persuadé qu'il seroit fort desagreable au Parti Catholique, & particuliérément à la Cour de Rome. Mais que faire? La nécessité n'a point de loi, & n'entend point raison, parce que le plus souvent elle agit aveuglément. Le grand Corps Germanique se trouvoit attaqué d'une fiévre maligne & mortelle, & comme le mal étoit extréme, il falloit nécessairement y emploïer des remédes extrémes. La nature inspire à un chacun un certain instinct, & un certain desir de chercher tous les moïens de se procurer la santé dans le temps de maladie; de là vient que les moribonds mêmes n'ont pas de peine d'avaler certaines pilules, qui pour être dorées ne laissent pas d'être améres & dégoûtantes; mais l'esperance de recouvrer par ce moïen la santé fait trouver tout bon.

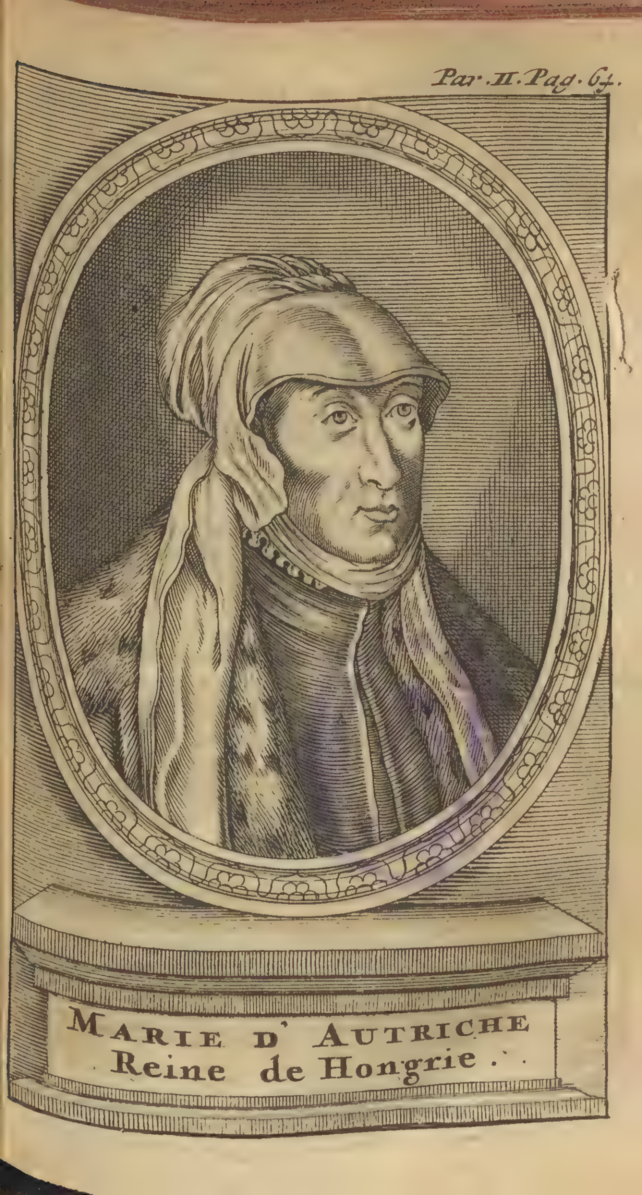
Les loix se reçoivent des Sujets.

C'est une chose trés-fâcheuse, & mauvaise pour un Souverain de se voir réduit à la necessité de recevoir la loi de ses Sujets, parce que ses Sujets se trouvent dans un état à pouvoir refuser de reconnoître les siennes. Ce sont les inconvéniens & les disgraces à quoi sont exposez l'Empereur, & les Rois d'Angleterre, & de Pologne, lésquels n'ont de Monarque que l'apparence, puis que dans les affaires de la plus grande importance il leur faut dépendre des Diétes & des Parlemens, qui font souvent avaler à leurs Monarques, sinon de *l'Antimoine*, du moins une certaine drogue de mauvaise odeur, & de dure digestion. Au moins y a-t-il quelque sujet de se consoler lors que le Prince tire des loix que ses Sujets lui font, quel-

quelque avantage pour ses intérêts, comme cela se vit justement en cette rencontre dans la personne de l'Empereur Charles V.

Catholiques, & Protestans contens.

Il est certain que les Catholiques trouvérent beaucoup d'amertume pour eux dans l'Accord dont il a été parlé, mais néanmoins faisant réfléxion sur la nature du mal qui ne pouvoit se guérir autrement, ils ne firent pas difficulté de s'y résoudre. Les Protestans, quoi qu'il y eût aussi pour eux quelque chose d'assez amer, parurent trés-contens, & bûrent le calice sans témoigner aucune répugnance. Ils s'estimérent même fort heureux dans cette conjoncture de temps, de prendre ce qui se pouvoit, vû que s'ils s'étoient opiniâtrez à vouloir tout ce qui les accommodoit le plus, ils auroient causé d'étranges troubles, & peut-être tout perdu : & véritablement les conditions ci-dessus alléguées leur étoient si avantageuses qu'ils avoient bien sujet de s'en contenter, sans se faire tant tirer l'oreille, pour ainsi dire, sur tout vû la conjoncture des temps. Et en effet, la prospérité du Turc, qui ne donnoit que trop lieu d'appréhender qu'il n'éxécutât ses desseins au gré de ses desirs, si l'on ne s'y opposoit avec autant de promptitude, que de vigueur, ne menaçoit pas seulement les Catholiques, mais toute l'Allemagne, de désolation & de ruïne, & ainsi tous également couroient risque de tomber sous le tranchant du Cimeterre des Infidelles, & d'être, comme autant de malheureuses victimes, immolez à leur fureur, de sorte qu'il falloit bien de toute néceſſité céder quelque chose de leur côté, afin


MARIE D' AUTRICHE
Reine de Hongrie.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA

afin que tous ensemble d'un commun accord, Catholiques, & Luthériens, pussent défendre leur Patrie menacée de ruine.

On confirme le Traité.

En un mot, de sept Princes, & des Députez des Villes des Luthériens, il n'y en eut pas un seul qui ne témoignât de l'ardeur dans cette rencontre, tous s'étant empressez à l'envi à signer ce Traité, qui aprés avoir été ainsi signé fut envoïé par la poste à Charles V. à Ratisbone, & ce Prince le recevant de la main du Secrétaire qui n'avoit pas encore ouvert le Paquet, demanda à cet Officier, *les Hérétiques sont-ils contens? l'ont-ils signé?* Et le Secrétaire lui aïant répondu qu'oüi, Charles V. repliqua, *Donnez-moi donc la plume pour le signer.* A la verité plusieurs ont écrit que l'Empereur signa cette Convention sans la lire, mais pour moi je ne le croi pas, & je me persuade qu'ils ne se sont servis de ces termes que pour faire voir la grande satisfaction qu'avoit ce Monarque de voir enfin levé l'obstacle qui empêchoit la guerre contre le Turc.

Raisons de Charles V. en cela.

Quantité de ces Auteurs qui ont accoûtumé de forger à leur fantaisie dans leur Cabinet les maximes d'Etat, accusent Charles V. d'avoir fait une action tout à-fait indigne de son zéle, & contraire à toutes les déclarations, & les protestations qu'il avoit faites auparavant dans la Diete: mais ceux qui parlent ainsi ne considérent pas que les véritables maximes d'un Prince, & sur tout d'un Empereur, consistent à faire, pour ainsi dire, voguer selon le vent, le grand Vaisseau de leur Gouvernement. Véritablement Charles V. Prince trés-prudent

Luthériens, & de Calvinistes.

deux Princes, dont il a été parlé, étoient, pour les raisons déja alléguées, ils furent reçûs avec beaucoup d'honêteté & de bonté. Ils étoient au nombre de six, trois Ministres dont *Stenkius* étoit le chef, & trois Laïques; & comme l'Electeur, & le Landgrave étoient deux Princes prudens & adroits, qui joignoient aux intérêts de la Religion une politique rafinée, ils jugérent à propos de prêter l'oreille à de telles propositions; pour cet effet ils ordonnérent & firent faire dans la Ville de Wittemberg une assemblée de Luthériens & de Calvinistes, afin que les premiers oüissent les propositions des derniers, & on déclara Président le Ministre Melancthon, qui, aprés Luther, étoit le plus fameux. Et véritablement les Calvinistes dirent tout ce qui se pouvoit dire pour faire voir la nécessité de la réünion des deux Religions en un seul corps, voulant bien de leur part y contribuer en se relâchant de cette excessive rigueur qu'ils avoient témoignée contre les cérémonies.

Plaintes de Charles V.

L'Empereur informé de ce Colloque de Wittemberg, composé de Luthériens & de Calvinistes, en fit de grandes plaintes à l'Electeur Jean de Saxe, comme à celui qui permettoit qu'on fît dans une Ville qui lui appartenoit, des Conventicules de cette nature sur les matiéres de Religion, quoi qu'il fût contre l'ordre de l'Empire d'admettre des Etrangers à des négociations publiques, sans la participation de l'Empereur; & de plus c'étoit violer par un mépris évident la Convention qui ne faisoit que d'être si solemnellement jurée

rée à Schwinfort, par laquelle on avoit établi une bonne union entre les Catholiques & les Proteſtans, & promis reciproquement de ne ſe porter les uns aux autres aucun préjudice, juſqu'à ce qu'on trouvât par un Concile un juſte moïen pour terminer les differends; & que cependant les Luthériens ſans avoir aucun égard pour Sa Majeſté Impériale, cherchoient les moïens de fortifier leur Parti, au lieu de laiſſer les choſes en l'état où elles étoient, juſqu'à la concluſion qu'on promettoit de leur faciliter au plûtôt, & qu'au préjudice de cela, ils tâchoient de ſe rendre plus forts, en s'uniſſant avec les Etrangers, afin de pouvoir plus aiſément abbatre le parti Catholique. En un mot, on ne pouvoit pas faire de plus grandes, & plus fortes plaintes que celles que l'Empereur fit alors.

Mais ce Prince eut bien-tôt tout ſujet de demeurer content, non ſeulement pour les ſoûmiſſions & les ſatisfactions qui lui furent faites par l'Electeur, mais auſſi pour avoir entendu que les propoſitions des Calviniſtes avoient été trés-mal reçûës, & qu'ils avoient été renvoïez de cette Aſſemblée avec beaucoup de mépris; juſque-là que Sangro a écrit, & aprés lui Migoli, que les Luthériens chaſſérent les Calviniſtes du Colloque de Wittemberg en leur déclarant, *qu'ils tenoient Calvin plûtôt pour un Seducteur, que pour un Reformateur de l'Egliſe*, traitement que je ne croi pas, puis que je ne voi point que les Auteurs en faſſent mention, & l'Hiſtoire même de Saxe, en Latin, Manuſcrite, que j'ai vûë à Dreſde, & de laquelle j'ai tiré les mémoires que j'ai crû m'ê-

Calviniſtes renvoïez mécontens. 1532.

tre néceſſaires, ne parle nullement d'une telle particularité. Néanmoins ce que je trouve de fort vraiſemblable, parce qu'il eſt atteſté par la plûpart des Auteurs, c'eſt qu'il ſe trouva dans cette Aſſemblée quelques Luthériens qui avoient opiné de la maniére qui ſuit, *qu'il n'étoit pas permis de s'unir avec ces Calviniſtes qui témoignoient avoir en horreur la Monarchie, & la Souveraineté en un ſeul.* Mais ce qui incita le plus l'indignation des Luthériens, fut de voir que les Cantons dans le Patentes données à leurs Députez; ſe qualifioient *Cantons Evangeliques*, Tître préſomptueux & ſuperbe, à leur avis, comme ſi l'Evangile étoit pour eux ſeuls, & non pas pour les autres; Enfin ce Colloque s'en alla en fumée, & depuis ce temps-là les Luthériens ont toûjours continué leur haine contre les Calviniſtes.

Le Saxon cherche les moïens de gagner l'amitié de Charles.

L'Electeur Jean, pour retourner maintenant à lui, voïant qu'il avoit ſi bien réuſſi à procurer l'avantage de ſes Luthériens, & à mettre leur eſprit en repos par le moïen de la Convention, & que par là il avoit obligé les Catholiques à ſe tenir dans leur devoir, & à s'abſtenir de la violente perſécution qu'ils avoient juſqu'alors faite à Luther & à ſes Sectateurs, il ſongea, aprés avoir réſiſté à Charles V. par tant d'oppoſitions à ſes deſſeins, & à ſes intérêts, à ſe le rendre d'ennemi ami, & à l'obliger, aprés lui avoir rendu de ſi mauvais offices. Pour cet effet, il ſe mit à preſſer avec un zéle infatigable les Luthériens de vouloir païer promptement & ſans différer à l'Empereur, non ſeulement les ſubſides preſcrits

crits à chacun pour la guerre contre le Turc, ſelon la repartition faite dans la Diete, mais auſſi d'ajoûter au ſubſide auquel ils étoient obligez, quelque don gratuit, & ſes exhortations furent ſi efficaces, auſſi bien que ſon exemple, qu'il y joignit, & qu'il donna le premier, que dans l'eſpace d'un mois les Luthériens païerent à l'Empereur non-ſeulement la portion ordonnée dans la Diete, mais de plus lui firent un don extraordinaire de 150. mille florins, qu'ils amaſſérent entr'eux; dequoi l'Empereur étant extrêmement ſatisfait, en écrivit à l'Electeur une Lettre trés-obligeante, par laquelle il le remercioit du zéle qu'il lui avoit marqué en ſon particulier, & lui témoignoit outre cela qu'il n'oublieroit jamais la bonne & prompte affection avec laquelle les Proteſtans avoient fait au delà de leur devoir dans une occaſion ſi urgente, & un beſoin ſi preſſant & ſi important, que de là dépendoit le ſalut, ou l'abbaiſſement de l'Allemagne.

Dit notable du Pape. 1532.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer ici comme en paſſant, que dans cette Armée que Charles V. aſſembla cette année contre le Turc, & qui conſiſtoit, comme il ſera dit plus au long en ſon lieu, en plus de 80. mille Fantaſſins, & 30. mille Chevaux, ramaſſez de toutes les Nations de l'Europe, excepté la Françoiſe, il fut obſervé que parmi les Allemans il y avoit plus de la moitié de Luthériens; & cela fut ainſi écrit au Pape Clement VII. par le Cardinal de Medicis, ſon Legat *à Latere* dans cette entrepriſe, comme il eſt rapporté par Lunadoro; nouvelle qui

qui ſurprit tellement le Pontife que comme il étoit jour de Conſiſtoire lors qu'il la reçût, il en informa auſſitôt cette Aſſemblée, & conclut le rapport qu'il lui en fit, par cette exclamation, *Dieu Immortel! comment eſt-il poſſible qu'en ſi peu de temps un ſimple petit Moine ait pû avec une once de ſon poiſon, car telle eſt ſa doctrine, empoiſonner tant de gens, & avoir la force d'entraîner tant d'ames dans l'Enfer?*

Mort de l'Electeur Jean. 1532.

Pendant que Charles V. ſe diſpoſoit à ſe mettre à la tête de ſon Armée, il reçût l'avis de la mort de l'Electeur Jean de Saxe, arrivée le ſoir du 16. Août. L'Empereur témoigna à ſes gens un ſenſible déplaiſir de la mort de cet Electeur; ce n'eſt pas qu'il ſe souciât beaucoup de la perte d'un Luthérien, comme chacun peut croire, mais pour les ſuites fâcheuſes qu'il voïoit qu'elle pourroit tirer aprés elle, dans l'état préſent de l'Egliſe, par rapport à *Jean Féderic* ſon Fils, & ſon Succeſſeur à l'Electorat. Il regardoit Jean comme un Prince d'un âge mûr, aïant déja 65. ans, dont l'eſprit étoit modéré, pacifique, outre cela las de conteſtations & de diſputes, & par conſéquent facile à ſe laiſſer aller à des accommodemens raiſonnables; qu'il avoit toûjours un trés-grand reſpect pour la Dignité Impériale, de ſorte que bien qu'il ſe fût déclaré défenſeur de ceux de ſon Parti, avec tout cela il n'avoit jamais permis qu'on en vînt à ces réſolutions extrêmes qui auroient pû troubler par les armes, ou par les ſéditions l'Egliſe, & l'Allemagne; & d'ailleurs il ſe perſuadoit qu'il étoit fort diſpoſé à ſe laiſſer ménager l'eſprit,

jusqu'à

jusqu'à consentir de se désister de l'opposition faite à l'élection de Ferdinand son Frere, pour être Roi des Romains.

Tout au contraire comme il étoit bien informé du naturel & de l'humeur de Jean Féderic Successeur à l'Electorat, il le regardoit comme un jeune Guerrier plein de courage, & d'une ame d'autant plus belliqueuse qu'il étoit à la fleur de sa jeunesse, n'aïant qu'à peine 28. ans accomplis. Il considéroit que dés l'âge de 18. ans il avoit fait paroître une inclination toute particuliére pour Luther, lequel avoit accoûtumé de l'appeller *le Mecenas de sa Doctrine, & le Boulevard de sa Reforme.* Il ne doutoit pas qu'il ne voulût soûtenir & poursuivre avec une extréme vigueur la nullité de l'élection de Ferdinand, vû sur tout que c'étoit lui (comme il a été dit en son lieu) qui aïant été envoïé par son Pere à Francfort, y avoit suscité les plus puissans obstacles, & formé les plus grandes oppositions. Enfin il s'attendoit bien aussi que ce jeune Prince ne manqueroit pas dans ce commencement de son Electorat, de chercher tous les moïens possibles de procurer à ses Luthériens de plus grands avantages que n'avoit fait son Pere, afin de gagner plus que jamais leur affection, & que par là il se les attacheroit infailliblement plus encore que n'avoit fait le Pere, & s'en feroit chérir & idolatrer, d'autant plus qu'il ne manquoit pas d'ambition. Nouvel Electeur.

Ces réfléxions donnoient beaucoup à penser à Charles V. avec tout cela il eut quelque sujet de modérer cette inquiétude, & cette agitation Son action loüable. 1532.

tation d'eſprit où il étoit, dans l'incertitude de ce qu'il falloit faire dans ce changement de Scene, il eut, dis-je, quelque ſujet de ſe tranquiliſer l'ame parce qu'il apprit qu'à peine l'Electeur Jean avoit les yeux fermez, que le nouvel Electeur ſon Fils, pendant que les préparatifs ſe faiſoient pour les funerailles du Pere, ſachant qu'il y avoit quelques Habitations, & quelques Nobles, qui, manque d'argent comptant, n'avoient pas encore païé les contributions pour la guerre, promiſes & taxées en faveur de l'Empereur, commença la premiére fonction de ſa Dignité par preſſer un tel païement. Et comme pluſieurs alléguoient l'impoſſibilité de le faire dans un eſpace de temps ſi court, il fit lui-même l'avance de l'argent, & ſe rendit Créancier des autres, leur accordant un an de temps pour le lui rembourſer, ce qui étant venu aux oreilles de l'Emperur, il en prit ſujet de ſe conſoler, & d'en faire (en quoi il ſe trompa fort, comme on le verra dans la ſuite) un bon préſage, en ſorte qu'il en donna au Miniſtre de l'Electeur de grandes marques de reconnoiſſance & d'obligation.

Inveſtiture.

Cependant Jean Féderic aïant entendu qu'il n'y avoit plus rien à craindre de Soliman, voïant qu'on ne parloit point de convoquer de Diete, & ne ſachant pas quelle iſſuë pourroit avoir la réſolution de l'Empereur ſur les affaires, quoi que les Loix n'empêchent pas d'exercer les fonctions de l'Electorat, avant même que d'en avoir reçû l'Inveſtiture du Souverain, néanmoins il jugea néceſſaire de la prendre, l'Empereur pouvant dépoüiller

ler de l'Electorat, ou de tout autre Fief, celui qui la méprise, ou qui tarde trop à la demander. Le nouvel Electeur ne voulant donc pas temporiser davantage, il envoïa Albert de Saxe son Cousin, avec la qualité de son Ambassadeur, pour recevoir l'Investiture en son nom, & le fit accompagner d'une suite trés-belle & trés-noble, mais sans aucun appareil de pompe & de magnificence extérieure, parce que le deüil étoit trop récent. Albert trouva au Camp l'Empereur, dont il fut reçû trés-favorablement, & étant passé avec lui à Vienne la Cérémonie de l'Investiture s'y fit avec toutes les formalitez ordinaires, à la reserve de la magnificence des habits. Charles fit ensuite appeller à une audience particuliére cet Ambassadeur, auquel il fit connoître qu'il se promettoit, que l'Electeur Jean Féderic se dépoüillant de cette passion trop ardente avec laquelle il s'étoit jusqu'alors déclaré Défenseur de son Parti, & ennemi de Ferdinand son Frere, il tiendroit desormais un juste milieu, & contribueroit de sa part à donner entiérement la paix à l'Eglise. J'écris ainsi les choses, parce que c'est de cette maniére que plusieurs Auteurs les ont rapportées; mais la vérité est que l'article de l'Investiture fut remis par Charles à la premiére Diete, peut-être, pour tenir l'Electeur plus en bride.

La nouvelle de la mort de l'Electeur Jean, & de l'avenement de Jean Féderic à l'Electorat, ne troubla pas moins la Cour de Rome, qu'elle avoit fait, comme il a été dit, l'esprit de Charles V. parce qu'elle n'étoit pas moins Cour de Rome.

moins persuadée que cet Empereur, que ce nouvel Electeur ne pouvoit manquer d'être un jour un ardent Défenseur du Lutheranisme, ce qui causeroit infailliblement des désordres encore plus grands que ceux où se trouvoit déja l'Eglise. Clement VII. qui cherchoit à radoucir & à ramener les esprits des Peuples, alienez par la trop grande passion qu'il avoit témoignée pour sa Maison, se trouva fort embarrassé, ne sachant à quoi se résoudre, ni que faire pour signaler son zéle pastoral; de sorte qu'il ordonna la convocation du Consistoire, où aprés une grande diversité de sentimens, on conclut, à la pluralité des voix, de la maniére qui suit.

Résolution du Consistoire.

Que la résolution que le nouvel Electeur pourroit prendre dans les choses qui concernent la Religion, étoit encore plus douteuse que certaine, de sorte que proceder contre ses intentions avant que de les connoître, ce seroit rendre sentence contre un Criminel, sans l'oüir; quoi que, selon toutes les apparences, il continueroit dans les sentimens de protéger Luther, sans s'éloigner de ceux de son Pere. Qu'il falloit bien considérer que cet Electeur étoit puissant en nombre de Partisans, & de Peuples, presque tous belliqueux, & qu'il étoit pourvû de trés bons Commandans, & de Capitaines trés-fameux. Que l'Empereur étoit sur le point de partir pour Espagne, ce qui faciliteroit à un si puissant Electeur les moiens de faire aux Catholiques de plus grands maux, quoi que ceux qu'ils souffroient ne le fussent déja que trop, & que si cette Cour se déterminoit à exciter l'indignation de ce Prince, il pourroit porter les choses aux derniéres extrémitez. Que ce n'é-

toit plus le temps de se servir de certaines pointilles, & de s'arrêter à je ne sai quelles formalitez Ecclésiastiques, dont le succez n'a que trop souvent été funeste, comme nous l'apprenons de divers exemples; & nous ne savons aussi que trop par une triste expérience, qui nous a coûté tant de larmes qui sont à peine essüiées, que les Luthériens n'ignorent pas où est Rome, puis que leurs maisons sont encore pleines des richesses qu'ils ont pillées au sac de cette Ville. Qu'il étoit bon de n'avoir aucun commerce avec les Hérétiques, à cause qu'ils sont excommuniez, mais que cela se devoit faire en temps & lieu. Que puis qu'on ne pouvoit emploïer contr'eux la force des armes sans se mettre en danger de perdre beaucoup, & de tout risquer, ce seroit un acte de plus grande prudence, avant que d'en venir à l'extrémité, de tenter la douceur, puis que si on gagnoit peu par cette derniére voie, on étoit du moins assûré de perdre peu. Que le Grand Vicaire de Jesus-Christ doit avoir à cœur de suivre l'exemple de ce charitable Sauveur, qui travailla toûjours à la conversion des Publicains, & des Pharisiens, & ne fit pas pour cet effet difficulté de converser continuellement avec eux. Que la gangrene se met aussitôt dans une playe pour la trop sonder, que pour la négliger; de sorte qu'on devoit faire état que non seulement il n'y avoit point de mal d'envoïer un Nonce à un si puissant Electeur, mais que cela étoit même d'une nécessité absoluë.

Quoi que ce sentiment fût appuïé par la pluralité des voix dans le Consistoire, avec tout cela le Pontife demeura pendant plus de huit jours en une grande perpléxité, ne sachant

Résolution du Pape.

chant à quoi se déterminer, car la principale machine du Gouvernement de cette Cour rouloit sur ses résolutions. Il lui fâchoit fort d'être obligé d'envoïer un Nonce pour négotier les affaires de l'Eglise, avec un Electeur, qui dés sa prémiére jeunesse s'étoit déclaré un des plus ardens Défenseurs d'un aussi grand Seducteur de la Chrêtienté que l'étoit Luther, à son avis. Mais aprés y avoir mûrement réfléchi, & consideré que Charles V. aïant abandonné l'Allemagne, dans le temps qu'il devoit le plus la garder, s'étoit embarqué pour s'en aller en Espagne, il se crût obligé d'essaïer d'apporter de sa part quelque reméde au mal; il convint pour cet effet avec l'Empereur des mesures qu'il falloit prendre pour convoquer un Concile au plûtôt, & comme les Luthériens y devoient assister, & qu'il étoit bon de pressentir de bonne heure quelle étoit leur pensée, & la disposition de leur esprit sur ce sujet, il nomma dans cette vûë un Légat pour aller en conférer avec l'Electeur de Saxe, comme il se verra mieux plus bas.

Succez de Pizzano.

Le Lecteur me permettra de lui raconter ici une petite histoire, mêlée, peut-être de quelque peu de fiction, c'est ce que je ne sai pas bien; ce qu'il y a de certain est que je l'écris, comme elle a été écrite par plusieurs Auteurs, & entr'autres par le Pére François Geoffroi de S. Remi dans sa Chronologie du Monde. Charles V. avoit envoïé pour découvrir de nouveaux Païs dans le nouveau Monde, François *Pizzano*, lequel arrivé à *Casamalca*, envoïa aussitôt Ferrand son Frére, accom-

compagné de ſix hommes, tous montez ſur de trés-beaux chevaux, à *Atabalipa* qui ſe trouvoit campé avec 40. mille Indiens à 4. milles de là, où Ferrand étant arrivé avec les ſiens, & paſſant au galop, épouvanta le Roi, & toute l'Armée, qui n'avoient jamais vû de chevaux, & qui ſe retirérent en déſordre pour ſe retrancher & ſe fortifier. Le Roi ſe mit d'abord en colére de voir des Cavaliers s'approcher ainſi de lui avec peu de reſpect: mais l'Interpréte lui aïant donné ſatisfaction, il fit venir du vin & bût avec eux, leur faiſant dire que le lendemain matin il ſeroit avec eux à *Caſamalca*.

Pizzano aïant cependant poſté l'Artillerie dans un lieu commode, & rangé ſes gens en bataille, commanda qu'on dépliât l'Enſeigne Impériale, & que l'Artillerie fût tenuë en bon ordre & toute prête pour exterminer cette armée d'Indiens. Comme le Roi arriva dans une Litiére trés-magnifique, portée par ſes gens, un Moine ſe préſenta à lui avec un Crucifix à la main, & l'exhorta à trois choſes, de croire en J. Chriſt, de reconnoître le Pape, & de ſe faire Tributaire de l'Empereur d'Eſpagne, & lui aïant préſenté le Miſſel, il lui dit que tout ce qu'il lui repréſentoit ſe trouvoit vérifié dans ce Livre, qui contenoit la Foi Chrêtienne; dequoi le Roi irrité, cracha par mépris contre le Livre, & aïant arraché des mains du Religieux le Crucifix il le jetta à terre. Alors le Moine ſe mettant en groſſe colere ſe prit à crier, *Vengeance, vengeance, ô Chrêtiens*, à ces cris on éleva en haut l'Etendard, & on mit le feu à l'Artillerie, qui mit en

Continuë.

en piéces la plûpart de ces Indiens, & le reste aïant pris la fuite fut poursuivi par les Espagnols; Pizzano de son côté aïant donné de l'éperon à son cheval jusqu'à la Litiére du Roi, se jetta dessus, & le fit prisonnier avec les principaux de sa Cour, & aïant cessé le carnage, on pilla les Tentes où il se trouva plus de 80. mille écus d'or, & 350. mille livres d'argent avec quantité de pierreries de grande valeur, outre le butin de la Ville, lequel fut inestimable. Atabalipa fut bien traité par Pizzano, mais tenu sous bonne garde. Il fut ensuite mis en liberté, à condition d'être à perpétuité Tributaire du Roi d'Espagne, & de donner autant d'or & d'argent qu'il en pourroit ranger dans la moitié de la Sale où le Traité se fit, mais personne n'a écrit combien cette Sale étoit grande. L'Empereur aïant reçû cette nouvelle au Camp, dit au Marquis de Vasto, *Avec cette nouvelle nous ne païerons pas nos Troupes*: D'autres écrivent que le Roi Atabalipa fut étranglé par l'ordre de Pizzano, & on rapporte des choses étranges & prodigieuses des grands trésors qu'on trouva, mais comme ils ne me rendront pas plus riche, je n'en veux pas savoir davantage.

Eloge d'Atabalipa.

J'ajoûterai néanmoins qu'Atabalipa fut un homme bien fait de sa personne, sage, courageux, magnanime, propre en habits, il eut plusieurs femmes, & plusieurs Concubines, desquelles il eut une infinité d'enfans, qui furent pour la plûpart étranglez, ou chassez; il fit mourir Guascar son Frére, ce qui lui attira la haine de presque tous ses Peuples. Il ne crachoit jamais à terre, mais dans la paume

paume de la main de quelque Demoiselle, disant que les choses inanimées n'étoient pas dignes de recevoir son crachat, c'est pourquoi il avoit continuellement des Dames à ses côtez ; mais néanmoins il ne crachoit jamais dans les mains de celles avec lesquelles il avoit commerce. Il fut du Sang des *Inghi*, qui sont les plus nobles, les plus riches, & les plus puissans Princes du Perou, lesquels les Espagnols appelloient communément *Grandes Oreilles*, à cause qu'ils portoient de gros anneaux d'or pendans à leurs oreilles. Son Pére qui eut nom Curinatapa, conquit par la force des armes la Province de Quito, & épousa la Dame qui en étoit restée héritiére, de laquelle il avoit eu Atabalipa, qui ne fut que le quarantiéme de cent fils qu'il eut d'elle. Les Inghi faisoient leur résidence à Cuzco, Capitale de leur Empire, & pour marque de noblesse ils portoient des écharpes, & des plumets. Atabalipa ne voulut admettre dans son Gouvernement, & dans son Conseil que des hommes de soixante ans. Aucun Baron n'entroit dans son Palais que déchaussé, & moins encore les autres, & ceux qui lui parloient se tenoient dans une posture fort humble, & avoient toûjours les yeux arrêtez vers la terre.

Il paroissoit avec beaucoup de gravité, & ne parloit que peu, & avant que de commencer à parler il crachoit dans la main d'une Demoiselle, qui ensuite fermoit le poing. Il mangeoit en présence d'une nombreuse Cour, servi en vaisselle d'or, & d'argent, & tous les utenciles de la Cuisine étoient aussi d'argent, dont

dont il avoit aussi bien que d'or une quantité prodigieuse & incomprehensible de mines. Il avoit autant de Statuës d'or de sa grandeur, qu'il avoit d'années, & tous les ans on y en ajoûtoit une. En un mot, il n'y avoit rien dans ses Roïaumes dont on ne trouvât dans ses Palais la figure en or; & outre cela Ulloa écrit, qu'il avoit un Jardin, dans lequel on voïoit des Arbres, des fleurs, & des fruits d'or, & d'argent. Et cependant ce Prince ainsi fait (si néanmoins tout ce qu'on en écrit est véritable, ce que je ne croi pas) qui avoit tout autour de lui une Armée de 40. mille hommes, fut effraïé, ensuite pris par si peu de gens, & enfin étranglé, comme le plus chetif Belître du monde. Ceux qui souhaiteront de savoir plus en détail cette Historiete, n'ont qu'à lire Ulloa & Sandoval, car pour moi je passe à mon Charles V.

Gens levez contre les Turcs.

Ce Prince eut tout sujet de se loüer des Luthériens, parce qu'aprés avoir fait voir leur zéle en soûtenant les intérêts de leur conscience, contens du peu qu'ils avoient obtenu pour leur sûreté par le Traité de Schwinfort, ils firent paroître une autre ardeur, qui n'étoit pas moins grande pour la cause commune, & un empressement incroïable, aïant donné à l'Empereur, non seulement les milices qu'ils avoient, mais encore d'autres qu'ils lévérent; & fait outre cela avec une extréme diligence une bonne somme d'argent, qu'ils lui envoïérent aussi, ce qui satisfit pleinement ce Prince, & donna beaucoup d'édification à toute la Chrêtienté. Le Cardinal *Colonna*, Viceroi de Naples, lui envoïa dix mille Soldats, entre lesquels

quels il y avoit trois mille hommes de Cheval, qu'il avoit levez dans le Roïaume, & donnez au Marquis de Vasto; outre cela il fit à l'Empereur une remise de cent mille pistoles, sans compter l'argent qu'il avoit fait fournir à ce Marquis pour paier les Troupes du Roïaume pour six mois. Don Ferdinand de *Gonzague*, qui devoit commander l'Armée Italienne, & Espagnole, conjointement avec le Marquis de Vasto, emmena plus de 1200. Volontaires, gens bien faits; & en effet cette seule Armée d'Espagnols & d'Italiens, laquelle fut conduite en Allemagne par ces deux Capitaines, s'augmenta & se fortifia de jour en jour, de sorte qu'avant que d'arriver à Vienne elle se trouva forte de 13. mille Chevaux, & de 20. mille hommes de pié.

Avant que Charles V. partît de Ratisbone le Cardinal Hippolyte de Medicis, qui devoit servir de Légat du Pape en cette Guerre, y arriva avec 200. mille écus d'argent comptant, & pour autant de lettres de change qui devoient suivre, & il voulut ensuite voir faire montre des troupes levées aux dépens de l'Eglise, & qui étoient à sa Solde; car il faut savoir que le Pape Clement outre les deux mille Soldats qu'il avoit remis au Marquis de Vasto, avoit donné ordre qu'on levât 12. mille hommes savoir 4000. Chevaux, & le reste Infanterie tous de la Nation Allemande, aux frais de l'Eglise, & qu'on n'épargnât rien pour avoir des gens choisis. La Gouvernante de Flandre, la Reine Marie sœur de Charles V. envoïa de braves gens, & outre cela une bonne somme d'argent; & les

Autre encore.

les Troupes des Païs-Bas, & de la Franche-Comté, qui ne faisoient qu'un Corps, étoient jusqu'au nombre de 2500. Chevaux, & de 7000. hommes de pié. Charles V. étoit parti de Ratisbone le 17. d'Août pour aller se mettre à la tête de son armée, n'aïant pû partir plûtôt pour deux raisons, l'une pour attendre qu'on eût achevé le Traité de Schwinfort, & donner à ses Troupes le temps de s'assembler; & l'autre parce qu'il avoit appris que Soliman, ou le gros de son Armée marchoit à petit pas, faisant à peine deux lieües par jour, à cause de la confusion que faisoit le grand nombre, qui consistoit en 300. mille soldats, 200. mille pionniers, & 130. mille chariots pour le bagage, & pour les munitions, de sorte qu'il ne lui étoit pas possible de faire de grandes journées.

Charles V. part pour le Camp. 1532.

Cinq cens Nobles Barons s'étoient assemblez à Ratisbone d'un commun accord & avec une aussi grande intelligence que s'ils eussent été tous d'une même Ville, & cependant ils étoient de diverses Nations, & Provinces, savoir Allemans, Italiens, Espagnols, & Flamans, & cette union donna beaucoup d'admiration & d'édification à tout le monde; c'étoient tous des gens bien faits, & aguerris qui suppliérent l'Empereur de leur faire l'honneur qu'ils pussent lui servir de Gardes du Corps, & le premier rang leur fut accordé parmi les autres Gardes. Enfin Charles V. partit de Ratisbone pour s'acheminer vers l'Autriche, accompagné de plusieurs Grands & Princes, & entr'autres du *Duc d'Albe*, Don Fernand Alvarez de Tolède, qui dés l'âge de dix ans

avoit été à la guerre, de sorte que quoi qu'il fût jeune, étant à peu prés de l'âge de Charles V. il avoit déja fait de si belles actions de guerre, qu'il s'étoit acquis la reputation d'un des plus grands Capitaines du siécle, outre qu'il avoit un bon sens & un jugement admirable & prodigieux dans les Conseils, ce qui avoit obligé Charles V. à le choisir pour son Capitaine Général, avec cette déclaration qu'en cas qu'il vînt à mourir, le souverain commandement de l'Armée resteroit au Duc. On avoit déja fait prendre les devans à toutes les Troupes, avec les Victuailles, & munitions en grande abondance, & on avoit fait embarquer le tout à Hal, pour décendre tout le long du Danube.

Cependant Soliman étoit en cinquante jours arrivé de Constantinople à Belgrade, & aïant fait faire en un même temps plusieurs Ponts sur la Save, il répandit une grande quantité de Chevaux dans la Hongrie, & prit un peu à gauche vers la Stirie, laissant le Danube à main droite, pour mieux se prévaloir des vivres du Païs, auquel il n'avoit pas été touché l'année précédente. Mais aïant trouvé sur sa route *Guinz*, petite Place bâtie dans une Plaine, & qui étoit assez forte, dans laquelle se trouvoit alors Elgidius *Nicolizza* Hongrois qui la gardoit avec une Garnison de 500. Hongrois, il se mit à la combattre, ceux qui étoient dedans soûtenans vigoureusement les assauts, quoi qu'ils fussent furieux. Mais pendant qu'Ibraim Bassa se fatiguoit & se morfondoit devant cette Forteresse, un grand Corps de Cavalerie faisoit le dégât dans le païs, & le ruïnoit entiérement, néanmoins Marche de Soliman.

300.

300. des leurs aïant donné dans une embuscade, furent taillez en piéces par les Hongrois, ce qui arriva à Leopold, prés d'une petite riviére, où ils furent tellement investis & renfermez, qu'il n'en pût pas échaper un seul, ce qui obligea les autres à se tenir plus serrez, & à ne se pas tant écarter; on apprit de quelques-uns qui furent faits prisonniers l'état de l'Armée ennemie. Mais Ibraim Bassa n'aïant pû cependant venir à bout de prendre Guinz, en 13. des plus terribles assauts qu'il lui livra, & où il perdit quantité de ses gens; Soliman qui ne vouloit pas perdre davantage de temps le rappella pour se joindre à lui, & marcha ensuite avec toute l'armée en ordre de bataille vers la Carinthie du côté de la Riviére de Mura, l'armée prenant sa route à main gauche, ce qui fit connoître clairement aux Chrêtiens, que Soliman avoit dessein de se tenir éloigné de l'Armée Impériale, afin de chercher le temps, & le lieu commode & propre pour lui livrer bataille.

Crainte de Soliman. 1532.

On apprit des prisonniers qui furent faits que Soliman avoit tenu cette route pour plusieurs considérations, l'une, afin de tâcher en effet de venir au plûtôt, en rebroussant chemin, trouver l'Empereur pour l'obliger à combattre. Mais on fut informé par d'autres, & cela fut ensuite confirmé par les effets, que Soliman aïant reçû avis de quelques Prisonniers Chrêtiens, que les forces de Charles V. étoient prodigieuses, & qu'il avoit avec lui toute la fleur des braves de l'Europe, il ne jugea pas qu'il fût de son intérêt, jugement que la peur lui fit, peut être, porter autant

tant qu'autre chose, de hazarder la bataille, de sorte qu'il se contenta de faire le plus furieux dégât dans tout le Païs, & de s'en retourner ensuite. Cependant en ces jours-là Charles V. avoit fait trancher la tête à Don *Jerôme de Leva*, Ennemi juré du Marquis de Vasto, & trés bon Capitaine d'Infanterie; parce que commençant par sa Compagnie il avoit fait mutiner les Soldats Espagnols, & Italiens contre ce Marquis, & cela pour la seconde fois, aïant déja fait la même chose en Italie, lors que l'Armée passa en Allemagne.

Dommages causez par les Turcs.

Soliman aïant donc résolu de se retirer, & ne voulant pas le faire sans avoir tenté quelque entreprise facile, & qui ne lui causât aucun dommage, il envoïa un Corps considérable d'Avanturiers sous la conduite du renégat *Casson*, Soldat vaillant, à la verité, mais plus téméraire & feroce, qu'expérimenté & habile en l'art de la guerre, lequel s'étoit l'année précédente avancé jusqu'à Lintz, & auquel Soliman ordonna, que sans s'arrêter il fit des courses dans tout le païs situé entre le Danube, & les Alpes, & que non seulement il ravageât & ruinât tout ce qu'il rencontreroit, mais que de plus il tâchât de faire des prisonniers, & qu'il les examinât exactement, pour apprendre d'eux toutes les particularitez qu'il seroit possible de l'Armée des Ennemis. On avoit donné à Casson 15. mille Chevaux qu'il partagea en trois bandes, de 5000. chacune, entre lesquelles il ne mit que l'intervale d'un petit mille, de sorte qu'il fit des courses jusques à Lintz; tout proche de Vienne faisant des ravages & des maux incroïa-

croïables, & jettant l'épouvante non seulement dans les lieux circonvoisins, mais même jusque dans les païs les plus éloignez. Le Roi Ferdinand aïant reçû cette nouvelle, & n'aïant pas d'assez grandes forces pour y apporter remède, & aller donner promptement la chasse à ces Fourrageurs, il envoïa demander des gens au Cardinal de Medicis, qui avoit la plus grande direction des Troupes levées aux dépens du Pape, & qui étoient à sa solde. Ce Légat lui envoïa six mille hommes sous le commandement de Sforce Baglione, qui marcha à la tête de ses Troupes, pour empêcher que les Turcs ne passassent le Pont d'Anoso ; ce qui leur réussit heureusement; les ennemis étant retournez sur leurs pas, de l'autre côté, toûjours en continuant leurs ravages, & leurs incendies, & faisant grand nombre d'esclaves, sur tout parmi les jeunes gens.

Les Turcs reçoivent plusieurs échecs.

Ferdinand ne voulut pas rester en ce lieu parce qu'il étoit trop petit & mal fortifié, quoi qu'il vît l'ennemi déja éloigné ; mais il se retira à *Streumburg*, où aïant assemblé tous ses gens, il alla joindre l'Empereur son Frère. Le bruit s'étant répandu que Soliman s'étoit retiré vers Gratz, & que Casson continuoit à faire de grands ravages dans le Païs, les Bohemiens d'un côté, & les Allemans de l'autre, animez d'une résolution pleine de cœur, & presque désespérez se mirent à le poursuivre & à le presser de prés lui fermant les passages, ensorte qu'il ne pût trouver moïen d'echaper d'aucun côté. Le premier qui s'approcha de lui pour le combattre, fut le Comte


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA



JEAN FREDERIC
Electeur de Saxe.

Palatin avec 12. mille bons Fantassins Allemans, & 2000. Chevaux, & il l'attaqua justement dans le temps que Casson avoit partagé ses 15. mille Chevaux en deux corps seulement, un desquels s'étant de bonne heure aperçû du péril trouva le moïen d'échaper à la faveur des Bois voisins. L'autre Corps qui étoit le plus considérable, & conduit par Casson lui-même, fut attaqué par le Palatin, qui avoit quelques bonnes piéces d'artillerie, de sorte que les Ennemis voulant prendre la fuite pour se mettre à couvert du Canon, qui auroit fait un grand carnage, s'ils étoient demeurez unis en un corps, ils tomberent entre les mains du Comte *Loüis Lodrono*, qui en fit aussi une grande boucherie. Les autres qui s'enfuirent avec Casson donnérent dans une embuscade des Hongrois qui achevérent de les tailler en piéces; Casson fit paroître une valeur extraordinaire, aïant longtemps combattu avec une masse à la main, & perdu la vie en combattant. De cette maniére non seulement on recouvra le butin que les Turcs avoient fait sur le Païs, mais de plus on remporta leurs dépoüilles. Plusieurs Chrêtiens y perdirent la vie, & quelques Capitaines, & entr'autres Don Fernand de *Cabrera*, fils du Viceroi de Sardaigne, qui étoit Lieutenant du Comte Lodrono.

Charles V. aïant appris la retraite de Soliman à Gratz, assembla à Lintz le Conseil de Guerre, composé de tous les Généraux, & Lieutenans Généraux, auquel assista aussi le Cardinal de Medicis, Légat du Pape, & y proposa, *s'il seroit bon de poursuivre l'ennemi jusqu'à Gratz*, Conseil de guerre.

Gratz, pour lui livrer bataille. Les uns dirent que pour garentir la Stirie de dégat, & même d'une ruine entiére, il n'y avoit point d'autre moïen que celui de pourſuivre l'ennemi, parce que *Gratz*, *Lintz*, & *Vienne*, étant diſpoſées en ſorte qu'elles formoient un triangle, il falloit tenir l'ennemi également éloigné de toutes trois, ce qui ne ſe pourroit faire tandis qu'on le fuïroit. Les autres repréſentérent que pour la gloire d'une ſi floriſſante armée, commandée par un Empereur jeune & belliqueux, accompagné de quantité des premiers Capitaines du ſiécle, il falloit tenter quelque entrepriſe à quelque prix que ce fût; mais la plûpart, & entr'autres le Duc d'Albe, conclurent que comme la ſaiſon étoit fort avancée, il étoit de la prudence *de faire un pont d'or à ſon ennemi.*

Montre de l'Armée Impériale. 1532.

L'Empereur aïant ſuivi ce conſeil s'achemina vers Vienne, où il ordonna que l'Armée ſe rendît auſſi tout le long du Danube, & étant arrivé dans ces vaſtes campagnes il fit montre de toute l'Armée qu'il trouva forte de 93. mille hommes de pié, & de plus de 30. mille chevaux de toutes les Provinces de l'Europe, à la reſerve des François; & véritablement Charles témoigna un plaiſir & une ſatisfaction extraordinaire de ſe voir Chef d'une ſi belle & ſi grande Armée, qu'il y avoit pluſieurs ſiécles que l'Europe (s'entend Chrêtienne) n'en avoit vû ni de plus nombreuſe, ni de gens plus choiſis, ni mieux pourvûë de Commandans, & d'Officiers d'une expérience conſommée.

Senti-

Les Eſpagnols, & les autres Auteurs Italiens

liens écrivent que l'Empereur fit passer à la montre sa formidable Armée prés de Vienne, avec une ferme résolution d'aller trouver Soliman pour lui donner bataille, quoi qu'il fût bien informé qu'il lui étoit de beaucoup supérieur en nombre de gens, puis qu'il avoit plus de 300. mille soldats, avec lesquels comme autrefois Xerxes avec son Armée, il couvroit la terre, & tarissoit les rivieres. Ulloa ajoûte à cela que l'Empereur aprés avoir fait la montre, étoit si disposé à la bataille qu'il avoit déja fait faire la priére par toute l'armée pour animer & encourager les Soldats; de sorte qu'on en feroit assûrément venu aux mains, si Soliman intimidé ne s'en fût fuï à Gratz, de là à grands pas à Belgrade, & ensuite à Constantinople.

Sentimens de quelques Auteurs.

Il est certain que chacun remporta de la gloire de cette Campagne; l'Empereur fut loüé d'avoir sauvé Vienne, contre laquelle Soliman avoit tourné toutes ses forces, & tous ses desseins, & ce Prince infidelle s'en retourna glorieux dans sa Capitale pour avoir rüiné, & saccagé le Païs ennemi, enrichi son armée de butin, & porté l'allarme & l'épouvante dans toute l'Allemagne. On ne doute pas que si Soliman, au lieu de se mettre en Campagne à la mi-Juin, s'y fût mis à la mi-Mai, & qu'au lieu de faire marcher si lentement son armée, il l'eût fait aller un peu plus vîte, il ne fût venu à bout de ses desseins, n'eût pris Vienne, & ne se fût par ce moïen rendu maître de toute la Hongrie; on croit même qu'il eût porté ses progrez plus loin, & poussé ses conquêtes jusques dans

Soliman manqua de bonnes mesures.

dans l'Allemagne, ſans trouver aucune oppoſition, & aucun obſtacle capable de l'arrêter; parce que les diſputes & les troubles de Religion avoient ôté à l'Empereur tous les moïens d'aſſembler des forces, qu'il ne pût effectivement mettre ſur pié que fort tard. Il faut donc dire que ce ne fut ni le bras de Charles V. ni l'Armée des Chrêtiens qui ſauvérent la Hongrie, & délivrérent l'Allemagne de ſes grandes appréhenſions, mais que ce fut la négligence de Soliman (laquelle néanmoins ſoit bénie) qui au lieu de venir en Hongrie dans l'Eté, n'y vint que dans l'Automne, & arriva juſtement dans le temps que les pluies d'Août commençoient, leſquelles rompirent les chemins, les rendirent impratiquables, & par conſéquent toutes les entrepriſes impoſſibles, ſur tout les Siéges.

Obſervation touchant Charles. V. 1532.

Pour l'Empereur Charles V. il eſt trés-certain qu'il ne s'étoit jamais vû dans le monde aucun Monarque, Guerrier, ou Conquérant qui eût uſé de plus grande diligence, ni qui eût pris de plus juſtes meſures pour pourvoir aux déſordres, & aſſembler des gens de toutes parts contre l'ennemi commun; mais le malheur voulut que ſa bonne volonté ne fut pas ſecondée, parce qu'avec toutes ſes ſollicitations & ſes inſtances il ne pût jamais obtenir qu'on terminât promptement les affaires des Luthériens, ſans quoi les préparatifs pour la guerre demeuroient pour la plûpart ſuſpendus dans leur Païs, qui en faiſoient le principal nerf, & les Catholiques eux-mêmes ne ſe preſſoient guére, parce qu'ils vouloient voir l'iſſuë des affaires des Luthériens.

riens. Voilà la raiſon pourquoi l'Empereur ne pût ſe mettre en Campagne que bien tard, & dans un temps que les chemins commençoient déja à être rompus des pluïes; de ſorte que la même raiſon qui empêcha Soliman de s'avancer, & de pouſſer ſes progrez auſſi loin qu'il l'avoit projetté, ôta auſſi à l'Empereur les moïens d'aller chercher Soliman.

Outre cela Charles V. avoit reçû avis, même avant que de partir de Ratisbone (quelque ſoin qu'on prît de garder le ſecret) d'une Ligue qui s'étoit concluë entre les deux Rois de France & d'Angleterre, par laquelle ils ſe promettoient reciproquement de ſe défendre & de ſe ſecourir l'un l'autre quand il en ſeroit beſoin, & de s'aſſiſter pour cet effet en cas de guerre d'une certaine quantité de troupes, de vaiſſeaux & d'argent. Enſuite étant à Lintz à la tête de ſon Armée il reçût une autre nouvelle, ſavoir, que ces deux Rois ſe diſpoſoient à s'aboucher, pour faire une alliance plus étroite contre l'Empereur. Cet abouchement ſe fit à Bologne, où Henri VIII. ſe rendit avec ſon Cardinal de Volſei, & où il fut ſplendidement régalé pendant trois jours conſécutifs par le Roi François I. & enſuite Henri étant paſſé dans ſa Ville de *Calais*, le Roi François I. y alla lui rendre viſite, & fut auſſi à ſon tour traité par Henri VIII. avec la plus grande magnificence durant trois jours, & la confédération fut ainſi confirmée.

Ligue entre le Roi de France, & celui d'Angleterre.

Le principal deſſein du Roi d'Angleterre dans cette Confédération, fut d'être appuïé du

Deſſein de Henri VIII.

du Roi François I. dans la résolution qu'il avoit déja formée de repudier *Catherine*, Tante de l'Empereur, pour épouser *Anne de Boulen*; car ne doutant pas que ce dernier Prince ne s'y opposât fortement il crût qu'il devoit lui donner des sujets de mortification, & le tenir dans une si grande appréhension, qu'il n'osât pas s'y opposer ouvertement & avec trop de chaleur; ou bien même l'intimider tellement qu'il fût obligé de rechercher son amitié & son alliance, & de le solliciter à rompre celle qu'il avoit contractée avec François I. ce qu'il n'auroit jamais fait qu'à condition ou de l'appuïer dans son divorce, ou bien de ne se donner aucun mouvement pour y mettre empêchement à Rome. Voilà le véritable but de Henri dans cette union & cette Alliance faite avec tant de faste & d'éclat avec le Roi François I.

Bonnes maximes.

Tout cela fait connoître clairement que ce ne fut pas sans raison, & sans nécessité que l'Empereur Charles prit la résolution de faire un Pont d'or à l'ennemi; se contentant de l'avoir éloigné de Vienne, & d'avoir fait mine de se préparer à la bataille, quoi qu'il fût fort éloigné d'en avoir la pensée, & que son dessein fût de conserver son Armée, pour s'en servir ou contre les Luthériens en Allemagne, en cas qu'ils vinssent à faire quelques mouvemens, ou contre le Roi François I. s'il lui prenoit envie d'attaquer l'Italie. Et il eut d'autant plus de sujet d'user de ces maximes de politique & de prudence, qu'il savoit fort bien que le Roi François I. sollicité par ceux de la Ligue de Smalcalde, avoit déja promis toute sorte d'assistance.

Ainsi

Ainsi aprés la retraite de Soliman, aïant licencié une grande partie de l'Armée, distribué l'autre où il étoit besoin, laissé un bon corps d'Infanterie Italienne, & Espagnole sous le commandement de Fabrice *Maramaldo* pour les affaires de Hongrie; & donné au Roi Ferdinand les ordres nécessaires pour le Gouvernement de l'Empire en son absence, il partit de Vienne à petit bruit, & tout à coup lors qu'on y pensoit le moins, accompagné du Cardinal de Medicis Legat du Pape, & de plusieurs Capitaines Italiens & Espagnols, & par la route de la Carinthie il passa en Italie; mais, pour dire la vérité il, n'y retourna pas chargé de beaucoup de gloire, & ne reçût pas de grands applaudissemens, tout le monde s'étonnant de ce qu'il avoit fait si peu de chose avec une Armée si considérable.

Charles V. va en Italie.

Arrivé à Mantoüe le 10. de Novembre, il envoïa par un Gentilhomme des Lettres aux Etats de l'Empire (qui avoient été fort surpris lors qu'ils avoient appris un tel voïage) pour leur faire savoir, que pour des raisons trés-particuliéres il avoit été obligé de passer en Italie, & principalement pour déliberer, & traiter avec le Pape de la convocation d'un Concile, comme on en étoit convenu à Ratisbone; & que pour le reste, comme il avoit laissé durant son absence la conduite des affaires publiques à son Frere Ferdinand Roi des Romains, ils devoient pour cette raison être persuadez que tout iroit bien pourvû qu'ils voulussent se tenir en repos, vivre en paix, & obeïr à son Frere comme à lui-même; ajoûtant à cela plusieurs expressions obligeantes.

A Mantoüe.

En-

Il s'abouche avec le Pape à Bologne.

Ensuite l'Empereur partit de Mantouë pour se rendre à Bologne, où il arriva en même temps que le Pape Clement VII. comme ils en étoient convenus par lettre. Ces deux Princes furent vûs plusieurs fois ensemble, & eurent de grandes & longues conférences, sans pompe, & sans cérémonies, pour ne pas perdre le temps inutilement. Les plus grandes affaires dont ils s'entretinrent, & qu'ils tâcherent de régler, furent celles de la Religion, ausquelles le Pape croïoit que l'Empereur devoit mettre ordre par la force des armes, abbatant & détruisant les Luthériens; mais ce Prince témoignoit souhaiter fort la convocation d'un Concile, sans lequel il n'estimoit pas qu'on pût attendre aucune bonne issuë; ce qui étoit fort éloigné de la pensée du Pontife, parce que durant la tenuë du Concile son autorité ne pouvoit qu'être de beaucoup diminuée. De plus, la Ligue fut renouvellée pour huit mois entre l'Empereur, & Clement, & tous les Princes Italiens y entrérent aussi, excepté les Venitiens,

Ligue.

La fin principale de cette Ligue, fut de tenir les François éloignez d'Italie, sur ce qu'on ne doutoit pas que le but de la conféderation que François I. avoit faite avec le Roi d'Angleterre, ne fût de tirer de ce Prince de bons secours pour passer en Italie. L'Ambassadeur de France informé de cette nouvelle Ligue en fit de grandes plaintes au Pape, qui tâcha de l'adoucir en lui faisant connoître qu'il n'avoit dans cette Ligue d'autre dessein que celui de soulager l'Italie des Troupes Espagnoles que l'Empe-

reur

reur y avoit fait passer en grand nombre, qu'ainsi il avoit été contraint de faire de nécessité vertu, le priant de se donner un peu de patience, & l'assûrant qu'il lui feroit bien voir que le Roi son Maître n'auroit aucun sujet de se plaindre de lui, mais qu'il falloit un peu patienter.

Charles V. en partant de Ratisbone pour l'Armée, avoit donné ordre au Prince *André Doria*, d'assembler le plus grand nombre de Vaisseaux bien armez qu'il lui seroit possible, de se mettre en mer avec toute sa Flotte, de prendre la route de la Gréce, & d'attaquer les Terres Maritimes du Turc, pendant que de son côté il s'opposeroit par terre à l'Armée Ottomane, & tâcheroit de la combattre. Doria sortit du Port de Messine avec 46. Galéres, & 38. Vaisseaux, & s'étant approché des Côtes de l'Etat du Turc en Gréce il y causa des dommages considérables, en plusieurs endroits, pillant & brûlant divers Vaisseaux Marchands, & de Guerre dans les Ports mêmes, & outre cela plusieurs lieux sur les Côtes, en sorte que l'Armée Navale du Turc, commandée par Barberousse, aïant pris l'épouvante, quoique supérieure en nombre de Vaisseaux, se retira à Constantinople. Flotte contre les Turcs.

Cette terrible allarme que Doria jetta par toutes les Côtes du Turc lors qu'on s'y attendoit le moins, & que la renommée grossissoit encore beaucoup, donna fort à penser & à parler sur les raisons de la retraite de Soliman de devant l'Empereur en Hongrie, pour éviter la bataille, toute l'Europe concluant Discours sur la retraite de Soliman.

cluant qu'il avoit fait cela à cause des nouvelles qu'il avoit reçûës, que l'Armée Navale de l'Empereur, laquelle étoit extrémement nombreuse, & commandée par le plus expérimenté & le plus habile homme de Mer qu'il y eût alors au monde, s'avançoit insensiblement vers Constantinople, pour mettre le siége devant cette Capitale; de sorte que craignant que pendant son absence (au moins c'est ainsi qu'on en raisonnoit) il n'arrivât parmi ces Peuples naturellement inconstans & legers, quelque nouveauté, & quelque changement, il rebroussa promptement chemin vers Constantinople, pour éviter de perdre le certain pour l'incertain; que ç'ait été là sa pensée c'est ce que je ne puis pas assûrer, mais je croi qu'il n'y a pas grand mal à se le persuader ainsi.

Corone assiégé. Ce qu'il y a de certain est que Doria fit bien voir que s'il ne pensoit pas à Constantinople, il avoit au moins fort en vûë & à cœur *Corone* belle Ville de la Gréce, autrefois appellée *Cherone*, Patrie du fameux Philosophe, & Historien Plutarque, éloignée de 12. milles de Modono du côté de la terre, mais davantage par mer. Doria aïant pris terre, voulut reconnoître lui-même la situation des lieux circonvoisins, ce qui lui fut d'autant plus aisé à faire que tous les Grecs des Villages du Païs accouroient vers lui pour l'exhorter au siége, lui donnant toute la connoissance possible de l'état où étoit la Ville au dedans. Aïant donc fait débarquer ses troupes il les fit poster du côté de la terre, & aprés le débarquement du Canon il fit dresser

dresser trois batteries, donnant la charge d'une bande à *Tuttavilla* Comte de Sarno, afin de battre un bastion avec sept canons, & le soin de l'autre à Don Jerôme de *Mendozza*, pour battre les murailles avec autant de piéces, à la tête de son Infanterie Espagnole. Du côte de la mer, il mit les Galéres du Pape au milieu, celles de la Religion de S. Jean à gauche, & lui avec ses Galéres choisit la droite comme le lieu le plus scabreux & le plus dangereux, quoi que ces trois corps ensemble fussent tellement disposez qu'ils pouvoient facilement battre la Ville avec cent piéces de Canon, sans s'incommoder les uns les autres.

Aprés avoir canonné la Ville pendant deux jours sans discontinuation, les murailles étant entiérement ruïnées, on donna l'assaut dans lequel plus de 300. Chrétiens périrent, mais néanmoins la Ville fut prise; les Turcs s'étant retirez dans la Forteresse. Le grand bruit du Canon s'étant fait entendre dans tous les lieux circonvoisins, & les aïant éveillez, *Zadare* Capitaine estimé parmi les Turcs, s'en vint le lendemain avec plus de 700. Chevaux pour secourir la Ville, mais les Espagnols étant allez à leur rencontre les taillérent presque tous en piéces, & aïant mis leurs têtes sur des piques, les exposérent & les élevérent en sorte qu'elles pussent être apperçûës de ceux de la Forteresse, afin qu'ils ne s'opiniâtrassent pas dans l'espérance de recevoir du secours. Ce spectacle les épouvanta, & ils ne furent pas moins effraïez des menaces qui leur furent faites de ne leur accor-

Prise

accorder aucun avantage s'ils obligeoient les Chrêtiens à commencer les batteries; de sorte qu'ils prirent le parti de se rendre, & obtinrent de pouvoir se retirer avec leurs femmes, ceux qui en avoient, & avec tous les habits qu'ils pourroient vêtir; & pour l'Aga qui commandoit dans la Place il lui fut permis d'emmener quelque bagage, & un Chariot couvert.

Doria retourne à Genes. Ensuite Doria donna ordre qu'on reparât incessamment les bréches & les ruïnes des murailles le mieux qu'il seroit possible, étant obligé de partir au plûtôt, pour ne pas demeurer pendant l'hiver exposé dans ces Mers. Mais pendant qu'il s'appliquoit à cela il reçût par une Frégate légere une Lettre de l'Empereur, qui lui marquoit qu'il se trouvoit alors à Mantouë, & qu'il avoit besoin de sa personne, & de l'Armée Navale à Genes. Aïant reçû cet ordre, il déclara incontinent Mendozza Gouverneur de cette Forteresse, & de cette Place, lui assignant une Garnison de 1200. soldats choisis, tous Espagnols, & le laissant de plus pourvû d'autant de munitions de bouche & de guerre qu'il en falloit pour dix mois, outre celles qui s'y étoient trouvées. D'ailleurs, il lui ordonna de faire travailler nuit & jour, tant les soldats, que les habitans, à la continuation des réparations nécessaires, & commencées. Pendant que ces choses se passoient un vent favorable étant survenu, Doria passa à Messine, & de là tôt aprés il continua sa navigation vers Génes.

Roi d'Angleterre. 1533. Il y avoit déja quelque temps que Henri VIII. faisoit les derniers efforts auprés du

Par. II. Pag. 100.

CHAIRADIN BARBEROUSSE
Amiral de Soliman.


UNIVERSITARIA

Pape pour obtenir le divorce avec Catherine, étant soûtenu & appuïé par les Ambassadeurs de France, dans la résolution qu'il avoit prise de mettre la Couronne sur la tête d'Anne de Boulen sa Maîtresse, à quoi Charles V. s'étoit toûjours opposé, mais cet Empereur craignant qu'aprés son départ pour Espagne, Clement ne se laissât persuader par les sollicitations de deux Rois, & porter à accorder le divorce, il pressa fortement lui-même de bouche le Pape de vouloir donner sentence sur une si grande affaire, de sorte que pour le contenter il enjoignit à Henri VIII. sous peine d'excommunication de reprendre Catherine sa femme, & de chasser de son lit la Concubine Anne de Boulen : mais ce Prince s'étant moqué de ses menaces, & de celles de l'Empereur, épousa Anne de Boulen, & s'étant soustrait de l'obéïssance du Saint Siége, s'établit une Réformation à sa fantaisie; & voilà la fin de ce Roi qui avoit écrit avec tant de zéle contre Luther en faveur de Rome.

Pendant que le Pape & l'Empereur étoient à Bologne, entr'autres Ambassadeurs de Princes ceux des Cantons Suisses Catholiques y vinrent au nombre de 18. que ces deux Monarques assis ensemble sur un même Trône reçûrent tous à la fois à l'audience, & desquels ils entendirent que ceux du Canton de Zurich, & de Berne, sollicitoient fort les *Genevois* à vouloir embrasser la Reformation de l'Eglise, comme eux aussi l'avoient embrassée, ce qui obligea Clement, & Charles V. à prendre incontinent la résolution d'écrire conjointement une Lettre fort obligeante, & Ambassadeurs Suisses.

des Rois. En un mot, Charles V. extrémement content & satisfait s'embarqua sur la Capitane de Doria, & prit la route de Barcelone.

Propositions pour le Concile. 1533.

Conformément à la résolution prise à Bologne, sur la nécessité de convoquer au plûtôt un Concile, le Pape envoïa en Allemagne, aussi-tôt aprés le départ de l'Empereur, *Hugues Rangone*, Evêque de Reggio, son Nonce extraordinaire, avec ordre d'agir de concert avec le Baron Lambert *Briars*, Ambassadeur de l'Empereur. S'étant donc joints tous deux ils se rendirent ensemble à Weimar, où étoit alors *Jean Féderic* Electeur de Saxe, élevé à l'Electorat aprés la mort de l'Electeur Jean son Pére, arrivée l'onziéme d'Août de l'année précédente. S'étant abouchez avec cet Electeur ils lui représentérent la bonne & sainte intention du Pape, & de l'Empereur, & l'ardent desir qu'ils avoient d'appaiser & de réünir par des moïens doux, les esprits aliénez & divisez sur l'article de la Religion; ils lui répréséntérent sur tout que l'Empereur, & le Pape étoient tombez d'accord que le moïen le plus propre pour une telle réünion, étoit celui de la convocation d'un Concile.

Se continuent.

Dans le premier entretien on discourut sur cette matiére durant trois heures entiéres, & comme le Nonce qui parloit le premier rapportoit tout au Pape, comme si tout dépendoit de son autorité & de son zéle, l'Ambassadeur de l'Empereur lui dit, *si vôtre Seigneurie Reverendissime croit que sa Sainteté peut tout faire, ma personne ne sert ici à rien.* A quoi l'Electeur répondit, *Elle y sert assûrément*



Don Ferdinand de Tolede
Duc d'Albe.



ment beaucoup, car nous ne prétendons avoir à faire qu'avec l'Empereur. Cet évenement troubla les affaires pendant deux jours, mais on demeura d'accord que toutes lès propositions se feroient comme venant du Pape & de l'Empereur. Desorte qu'ils convinrent avec l'Electeur, comme par voie de conseil, de la maniere, du temps, & du lieu du Concile, & des moïens pour le pouvoir rendre libre. Le Nonce dit que Sa Sainteté, aprés avoir mûrement pensé au lieu le plus propre pour une assemblée de cette nature, avoit trouvé que Bologne, ou Mantouë, seroit le plus commode pour tout le monde, & que cette pensée avoit été trouvée fort bonne par l'Empereur. Le Nonce poussa son discours un peu plus loin, en faisant la proposition, que si quelqu'un refusoit de reconnoître Sa Sainteté pour Souverain Pontife, l'Empereur, & les autres Rois, & Princes, prendroient la protection de l'Eglise, & du Saint Siége contre ces sortes de gens. De cette maniére il conclut que dans six mois au plus tard Sa Sainteté assembleroit un Concile, & le tout fut confirmé par l'Ambassadeur de l'Empereur. L'Electeur répondit que l'affaire étoit d'une trop grande importance pour la résoudre tout seul, que s'ils le souhaitoient il feroit assembler la Ligue de Smalcalde pour en délibérer avec les autres. On prit donc le temps de deux mois, au bout desquels la Ligue s'assembla, & aprés trois séances, & consultations, on donna par écrit, au nom de tous, au Nonce, & à l'Ambassadeur qui étoient à Smalcalde, la réponse suivante.

Qu'ils

Sacrée Hostie, & étoit monté sur une haquenée blanche, que deux hommes vêtus de soye tenoient par la bride.

Son entrée 1533. Derriére Sa Sainteté suivoient deux à deux 12. Cardinaux sur des Mulets magnifiquement harnachez. A quelque distance d'eux venoit Catherine la nouvelle Epouse, richement vêtuë, suivie de ses Dames, & de quantité de Noblesse Françoise, & Italienne. Dans le même temps que le Pape entroit à Marseille solemnellement par une porte, le Roi en sortoit *incognito* par l'autre, pour marquer sa soûmission filiale, comme s'il eût voulu laisser le Pape Maître de la Ville, & s'en alla loger au Palais même d'où le Pape étoit sorti. On avoit préparé dans la Ville deux superbes Palais, l'un pour le Pape, & l'autre pour le Roi. Le lendemain le Roi fit son entrée, accompagné de ses trois fils, & de ses principaux Seigneurs, & Gentilshommes, & s'en alla droit trouver le Pape, qui l'attendoit assis sur un Trône placé sous un Dais, duquel le Roi s'étant approché lui baisa les piez, & le Pape s'étant levé l'embrassa : il faut savoir qu'ils s'étoient vûs deux fois *incognito*.

Mariage. Ensuite les nôces se célébrérent avec toute la pompe & la magnificence imaginable, & la mariée porta en dot les Comtez *d'Auvergne* & de *Lavagrais*, cent mille écus en argent comptant, & tous les droits qu'elle avoit sur le Duché d'Urbin & autres Seigneuries. Et le Pape (à qui il ne coûtoit rien de promettre) augmenta la dot de Catherine par le don qu'il lui fit de Modene, Reggio, Rubiera,

Ligourne, Pise, Parme, & Plaisance; & il s'obligea de paier la moitié des frais de la guerre que le Roi pourroit faire pour recouvrer le Duché d'Urbin; outre cela en faveur de ce mariage il donna au Roi quatre Chapeaux de Cardinaux, qui furent incontinent donnez aux Sujets nommez par François I. lesquels furent *Claude de Givri*, *Odet de Châtillon*, de la Maison de Coligni, *Jean Stuard* Ecossois, & *Jean le Veneur* Grand Aumônier de France. Le Pape séjourna avec le Roi à Marseille pendant l'espace d'un mois en de continuelles Conférences.

Ces nouvelles affligérent fort l'Empereur, quoi qu'elles ne le surprissent pas beaucoup, parce qu'il avoit toûjours été trés-persuadé, que ce Pontife avoit les Lys gravez trop avant dans le cœur, pour les pouvoir oublier. Mais ce qui lui donna le plus de chagrin fut l'avis qu'il reçût par des Lettres particuliéres, car les Espions ne manquent jamais aux Grands Princes, d'un discours tenu par le Pape, & par François I. en un lieu public, c'est-à dire en présence de plusieurs Grands, discours qui consistoit en ce que parlant du desir qu'avoit l'Empereur de voir convoquer le Concile, le Roi dit, *Pour moi, je ne veux ni Concile, ni paix qu'on ne m'ait premiérement rendu le Duché de Milan*, ajoûtant à cela, *que si l'on ne le lui restituoit pas, non seulement il se mettroit du parti des Hérétiques, mais de plus solliciteroit Soliman à rentrer une autre fois dans la Hongrie*; à quoi Clement répondit, *l'Empereur en a trop fait, & il y a de la justice à l'empêcher d'en faire d'autres.*

Déplaisir de Charles V.

prévoir & apprehender de grands troubles dans la Lombardie, lesquels auroient pû donner beau jeu à François I. dans ses desseins sur le Milanez. Jean George avoit épousé Julie fille de Féderic d'Arragon Roi de Naples, mais les épousailles étant faites par procuration à Naples, pendant que l'Epouse faisoit le voïage de cette Ville au Montferrat, le Marquis son Epoux s'étant échauffé à courir de tous côtez, pour donner les ordres nécessaires, & pour voir les préparatifs qu'on faisoit avec beaucoup de magnificence & de faste pour recevoir Julie, il fut attaqué d'une fiévre trés-violente, de sorte que la nouvelle Epouse, à son arrivée à Casal, Capitale du Montferrat, trouva le Marquis son Epoux avec un Crucifix au chevet de son lit, & un esprit bien éloigné de penser au lit nuptial. Et en effet il mourut peu de jours aprés, laissant éteinte par sa mort la Maison des Paleologues, laquelle avoit donné plusieurs Empereurs à la Gréce, & un nombre des Personnages illustres & éminents à l'Eglise, aux Armes, & aux Conseils. Féderic de Gonzague Duc de Mantouë, qui avoit épousé Marguerite sœur du défunt Marquis Jean George, se mit incessamment en possession de cette hérédité, n'y aïant point de Loi Salique qui l'en empêchât, & étant persuadé que personne ne pouvoit la lui disputer.

Prétentions du Duc de Savoye.

Mais Charles de Savoye s'y opposa vigoureusement, alléguant ses prétentions, lesquelles étoient, qu'en vertu de l'hérédité de Violante Paleologue, mariée à Amedée V, de

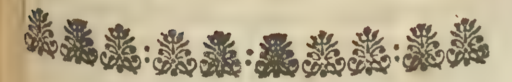
V. de Savoye, dit le Verd, en 1340. & outre cela en conséquence de celle de Blanche, fille de Guillaume Paleologue VII. Marquis du Montferrat, mariée à Charles I. Duc de Savoye en 1476. l'Hérédité de ce Marquisat tomboit d'ancien droit à Emanuel Philibert son Pere, à l'exclusion entiére de Marguerite Paleologue, femme du Marquis Féderic de Gonzague. Alléguant de plus en particulier, que la susdite Blanche, avoit été, même par sentence de l'Empereur Charles V. déclarée habile à succéder à plusieurs Terres du Montferrat, jusqu'à la concurrence de sa dot qui lui avoit été assignée sur ces Terres, & laquelle montoit avec les intérêts, à la somme d'un million d'écus. Le Duc Charles ajoûtoit encore à cela les raisons de Fief, parce que le Marquis Jean Jaques Paleologue s'étoit volontairement rendu Feudataire du Duc Amedée, lors qu'aïant en 1432. recouvré par la force de ses Armes son Etat, d'où il avoit été chassé, par le Duc de Milan, il avoit été convenu entre Amedée & Jean Jaques, qu'en cas que la Maison des Paleologues Marquis de Montferrat vînt à manquer, la Savoye succéderoit à ce Marquisat. Néanmoins ce ne fut qu'une simple convention, & non pas une investiture de Fief, comme le prétendoit le Savoyard.

Ces événemens ne plûrent pas à Charles V. qui en reçût les avis lors qu'on commençoit à faire en Espagne les réjouissances de son arrivée, de sorte que prévoyant les fâcheuses suites que pouvoient avoir ces affaires, il écrivit

Les différends se remettent à Charles. V.

me les deux choſes qui contribuent le plus à perfectionner tous les hommes, & particuliérement ceux qui ſont deſtinez à prendre ſoin de la jeuneſſe d'un Prince.





LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE II.

Années 1534. & 1535.

SOMMAIRE

Du II. Livre de la II. Partie.

LA Cour de Madrit trouvée par Charles V. en mauvais ordre, & raisons; il résout de la mettre en bon état: y établit divers bons réglemens, & quels; reçoit avis du siége mis devant Corone par les Turcs, Lettre des Grecs de cette Ville, qui demandent du secours; Charles V. donne ordre à Doria d'aller les secourir: provisions:

provisions, & Armée Navale pour cela: Doria part de Madrit, va à Barcelone, & Espagnols qui le suivent; il s'embarque à Genes où il assemble ses forces, & son arrivée aux Côtes de Corone, il défait entiérement l'Armée Turque; action courageuse, & victoire de Mendoza Gouverneur de Corone: levée du Siége, avec plusieurs particularitez: Doria entre dans la Ville, il y est bien reçû: il envoye Mendoza pour en porter les avis à Charles V. il établit un nouveau Gouverneur: Il retourne à Genes: Le Duc de Wittemberg chassé de ses Etats par l'Empereur Charles V. il s'y rétablit par la force des armes: protégé & assisté par le Roi François I. par le Duc de Saxe, & par le Landgrave: il fait la paix avec le Roi des Romains: Articles de cette paix: Roi des Romains reconnu par l'Electeur de Saxe: conditions de l'accommodement entre ces deux Princes; diverses observations sur ces conditions: mort du Pape Clement VII. diverses particularitez de sa vie, & de ses actions: Le Cardinal Farnese est créé Pape sous le nom de Paul III. Le Roi François I. envoie son armée en Italie: il demande passage au Duc de Savoye: il lui est refusé; le Roi François I. s'en met en colére; il le dépoüille de ses Etats: Manifeste



ANDRÉ DORIA
Grand Amiral.



nifeste publié contre le Duc, autre encore; prétentions du Roi François I. là-dessus: la Baronie de Vaux se rebelle contre le Duc: il cherche à s'accommoder avec le Roi François I. Discours de la Duchesse Beatrix au Duc son Mari pour l'en détourner: diversité de sentimens des Auteurs sur cette Guerre: François procure la paix; on croit que Charles V. ait été le premier à la rechercher: on fait voir le contraire: Les Princes se persuadent qu'ils peuvent faire tout: Soliman prend Babilone, avec plusieurs remarques: déplaisir de l'Empereur, & raisons; Barberousse se rend formidable; jalousies qu'en prend Charles V. il est déclaré par Soliman Bassa de la Mer; Charles prend la résolution de passer en Afrique avec une puissante Armée: ses préparatifs quels: il s'embarque à Barcelone; suivi de plusieurs Grands, & Avanturiers: Epée benie envoyée par le Pape à Doria, cérémonies faites en la mettant entre les mains de l'Empereur: arrivée de ce Prince en Sardaigne; il passe aux Côtes d'Afrique: son arrivée: il attaque la Goulette, secouruë par les Turcs: on propose de faire mourir les Chrêtiens: on en détourne la pensée: Camp de Charles V. insulté; sa grande application au Siége: Victoires

Victoires des Turcs contre les Chrêtiens: dit notable de Barberousse sur ce sujet: description de la Goulette: mauvaise conduite en ce Siége; déplaisir de Charles V. Arrivée d'Alarzone fameux Capitaine avec des secours: on lui donne la charge d'attaquer les Maures: grande victoire qu'il en remporte; chagrin que reçoit Barberousse de cette perte: honte, & courage des Espagnols; ils prennent la résolution de tenter l'escalade; elle réüssit mal. Le Roi de Tunis vient trouver Charles V. au Camp: il est bien reçû, & caressé: discours de l'Empereur au Conseil de Guerre: il veut absolument qu'on se prépare à prendre cette place par force. On lui obéït, & on donne l'assaut général à la Goulette, avec plusieurs particularitez; on la prend, & dit notable de Charles V. sur cette prise: Barberousse projette par vengeance de faire mourir tous les Esclaves Chrêtiens: il en est détourné, par qui, & comment. Charles exhorte les siens pour l'entreprise de Tunis: il prend la résolution de livrer bataille aux Turcs: grande victoire qu'il en remporte: mortalité dans son armée: divers sentimens contraires sur cette bataille: prise de la Ville de Tunis, avec diverses particularitez: sac de cette Ville: Esclaves

Chrêtiens mis en liberté: les Chevaliers de Malte furent les premiers à cette entreprise: on croit le contraire: leur armement quel: plusieurs actions héroïques des mêmes: dispute entre un Chevalier & un soldat pour savoir lequel des deux méritoit une Chaîne d'or: plusieurs remarques considérables sur la prise de Tunis. Femmes esclaves délivrées; marque distincte des Esclaves: comment pourvûs par Charles. V diligence de ce Prince pour sauver Tunis: les Esclaves & les Soldats mettent cette Ville au pillage; le Chevalier Simeon Commandeur de Turin delivré d'esclavage; contradictions manifestes entre quelques Auteurs; action merveilleuse d'une jeune Moresque contre le Roi Assen: fuite de Barberousse: instances des Chevaliers de Malte pour avoir l'emploi de le poursuivre: Doria envoye son neveu inutilement, il y va lui-même en personne: son Conseil de Guerre avec les Chevaliers de Malte: il prend Bona, & le Château: il fortifie celui-ci, & met la Ville au pillage: Description de la *Caracca* de Malte: Articles entre Charles V. & Mulei Assen pour le rétablissement de ce dernier dans le Roïaume: on les trouve fort rudes; Couronnes sont fort pesantes, avec plusieurs particularitez, elles sont

ſont blâmées, & raiſons de cela : dit notable de Soliman ſur le rétabliſſement du Roi à Tunis : applaudiſſemens méritez par Charles V. Monarchie Françoiſe ſupérieure en mérite à toute autre : Charles V. mérite autant de loüanges, que le Roi François I. de blâme.

Cour de Madrit mal ordonnée.

CHarles V. trouva à ſon arrivée en Eſpagne, la Cour fort en déſordre, quoi qu'elle n'eût jamais eu aucun bon ordre, mais en ſon abſence ſon état devint encore plus mauvais que jamais, ſoit à cauſe de la bonté de l'Impératrice, qui ne vouloit faire de chagrin à perſonne, en obligeant chacun à ſon devoir, ſoit que ſous le Gouvernement d'une Femme on ne jugeât pas néceſſaire cette pompe extérieure & ce grand éclat des Cours Royales. Véritablement depuis que Charles V. eut introduit l'uſage des Grands, ces Seigneurs par un effet de la vanité Eſpagnole jugérent convenable d'augmenter l'éclat de leur rang, en tenant chacun à leur ſervice un ſuperbe Cortége, juſque-là que lors qu'il y avoit des Grands à la Cour, elle étoit grande, mais dés qu'ils étoient partis, on ne ſavoit plus s'il y avoit une Cour Royale ; parce que les Offices étoient mal réglez, le Roi Ferdinand s'en étant peu ſoucié pendant ſa vie, & aprés ſa mort, Charles V. qui fut ſon Héritier ſe trouvant chargé d'un Empire, & obligé à des voïages continuels, du moins juſqu'à cette année, il ne ſe ſoucia pas beaucoup de s'attacher à former d'autre Cour que celle dont il

il avoit besoin pour lui-même, cependant voïant que son Fils croissoit, & que pour lui il étoit le plus souvent obligé à résider en Allemagne, il jugea à propos d'établir un réglement particulier de Cour; c'est pourquoi il en conçût de sa tête le dessein, & en écrivit l'ordre.

Gardes réglées par Charles V.

Premiérement il ordonna qu'il y eût de trois sortes de Gardes Royales, savoir, l'Espagnole, l'Allemande, & la Wallonne, voulant faire honneur à ces deux derniéres Nations en considération de sa Dignité d'Empereur, & de sa naissance qu'il avoit reçûë à Gand; chacune de cent Soldats, tous originaires de ces Nations; mais comme il auroit donné trop de jalousie aux Espagnols, gens d'une humeur naturellement fiére, s'il eût établi des Capitaines étrangers, il ordonna que les Capitaines de ces trois Compagnies fussent Espagnols, & Grands d'Espagne, mais que le Lieutenant de la Compagnie Allemande, fût Alleman, & celui de la Wallonne, Wallon. Il ordonna encore une autre Compagnie de 50. hommes de cheval, avec le tître de *los Monteros d'Espenosa*, qui devoient tous être du Bourg d'Espenosa, aïant voulu accorder ce privilége à ce lieu, pour éterniser la mémoire de sa fidélité, vû que c'étoit le seul en Espagne, qui n'avoit jamais pris les armes contre le Roi; & il voulut qu'un Grand fût aussi le Capitaine de cette Compagnie. Pour ce qui regarde la païe des Soldats, & Officiers, il ordonna qu'on leur donnât une paye & demie, & que les Soldats fussent entiérement habillez, & fournis de tout,

tout, excepté le blanchiſſage; aïant de plus établi, que le Chef Souverain de ces 4. Compagnies, fût un Colonel Général, qui devroit toûjours être un Prince du ſang, & en cas qu'il n'y en eût pas, le Doyen des Grands d'Eſpagne, ſans autre ſalaire que celui de l'honneur, & pour cette premiére fois Charles fit l'honneur à ces Compagnies de s'en déclarer lui-même Colonel.

Autres Offices. 1534. Il fit faire de trés-belles & magnifiques Ecuries, avec cent chevaux, & autant de Mulets, avec ordre que perſonne ne pût monter ces chevaux, ou Mulets du Roi, que les ſeuls Princes du ſang, ou les Grands d'Eſpagne du premier ordre, excepté les Seigneurs Etrangers du premier rang, ou les Ambaſſadeurs. Pour avoir le ſoin, la conduite, & le commandement des Ecuries, il ordonna un Grand-Ecuyer, qui étoit du nombre des premiers Grands, & pour donner plus de crédit à cette Charge, il ordonna que lui ſeul pourroit ſe ſervir dans le lieu où ſeroit la Cour, d'un Caroſſe à ſix chevaux, comme le Roi. Il voulut que les Majordomes fuſſent au nombre de ſix, tous Grands, du ſecond, & du troiſiéme ordre, mais que le Majordome Major fût un Grand du premier ordre, & qu'il eût pour ſon uſage un appartement au Palais même du Roi.

Gentilshommes. Il ordonna 40. Gentilshommes de la bouche, qui devoient être choiſis de différentes Provinces, & avoir le privilége d'entrer dans une ſale, dans laquelle il ne ſeroit pas permis à aucun autre d'avoir paſſage, où il n'y auroit ni Huiſſiers, ni Gardes, & leſquels pour;


FRANÇOIS SFORCE
Duc de Milan



pourroient, s'ils le vouloient, affifter autour de la Table du Roi, tant à dîné, qu'à foupé. Pour la Chambre il ordonna 24. Gentilshommes gagez, qui feroient obligez de fervir tous les jours deux à deux, tour à tour, & de changer toutes les femaines. Il établit auffi douze autres Grands, fans autre recompenfe que celle de l'honneur, chacun defquels devoit porter une Clef d'or fur leur poitrine, pour marque de la puiffance qu'ils avoient d'entrer par tout, fans néanmoins être obligez à aucun fervice, fi ce n'eft à faire volontairement leur Cour, excepté les folemnitez publiques, & lors que le Roi traitoit des Princes, ou recevoit des Ambaffadeurs, auquel temps ils devoient fe trouver à la Cour pour en augmenter le fafte & l'éclat. Quoi que Charles V. eût grand befoin d'argent pour fes guerres, nonobftant cela il rendit les Charges d'un profit extraordinaire & trop exorbitant, ce qui contribua à épuifer la Couronne, & à la rendre pauvre, d'autant plus qu'il ne voulut pas permettre qu'aucune Charge fût vénale, mais qu'elles fuffent feulement données à ceux qui avoient le plus de mérite, comme effectivement Charles V. le pratiqua, & aprés lui Philippe fon fils; mais depuis ce temps-là les Favoris n'ont penfé qu'à introduire, & à avancer leurs Créatures, quoi que fouvent denuées de vertu. & de mérite.

Pour donner plus de luftre & d'éclat à la grandeur & à la Majefté de l'Impératrice fon Epoufe, il voulut que dans les occafions des fêtes qui fe font la nuit, une Dame, femme de

Etabliffement pour les Reines.

de quelque Grand du premier, ou second ordre, eût la Charge de porter un Flambleau allumé devant cette Princesse, au lieu qu'auparavant on avoit accoûtumé de donner cette Charge pour les Reines à une des *Menines*, qui sont les Demoiselles d'honneur, & depuis ce temps-là on a continué à l'égard de l'Impératrice l'usage établi par Charles V. Cet Empereur ne permit pourtant jamais que d'autres que les seuls Grands se couvrissent en présence de l'Impératrice, au lieu qu'au temps de Philippe son Fils, on introduisit l'usage de faire couvrir devant la Reine, non seulement les Grands, mais aussi les autres Seigneurs de qualité, qui néanmoins ne le font pas d'ordinaire la premiére fois sans que la Reine leur ait fait quelque signe de la main, ou le leur ait dit expressément. Quant aux Livrées tant du Roi, que de la Reine, il les ordonna de couleur jaune, avec des paremens rouges & noirs; il fit aussi faire son Pavillon sur Mer de couleur jaune, avec la Croix de S. André. Il distingua de differentes sortes de *Menins*, qui sont les Pages, ordonnant que ceux du Roi serviroient avec le Manteau; sans porter jamais de Chapeau dans le Palais, & que ceux de la Reine iroient sans Manteau, & porteroient un chapeau, hors de l'Appartement de Sa Majesté: mais présentement les Menins, tant du Roi, que de la Reine, ne portent jamais ni chapeau, ni manteau.

Conseils. 1534. Il renouvella presque tous les Conseils, non seulement en augmentant, mais aussi quelquefois en diminuant le nombre des Conseil-

seillers ; & particuliérement celui qu'on appelle de la *Junte*, qui est le Conseil extraordinaire pour les affaires importantes. Il y ajoûta de nouveau le *Conseil d'Italie*, avec un Président qui avoit 2000. écus de gages par an, six Régens, avec mille écus chacun annuellement, dont il ordonna que trois seroient Italiens, savoir un du Roïaume de Naples, un autre de Sicile, & le troisiéme de Milan, & les autres trois Espagnols. De plus un Secrétaire, & un Fiscal, chacun desquels auroit 2000. écus d'appointement par an. Outre cela deux Référendaires avec 800. écus par an chacun. Enfin quelques bas Officiers avec de petits gages. Ce Conseil ne devoit traiter que les affaires concernant le Roïaume de Naples, celui de Sicile, & le Duché de Milan, & il a beaucoup d'autorité.

Pendant que Charles V. étoit à Madrit occupé de semblables soins, c'est-à-dire au commencement d'Avril de cette année 1534. il reçût un Courrier, qui lui fut dépêché avec une Barque legére jusqu'à Barcelone, par Don Pierre de Tolede, Marquis de Villefranche, Viceroi de Naples, par lequel il lui étoit donné avis que Don *Jerôme de Mendoza*, que le Prince Doria avoit laissé Gouverneur à Corone, lors qu'il prit cette Ville, se trouvoit assiégé, & extrémement pressé par les forces prodigieuses de Soliman. Le même Don Pierre avertissant de plus Charles V. que Mendozza le sollicitoit trés-instamment de lui envoïer de puissans & prompts secours, sa perte étant inévitable, s'il n'étoit secou-

Corone assiégé par les Turcs.

secouru avant six mois, parce qu'il ne se trouvoit ni vivres, ni munitions pour pouvoir se défendre plus long-temps. Outre la propre Lettre de Mendozza que le Viceroi envoïa à l'Empereur, il lui en fit tenir encore une autre qui lui avoit été écrite par les Grecs qui étoient dans la Ville, qui se joignirent tous ensemble, non seulement les Chefs de Famille, mais aussi les femmes avec leurs petits enfans entre leurs bras, celles qui en avoient, & poussoient d'un commun accord, & à haute voix des vœux au Ciel, pour la prospérité du trés-religieux Empereur, duquel ils espéroient le salut tant de leur ame que de leur corps, énoncant leur lettre dans les termes qui suivent.

Au trés-illustre Seigneur DON PIERRE de TOLEDE, Marquis de Villefranche, Viceroi de Naples, pour sa Majesté Impériale.

TRés-benin Seigneur Viceroi. Vous recevrez de Monsieur nôtre Gouverneur tous les avis nécessaires du malheureux état où nous-nous trouvons, comme entre les grifes du Dragon Ottoman, & sur le point d'être devorez de sa gueule cruelle & insatiable, si nous ne sommes secourus promptement de vôtre Charité, &

& de vôtre zéle. Nous autres malheureux Grecs sommes dans cette Ville jusqu'au nombre de 1400. de l'un, & de l'autre Sexe, avec plus de 150. petits Enfans innocens, qui tous ensemble implorons, aprés le secours de Dieu, celui de nôtre trés-religieux Empereur Charles V. nôtre glorieux Seigneur, aussi-bien que l'assistance de vôtre Seigneurie Illustrissime. Nous ne pouvons croire que l'Empereur Charles V. nôtre trés-débonnaire Seigneur, vueille nous abandonner, aprés nous avoir delivrez avec un zéle si grand & si Chrêtien, avec un courage, & une résolution si héroïque, & avec tant de gloire, sans avoir aucun égard aux frais, & aux dépenses infinies, aprés, dis-je, nous avoir afranchis de la cruelle & barbare tirannie sous laquelle nous gémissions, & mis dans un Paradis, car nous estimons telle la Domination de nôtre trés-religieux Empereur, en la bonté & la compassion duquel nous mettons toute nôtre confiance; & dans l'espérance de l'éprouver nous avons résolu de nous défendre jusqu'à la derniére goute de nôtre sang, étant toûjours prêts à rendre une prompte obéïssance de jour, & de nuit, à Monsieur nôtre bon & doux Gouverneur, sur la valeur, l'expérience, & le zéle duquel nous nous mettons l'esprit en

en repos, pendant que nous emploïerons pour nôtre commune défense nos sueurs, nos fatigues, nôtre bras, & nôtre propre vie. Cependant nous prions Dieu, comme à l'ordinaire, pour nôtre trés-religeux Empereur, & pour vôtre Seigneurie Illustrissime. Ceux de la Nation Grecque à Corone.

Déplaisir de Charles V. 1534. JE me persuade que cette Lettre ne contribua pas peu à faire effet sur l'esprit, & je dirai même dans le cœur de l'Empereur. De quelque façon que ce soit, tous les Auteurs conviennent, qu'il reçût ces avis de son Viceroi avec un extréme chagrin, &, si l'on en croit Summonte, il ne pût pendant deux jours le dissimuler, ni le cacher à ses Domestiques. Il avoit un sensible déplaisir, & ce n'étoit pas sans beaucoup de fondement & de raison, de voir assiégée, & sur le point d'être perduë de moment à autre, une Ville, qui venoit d'être enlevée à la domination des Infidelles avec une dépense immense, mais avec plus de consolation encore pour lui, & de gloire pour la Chrêtienté, & où les Chrêtiens de ces Païs-là avoient avec tant de plaisir planté la Croix, sur les ruïnes du Croissant qui y triomphoit auparavant.

Il travaille à secourir Corone. En ce temps-là Son Favori *André Doria* se trouvoit à Madrit, lequel, comme il a été dit, étoit celui qui avoit assiégé & pris cette Ville. Ainsi Charles V. eut à peine achevé de lire la lettre du Viceroi de Tolede, qu'il courut en personne en porter les nouvelles

velles à Doria, qui n'en fut pas moins sensiblement touché que Charles V. l'étoit de son côté. Ils se consolérent néanmoins tous deux ensemble, dans l'espérance que cette place pourroit être secouruë avant le temps limité par Mendozza. L'Empereur ordonna donc à Doria avec cette douceur, avec laquelle il avoit accoûtumé de lui donner ses ordres, & d'agir avec lui, de prendre incessamment la poste, & de courir en toute diligence s'embarquer sur la Flotte, qui se trouvoit partie à Genes, & partie à Barcelone, & de la renforcer le mieux qu'il seroit possible en si peu de temps; pour cet effet il lui fit donner 150. mille écus en or, avec ordre d'en recevoir une plus grande quantité à Genes, & à Naples, en cas de besoin.

Pour sa propre satisfaction, & pour obeïr à Charles V. Doria se disposa avec toute la diligence imaginable à partir pour Barcelone, où il fut suivi par plus de 200. Gentilshommes Volontaires, & où il trouva jusqu'à 600. Espagnols, que quelques Capitaines assemblérent des lieux circonvoisins; il s'embarqua aussi de la Ville même de Barcelone plus de 150. des plus braves habitans, poussez d'un noble desir d'acquérir de la gloire dans cette entreprise. Il ne séjourna que huit jours à Genes, tant pour assembler, que pour pourvoir à la hâte son Armée Navale, & attendre les gens que le Marquis de Vasto, Gouverneur de Milan devoit lui envoïer, en vertu des ordres que Charles V. lui avoit envoïez par divers Courriers dépêchez exprés en toute diligence; & véritablement le Marquis fit paroî-

Doria part pour Genes.

paroître en cela un grand zéle, & beaucoup de conduite & d'adresse, puis qu'en l'espace de dix jours, en comptant même celui auquel il reçût le premier Courrier de l'Empereur, non seulement il fit passer à Genes 4000. Soldats de ceux de son armée, & des plus vieilles Troupes, mais de plus ramassa, & envoïa jusqu'à 2000. hommes des milices du Païs, avec plus de 300. Volontaires, de sorte que Doria ainsi bien pourvû, & bien muni se mit en mer, avec un vent favorable.

Armée Navale des Turcs battuë.

Arrivé presque à la vûë de Corone, il envoïa quelques petites Barques à rames, des plus legeres, conduites par des gens expérimentez, pour épier & decouvrir de quelle espéce, & de quel nombre de Vaisseaux l'Armée Turque se trouvoit composée; lesquelles étant retournées rapportérent qu'elle étoit pour le moins une fois plus nombreuse que l'Armée Chrêtienne; sur ces avis les Capitaines que Doria avoit autour de lui, lui conseillérent de retourner sur ses pas, représentant qu'il valoit mieux perdre la seule Ville de Corone, que d'y ajoûter aussi la perte de l'Armée Navale. Mais Doria résolu (conformément aux intentions de Charles V.) de se sacrifier soi-même, & l'Armée, & de s'exposer visiblement, mais glorieusement, au hazard de tout perdre, plûtôt que de voir tomber entre les mains des ennemis cette Place qu'il venoit de conquérir, & qui avoit tant coûté à l'Empereur; ce Général, dis-je, résolu de tout risquer courut, à la faveur du vent, justement sur le midi, comme un foudre

dre se jetter sur l'ennemi, qu'il attaqua de trois côtez, avec cinquante Vaisseaux de chacun. Les Turcs furent extrémement surpris, parce qu'aïant remarqué que l'Armée Chrétienne étoit fort inférieure à la leur, il ne pouvoit pas leur venir dans la pensée qu'on tentât la fortune du combat, mais ils furent bien étonnez quand ils virent les Chrêtiens les canonner avec tant de furie, & courir à l'abordage avec une valeur & une intrépidité incroïable; en effet, Doria avoit dans ses Vaisseaux quantité de gros Canons, dequoi les Turcs manquoient. En un mot, il remporta en moins de deux heures, tant par sa grande expérience, que par son propre courage, & celui de ses gens, une des plus signalées victoires, aïant coulé à fond 36. des meilleurs Vaisseaux des Turcs, pris 18. dispersé par la fuite tout le reste, qui fut poursuivi fort loin, & battu d'une infinité de coups de Canon, par les Galéres des Chrêtiens, qui observérent avant qu'il fût nuit que plus de 15. Galéres, toutes fracassées & rüinées du Canon, allérent à fond.

Mendozza qui avoit apperçû d'une Tour la Flotte de l'Empereur, aïant vû, & entendu par le bruit du Canon, qu'elle avoit attaqué l'Ennemi, sortit à la tête de sa Garnison, & attaqua avec elle si brusquement & avec tant de furie du côté de la Terre les Assiégeans, qu'en moins d'une heure il en tailla en piéces jusqu'à 3000. & obligea le reste à prendre la fuite avec tant de précipitation & de hâte, que pour courir plus vîte, la plûpart jettoient leurs Cimeterres, & leurs autres armes,

Assiégeans par terre battus.

armes, d'où l'on peut bien juger qu'ils ne pensérent guére à ſauver le Canon, & le Bagage; de ſorte que le butin ſe trouva fort gros, & fort riche, parce que quantité de Turcs de qualité des Provinces circonvoiſines qui étant accourus à ce Siége, y avoient mené leurs gens, non ſeulement pour s'exercer au mêtier des armes, & ſe trouver à la priſe de cette Place, dont on croïoit la perte indubitable, mais auſſi dans l'eſpérance d'aſſouvir leur avarice au riche ſac, dont ils ſe flatoient, de cette Ville, dans laquelle il y avoit pluſieurs Marchands Grecs, & autres Chrêtiens trés-riches. Enfin, Mendozza acquit dans la défenſe de cette Place, dans la conduite, & la valeur qu'il fit paroître, dans la ſortie qu'il fit ſi à propos, il acquit, dis-je, non ſeulement un nom immortel, mais auſſi un bon & riche butin.

Doria entre dans Corone.

Cependant la nuit étant ſurvenuë, Mendozza donna ordre à ſes gens de ſe retirer dans la Ville, & le lendemain de grand matin, avant Soleil levé, il en ſortit, & alla à bord de la Capitane rendre ſes devoirs & ſes reſpects à Doria qui l'embraſſa avec beaucoup d'affection, en donnant de grands éloges à ſa valeur & à ſon mérite. Mendozza n'emploïa que peu de temps à faire ſon compliment, & s'en retourna promptement dans la Ville, pour mettre ſes gens en ordre, afin de recevoir Doria, lequel entra à cheval dans la Ville, avec ſes Pavillons de Grand Amiral; & quoi qu'on n'eût eu que peu d'heures à ſe préparer à le recevoir, avec tout cela on lui fit une ſi belle reception qu'elle pouvoit bien

paſſer

passer pour un triomphe considérable, & il eut un plaisir, & une satisfaction extrême, comme il l'avoüa ensuite à ses gens, & comme il le fit assez connoître par la joie qu'il avoit répanduë sur le visage, de se voir donner tant d'acclamations & de bénédictions par les Grecs qui se trouvoient dans cette Place, lesquels il consola beaucoup par des paroles obligeantes, & par la promesse qu'il leur fit de la part de l'Empereur, qu'ils ne seroient jamais abandonnez, Sa Majesté Impériale aïant résolu, par un effet de sa magnanimité, de faire continuellement la guerre aux Turcs, afin de pouvoir par ce moïen mettre les Chrêtiens dans une plus grande sûreté, & leur ôter tout sujet d'apprehender d'être jamais opprimez par les Barbares.

Il dépêche Mendozza à Charles V.

Pendant que ces choses se passoient les Soldats de la Garnison & les habitans qui avoient aussi merveilleusement bien fait leur devoir, s'emploïérent les uns & les autres à dépoüiller les corps morts des Turcs, à les enterrer dans ces campagnes, & à transporter dans la Ville ceux des Chrêtiens, desquels jusqu'à 130. perdirent la vie. Mais comme Doria se pressoit fort de faire savoir les nouvelles d'un si heureux succez à l'Empereur, qui les attendoit assûrément avec une extrême impatience; il voulut que Mendoza lui-même en fût le porteur, pour recueillir les fruits dûs à son mérite. Aïant donc créé Gouverneur de la Place le Capitaine *Diego Maciçao* Soldat de grand courage, & de beaucoup d'expérience, il envoïa en Espagne sur une Galiote legére, Mendozza, qui sans se

se servir de la rame, parce que le vent étoit assez grand, & même un peu plus qu'il ne falloit, arriva en trés-peu de temps à Barcelone, d'où étant parti incontinent, il prit la poste, & courant jour & nuit, il arriva bientôt à Madrit, où il reçût de Charles V. des caresses telles que le Lecteur peut bien s'imaginer; je lui laisse aussi à penser quel fut le Carrillon des Cloches, & les Fêtes qu'on solemnisa en Espagne, pour célébrer une si grande victoire.

Doria retourne à Genes.

Doria séjourna cinq jours à Corone, pour donner avec Macicao, nouveau Gouverneur, les ordres nécessaires pour la réparation des brêches & des ruïnes qui étoient fort grandes, & pour décharger de la Flotte les munitions de guerre, & les vivres dont cette Place avoit besoin. Aprés avoir achevé tout cela, fait embarquer toute la vieille Garnison, & laissé à Macicao des troupes fraîches, toutes Espagnoles, & qui avoient long-temps servi, il s'embarqua ensuite lui-même, & prit la route de Genes, où il entra dans le Port, précédé de 18. Galéres qu'il avoit prises au Turc, au bruit continuel du Canon, tant de la part de la Ville, que de son Armée; & de là il envoïa à Charles V. plusieurs Esclaves Turcs des plus considérables, avec quelques Cimeterres, & autres armes curieuses & rares.

Duc Ulric. 1534.

Cependant le Landgrave Philippe de Hesse faisoit grand bruit, jusqu'à prétendre, moïennant les secours du Roi de France, lesquels il étoit allé lui demander en personne à Paris, afin de les mieux obtenir, pouvoir rétablir

rétablir par la force le Duc *Ulric de Wirtemberg*, son proche parent, & trés-confident ami, lequel avoit été chassé de ses Etats, par la force & la violence (disoit le Duc) des Etats de Suabe, qui s'étoient portez à cette résolution à cause des actions peu convenables à la qualité de Prince, lesquelles ce Duc faisoit, savoir de grandes extorsions par lesquelles il tourmentoit ses Peuples. L'Empereur Charles V. qui ne négligea jamais aucune occasion de jetter de l'huile sur le feu, afin d'augmenter de plus en plus le lustre & la splendeur de sa Maison, n'alluma pas, à la vérité, les flammes de cette indignation des Etats contre le Duc, mais il ne les eut pas plûtôt vû allumées qu'il les fomenta & les excita vivement, jusqu'à trouver les moïens de se faire prier par les Etats de vouloir les délivrer d'un Gouvernement aussi malheureux, que l'étoit celui du Duc Ulric de Wirtemberg; de sorte que Charles V. n'eut pas de peine à dépoüiller ce Duc de toutes ses Terres, & d'en donner l'Investiture au Roi Ferdinand son Frere, sans avoir aucun égard aux sollicitations faites pour l'en détourner par la Diéte d'Ausbourg; plusieurs des Princes dont elle étoit composée, pour ne pas dire tous généralement, aïant pris avec beaucoup de chaleur la protéction d'Ulric.

Rétablissement par la force.

Le Landgrave résolu de rétablir par la force le Duc Ulric, engagea au Roi François I. au nom de ce Prince dépoüillé, la Principauté de *Monbelliard*, pour la somme de 300. mille écus, à condition que s'il ne lui rendoit pas cette somme dans l'espace de trois

trois ans, cette Principauté lui resteroit, & seroit réünie au Domaine de la Couronne de France. Le Roi promit cette somme pour les premiers jours de l'année 1534. avec assûrance outre cela qu'il la lui prêtoit sans en prétendre aucun intérêt. Avec cet argent donc ils se mirent à faire de grandes levées de gens, & se prévalant de l'absence de l'Empereur qui étoit en Espagne, & des occupations du Roi Ferdinand en Hongrie, ils se mirent en campagne avec leur armée au commencement de Mai; aïant auparavant passé à la montre toutes leurs Troupes, de l'autre côté du Rhin. Ferdinand averti de ces préparatifs, avoit fait avancer dans le Païs de Wittemberg 3000. hommes outre ceux qui y étoient déja, mais le malheur voulut que prés de la moitié de ce renfort tombât entre les mains du Landgrave, qui en fit passer au fil de l'épée, ou tua à coups d'arquebuses une partie, & fit l'autre prisonniére, le Prince Philippe Palatin qui en étoit Général aïant aussi lui-même été pris prisonnier. Aprés cette défaite toutes les Villes & Forteresses du Païs de Wittemberg retournérent sous la domination du Duc Ulric leur principal Seigneur. L'Empereur aïant reçû cette nouvelle en eut un si grand déplaisir, qu'il ne pût s'empêcher de dire, que *le Duc Ulric n'en joüiroit pas long-temps.*

On négotie un accommodement entre le Roi des Ro-

Cependant l'Electeur de Mayence, & l'Electeur Jean Féderic de Saxe beaupére du Landgrave, prévoïant bien que ce seroit une chose impossible que ce Duc pût joüir en repos de sa Principauté, aïant pour ennemis les deux

deux Freres Charles V. & Ferdinand, se mirent à songer & à consulter entr'eux pour voir quel moïen il y auroit d'y apporter quelque reméde. Mais il faut ici savoir que l'Electeur *Jean Féderic* ne vouloit pas (comme il a été dit) reconnoître Ferdinand pour Roi des Romains, & cela par une certaine maxime, qui est qu'aïant été dans le Collége des Electeurs, en qualité d'Ambassadeur de son Pere, qui étoit malade lors que l'élection se fit, & s'y étant vigoureusement opposé, il sembloit qu'il y allât de son honneur de continuer à s'y opposer, & de soûtenir la protestation de nullité qu'il avoit faite alors. C'étoit là la pierre de scandale, parce que Charles V. ne vouloit rien faire avec les Protestans, qu'ils n'eussent premiérement reconnu Ferdinand, & ceux-ci ne vouloient point le reconnoître, si l'Electeur Jean Féderic ne le reconnoissoit auparavant. Enfin, aprés plusieurs disputes & contestations, le Roi Ferdinand, & l'Electeur Jean Féderic, qui avoit succédé à son Pére, conclurent le Traité le 29. Juin dans la Ville de Prague en Bohëme.

mains, & le Saxon. 1534.

ARTI-

ARTICLES

Du Traité entre le Roi des Romains, & l'Electeur de Saxe.

I. QU'il ne se feroit aucune sorte de violence, ni aucune procédure de justice contre qui que ce soit, pour cause de Religion, & que ceux qui en commettroient seroient rigoureusement punis par la Chambre Impériale, ou bien par les autres Juges de la jurisdiction desquels ils seroient.

II. Que la Paix qui avoit été publiée par l'Empereur, seroit observée trés exactement.

III. Que le Roi Ferdinand, au nom de l'Empereur, feroit surseoir à la Chambre Impériale toutes les actions intentées contre les Protestans, parmi lesquels on n'entendoit pas comprendre les Anabaptistes, les Calvinistes, & autres Sectaires, qui devoient au contraire être entendus exclus du bénéfice de ce Traité.

IV. Que l'Electeur de Saxe non seulement reconnoîtroit Ferdinand pour vrai & légitime Roi des Romains, mais que de plus

plus il promettoit de le faire reconnoître par tous les autres Princes de la Ligue de Smalcalde, & que tous enſemble ils lui en donneroient le tître.

V. Que quand il s'agiroit à l'avenir de faire l'élection du Roi des Romains du vivant de l'Empereur, les Electeurs s'aſſembleroient auparavant pour examiner ſi les raiſons pour une telle élection, ſont juſtes, raiſonnables, & légitimes.

VI. Qu'en cas que ces raiſons fuſſent trouvées de tous unanimement, trés juſtes & équitables, il ſeroit procédé à l'élection du Roi des Romains, ſuivant les formes préſcrites par la Bulle d'or, qui doit être inviolable.

VII. Que s'il s'y trouvoit quelque oppoſition, & que les ſentimens ſe trouvaſſent partagez, & les réſolutions différentes, tout ce qui ſe feroit ſeroit cenſé nul, ſans aucune force, & illégitime.

VIII. Que le Roi Ferdinand entendoit & promettoit de faire agréer, & ſigner ce Traité, dans toutes ſes clauſes, par l'Empereur ſon Frére, & par les autres Electeurs.

IX. Que dans le même Traité devoit être entendu compris un accord, & une con-

condition, ſavoir, que dans l'eſpace de trois mois, il ſeroit formé de tous leſdits Articles un Décret définitif, en forme de Conſtitution Impériale, qui devoit être confirmée, ratifiée, & publiée par tout, tant par ſa Majeſté Impériale, que par tous les Electeurs.

X. Qu'en cas qu'il s'y trouvât des difficultez, & que ce Decret ne fût pas confirmé, ni publié par l'Empereur, & par leſdits Electeurs, avec toutes les formalitez, & tous les ſermens néceſſaires & accoûtumez, & cela dans l'eſpace de dix mois, l'Electeur Jean Féderic de Saxe, & tous ſes Alliez ſeroient libres, & dégagez de toute obligation de tenir leur parole, ou leur promeſſe, & ne ſeroient nullement tenus d'exécuter aucune des choſes auſquelles ils paroiſſent s'être obligez dans ce Traité.

XI. Qu'enfin, Ferdinand promettoit au nom de l'Empereur ſon Frére, qu'en peu de temps l'Empereur confirmeroit l'Electeur Jean Fédéric de Saxe dans la poſſeſſion de tous ſes biens, & Etats d'ancien Patrimoine, & lui donneroit l'Inveſtiture de l'Electorat, & que ſa Majeſté Impériale approuveroit auſſi & ratifieroit ſon contrat de mariage avec Sibylle, fille du Duc de Cleves.

CE Traité fit connoître deux choses, la prémiére, que la passion qu'on a pour ses propres intérêts, aveugle les hommes, & sur tout les Princes, jusque-là qu'elle ne leur permet pas de voir & de procurer l'utilité & la gloire du Public; & la seconde fit paroître manifestement la grande autorité de l'Electeur Jean Fédéric, non seulement parmi ceux de sa Religion, mais aussi dans les choses mêmes les plus essentielles de l'Empire. Que se peut-il dire de plus? Quelle chose peut-on s'imaginer qui soit plus capable de causer de l'étonnement? Voir un Electeur, & Luthérien de plus, traiter avec le seul Roi des Romains, & tête à tête, comme on a accoûtumé de dire, des affaires d'une telle conséquence! Voir, dis-je, ces deux Princes tous seuls renfermez dans un Cabinet, plûtôt que par le moïen de deux Députez, ou Ministres, ordonner, & disposer à leur fantaisie, de ces loix qui regardent directement la Bulle d'Or, & ausquelles ne pouvoient ni ne devoient toucher l'Empereur lui-même, ni le Collége Electoral, cela devant appartenir dans une Republique, telle que la Germanique, au Corps tout entier de la Diéte. Cependant ces deux Princes s'érigérent de leur autorité en nouveaux Legislateurs, abolissant les anciennes loix, en établissant de nouvelles, & prétendant qu'elles devoient être confirmées & ratifiées par l'Empereur, & par le Collége des Electeurs.

Autorité de l'Electeur. 1534.

Il fut amplement parlé de ce Traité, & de ses circonstances, qui concernoient l'intérêt Public, dans une Diéte, où les plus Zelez repré-

Plaintes, 1534.

repréſentérent comme une choſe extrémement préjudiciable à la liberté d'Allemagne, & à l'honneur & reputation des autres Princes, qui avoient été appellez de Dieu pour avoir leur part à ce Gouvernement libre; parce que ſi un Electeur ſeul ſe licencioit à établir des conditions auſſi eſſentielles que celles de la maniére dont il falloit procéder dans l'élection du Roi des Romains; il étoit aiſé à voir quel exemple quelque Empereur en pourroit prendre avec le temps, pour étendre ſon autorité au delà des juſtes & légitimes bornes. Mais, pour dire la vérité, ces remontrances qui méritoient qu'on y fît de mûres & ſérieuſes réflexions, s'en allérent en fumée, & cela pour deux raiſons; la premiére, que dans la Diéte le nombre des Partiſans de l'un & de l'autre, étoit infini. Les Catholiques ne vouloient pas déplaire à l'Empereur, & au Roi des Romains, & les Luthériens ne jugeoient pas à propos de s'oppoſer aux volontez d'un auſſi puiſſant Chef que l'étoit l'Electeur Jean Féderic; la ſeconde raiſon fut, que les plaintes n'étoient plus de ſaiſon, puis que le Traité étoit déja ſigné & ratifié par l'Empereur, & par les Electeurs. Il eſt certain que Jean Féderic ſe rendit en peu de temps accrédité, & formidable, & cependant avec le temps nous le verrons faire une figure bien différente.

Vrai but du Traité.

D'ordinaire les Princes emploïent les moïens qu'ils croient les plus convenables à leurs intérêts, ſans ſe mettre beaucoup en peine de ce qui pourroit en arriver, parce qu'ils ſe perſuadent de pouvoir ſurmonter les obſtacles

obstacles qui pourront se rencontrer aprés que la chose est faite; & quand même il faudroit se desister de son entreprise, qu'importe, on aura toûjours la gloire d'avoir tenté, & vaincu. Dans ce Traité que Ferdinand, & l'Electeur Jean Fédéric firent l'un avec l'autre, ils eurent chacun leur but. Ferdinand (qui n'étoit que l'instrument de l'Empereur Charles V. son frére) n'avoit d'autre fin que de continuer l'Empire dans sa Maison, ce qui ne pouvoit se faire si l'on n'approuvoit son élection pour Roi des Romains; dequoi les Luthériens, qui dépendoient de l'Electeur de Saxe, & du Landgrave, ne vouloient pas entendre parler; & comme leur nombre étoit grand, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'il s'augmenteroit encore, il jugea nécessaire de faire cesser à quelque prix que ce fût une telle obstination, afin que son élection fût approuvée des Luthériens, & qu'il pût par ce moïen se mettre l'esprit en repos à cet égard. Jean Fédéric de son côté, & le Landgrave qui agissoient de concert en toutes choses, vouloient venir à bout de maintenir le Duc Ulric de Wirtemberg dans la possession de ses Etats, dont il avoit été dépoüillé, & dans lesquels il s'étoit rétabli par la force des Armes, contre la volonté de l'Empereur, qui aïant investi son Frére des mêmes Etats, vouloit lui en conserver la souveraineté. Voilà les principaux desseins de Ferdinand, & de Jean Fédéric, & chacun parvint à ses fins, car Ferdinand qui ne vouloit de prés ni de loin entendre parler de céder l'Investiture de ces Etats, laquelle il avoit reçûë de son Frére, la

la céda, néanmoins; & d'autre part les autres qui ne vouloient pas le reconnoître Roi des Romains, le reconnurent à la fin; du reste les autres circonstances ne servirent que de spécieux prétexte pour palier les choses, & les couvrir du beau voile d'intérêt public. Le Traité conclu en même temps avec le Duc Ulric, fut tel qu'il s'ensuit.

ARTICLES

Du Traité conclu entre le Roi Ferdinand, & le Duc Ulric de Wirtemberg, le 29. Juin 1534. dans la Ville de Prague en Bohême.

I. QUe le Duc Ulric de Wirtemberg rentreroit dans la possession de ses Etats, comme Seigneur de légitime droit, & qu'il en jouïroit paisiblement, lui, & ses Successeurs.

II. Que ledit Seigneur Duc Ulric, & ses Successeurs à perpétuïté dépendroient, comme tenant droit de Fief, des Princes de la Maison d'Autriche, qui auroient la possession de l'Archiduché de ce nom.

III. Qu'en cas que les héritiers légitimes mâles vinssent à manquer dans la Maison desdits Ducs de Wirtemberg, tout ce Duché, ses appartenances, & ses droits

droits retourneroient aux Princes de la Maison d'Autriche, pour dépendre de l'Empire.

IV. Que le Duc Ulric reconnoîtroit le Serenissime Prince Ferdinand pour Roi des Romains, légitimement élû, & couronné avec toutes les formalitez requises.

V. Que le même Duc nommera, aussitôt aprés avoir signé ce Traité, un Ambassadeur des premiers Seigneurs de son Etat, & l'enverra audit Ferdinand Roi des Romains, pour le reconnoître solemnellement tel.

VI. Que ledit Duc Ulric s'oblige, tant pour lui que pour ses Successeurs, de ne faire, sous quelque prétexte que ce soit, aucune sorte d'Alliance contre les Princes de la Maison d'Autriche.

VII. Que le Duc Ulric, & le Landgrave Philippe, qui s'étoit uni avec lui dans la guerre, restitueroient tous les biens immeubles dont ils se sont emparez durant le cours de cette guerre, & ont pris à leurs naturels & légitimes Seigneurs, ausquels ils doivent être restituez.

VIII. Que les mêmes Duc Ulric, & Landgrave Philippe ne pourront sous quelque prétexte que ce soit forcer aucune sorte de personne à abandonner la

la Religion Catholique, Apoſtolique, & Romaine, & cela ni directement, ni indirectement.

IX. Que les mêmes Seigneurs Duc, & Landgrave laiſſeront joüir dans leurs Etats, tous les Eccléſiaſtiques de la Religion Catholique Romaine, de tous leurs biens, ſans les troubler en aucune maniére.

X. Qu'il ſera permis à tous ceux qui par crainte ou par quelque autre raiſon, avoient abandonné leur Païs dans cette guerre de s'en retourner, & de joüir de leurs biens, comme auparavant.

XI. Que tous les Priſonniers de guerre, qui ont été faits du côté du Roi Ferdinand, ou de celui du Duc Ulric, & du Landgrave, ſeront mis incontinent en liberté ſans rançon.

XII. Que le Duc Ulric, & le Landgrave, ou viendront eux-mêmes en perſonne, ou enverront des Ambaſſadeurs de la premiére qualité, pour demander pardon au Roi Ferdinand, dans une audience publique, de tout ce qui s'eſt paſſé dans cette guerre.

XIII. Qu'on fera auſſi en même temps la cérémonie de donner au Duc Ulric, ou à ſon Ambaſſadeur en ſon nom, l'Inveſtiture de la poſſeſſion de ſes Etats,

comme à un Prince dépendant de la Maiſon d'Autriche.

XIV. Que le Roi des Romains s'oblige de ſa bonne volonté de faire obtenir le pardon de l'Empereur, tant au Duc Ulric, qu'au Landgrave.

En cet entre-temps le Pape Clement VII. s'étoit laiſſé mourir le 25. de Septembre de cette année 1534. qui étoit la 56. de ſon âge, & la 10. de ſon Pontificat ; il eſt certain, que ſi ce Pontife ne mourut pas chargé d'années, il s'en alla à l'autre monde accablé de chagrins & de fatigues, qu'il ſe donna pour la plûpart, de gayeté de cœur, ou du moins ſimplement à deſſein d'aggrandir ſa Maiſon. Les Curieux pourroient ici remarquer une choſe aſſez conſidérable, qui eſt que depuis ce temps-là les Cardinaux n'ont que fort rarement penſé à faire des Papes de l'âge auquel Clement mourut. Cette mort, dont la nouvelle fut portée en toute diligence à Madrit par des Courriers exprés, que Queva Ambaſſadeur de Charles V. à Rome y dépêcha, ne cauſa pas beaucoup de déplaiſir à ce Prince, on remarqua même qu'il reçût cet avis avec joïe, & ce ne fut pas ſans raiſon, car par là il ſe vit ôter du pié une fâcheuſe épine, & de devant les yeux un grand obſtacle, car c'eſt juſtement ce qu'étoit à ſon égard le Pape, qu'il n'aimoit pas, & duquel il n'étoit pas aimé non plus. On ne peut nier que Clement n'ait toûjours tenu Charles V. en une grande perplexité, & plus

Mort de Clement VII. 1534.

plus encore lors qu'il faisoit profession d'être de ses amis, que quand il étoit son ennemi déclaré, à cause de sa legéreté & de son inconstance perpetuelle en toute chose. Les Princes, & particuliérement ceux de l'Eglise, pardonnent les offenses, mais ils ne les oublient pas. Leur colére semble s'appaiser, mais elle ne s'éteint jamais entiérement. Ces deux Princes, se firent l'un à l'autre les injures & les outrages les plus terribles & les plus atroces; & comment les oublier? comment les effacer tout à fait de son esprit & de son cœur?

Observation. Veritablement lors que Clement fut élevé au Pontificat, on avoit généralement une si haute opinion de sa personne, & il étoit en réputation d'avoir un mérite si extraordinaire, que cela porta les Cardinaux à le créer Pape à l'âge de 46. ans, âge auquel la plûpart des Prélats ont bien de la peine à parvenir au Cardinalat; de sorte que tout le monde conçût l'espérance qu'il deviendroit un des plus dignes Papes, & des plus expérimentez dans le Gouvernement; d'autant plus qu'on le croïoit semblable à l'or, qui se raffine par le feu, & sous le marteau; car il étoit né un mois aprés que son Pere avoit été tué dans la Conjuration des Pazzi; & depuis ce temps-là il avoit été élevé parmi les caprices & les changemens d'une fortune tantôt bonne, tantôt mauvaise, de sorte qu'il pouvoit être un grand Maître à l'un & à l'autre égard; avec tout cela les effets firent voir le contraire. Tout ce qu'il entreprit en faveur de l'Eglise, réüssit fort mal, au lieu

lieu qu'il ne conçût aucun dessein pour sa Maison qu'il n'en vînt parfaitement à bout ; & rien ne lui fit tant de tort dans l'esprit des Princes & des Peuples, que cette passion excessive d'agrandir les siens, laquelle on remarqua toûjours en lui. Il est certain qu'on n'avoit jamais vû aucun homme dans le monde, qui sçût si bien que lui profiter des faveurs de la fortune, & supporter constamment ses revers, & ses disgraces.

Aprés la mort de Clement, les Cardinaux Sujets, ou Partisans de l'Empereur Charles V. entrérent dans le Conclave, dans la résolution, prise de concert avec l'Ambassadeur de Charles V. de prolonger l'élection du nouveau Pape, jusqu'à ce qu'on eût reçû avis d'Espagne de l'intention de Sa Majesté Impériale, & ils le firent assez connoître de la sorte par les effets, les premiers jours. Mais tôt aprés, aïant plus mûrement consideré toutes choses, ils crûrent que Charles V. n'auroit point desagréable l'élection du Cardinal Farnese, dont le mérite avoit toûjours paru extraordinaire, & ainsi il fut créé, sous le nom de Paul III. le matin du 13. Octobre, aprés que les Cardinaux eurent resté seulement huit jours dans le Conclave, chose dont on n'avoit point encore d'exemple. Cette élection fut ensuite fort agréable à l'Empereur.

Paul III. Pape.

Pendant que Rome joüissoit de son nouveau Pontificat, & que l'Empereur continuoit à se tenir en Espagne, le Roi de France acheva de se mettre en état d'exécuter le dessein de vengeance, qu'il avoit conçû contre

Armée du Roi François I. contre l'Italie.

tre le Duc de Milan, au sujet de la mort ignominieuse que ce Duc avoit fait souffrir à Maraviglia son Ambassadeur, outrage qui lui tenoit d'autant plus au cœur, & l'animoit à s'en venger, que Charles V. y avoit ajoûté un mépris évident, en ne tenant aucun compte des remontrances qu'il lui avoit faites contre le Duc Sforce, que l'Empereur protégeoit; enfin poussé par un courage & une générosité extraordinaire il prit l'expédient de se venger par les armes contre l'Auteur de cet Assassinat, voïant que ses justes plaintes n'avoient pû produire aucun effet. Pour cette fin, il assembla une Armée de 2000. Chevaux & de 23. mille hommes de pié, dont il donna le souverain commandement à Philippe de *Chabot*, Comte de *Buzantois*, Amiral de France, suivi des prémiers Capitaines, qu'il avoit en ce temps-là dans son Roïaume, & entr'autres Jaques *Galiot*, Grand-Ecuyer, & Grand-Maître de l'Artillerie, Robert *Stuard*, Maréchal de France, Claude d'*Anibaud*, Antoine de *Montpensier*, Gabriel d'*Alegre*, Charles *Torcellin*, & grand nombre d'autres.

Passage refusé par le Duc de Savoye.

Cette Armée étant sur le point de sortir de France pour s'acheminer en Italie, l'Amiral Chabot écrivit au nom du Roi une Lettre au Duc de Savoye, pour lui demander passage par ses terres, quoi qu'il fût bien persuadé que ce Prince ne pouvoit pas le lui accorder, premiérement, parce que ce n'étoit pas son intérêt que de si grandes forces entrassent en Italie pour envahir le Milanez, ce qui ne pouvoit arriver sans qu'il demeurât au milieu exposé à la discrétion des François, &

& d'ailleurs il ne pouvoit pas le donner à cause qu'il étoit trop proche parent de l'Empereur, aïant épousé Beatrix sœur d'Isabelle femme de Charles V. Le Comte Loschi écrit que Beatrix étoit niéce de Charles V. & Dupleix dit que c'étoit sa sœur; en quoi ils se trompent l'un & l'autre, car les deux Charles, l'Empereur, & le Duc de Savoye avoient épousé les deux Sœurs, filles du Roi de Portugal, & ce fut cette considération qui obligea ce Duc à refuser le passage.

L'Amiral qui ne souhaitoit rien tant que ce refus, afin de pouvoir faire valoir les prétentions de son Roi contre le Duc lui-même, & venger l'affront qu'il prenoit prétexte d'avoir reçû, sur ce que le Duc avoit, disoit-il, avancé de l'argent au Duc de Bourbon, pour lui faire la guerre dans le Milanez, à quoi le Roi François I. attribuoit la cause de sa perte, & de sa prison : en un mot, *Chabot* entré, l'épée à la main, dans les Etats du Duc, commença par le dépoüiller de la Savoye, & aïant passé les Alpes sans aucun retardement, il se rendit bientôt maître du Piémont, l'aïant trouvé tout dépourvû, parcè que le Savoyard ne pensoit à rien moins qu'à une visite de cette nature. Mais comme d'ordinaire les Princes ne manquent pas de colorer de beaux & specieux prétextes leurs plus grandes perfidies, leurs passions de vengeance, & leurs desirs ambitieux & avides de s'aggrandir; l'Amiral sçût bien aussi se prévaloir de cette maxime en faveur de son Roi, aïant publié pour endormir les Princes d'Italie, un Manifeste, dans lequel

Duc dépoüillé de ses Etats.

lequel il faisoit connoître les justes raisons qu'avoit son Roi d'attaquer le Duc de Savoye; & voici quelle en étoit la substance.

Manifeste contre le uc de Savoye. 1535.

Que le Duc retenoit les Forteresses de Nice, & de Villefranche, *qui étoient des appartenances de la Provence, données autrefois en gage à Amedée VI. Duc de Savoye en* 1383. *par Charles VI. Roi de France. Qu'il avoit acheté de l'Empereur la Comté d'Asti, quoi-qu'il fût trés-persuadé que l'Empereur ne la pouvoit vendre, ni lui l'acheter, puis qu'elle étoit des appartenances du Patrimoine du Duc d'Orleans. Qu'il avoit fait l'affront au Roi lui-même de ne pas recevoir le Collier de son Ordre, & que néanmoins il avoit reçû celui de l'Empereur Charles V. lors que ce Prince étoit son ennemi juré. Qu'il avoit fourni de l'argent au Duc de Bourbon, pour aller faire des levées de gens en Allemagne pour faire la guerre à Sa Majesté, lors qu'elle tenoit Pavie assiégé, & que cela avoit été l'unique cause de ses malheurs. Et enfin, qu'il n'avoit jamais voulu permettre que le Pape Clement VII. & le même Roi François I. s'abouchassent dans la Ville de Nice, quoi que l'un & l'autre l'en eussent instamment sollicité.*

Prétentions contre le Duc.

Mais comme le Roi prevoïoit bien que l'Empereur Charles V. n'abandonneroit pas le Duc, tant à cause de la parenté qui étoit entr'eux, que pour la considération de son propre intérêt en Italie, il jugea à propos de prendre ses précautions, non seulement en munissant bien les Places prises, mais aussi en faisant voir qu'il avoit de justes prétentions sur ce Duché, & il fit publier là-dessus un second Manifeste qui portoit. Que Philippe Comte de Bugey, Fils aîné d'Amedée Duc de

Savoye, avoit épousé en premiéres nôces Marguerite Fille de Pierre II. Duc de Bourbon, & que dans ce mariage il avoit été stipulé que le prémier Fils qui naîtroit de ces Epoux, & en cas que le premier vînt à mourir, le second, & ainsi successivement les autres, sans exclusion ni difference de sexe, seroit déclaré successeur & héritier du Duché: Que de ce premier Mariage étoient nés Philibert, & Loüise Mére du Roi François I. Aprés la mort de Marguerite de Bourbon, Philippe épousa Claude de Pontiere, de laquelle il eut deux fils, Charles V. & Philippe. Philibert étant donc mort sans héritiers, Charles V. s'empara du Duché, & de toute la succession du Pére, au préjudice de Loüise, qui devoit succéder à Philibert son Cousin Germain, selon la clause du premier Mariage. De plus, il demandoit la restitution de la dot de Marguerite son Ayeule, qui consistoit en 180. mille écus. Outre cela la Bresse avec les intérêts qui avoient couru depuis 40. ans. La Comté de Nice, avec le Pont de Villefranche; la Principauté de Piémont avec les Villes de Turin, de Pignerol, de Carignan, & tout le reste que le Duc tenoit au delà du Po., & cela comme des dépendances de la Comté de Provence, & de la Seigneurie d'Arles; & pour conclusion il demandoit toutes les Forteresses, & toutes les Places du Marquisât de Salusses, avec toutes celles qui étoient sous la protection du Dauphin, desquelles le Duc ne devoit pas joüir, pour s'être declaré ennemi du Pére. Toute l'Europe se moquoit de ces prétentions, & on disoit communément, *Laissez,*

ſez faire l'Empereur Charles, il lui fera bien paſſer l'envie de tant demander.

Perd Lauſane, & la Baronie. 1535.

Mais comme d'ordinaire un malheur n'arrive pas ſeul, & que la fortune contraire s'acharne ſouvent plus volontiers ſur les Princes, que ſur le Vulgaire, parcequ'il y a plus dequoi mordre, l'infortuné Duc Charles fut contraint d'en faire l'experience en cette rencontre. La Baronie de Vaux, & l'Evêché de Lauzane, qui lui appartenoient comme au premier Souverain, ſe trouvant ſituez entre le Canton de Berne, & la Ville de Genéve, qui avoient déja l'un & l'autre embraſſé la Réformation de l'Egliſe, établie par Calvin, ſoit qu'ils y euſſent été appellez par cette Providence qui fait tout ſans ſe faire voir; ſoit que les perſuaſions de leurs voiſins euſſent été aſſez efficaces pour les y porter; ou bien qu'ils s'imaginaſſent de joüir d'un plus grand bonheur ſous un Gouvernement libre, que ſous l'autorité d'un Seigneur, quoi qu'il en ſoit, ſe prévalant de l'occaſion, & voïant leur Prince opprimé par les François, ils prirent les armes, & aïant rompu & briſé toutes les Enſeignes, & les Armoiries du Duc, & de l'Evêque, ils ſe mirent à crier *liberté, liberté*, & pour mieux en aſſûrer l'établiſſement, ils ſe mirent ſous la protection du Canton de Berne, & furent avec le temps trompez par les Bernois, juſque-là que depuis environ 50. ans, ils ne regardent ces Peuples que comme Sujets, & Vaſſaux de Berne.

Cherche de s'accommoder.

Le Duc, Prince d'un naturel doux & paiſible n'étant pas accoûtumé à ſe voir dépouiller par de tels Valets de Chambre, & ne ſachant

chant pas encore ce que c'étoit que d'être ainsi dépossédé, demeura tout étonné & abbatu d'un si grand & si impréveu revers de fortune; l'Amiral Chabot averti par ses Espions, dont on ne manque jamais, lors qu'on sait bien les païer, de l'état où se trouvoit le Duc, & que François Sforce Duc de Milan qui mourut tôt aprés, n'étoit pas moins allarmé que lui, quoi qu'il eût un courage plus mâle, & qu'il eût auprés de sa personne Antoine de Leva, le plus vaillant Capitaine du siécle, lequel étoit au service de l'Empereur; l'Amiral, dis-je, informé de l'état des choses, jugea à propos de ménager adroitement quelque accommodement avec l'un & l'autre de ces deux Ducs, conformément aux ordres qu'il en recevoit du Roi François I. lequel croïoit qu'il valoit mieux se contenter d'obtenir quelque partie de ses prétentions par un Traité fait à l'amiable, que de s'obstiner à vouloir tout, parce qu'alors on risque bien souvent tout. Pour venir à bout de ce dessein l'Amiral se servit des pratiques de *Claude de Velli*, qui avoit été Ambassadeur auprés du Duc Charles, Personnage adroit & rusé, & qui savoit fort bien, quand il le falloit, avoir une langue, & deux cœurs. Le Duc Sforce qui prêtoit l'oreille aux Ministres de Charles ne voulut point écouter ceux de François I. mais le Duc Charles qui étoit véritablement d'un esprit tranquile, & qui croïoit, peut-être, que se contenter de peu étoit la véritable vertu de la modération, se laissa presque induire à céder à François I. une bonne partie de ses prétentions afin de pouvoir jouïr

joüir de l'autre en repos. Beatrix, femme d'un courage viril, avertie de cela justement comme le Duc étoit sur le point de conclure le Traité, courut vers lui, & lui parla de la maniére qui suit.

Discours de la Duchesse au Duc. 1535.

Je ne sai, mon-tréscher Mari, quelle fatalité vous porte à donner par crainte à un Ennemi, vôtre ancien Patrimoine, qu'il vous sera toûjours plus glorieux de vous voir ravir par la force & la violence d'Armes aussi injustes. Quoi? Ne suis-je donc pas sœur de l'Impératrice Isabelle? N'étes-vous pas Parent de l'Empereur Charles V.? L'un & l'autre ne nous ont-ils pas témoigné en diverses conjonctures toute la protection, & l'affection que les sentimens de la Nature peuvent inspirer? Et que diront-ils en vous voïant si étonné vous défier de leur bonne volonté & de leur appüi, aprés en avoir tant de fois fait l'expérience? C'est un commun Proverbe, en usage même parmi les plus petites gens; que dans la mauvaise fortune, il faut avoir beaucoup de courage; & où est donc le vôtre, mon cher Mari, de vous qui étes Prince? Jamais Isabelle n'abandonnera Beatrix sa sœur, comme jamais Charles V. n'abandonnera le Duc son Parent. Peût être que ce même Charles qui jugea qu'il y alloit de sa gloire, & de son avantage de chasser les François d'Italie, & de rétablir à Milan son Duc, qui en avoit été chassé, ne se fera pas à présent une plus grande gloire, & ne regardera pas comme un intérêt plus considérable de les chasser du Piémont, & de vous remettre vous qui étes son Parent dans la premiere possession de vos Etats? Charles V. fut-il jamais plus victorieux qu'il l'est présentement! Son nom fut-il jamais plus glorieux, & plus formidable? Quel avantage ne pouvons-nous

pas

pas espérer d'un Parent qui a remporté sur les Barbares une des plus illustres & plus signalées victoires? Lui qui avec tant de grandeur d'ame a couru au secours d'un Roi de Tunis, qu'il ne connoissoit pas, & l'a rétabli dans son Roïaume, d'où il sera bientôt de retour, nous laissera opprimer vous & moi par un Roi qui est son Ennemi? Et quel jugement pourra-t-il faire de vous quand il apprendra que vous étes tombé dans une action si basse, manque de confiance en son affection? Mais quand tous les moïens & les secours des hommes nous manqueroient, nous ne devons pas desespérer de ceux du Ciel. Les perfidies & les violences du Roi François I. sont trop visibles; ses prétentions publiées dans un Manifeste injurieux à vôtre honneur, trop injustes & trop iniques: ce Dieu qui a toûjours béni vôtre Maison, & la mienne, ne laissera pas impunis les torts que les François nous font aujourd'hui, & qui sont si atroces que les Barbares mêmes en seroient scandalisez. Considérez, mon cher Epoux, que vous laisser ainsi abbatre si aisément à la premiére disgrace d'une fortune contraire, ce seroit lier les mains d'Emanuel Philibert nôtre Fils, qui avec son grand courage, & son ame belliqueuse, saura bien, assisté de l'Empereur, tirer l'épée pour défendre & faire valoir les raisons du Pére & du Fils, contre les malins Oppresseurs. Nous avons donc tout sujet de nous promettre que cette tempête que la France d'un côté, & la rebellion des Hérétiques de l'autre, excite aujourd'hui contre nous, toute grande & violente qu'elle est, se calmera à nôtre avantage, & que le Torrent qui nous inonde à présent, sera bientôt contraint de prendre un autre cours.

Sentimens sur la même matiére. 1535.

Loschi dans ses Abregez Historiques de la Maison de Savoye, écrit que le Duc Charles craignant la puissance des François avoit du penchant à un accommodement, afin de se mettre en paix, *& qu'il l'auroit promptement exécuté, si sa femme Beatrix de Portugal, Princesse qui avoit l'ame extrémement grande & ferme, ne s'y fût hautement opposée, & n'en eût incessamment donné avis à Charles V. de la part duquel François Sfondrato s'étant rendu de Milan auprés du Duc, le menaça de l'indignation de l'Empereur, s'il restituoit aux François ces Forteresses.* Mais c'est une chose qui mérite d'être ici bien remarquée, que dans le temps que le Roi François I. envoïa son Armée en Italie, l'Empereur s'étoit justement embarqué avec la fleur de ses Troupes sur sa Flotte, comme nous le verrons plus bas, pour aller faire la guerre à Barberousse, & secourir Mulei Hazen Roi de Tunis; de sorte que je ne puis pas m'imaginer comment ce que je viens de rapporter est arrivé, comment, & où il a été écrit, & comment les réponses ont pû être reçûës avec tant de promptitude. Du Chêne veut dans son Histoire de Savoye que la Duchesse Beatrix voïant la résolution où étoit son Mari de s'accommoder avec le Roi François I. ait écrit sur cela à l'Empereur son Beaufrére, lors qu'il étoit avec son Armée Navale sur les Côtes d'Afrique, du côté de Tunis, & qu'elle fit partir cette Lettre de Genes avec une Galiote exprés, laquelle trouva l'Empereur déja de retour à Palerme, d'où il donna ensuite ordre à Sfondrato d'aller porter ses plaintes au Duc; mais

mais par l'accueil que l'Empereur Charles V. fit à ce Duc à Naples, comme nous le verrons dans le livre suivant, il ne paroît pas qu'il eût contre lui le moindre chagrin.

Sur les victoires de Charles V. en Afrique.

Plusieurs Auteurs écrivent que le Roi François I. ne fut pas long-temps à se repentir d'avoir commencé une telle guerre contre deux Princes, comme le Duc de Milan, & le Duc de Savoye, lesquels il devoit protéger & soûtenir, par des raisons puissantes & indispensables; & son repentir s'augmenta lors qu'il entendit les nouvelles d'une des plus signaliées victoires que les Chrêtiens eussent jamais remportées sur les Turcs, laquelle Charles V. avoit gagnée en Afrique, d'où il s'en retournoit victorieux & triomphant, ce qui étoit bien capable de donner de l'apprehension au Roi François I. Mais Dupleix qui entend si bien à changer en amertume les baumes les plus doux de Charles V. & à dorer les pilules les plus améres de François I. parlant de cet article s'en exprime dans les termes qui suivent, *L'Empereur se trouvoit en ce temps-là dans la Ville de Palerme en Sicile, & quoi qu'il eût remporté la victoire contre les Infidelles à Tunis, néanmoins son Armée étoit si diminuée, & si ruinée, soit par les continuelles escarmouches, & les fréquens combats, soit par les maladies, ou par les tempêtes, & le naufrage qu'il essüia à son retour, que le peu même qui restoit se dissipa. C'est pourquoi l'Empereur Charles V. qui étoit extrémement prudent & rusé, prévoïant bien que l'entreprise du Roi contre les Ducs de Milan & de Savoye, dont il étoit obligé de prendre la protection & la défense, l'engageroit*

geroit dans une nouvelle guerre contre les François, se mit à presser les négotiations pour une paix, par le moïen de ses plus confidens Serviteurs. Ce même Auteur ajoûte que le Roi François I. donnoit aussi volontiers les mains à la paix, & voici les raisons qu'il en allégue.

Autres sentimens. 1535. *Son Roïaume étoit épuisé, & son Peuple accablé, à cause des grandes Taxes qui lui avoient été imposées pour sa rançon, & pour soûtenir les dépenses de tant de guerres. La Noblesse étoit fort diminuée, & lasse de tant de guerres étrangeres. Ses principaux Alliez commençoient à se refroidir fort envers lui; les Anglois depuis leur schisme, & les Suisses depuis leur, divisez entr'eux à cause de la diversité de Religions, étoient plûtôt en état de s'entredétruire par des guerres civiles, que de penser à secourir leurs Amis. Outre cela l'Empereur étoit si fin que sur les belles protestations qu'il faisoit de ne desirer autre chose dans ce monde que la guerre contre le Turc, tous les autres Potentats de la Chrêtienté condamnoient le Roi de France, comme celui qui le détournoit d'une si sainte & si glorieuse entreprise, & l'empêchoit de l'exécuter. Pour toutes ces considérations donc le Roi de France avoit beaucoup de penchant à un Traité de Paix, & l'Empereur ne manqua pas de lui en faire proposer des conditions, qui avec certaines modifications qu'il y avoit à ajoûter, pouvoient lui être agréables.*

François I. recherche la paix. Je ne me scandalise pas de voir un Conseiller du Conseil d'Etat du Roi Loüis XIV. & son Historiographe, soûtenir la réputation des Rois ses Prédecesseurs, & écrire avec une

une ancre enchantée, pour ainsi dire, qui fait paroître le blanc noir, & le noir blanc. Mais pour moi je trouve tout le contraire, savoir, que Charles V. bien loin de penser à des propositions de paix, ne fit autre chose tant à Rome, que par le chemin, que menacer de tirer vengeance du Roi François I. lequel se voïant réduit à un état fort calamiteux, & Charles V. trop victorieux, & trop puissant, prit le parti de presser les négotiations de paix; & envoïa pour cet effet le Cardinal de Lorraine en Piémont. Mais comme il doit être parlé plus particuliérement de cette matiére dans le livre quatriéme, je n'y ajoûterai rien autre chose pour cette heure.

Il n'y a ni digue, ni force, ni prudence qui puisse retenir un Prince, lors qu'une fois il a pour ainsi dire, pris le branle & le mouvement fougueux de quelque résolution; c'est un torrent dont le cours est souvent si violent & si impétueux qu'à peine laisse-t-il à l'esprit assez de liberté pour considérer si ce qu'on desire, & qu'on entreprend est raisonnable. Ce caractére de Souverain Monarchique, ou Despotique, est devenu d'une telle nature, que quelque injuste que soit l'entreprise, il la croit juste, à cause de la prétention qu'il a de pouvoir faire tout, & avec une telle prétention comment connoître le mal? Ces Monarques si absolus s'apperçoivent néanmoins de leur erreur, lors qu'ils se voient sur le bord de quelque précipice, & alors encore tout étourdis, & aveuglez par les coups de leur premiére présomption, ils ont recours à des remédes peu efficaces, & souvent

Un Prince croit qu'il peut tout faire.

ſouvent même plus propres à aigrir le mal qu'à le guérir. Rarement les actions des Princes réuſſiſſent-elles, lors qu'ils forment leurs entrepriſes trop précipitamment, avec une trop haute opinion d'eux-mêmes, & avec des prétentions auſſi mal fondées, que mal concertées. Il n'eſt point de maxime plus digne d'un Prince, ni qui lui ſoit plus convenable, que de ne rien entreprendre dont il puiſſe ſe repentir de l'avoir entrepris, parce que le repentir ne peut produire qu'un fruit fort amer, c'eſt à dire ou un grand préjudice, ou une grande honte. Si tous les Princes ſuivoient cette maxime, heureux les Peuples !puis qu'ils vivroient dans le ſein de la Paix.

Soliman prend Babylone, 1535.

Mais il n'y eut point de conſolation capable d'adoucir l'amertume dont Charles V. fut rempli, ni de douleur qui puiſſe s'égaler à celle qu'il reſſentit en entendant les prodigieux progrez du Grand *Soliman*, qui avoit eu les plus favorables ſuccez qu'aucun autre puiſſant Conquérant ait jamais eu; car étant allé à la conquête de Tauris, il la prit par la force des Armes, & l'abandonna au pillage, aprés avoir fait une cruelle boucherie de ces peuples: mais au retour ſes Soldats étant chargez de butin, Dalimente, Satrape Perſan, aïant attaqué l'arriere-garde de ſa nombreuſe armée, prés de la Ville de Betli, il en fit un grand carnage, aïant tué plus de 20. mille hommes. Soliman irrité de cette perte jura de s'en venger contre Tamos Roi de Perſe, Fils d'Iſmaël Sophi; & pour cet effet aïant pris ſa marche vers le Païs

Païs de Diarbech avec cent mille chevaux, & 250. mille hommes de pié, le Roi Tamos sortit à sa rencontre pour se défendre, à la tête de plus de 80. mille Chevaux, mais étant inférieur en forces, & plus encore en valeur, à Soliman, il en fut battu, eut plus de la moitié de ses gens tuez, & fut obligé de se sauver au plus vîte avec le reste dans les montagnes les plus escarpées, ce qui facilita au victorieux Soliman l'entreprise & la prise de Babylone, où étant entré triomphant il se fit couronner Roi de Perse par un Calife Mahometan. Ces victoires donnoient fort à penser à Charles V. qui prévoïoit bien que Soliman toûjours plus puissant & plus fier, ne manqueroit pas de retourner en Hongrie avec des forces plus formidables.

Comme Charles V. avoit l'ame grande, & le cœur magnanime, il ne pouvoit sans un extrême chagrin faire réfléxion qu'il perdoit la fleur de son âge viril, aprés avoir déja perdu sa jeunesse, & consumé 15. années de son Empire, sans avoir fait autre chose qu'aller, pour ainsi dire, mesurer, comme un Geographe, la Mer & la Terre, en tant de voïages, qui loin de procurer quelque avantage à la Chrêtienté, avoient causé de grands dommages aux Peuples, & apporté peu de fruit à la Religion. Il lui fâchoit de n'avoir encore signalé la valeur de son bras par aucune action de guerre, & de voir que le Roi François I. son Concurrent eût remporté tant de victoires illustres à la tête de son Armée, & tenté tant d'entreprises, qui, quoi que plusieurs eussent eu un malheureux succez

Déplaisir de Charles V.

cez, ne laiſſoient pas néanmoins de tourner à ſon honneur, lui étant glorieux de les avoir formées & tentées avec tant de courage; au lieu que Lui étoit redevable de tout ou à la fortune, ou à la valeur, & à la conduite de ſes Capitaines. Son chagrin étoit augmenté par les nouvelles qu'il recevoit, qu'il couroit dans toute l'Europe une Paſquinade ſortie de Rome, dont voici les paroles, *que l'Empereur Charles V. étoit le plus grand guerrier du monde, puis qu'avec une Armée qui coûtoit tant d'or & d'argent à l'Europe, il étoit courageuſement allé faire une grande petarade au nez de Soliman.* De ſorte qu'il prit la réſolution de tenter lui-même en perſonne quelque entrepriſe conſidérable, & pour la rendre plus glorieuſe il la fit contre les Barbares.

Barberouſſe.

En ces temps-là *Muſtapha Barberouſſe* qui déſoloit la Chrêtienté en quantité de lieux, ſe rendoit auſſi formidable ſur la Mer, que Soliman ſe faiſoit redouter ſur la Terre. Ce grand prodige de courage pour les expéditions de Mer, étoit né à *Metelin*, de parens de la lie du peuple, ce qui l'obligea d'aller avec *Horace* ſon Frere, chercher enſemble à gagner leur vie avec les gens de Mer, & comme le premier étoit extrémement hardi, il ſe mit d'abord fort bien dans l'eſprit de *Camali* fameux Corſaire, qui lui donna une bonne Flûte bien armée, avec laquelle s'étant mis à écumer toutes les Côtes, il ſe rendit par ſa valeur, & par le gros butin & les riches dépoüilles qu'il remporta, ſi puiſſant & ſi opulent en dix ans de temps, qu'il oſoit bien fort ſouvent ſe vanter juſques là que de

dire que *Soliman & Mustapha joints ensemble feroient un seul Empire de la Terre, & de la Mer.* Ce Corsaire chassa du Royaume de Tunis *Mulei Hazen*, aprés l'avoir battu, & s'en rendit le maître, comme il fit ensuite de la *Goulette*, de *Bona*, & de Biserte, avec toutes leurs appartenances; aprés quoi aïant fait voile vers les Côtes d'Espagne, il attaqua, battit, & ruïna entiérement une Escadre de Vaisseaux, que Rodrigue Percondo, Général de *Charles V.* conduisoit des Côtes de l'Ocean à Barcelonne.

L'Empereur prenant de grands ombrages de tant d'heureux succez d'un si formidable Corsaire, commença à se persuader qu'aprés avoir remporté tant de victoires, & conquis tant de Places, il pourroit bien se mettre dans la tête de tenter de faire une invasion dans les Roïaumes de Sicile, & de Naples, & même de les subjuguer, entreprise qu'il pouvoit d'autant plus former, qu'il n'ignoroit pas que ces Roïaumes étoient pleins de richesses & de trésors, & qu'il avoit une parfaite connoissance de leurs Côtes qu'il avoit infestées & ravagées, tous les Etez, même au Printemps, & dans l'Automne, durant l'espace de plus de 20. ans, par des décentes continuelles, par lesquelles il avoit rempli tous ces Peuples de confusions & de desordres, & leur avoit causé des dommages & des ruïnes extrêmes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & quelquefois il s'étoit avancé jusqu'à plus de dix milles dans les Terres; ne se trouvant point de force qui osât s'opposer à un Corsaire si redoutable.

Il donne de l'ombrage à Charles. V.

Je

Barberousse Bassa de la Mer.

Je dois ajoûter ici que Soliman informé de la valeur, & de l'expérience extraordinaire de Barberousse, l'avoit fait venir à Constantinople, où il le créa *Bassa* de la Mer, c'est-à-dire Grand Amiral, & lui aïant donné cent bons Vaisseaux à commander il l'envoïa faire les expéditions qu'il jugea les plus propres à endommager, & à épouvanter les Chrêtiens; de sorte qu'étant parti de Constantinople avec des forces si extraordinaires, la premiére chose qu'il fit fut de ravager & de dépoüiller entiérement une grande partie des Côtes de la Poüille & de la Calabre, & étant ensuite passé au Phare de Messine, il donna tellement l'épouvante à cette Ville, quoique trés-forte, que les habitans se mirent à transporter leurs Meubles vers la terre dans les Bois. Mais il jetta encore davantage l'allarme dans Naples, & dans Gaïette, & aïant pris la route de la Ville de *Fondi*, il la prit, & en emmena un gros butin, & un nombre infini d'esclaves, Donna Isabelle de Gonzague s'étant sauvée comme par miracle; & de là il fit aprés cela voile vers l'Afrique, & prit Tunis, comme il a été dit.

Charles V. se résout de passer en Afrique. 1535.

Le Roi *Hazen* chassé de Tunis, dépêcha en toute diligence des Ambassadeurs en Espagne, à l'Empereur Charles V. le suppliant de vouloir envoïer ses forces pour le rétablir dans son Royaume, promettant de le rendre pour toûjours tributaire de l'Espagne, & de lui païer un tribut de 30. livres d'or par an. L'Empereur promit de le faire pour trois raisons; l'une pour mettre à couvert les Roïaumes de Naples, & de Sicile, qu'il

voioit

voïoit chancelans, & prêts à tout moment de tomber ſous la domination de Soliman, par le moïen de Barberouſſe ; la ſeconde, pour aſſûrer la Navigation de la Mer d'Eſpagne en Italie, n'y aïant plus ni Marchand, ni aucun autre qui osât naviger ſur ces Mers ; & la troiſiéme pour pouvoir, aprés avoir donné la chaſſe aux Ennemis, rendre ſes forces formidables à ces Infidelles. Cet avis fut embraſſé par tout le Conſeil, par lequel il fut arrêté qu'on donneroit à Doria des forces le double plus grandes, & qu'on l'enverroit ſans aucun retardement exécuter cette entrepriſe, à laquelle il étoit d'autant plus propre que ſa valeur étoit bien connuë du Turc, qui en avoit ſouvent fait une funeſte expérience. Mais Charles V. qui pour les raiſons ci-deſſus alléguées, cherchoit à dégainer lui même l'épée dans quelque entrepriſe, déclara qu'il vouloit la faire en perſonne ; & quoi que le Conſeil lui repréſentât que ſa préſence étoit trop néceſſaire en Allemagne, & en Italie, celle-ci étant menacée par le Roi François I. & celle-là par les Luthériens, pour expoſer ſa Perſonne à l'inconſtance d'une Mer éloignée, & à la perfidie des Barbares, il ne voulut pas en entendre parler.

Aïant donc pris cette réſolution, il envoïa promptement des ordres à Doria de faire tous les préparatifs convenables en pareille occaſion ; & aïant fait entendre ſon généreux deſſein à Paul III. ce Pontife fort aiſe d'une expédition ſi loüable, ne lui accorda pas ſeulement les dîmes ſur tous les biens Eccléſiaſtiques d'Eſpagne, mais outre cela il fit avec toute Préparatifs.

toute la diligence poſſible, armer à Genes neuf Galéres, aux dépens de l'Egliſe, pour les joindre aux ſix qu'il avoit déja; & en donna le commandement comme aux principaux Chefs, à Don Virginio *Orſſino*, & à Paul *Juſtiniani* Genois, tous deux fort expérimentez au fait de la Marine, mais ſur tout le dernier. Charles V. voulut par le conſeil des plus expérimentez que ſon Armée Navale s'aſſemblât à *Cagliari*, autrefois dite *Caligar*, Ville principale de la Sardaigne, qui a le plus grand & le plus renommé Port de l'Europe; & par les ſoins & la diligence de Doria cette Flotte Royale ſe trouva nombreuſe de 205. gros Vaiſſeaux, de 100. bonnes Galéres, & d'un bon nombre d'autres Navires, qui faiſoient en tout celui de 370. armez aux dépens de l'Empereur excepté 15. Galéres du Pape; & outre cela il y avoit 60. Vaiſſeaux armez par des Marchands particuliers de ſes Roïaumes, à condition qu'ils auroient part au butin qui ſe pourroit faire tant ſur la Mer que ſur la Terre, ce qui leur fut liberalement accordé.

S'embarque à Barcelone.

Charles V. partit de Madrit le 2. d'Avril, de 1535. jour de S. François de Paule, accompagné juſqu'à Barcelone de l'Impératrice, & du Prince Philippe, à qui il fallut accorder cette grace; & en prenant congé les uns des autres, & ſe diſant adieu, aprés bien des larmes, & des ſanglots, l'Impératrice lui aïant dit, *Mon cher Empereur, le cœur me dit que nous ne nous verrons plus*; Charles lui répondit, prenant en ſa main le Crucifix, qu'il s'étoit déja mis ſur la poitrine, *Si je meurs, celui-ci ſera vôtre Epoux*,

Epoux, & le Pere de nôtre Philippe. L'Armée Navale fut conduite par Doria de Cagliari à Barcelone pour l'embarquement. Avec Charles V. s'embarquérent l'*Infant* Don Loüis de Portugal, Frere de l'Impératrice; le Prince de *Sulmona*, & le Prince de *Macedonia*, Frere de Dona Déjanire Trivultia, Comtesse de Melzi; le Duc d'*Albe*: le Fils aîné du Duc de *Medina-Celi*, & celui du Duc de *Naiera*; les Marquis de *Molina*, d'*Aquilar*, de *Montesdaro*, de *Collogulo*, de *Cuellor*, d'*Helche*, de *Montegiar*, d'Astorga, & de Tariffe. Les Comtes de *Benevent*, de *Cinciera*, d'*Orgaz*, de *Ribagorza*, de *Corugna*, avec trois Fils, de *Nieva*, de *Salinas*, de *Salvatierra*, avec son Fils aîné, de Fuentes, d'*Aiguilar*, d'*Orcpesa*, de Castro; le grand *Baillif* de Gallice, le grand *Commandeur* de Lione; le grand Commandeur d'Alcantara, & tous ceux-là étoient Espagnols. D'Italie s'embarquérent, André *Doria*, Grand Amiral, les Princes de *Melfi*. de *Salerne*, de *Molferta*, Don Ferdinand de Gonzague; le Marquis de la Valle, dit *Alarcone*, le Marquis de Vasto, le Marquis de Terra-nuova Sicilien, Don Féderic de Tolede, Marquis de Ville-Franche, & le Comte de *Sarno*; tous avec des Charges.

L'Empereur s'étant donc embarqué sur la Galére du Commandant Doria, la premiére chose qu'il fit fut celle de lui donner l'Epée d'or bénie que le Pape lui avoit envoïée pour la présenter de sa part à cet Amiral, fonction qui se fit avec de grandes Cérémonies, l'Empereur s'étant vêtu de Son Manteau Impérial, avec le Sceptre à la main, & l'Epée nuë devant

Epée bénie.

devant lui & Doria avec son habit de Grand-Amiral, & son Bâton tenu dans la main par son Vice-Amiral. L'Empereur assis sur un petit, mais riche & superbe Trône, en remettant l'Epée entre les mains de Doria qui la reçût à genoux, lui dit les paroles suivantes. *Voilà l'Epée que le Vicaire de J. Christ vous envoye, comme celle qui ne peut manquer d'attirer les bénédictions du Ciel sur vôtre valeur.* Et Doria en la recevant répondit. *Je jure à Vôtre Majesté Impériale, & au Souverain Pontife, que je ne m'en servirai jamais que pour ce qui regarde la gloire de Dieu, & de son Eglise; & le service de vôtre trés-Auguste Majesté.* Aprés quoi l'Empereur s'étant levé l'embrassa & le félicita, comme firent aussi tous les Grands qui y assistérent; & cependant on n'entendit dans la Flote que le bruit des coups de Canons, & le son des Tambours, des Trompettes, & des Fifres.

Charles V. arrive à Sardaigne.

On fit aussitôt voiles, & on commença la navigation avec un vent si favorable, que le quatriéme jour on arriva à Sardaigne. Là Charles V. visita toute la Flotte, nombreuse, comme il a été dit, de 300. Vaisseaux, & sur laquelle il se trouva 33. mille soldats, savoir, 16. mille Espagnols, 6000. Allemans, 6000. Italiens, 2000. Chevaux legers, 700. hommes d'armes commandez par Charles V. même; & plus de 2000. Gentilshommes volontaires, la plûpart Barons, ou Fils de grands Seigneurs de diverses Nations. Charles V. entra dans plusieurs Vaisseaux & Galéres, toûjours avec un Crucifix à la main (lequel n'étoit que de bois doré, pour la commo-

commodité de la légéreté, & tant dans ceux-là que dans les autres par où il passa, il crioit à haute voix, *Bon courage, Fréres, nous allons défendre la Religion Chrêtienne & ainsi nous devons être sûrs que nous aurons pour Généralissime ce J. Christ, duquel je fais gloire d'être l'Enseigne.*

Charles V. s'arrêta dix jours à Sardaigne, pour donner le temps de mieux pourvoir l'armée des choses dont elle avoit besoin, ce qui ne fut pas plûtôt fait que s'étant remis en mer, il arriva avec un bon vent à *Portofarina*, anciennement dit *Utique*, Ville assez fameuse dans les Histoires pour être le lieu où Caton a son sépulchre. Barberousse averti par ses Espions que l'Empereur Charles V. étoit en personne sur sa Flotte, se mit à dire à ses gens, *ou l'Empereur Charles V. acquerra la gloire qui lui manque, ou je perdrai celle que je me suis acquise.* Arrive en Afrique.

La mi-Juin étoit déja passée lors qu'il s'avança en croisant du côté de *Martia*, Ville trés-célébre, avant qu'elle eût été détruite par Scipion l'Africain. De là il passa à la Tour dite de l'Eau, proche de la Goulette, où il se fit un grand débarquement & où ne trouvant aucune opposition, parce que les habitans saisis de peur prirent incontinent la fuite & ne pensérent qu'à se sauver, on fit de grands ravages dans tout le Païs, au grand avantage des Soldats, dont les plus hardis s'avancerent bien avant dans les Terres, jusqu'à plus de 12. miles. Cependant l'Empereur tint Conseil de Guerre, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire, si l'on devoit commencer par la Goulette, Forteresse petite, à la vérité, mais Débarquement.

mais de grande importance pour s'ouvrir le chemin à d'autres conquêtes, & l'on ne révoqua nullement en doute la prise de cette Place, & la facilité même de s'en rendre maîtres; mais on disputa seulement si aprés l'avoir prise il seroit bon de la garder avec une bonne Garnison, ou bien s'il vaudroit mieux la démanteler aussitôt aprés sa prise; difficulté que Charles V. décida prudemment en disant, *Prenons la premiérement, & puis nous verrons ce que nous en devrons faire.*

Goulette ecourue.

Cependant l'Empereur se campa avec la fleur de l'Armée à deux milles de la Goulette, où il se retrancha & se fortifia en sorte qu'il n'eût pas à craindre que l'Ennemi l'attaquât, en cas qu'il vînt à s'approcher. Mais il est bon de savoir ici que Barberousse Capitaine rusé, & expérimenté, voïant que les Chrétiens faisoient un débarquement, & ne doutant pas que leur premier dessein ne fût d'attaquer la Goulette, choisit avec toute la diligence possible 6000. Turcs des plus braves, & les fit entrer dans la Place sous le commandement de deux de ses meilleurs Capitaines, *Sinaam Smirre*, surnommé le Jüif; & *Haidino Calamano*, qui à cause de sa terrible furie, étoit nommé *Chasse-Diables*, lesquels étoient effectivement tous deux de fameux Corsaires; & il y fit outre cela entrer d'autres bons Capitaines, avec quantité de toutes sortes de provisions; il alla lui-même se renfermer dans Tunis avec des gens aussi d'élite, afin de défendre & de garder cette Place. Il envoïa *Alzanaga* Eunuque dans une Campagne prés d'Oliveto; qui n'étoit éloignée que de sept

sept milles seulement du Camp de l'Empereur, avec 30. mille Maures, Archers, & Arquebusiers, la plûpart à cheval, afin de harceler sans cesse les Chrêtiens.

Il tint néanmoins à la hâte avec Sinaam, Chasse-Diables, & quelques autres Chefs, une espéce de Conseil, où il proposa la pensée qu'il avoit de faire mourir dix mille Chrêtiens qu'il avoit entre ses mains, & 15. mille autres que les Habitans de Tunis retenoient en esclavage; Barberousse jugeant nécessaire de faire mourir tous ces gens-là, parce, disoit-il, qu'il ne pouvoit, à cause du grand nombre, en arriver que du mal, si on les laissoit en vie, & qu'il étoit sur tout à craindre qu'ils ne vinssent à se rebeller, voïant leurs Chrêtiens si proches. Chasse-Diables fut volontiers de ce sentiment, représentant avec de grandes instances qu'il estimoit cette mort si nécessaire, que, selon lui, ce seroit pécher contre les loix de toute bonne Politique, que de tarder un moment à leur faire couper la tête à tous. Le Juif fut d'un avis tout contraire, remontrant que ce seroit une chose trop inique, & trop injuste de faire mourir des gens qui l'avoient bien servi, & qui avoient tant contribué à lui faire acquérir cette gloire où il étoit parvenu; outre que si on traitoit les Chrêtiens avec tant d'injustice, l'Empereur ne manqueroit pas, avec raison, de faire mourir ce grand nombre de Turcs, qu'il avoit sur ses Vaisseaux.

On propose la mort des Chrêtiens.

Ce bon conseil, appuïé par d'autres détourna Barberousse du barbare dessein qu'il avoit conçû; mais quand il apprit que l'Empereur

Camp de Charles harcelé.

pereur avoit mis en liberté ces Chrêtiens, il ne pût que concevoir beaucoup d'indignation contre ceux qui lui avoient donné le conseil de ne les faire pas mourir. L'Empereur n'épargnoit aucune fatigue, jusqu'à travailler de sa propre main, pour environner son Camp de bons retranchemens, étant tourmenté jour & nuit, durant l'espace de 13. jours, par les fréquentes attaques du Corps d'Armée qui etoit à Oliveto, commandé par l'Eunuque, aussi bien que par ceux de la Goulette, qui faisoient de continuelles sorties avec des escarmouches, où néanmoins il est certain qu'ils perdoient plus qu'ils ne gagnoient, aïant la hardiesse de s'avancer avec beaucoup de courage jusqu'aux retranchemens que les Chrêtiens étoient aprés à former.

Son application à faire faire bonne garde.

Comme Charles V. voïoit les Ennemis extrémement alerte, & que souvent ils venoient incommoder son Armée, & que les Pionniers qui travailloient au retranchement & aux Fortifications qu'il faisoit élever tout au tour; quoi qu'il eût auprés de lui les premiers Capitaines du Siécle, sans contredit, & qu'il eût pû se reposer sur leur vigilance, & dormir tranquillement, avec tout cela pendant neuf jours consécutifs, il ne prit la nuit, qui étoit le temps que les Ennemis venoient faire des attaques, aucun sommeil, ni aucun repos, courant sans cesse de côté & d'autre, pour visiter les sentinelles, parce que c'est une chose d'une extrême importance. Même pour donner meilleur exemple, il voulut faire lui-même, une heure de la nuit, la sentinelle du

côté

côté où il y avoit le plus de danger, & les Capitaines & les Généraux faisoient la même chose à son imitation; il est vrai que l'Empereur dormoit ensuite quelques heures du jour, dans le temps qu'il y avoit moins de péril. Il est certain qu'on navoit jamais vû aucun Général, & moins encore un Empereur, veiller avec tant de soin à garder son Armée, que Charles V. le fit en cette occasion, où je dirai même qu'il courut risque de la vie. Cet invincible Empereur voïant donc que les Turcs extrêmement éveillez venoient souvent avec beaucoup de bruit harceler les Chrêtiens, & sçachant que la sûreté dépendoit de la vigilance, & de la bonne garde des Sentinelles, alloit souvent les visiter, comme il a été dit. Or une nuit faisant semblant de venir du côté des Ennemis, il s'approcha d'une Sentinelle, laquelle lui aïant demandé, *qui va là*, Charles V. Répondit en contrefaisant sa voix, *Tai-toi, tai-toi, je te ferai ta fortune*, de sorte que la Sentinelle l'aïant pris pour un Ennemi, déchargea sur lui son Mousquet, dont la bale, par bonheur, passa à côté, Charles V. s'étant mis aussitôt à crier, *Je suis l'Empereur.* Quelques-uns veulent que ce fût un coup prémédité, afin que le bruit se répandit dans l'Armée, que Charles n'omettoit aucuns moïens d'épier les actions de ses Soldats.

Les vieux Espagnols étoient postez à l'Avant-garde, les Italiens & les Allemans au Corps de bataille, & les nouvelles Troupes Espagnoles à l'Arriere-garde. Il arriva que les Soldats de l'Avant-garde aïant travaillé

Les Turcs attaquent les Chrêtiens & victoires. 1535.

vaillé un jour tout entier à un Bastion, les Capitaines voïant qu'il n'y avoit rien à craindre permirent aux Soldats de se reposer la nuit. Mais à peine avoient-ils commencé à sommeiller, que les Turcs étant sortis jusqu'au nombre de 3000. (au moins suivant le rapport de quelques Prisonniers) de la Goulette, & s'étant avancez en poussant de grands cris, ils n'eurent pas de peine à les réveiller; & quoi qu'ils fussent tous de vieux Officiers, & Soldats, avec tout cela l'épouvante fut grande parmi eux, d'autant plus qu'ils virent plusieurs des leurs tomber morts à leurs piés, par les mousquetades des Ennemis; de sorte qu'avant que les autres fussent accourus au secours, plus de 300. Espagnols perdirent la vie, & eûrent, pour la plûpart, la tête coupée par les Turcs, qui étant rentrez dans la Goulette les exposérent tout autour des Bastions sur la pointe des piques. La nuit suivante *Saleco* Corsaire extrêmement courageux attaqua avec une furie qui n'étoit pas moins grande, à la tête de 2000. Turcs le quartier des Italiens, desquels le *Comte de Sarno* étoit Colonel. Mais ce Commandant aïant été tué en combattant, & *Belinguero* son Cousin, & son Lieutenant aïant eu le même sort, les Italiens privez de leurs Chefs se trouvérent dans une grande confusion, & demeurérent à la discretion des Ennemis, qui en tuérent plus de 400. & firent 200. prisonniers, avec lesquels les Turcs rentrérent dans la Goulette, aprés avoir pillé toutes les dépoüilles, & toute l'argenterie même du Comte; d'où l'on peut aisément juger combien il

étoit néceſſaire de prendre ſoigneuſement garde aux ſentinelles.

Saleco dépêcha auſſitôt un Courrier à Barberouſſe, par lequel il lui envoïa comme un grand preſent la tête, & la main droite du Comte, & en même temps une exacte relation, non ſeulement des avantages, & des victoires conſidérables de ces deux nuits, mais auſſi des autres attaques & eſcarmouches, & quoi que tous ces avantages fuſſent grands, on peut bien croire qu'ils furent encore exagérez dans ces relations; je laiſſe auſſi à juger au Lecteur ſi de ſemblables nouvelles furent reçuës avec joïe. Mais Barberouſſe étant extraordinairement prudent en ſa conduite, ne laiſſoit pas pour cela d'avertir ſouvent le Juif, & Chaſſe-Diables, *de ne ſe laiſſer pas endormir par ces avantages qui pouvoient être des effets du hazard, mais de garder la Forteresse avec d'autant plus de vigilance & de précaution, qu'ils voïoient que les victoires qu'ils avoient remportées étoient grandes, pour éviter le malheur de perdre en un jour ce qu'ils avoient gagné en dix; & qu'ils fiſſent état que les Chrêtiens n'épargneroient ni fatigues, ni ſang, pour ne pas avoir ſous les yeux de leur Empereur, l'affront & la honte de n'avoir pas réuſſi dans leur entrepriſe.*

Barberouſſe en reçoit avis.

Il ne ſera pas hors de propos de donner quelque connoiſſance plus particuliére de cette Fortereſſe. La Goulette eſt ſituée à 12. milles de Tunis, elle a de fort bons Baſtions, il y a tout auprés un Canal qui va ſe jetter dans la Mer, & qui forme un Etang. On ne peut aller de cette Place à Tunis que par ce

Deſcription de la Goulette.

ce Canal, parce que l'eau qui s'y répand çà & là, est si basse, qu'elle ne peut porter par tout des Barques. On l'a appellée Goulette, parce que comme dans le Corps tout passe par la gueule, de même cette Place semblable à une espéce de gueule empêche que rien ne puisse passer que de ce côté-là. Pour cette raison Barberousse avoit posté son Armée au milieu du Canal, parce que tandis qu'on le pouvoit occuper & défendre il n'y avoit rien à craindre, & il avoit si bien muni & fortifié cette Goulette que les Maures l'estimoient imprenable; ce qui faisoit croire à Barberousse, que comme il falloit plusieurs mois pour prendre cette Forteresse, le Roi François I. qui étoit allié avec Soliman, ne manqueroit pas d'attaquer cependant les Etats de l'Empereur, & l'obligeroit par ce moïen à s'en retourner avant que de l'avoir prise. A l'embouchûre de la Goulette il y a un Pont de bois sur lequel passent ceux qui vont de l'autre côté du Levant par terre à Tunis, & autres lieux circonvoisins.

Mauvaise conduite. 1535.

A la vûë de cette Place, Charles V. aïant fait arrêter son Armée Navale sur les Ancres, avoit fait décendre les Soldats des Galéres, & des Navires sur de petites barques, & aïant peu à peu chassé à force de coups d'Arquebuses, les Maures que Barberousse avoit postez pour la garde & la défense, tant autour de l'Etang, & du Canal, que sur le bord de la Mer; il avoit fait débarquer les Espagnols les premiers, puis les Italiens, & enfin les Allemans, & avoit formé son campement, comme il a été dit. L'Empereur qui voïoit que

que sa personne étoit nécessaire ailleurs, & que le temps lui étoit fort précieux, assembla ses principaux Officiers & Commandans, pendant que le débarquement se faisoit, & leur proposa sa derniére résolution, qui étoit d'aller tout droit sans s'amuser à faire aucun campement, former le siége de la Goulette, pour ne donner pas le temps aux Turcs de la trop munir; & il est certain (comme on le connut, & on l'avoüa dans la suite) que si cette intention de Charles V. avoit été suivie, la Goulette auroit été plûtôt prise, & l'on n'auroit pas perdu tant de braves gens dans ces frequentes attaques & assauts que les Turcs donnérent au Camp. Mais que faire? il y a aussi une Providence qui préside sur les armes, & qui les conduit. La plûpart des Capitaines expérimentez qui étoient en si grand nombre auprés de l'Empereur, furent d'avis que pour faire mieux la guerre dans les formes & les regles, il falloit commencer par faire un bon Campement, s'y bien fortifier, & se mettre en sûreté dans un lieu; d'autant plus qu'un siége où un Empereur se trouvoit en personne, ne devoit pas se faire avec tant de précipitation. En un mot, souvent trop de têtes, pour vouloir trop raffiner, & prendre trop de précautions, gâtent tout.

Cependant les Soldats Chrêtiens voïant que dans ces longs travaux qui étoient nécessaires pour élever des Bastions, les Turcs les harcelant sans cesse trouvoient leur compte aux dépens de leur sang & de leur vie, commencérent à devenir de mauvaise humeur, ce qui diminuoit leur courage, tandis

Mauvaise humeur des Soldats. 1535.

dis que celui des Turcs s'augmentoit à proportion, jusque-là que tous disoient hautement qu'ils se regardoient déja comme des gens vaincus, & que l'Empereur les avoit menez en Afrique pour les sacrifier à la fureur des Barbares. Ce qui redoubloit encore leur crainte & leur appréhension, étoit les grandes maladies ausquelles ils étoient sujets à cause des grandes chaleurs ausquelles ils n'étoient pas accoûtumez, & de la disette d'eau, & des autres choses nécessaires. Le Marquis de Vasto s'en étant apperçû & en aïant donné avis à l'Empereur, ce Prince ordonna au Marquis, & aux autres Principaux Chefs de tâcher par de douces remontrances de les faire revenir de leurs appréhensions, & de leur faire reprendre leur premier courage. L'Empereur lui même prit soin de représenter aux vieux soldats Espagnols que ce seroit une chose trop honteuse, & qui causeroit un grand scandale à tout le monde, si s'abandonnant à la peur & à la crainte il leur arrivoit de perdre contre les Turcs, avant même que de combattre, cette gloire immortelle qu'ils s'étoient acquise dans l'Europe en combattant contre les Chrêtiens. De sorte qu'aïant repris courage, ils se mirent tous à crier avec beaucoup d'ardeur qu'on en vînt au plûtôt à une bonne journée, pour terminer plus promptement cette guerre.

Arrivée d'Alarcone avec secours.

Cependant, & peut-être, ce jour-là même, arriva *Alarcone*, Capitaine d'une si grande reputation, que le Marquis de Vasto Général, qui avoit long-temps commandé en chef


PAUL. III.
Pontife Romain


UNIVERSITARIA
SEVILLA

chef, n'avoit pas fait difficulté de dire souvent, *qu'il faisoit gloire de céder à la valeur & à la prudence, d'Alarcone.* Cet Officier amena un secours considérable de 3000. Soldats en y comprenant plus de 800. Gentilshommes Volontaires, qui n'étoient pas encore arrivez de leurs Provinces lors que l'armée étoit partie. L'Empereur qui en avoit une trés-haute opinion, eut une grande joïe de sa venuë, & la lui témoigna en l'embrassant, étant fort consolé de l'arrivée d'un si bon secours, pour réparer la perte qu'il avoit faite. Et véritablement il arriva fort à propos, & ne contribua pas peu à relever plus que jamais le courage des Soldats, qui, comme il a été dit, s'étoit fort abbatu; & il est certain que la joïe fut générale dans l'Armée à l'arrivée d'Alarcone avec un secours si considérable, & pour la témoigner on fit plusieurs décharges de Canon, qui firent croire aux Turcs que l'Empereur avoit reçû quelque bonne nouvelle, en quoi ils ne se trompérent pas; puis qu'il n'en pouvoit recevoir de meilleure, ni plus capable de consoler, & de réjoüir que celle-là.

Attaque les Maures, & victoire.

Dés le moment que l'Empereur, environné de ses principaux Capitaines, vit Alarcone, il lui recommanda les affaires de l'Armée, de sorte que cet Officier le jour même qu'il décendit du Vaisseau, & le jour suivant, informé des grands échecs que les Turcs, ou les Maures d'Oliveto, avoient fait recevoir à l'Armée, prit un Corps de 3000. mille Chevaux, & autant de Fantassins, & s'étant mis à leur tête marcha droit aux

Ennemis

Ennemis, lors qu'ils y pensoient le moins, & qu'ils s'imaginoient, enflez & fiers de leurs victoires, que les Chrêtiens ne songeoient à autre chose qu'à se défendre; & comme ils furent surpris, & attaquez lors qu'ils s'attendoient de se réjoüir, Alarcone eut le temps, l'occasion, & la commodité d'en faire un grand carnage, & de mettre toute l'Armée en désordre & en déroute, & aprés avoir pris trois piéces d'Artillerie, enlevé quelques Etendards, & dépoüillé les Morts, il s'en retourna à l'Armée. Victoire qui ranima extraordinairement le courage de tout le Camp des Chrêtiens. L'Empereur ne manquoit pas de son côté de courir par toute l'Armée encourageant les Soldats, & les exhortant à être de bonne volonté, & à supporter patiemment quelques souffrances, leur promettant une victoire certaine, & un prompt retour chez eux, chargez du riche butin du Sac qui seroit donné à Tunis, Ville pleine de richesses, & de toutes sortes de Marchandises les plus précieuses.

Dépit de Barberousse.

La nouvelle d'un si grand avantage remporté par les Chrêtiens sur les Turcs, par la valeur d'Alarcone, affligea extrémement Barberousse, qui tout en colére demanda à un Chrêtien Renégat qu'il avoit pris en Calabre, & qui avoit une grande connoissance des affaires d'Italie, s'il avoit oüi parler de la personne d'un certain Soldat qui s'appelloit *Alarcone*, lequel avoit fait tant de mal à ses gens. Ce Renégat lui répondit qu'il le connoissoit fort bien, & que c'étoit celui-là même qui s'étoit rencontré en diverses guer-

res, où il avoit toûjours eû tant de bonheur, qu'il n'avoit jamais entrepris aucune action sans en venir à bout, ce qui le faisoit passer généralement dans toute l'Europe pour le plus vaillant, & le plus heureux Capitaine du Siécle. La plûpart des Auteurs écrivent que ce rapport du Renégat déconcerta fort Barberousse, quoi qu'il eût naturellement l'esprit fier & hardi, mais accoûtumé à de continuelles victoires, & aux faveurs perpetuelles de la Fortune, il ne lui étoit pas possible de recevoir avec constance une telle disgrace, s'étant mis dans l'esprit que tout devoit céder au seul bruit de son nom; de sorte que s'étant retiré dans sa Chambre, *il commença à penser à ses affaires*, comme rapporte Ulloa, dans la crainte qu'il conçût alors des grandes forces de l'Empereur, & de l'arrivée d'un si grand Capitaine.

Le lendemain de la victoire remportée par Alarcone, il se leva, vers le coucher du Soleil, un vent si violent qu'il jetta par terre plusieurs Tentes des Chrêtiens, dans le Camp desquels il donnoit avec tant de force qu'élevant le sable en l'air, il le leur poussoit tellement dans les yeux, qu'ils ne pouvoient se voir les uns les autres, tant la poussiére étoit épaisse. Les Turcs s'en étant apperçûs sortirent de la Goulette avec leurs cris accoûtumez, & se mirent à remuer avec des péles la terre, & le sable, afin que s'élevant encore plus haut, & les Chrêtiens en étant aveuglez, ils pussent plus facilement les mettre en désordre & en fuite; mais animez & remplis de courage par la présence de l'Empe-

Vent & poussiére.

l'Empereur, & des principaux Chefs qui ne cessérent de courir de tous côtez, il n'y eut personne qui se remuât de sa place, que les seuls vieux Espagnols, qui, comme il a été dit, avoient l'avant-garde; & ce vent dura toute la nuit avec la même violence.

Honte, & courage des Espagnols. 1535.

Le lendemain matin les Espagnols aïant sû que les Italiens, & les Allemans étoient demeurez fermes & inébranlables dans leur poste, nonobstant le désordre causé par le vent, ils furent extrémement mortifiez de la lâcheté qu'ils avoient témoignée en prenant la fuite, & abandonnant le Bastion qu'ils gardoient; & leur honte fut encore beaucoup augmentée lors qu'ils apprirent que les autres, quoi qu'avec les yeux presque aveuglez, avoient donné la chasse aux Turcs, & les avoient obligez de se retirer plus vîte que le pas, les poursuivant jusqu'aux portes de la Goulette. Les Espagnols donc fort chagrins d'avoir abandonné le Bastion, & desespérez d'une action si honteuse, coururent vers l'Empereur pour lui en demander pardon, & le priérent de leur permettre de pouvoir réparer leur honneur, s'offrant de prendre eux seuls la Goulette, sans batterie; pourvû que sa Majesté Impériale voulût bien leur en donner la permission, & les pourvoir des échelles nécessaires; mais n'aïant pû obtenir cette demande de l'Empereur, ils résolurent de donner l'assaut à cette Place à la premiére occasion d'escarmouche.

Donnent l'escalade.

Ainsi le 4. Juillet, l'Empereur étant allé avec 6000. Chevaux, donner la chasse à une grande bande de Maures, les Espagnols résolus

solus de rétablir leur honneur à quelque prix que ce fût, s'étant approchez de la Goulette avec quelques échelles, se mirent à monter précipitamment sur les murailles du Bastion qui étoit le plus proche d'eux; & nonobstant une grêle de mousquetades qu'ils eurent à essuïer, ils continuoient l'entreprise avec une vigueur & une obstination incroïable, lors que le Marquis de Vasto voïant le grand nombre de morts, leur ordonna de la part de l'Empereur de se retirer, en quoi il eut bien de la peine à se faire obéïr. 200. Espagnols des plus aguerris moururent en cette rencontre, & autant pour le moins furent griévement blessez. Entre les morts fut compris Don Diego d'Avila Enseigne du Comte de Novolata, qui avoit déja planté son Etendard sur la muraille, où il perdit la vie.

Ce même jour Mulei Hassen, Roi de Tunis déja chassé du Royaume par Barberousse, vint trouver l'Empereur à la tête de 300. Chevaux, étant passé comme par miracle, par de certains chemins montueux, & lui recommanda son rétablissement, avec de plus grandes promesses que celles qu'il avoit déja fait faire par ses Ambassadeurs. Charles V. le reçût fort favorablement, & lui répondit qu'il étoit venu en Afrique avec tant d'incommodité, & tant de dépenses, pour tirer vengeance des dommages que le fier Barberousse avoit faits à ses Roïaumes de Naples & de Sicile, & pour nettoïer la Mer de cette grande quantité de Corsaires qu'il y entretenoit. Qu'il esperoit que le Ciel

Roi de Tunis.

Ciel feconderoit fes bons deffeins; qu'aprés qu'il auroit pris Tunis, & vaincu les Ennemis, il feroit en fa faveur tout ce qui convenoit le plus à fon inclination, qui le portoit à protéger & à défendre, toutes les perfonnes opprimées & fur tout les Têtes Couronnées. Aprés cela l'aïant embraffé il le congédia, & donna ordre qu'on lui donnât des Tentes, & des Quartiers tels qu'il convenoit à un Roi, & que le permettoit la nature du lieu; & comme fes gens étoient prefque tous nuds, il commanda qu'on leur donnât des habits.

Difcours de Charles V. au Confeil de Guerre.

Le 8. de ce même mois, l'Empereur aïant fait affembler fes Généraux & fes Commandans qui avoient accoûtumé d'affifter au Confeil, aufquels il ajoûta Alarcone, (d'autres néanmoins écrivent Alarzone, qui eft le même) il leur parla dans les termes qui fuivent. *Meffieurs, il n'eft plus temps de fe fervir du Proverbe Italien con tempo, e con la paglia, fi maturano le nefpole,* avec le temps, & avec la paille les néfles fe mûriffent. *Il me femble que nôtre retardement, & la paille de nôtre lenteur, fi je puis ainfi parler, ont fait pourrir, & non pas mûrir, les néfles de nos pauvres foldats. Nous les voïons tous les jours périr à centaines, foit par les maladies contagieufes, caufées par le mauvais air, ou par les chaleurs exceffives, & par le défaut de bonne eau pour fe rafraîchir; ou bien ils perdent la vie par le fer dans les continuelles efcarmouches par lefquelles les ennemis nous incommodent; & autant que je puis m'en appercevoir, pour un avantage que nous avons eû jufqu'à préfent, ils en ont remporté cent. J'ignore*

gnore comment les affaires d'Allemagne vont avec les Luthériens, & je ne sai pas ce que le Turc pourra faire au Printemps. Le Roi François I. a fort menacé l'Italie, ce qui me fait craindre que la pensée que j'ai qu'il y est peut-être à présent entré avec ses forces, ne soit que trop véritable. En un mot, je n'ai plus de temps à perdre en Afrique, l'Italie, & l'Allemagne ont besoin de ma personne; ainsi pour ma derniére résolution je vous dis, qu'il faut de deux choses l'une, ou s'en retourner au plûtôt en Europe, couverts, vous, & moi, d'une honte éternelle, ou attaquer incessamment avec vigueur la Goulette, & la prendre, puis que de la reduction de cette Place dépend celle du Tunis.

Cette proposition fut reçûë avec de grands applaudissemens, & des témoignages d'un zéle ardent, & l'assaut de la Goulette fut unanimement résolu, & comme une Batterie n'étoit pas encore mise en sa perfection, les Officiers, les Soldats, & l'Empereur même, pour l'exemple, se mirent à y travailler nuit & jour; de sorte que se trouvant entiérement achevée le 13. l'attaque fut résoluë pour le matin du 14. qu'on commença à la battre par mer, & par terre, dés le minuit, avec une grêle de Cannonades, qui se continua avec la même furie jusqu'à midi. Les Turcs, qui n'étoient pas accoûtumez à de si furieux coups de la plus grosse Artillerie, qui faisoit de si terribles & fréquentes décharges qu'en une seule heure elle tiroit plus de 1200. coups, sur tout du côté de la Mer, où le Canon des Vaisseaux faisoit un étrange tintamarre, perdirent entierement courage dés le commence-

Attaque de la Goulette.

mencement, & leur fraïeur s'augmenta beaucoup lors qu'ils virent leurs gens voler en l'air avec les boulets, ou ensevelis sous les ruines des Tours que le Canon renversoit, de sorte qu'ils ne trouvérent point de meilleur expédient que de se retirer avec beaucoup de précipitation, & de confusion dans les Bastions.

Assaut. Charles V. qui couroit de tous côtez pour encourager les Batteries de terre, aprés avoir donné de trés-bons ordres à celles de Mer, voïant l'heure d'aprés midi déja avancée, fit donner par son Trompette le signal d'assaut. Les vieux soldats Espagnols furent les premiers à le commencer, suivis des Italiens; & en même temps les Allemans attaquérent les Bastions, pendant que les autres faisoient tous leurs efforts pour monter aux bréches des murailles. Les Turcs se défendirent avec leurs Arquebuses, pendant l'espace d'une heure, mais voïant qu'ils ne faisoient pas grand mal aux ennemis, qu'ils en recevoient beaucoup d'eux, dont la furie augmentoit de moment à autre, & que plus de la moitié de leurs gens manquoit déja, ils prirent la résolution de chercher leur salut dans la fuite, & tâcherent d'échaper par la voïe du Canal qui conduisoit à Tunis, mais les Chrêtiens les poursuivans de prés avec leurs Arquebuses en firent un grand carnage, quoi que plusieurs eurent le bonheur de se sauver à la faveur de la nuit.

Prise. Lelendemain matin de bonne heure l'Empereur entra dans la Goulette, aïant avec lui à sa gauche le Roi Mulei Hassen, & comme ses

ses Capitaines le félicitoient, il leur dit, *J'ai sujet de me réjoüir, il est vrai, mais cette joïe est fort troublée quand je pense que si nous avions fait il y a trois semaines, ce que nous fîmes hier, & avanthier, nous aurions épargné le sang de nos gens, Tunis seroit à nous, & je serois à present en Europe, mais mieux vaut tard que jamais.* Véritablement on fait compte (quoique plusieurs Ecrivains tâchent de pallier) que depuis le débarquement jusqu'à ce jour, il périt, soit dans les attaques, soit de souffrances, & de maladies, plus de 5000. Chrêtiens, tant soldats, que Matelots, & Pionniers, ce qui, pour dire la vérité, n'est pas beaucoup. Le Roi de Tunis vouloit se venger de quelques-uns de ses Ennemis dans la Goulette, ce qui ne lui fut pas permis par Charles V. qui pourvût cette Place d'une bonne Garnison sous le commandement de Don Bernardin de Mendoza.

Dessein de faire mourir les Esclaves Chrêtiens.

Barberousse n'avoit pas plûtôt appris la nouvelle du débarquement des Chrêtiens sur les côtes de cette Mer, qu'il avoit fait renfermer dans une grande Tour, tous enchaînez, & attachez les uns aux autres 22. mille Chrêtiens qui étoient à Tunis, afin qu'ils ne pussent exciter aucun mouvement. Aïant ensuite entendu la prise de la Goulette; il résolut de les faire tous mourir par vengeance, & de rage, & pendant qu'il déliberoit sur les moïens d'exécuter ce barbare dessein, s'il emploïeroit le fer, ou le feu, le Juif, & Chasse-Diables, qui avoient trouvé le moïen de se sauver de la Goulette, l'en dissuadérent par les mêmes raisons dont ils s'étoient servis pour l'en

l'en détourner, lors qu'il avoit conçû une pensée de cette nature; de sorte qu'il se contenta de les faire charger de chaînes plus pesantes, & resserrer plus qu'auparavant.

Armée de l'Empereur en marche.

Charles V. aïant donc pourvû la Goulette d'une bonne Garnison; & s'étant mis le matin du 17. Juillet à la tête de son Armée, qu'il avoit fait bien disposer le jour précédent, il se mit en marche en bon ordre, & arriva tôt aprés à de certains bois d'oliviers, à côté desquels il y avoit une vaste Campagne, distante de Tunis de quatre milles. Barberousse étant sorti de cette Ville, & aïant assemblé son Arméequi étoit aux environs, aprés avoir encouragé par un discours ses gens, qui consistoient en 70. mille Maures de pié, Archers, & Arquebusiers, & 7. mille Turcs, la moitié à cheval, il s'en vint fiérement présenter bataille, persuadé de remporter la victoire, tant parce qu'il se voïoit le double plus fort que l'Empereur, qu'à cause qu'il avoit trouvé les siens bien disposez, par l'espérance qu'il leur avoit donnée d'un grand butin, & qu'ils se rendroient les Maîtres de 400. Vaisseaux que les Chrêtiens avoient dans cette Mer, & les pilleroient entiérement.

Charles V. exhorte les siens.

L'Empereur qui étoit venu en ce lieu à dessein de donner bataille, sans laquelle il ne pouvoit pas espérer de prendre Tunis, ne manqua pas de son côté de donner courage à ses Troupes, en leur disant entr'autres choses, *Qu'en cette journée il attendoit d'eux un service signalé, puis qu'il s'agissoit de combattre contre les Ennemis du nom Chrêtien, pour la plûpart desarmez*; mais il faisoit particuliérement ressou-

ressouvenir les Espagnols, *que c'étoient ces mémes Ennemis contre lesquels ils avoient tant de fois combattu en Afrique, & en Espagne, pour la Foi, remportant toûjours de glorieuses victoires, & qu'ils avoient enfin chassez du Rïaume de Grenade, qu'ils avoient occupé tant d'années; de sorte qu'ils n'avoient pas sujet de s'épouvanter de leurs cris, ni de rien craindre de leurs lances, & que l'espérance du pillage d'une Ville si riche, & des dépoüilles de tant d'ennemis devoit les animer, & les obliger à supporter la soif, les chaleurs, l'incommodité de la poussiére, & le poids des armes.* Ce discours fit tant d'impression, que tous se mirent à jurer avec de grands cris, qu'ils feroient remporter à l'Empereur une entiére victoire, ou qu'ils mourroient tous en combattant jusqu'à la derniére goute de leur sang.

Cependant Barberousse aïant trouvé ses gens bien disposez à le seconder, commença à battre vigoureusement avec son Artillerie l'Armée Chrêtienne, & l'aïant investie de tous côtez avec le grand nombre de ses Troupes, il s'efforçoit de la rompre, & de la mettre en déroute. L'Empereur & ses Généraux voïant le grand dommage que l'Artillerie des Ennemis leur faisoit, firent resserrer & joindre ensemble toute l'Infanterie, & avec elle ils donnérent à dos à l'ennemi avec une terrible furie d'Arquebusades, & aïant fait grand carnage, & causé un extréme désordre, ils ouvrirent par ce moïen le chemin à la Cavalerie (dont les Ennemis manquoient) nombreuse de plus de 12. mille, laquelle s'étant jettée au milieu des Maures, & des Turcs, en

Bataille & victoire.

en tua la plus grande partie, les autres ſuivant l'exemple de Barberouſſe qui s'en étoit enfuï dans la Ville. Quelques-uns écrivent qu'il avoit pris à mauvais augure qu'un cheval lui eût été tué ſous lui, & que cela l'avoit obligé, aprés s'être jetté ſur un autre, de prendre la fuite, comme fit le reſte des ſiens, qui fut pourſuivi, avec un continuel carnage, juſqu'aux murailles de la Ville.

Mortalité. Charles plein de joïe de cette victoire fit un tour par l'Armée, loüant la valeur de ſes Officiers, Capitaines, & Soldats, qui de leur côté lui firent de grandes acclamations, & touché de compaſſion pour ſes Troupes extrémement fatiguées, il demeura toute la nuit en ce même lieu où l'ennemi s'étoit poſté auparavant, faiſant faire bonne garde. Cependant les Soldats ſe mirent à dépoüiller les corps morts, & à piller le bagage de Barberouſſe, lequel ne ſe trouva pas fort riche. La grande joïe que l'Empereur eut juſte ſujet d'avoir de cette victoire ſignalée, fut extrémement troublée par le malheur arrivé à ſon Armée, par la méchanceté des Turcs, qui avoient empoiſonné, avec une grande quantité de poiſon, plus de vingt puits des environs, de ſorte que les pauvres Soldats, & même les Officiers, qui n'en ſavoient rien, pouſſez tant par les grandes chaleurs de l'air, que par les fatigues & les ſueurs extrémes du combat, s'étant mis à boire de cette eau, comme des Cerfs altérez, ils ſe voïoient tomber morts aux pieds les uns des autres, en ſi grand nombre que plus de 4000. perdirent la vie de cette maniére, dans l'eſpace de trois

trois jours seulement ; & peut-être, n'en étoit-il pas mort 150. dans la Bataille qui s'étoit donnée.

Pour ce qui regarde le reste de la prise de Tunis, je trouve en plus de trente Auteurs une si grande diversité de sentimens, que je ne sai ausquels me tenir. Quelques-uns veulent que Barberousse soit sorti le jour suivant pour donner une seconde bataille, & que l'aïant perdue, il s'enfuit, ne voulant pas, de honte, rentrer plus dans la Ville. D'autres écrivent qu'un Renegat (qui étoit fort familier avec Barberousse) lequel avoit les Clefs de la Forteresse, où étoient renfermez les 22. mille esclaves, touché de pitié envers eux, leur ouvrit la porte, & ôta les fers à quelques-uns qui ensuite les ôterent aux autres, aprés quoi aïant refermé la porte, ils se mirent à crier, *Vive Jesus Christ, vive la Liberté, vive les Chrêtiens*, déqnoi Barberousse étant épouvanté, & aïant pris la fuïte, les Magistrats portérent les Clefs à Charles V. Sentimens différens.

D'autres le rapportent autrement, savoir, que ce qui étoit arrivé aux Esclaves Chrêtiens, causa dans la Ville un grand tumulte, qui obligea Barberousse à y accourir pour y apporter reméde, en promettant de grands avantages aux dits Esclaves, lesquels bien loin de l'écouter, commencérent à lui dire des injures, & à lui tirer de furieux coups de pierre, se défendant courageusement, & criant du haut des murailles ; afin que les Chrêtiens vinssent les secourir ; de sorte que Mustapha voïant les choses désespérées, prit avec soi ses plus grandes richesses, presque tou- Autres encore.

toutes pillées aux Chrêtiens, accompagné de 6000. Turcs, & s'enfuit dans la Ville de *Bona*, où S. Augustin avoit été Evêque, & dans le Port de laquelle il tenoit 15 Galéres toutes prêtes, en cas de besoin.

Autres encore

Je trouve encore que plusieurs ont laissé par écrit que le fin & rusé Barberousse, voïant qu'il n'y avoit plus d'espérance, ni aucun moïen de se défendre avec honneur, & que le péril de sa perte n'étoit que trop manifeste, aprés celle de la bataille, & la sédition des Esclaves, & voulant sauver sa reputation, éviter de tomber dans l'infamie d'avoir honteusement fui, & emporter en même temps plus sûrement ses richesses, fit venir auprés de lui Mustapha son grand Favori, dans la Mosquée où il avoit fait assembler tous les Magistrats, & les principaux Chefs de famille de la Ville, donna le soin du Gouvernement à son Favori, & recommanda aux autres de le seconder dans une vigoureuse défense, pendant que lui s'en alloit dans les Païs voisins assembler aux dépens de tous ses trésors un puissant secours; & aprés cela il sortit de la Ville, emmenant avec lui tous ses trésors, & accompagné de 6000. Turcs pour sa garde, avec promesse de recompenser tout le monde à son retour.

Reddition de la Ville de Tunis.

Mais sur ces entrefaites l'Armée Chrêtienne s'étant présentée du côté de la Forteresse tenue par les Esclaves, Mustapha, soit qu'il vît qu'il étoit impossible de se défendre, ou qu'il voulût gagner de bonne heure les bonnes graces de l'Empereur, exhorta les Magistrats de se rendre, & alla lui-même à leur tête

tête porter les clefs à l'Empereur qui le reçût trés-favorablement, & lui fit de grandes caresses, comme firent aussi tous les Chefs de l'Armée, & le Roi Mulei Hassen lui-même. Mustapha étoit un jeune homme de 30. ans, hardi, doüé de trés-nobles qualitez, plein de bon sens, & trés-beau de visage. Il étoit né Chrêtien dans la Terre de Novi dans l'Etat de Genes, où il fut pris à l'âge de sept ans par des Corsaires Turcs, qui l'aïant trouvé d'un si beau naturel, & si agreable, en firent présent à Barberousse, qui lui aïant tôt aprés fait renier la Foi Chrêtienne, le garda pour lui comme son Idole, & en fit peu à peu, comme il fut devenu grand, son plus cher Favori, & lui avoit même donné en mariage une de ses Filles, qui étoit morte néanmoins un an auparavant sans laisser d'enfans, quoi qu'au rapport de quelques-uns elle vivoit encore alors.

Charles V. informé de son état, & du desir qu'il avoit de retourner dans sa Patrie, l'emmena avec lui, & comme dans le Sac de Tunis il avoit été dépoüillé, ce généreux Prince le pourvut de tout ce qu'il lui falloit pour vivre honnêtement en Noble, outre que Doria lui procura un bon mariage avec une jeune personne fort riche, de laquelle il eut deux fils, & une fille. Ensuite Barberousse étant venu à Marseille au secours de François I. Mustapha alla le trouver dans cette Ville, & aïant obtenu de lui le pardon du passé, & été rétabli dans ses bonnes graces, il s'embarqua avec lui, abandonnant sa femme & ses enfans, & aprés avoir renié une secon-

Autre particularité.

conde fois la Foi, il mourut enfin Mahométan parmi les Turcs.

Sac de Tunis, 1535.

Charles V. aïant donc pris la Ville de Tunis, soit par le moïen des Esclaves Chrêtiens, ou par la rédition faite par Mustapha, ou par la force des Armées, quoi qu'il en soit, il y entra victorieux & triomphant, avec Mulei Hassen à sa gauche, le 22. Juillet, jour de la Magdelaine, quoi que Summonte écrive le 21. Il auroit bien voulu la garantir du saccagement, en faveur du Roi Mulei Hassen qui l'en conjuroit les genoux en terre, mais il ne lui fut pas possible, parce qu'il avoit trop fortement & trop souvent promis à ses Soldats d'abandonner cette Place au pillage, qui depuis celui de Rome fut le plus considerable, qui fût de long-temps arrivé, tous les Soldats s'en étant retournez trés-riches. Le bruit courut, & plusieurs Ecrivains l'assûrent, que Barberousse n'avoit pas transporté ses trésors, mais les avoit seulement cachez dans un puits, où ils furent découverts, & pillez; ce qu'il y a de constant, est qu'il n'y eut point de Soldat, des plus simples mêmes, & des plus lourdauts, qui n'en emportât en Europe, pour le moins 200. écus, tant en argent, qu'en nipes, sans compter les richesses immenses qu'en rapporterent les Commandans, & les Capitaines, & certaines raretez des plus précieuses, reservées pour l'Empereur; lequel pendant qu'on mettoit la ville au pillage étoit passé presque seul dans la Forteresse pour donner la liberté à ces 22. mille Esclaves Chrêtiens, qui avoient assûrément beaucoup contribué à la prise de Tunis, parce que sans

ſans leur rebellion, Barberouſſe ne ſe ſeroit pas retiré; & la longue defenſe auroit pû obliger Charles V. à ſe contenter de la Goulette ſeule, & à s'en retourner.

Ces Eſclaves auſſi heureux à préſent, qu'ils étoient auparavant malheureux, aïant entendu que l'Empereur venoit, ouvrirent promptement les portes de la Forteresſe, & coururent au devant de lui, les plus âgez marchant les premiers, avec de longues barbes blanches, ſuivis d'un Crucifix porté par le plus vieux. L'Empereur arrivé adora le Crucifix, ſe mit enſuite à pleurer avec beaucoup de tendreſſe, & par un excez de bonté & d'humanité en embraſſa plus de 200. des plus vieux, l'un aprés l'autre. Il ne ſe contenta pas de cela, il voulut les voir tous ſortir; & de temps en temps il en embraſſoit quelqu'un, & les aſſûroit tous que ſon intention étoit de les pourvoir de tout ce qui leur ſeroit néceſſaire, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivez dans leur Païs; & le Marquis de Vaſto aïant voulu le détourner de s'approcher ſi prés de ces Eſclaves qui puoient extrémement, il lui répondit, *le feu de la charité purifie, & chaſſe tout mauvais air.* Il eſt vrai qu'il auroit bien ſouhaité de viſiter cette Forteresſe, mais l'horrible puanteur qu'elle exhaloit l'en empêcha. Eſclaves delivrez.

Pendant que les Femmes delivrées d'eſclavage ſe prépareront à ſortir de cette Forteresſe, je rendrai aux Chevaliers de Malte une partie de la juſtice qui leur eſt dûe, pour la gloire qu'ils s'acquirent de leur côté dans cette expédition. Charles V. n'eut pas plûtôt pris Chevaliers de Malte. 1535.

pris sa derniére résolution pour son voïage en Afrique, & commencé à donner les ordres pour les préparatifs nécessaires, qu'il en donna avis au Grand-Maître de Malte, *Pierino del Ponte*, Italien, qui fut justement le premier de cette Nation élû dans cette Ville. Quelques-uns écrivent que ce Pierino étoit mort dez 1534. & qu'ainsi ce ne fut pas à lui, que Charles écrivit, mais à son successeur, Didier de Sainte Jale, surnommé *Tolone*. Quoi que c'en soit, car je ne veux pas m'arrêter à cette contradiction : quoi qu'il en soit, dis-je, l'Empereur dépêcha un exprés au Grand-Maître pour l'inviter, avec ses Chevaliers, à se joindre à lui dans cette entreprise. Le Grand-Maître n'eut pas plûtôt reçû la Lettre de ce Prince, qu'aïant assemblé le Chapitre, il lui fit connoître par la Lecture de cette Lettre l'invitation de Charles V. de sorte qu'il fut unanimément résolu, que cet invincible Empereur aïant par une générosité extraordinaire, accordé à leur Ordre une aussi grande faveur que celle de les remettre *gratis* en possession de cette Isle, il étoit de leur devoir, & de l'édification publique, de seconder dans cette entreprise les bonnes intentions de la Personne sacrée d'un si grand Empereur, & d'emploïer pour cela leurs personnes, & toutes les forces de l'Ordre.

Pressent l'entreprise.

Je dois cependant dire ici, que Justiniani, fameux Historien Venitien, dans son Histoire des Chevaliers, où il parle de ceux de Malte, donne à ces derniers la gloire d'avoir été les premiers à parler de cette entreprise, & à la presser, aïant représenté à Charles V.

les V. par un Ambassadeur exprés la nécessité qu'il y avoit d'armer les Chrêtiens pour aller détruire Barberousse, ou du moins arrêter ses prodigieux progrez; & il veut que ce soit Pierre Ponce de Lion, un des principaux Grand-croix qui ait été envoïé à cette Ambassade; voici comment il s'exprime sur cet article. *L'Ambassade envoïée par le Grand-Maître fut si efficace, que l'Empereur Charles résolut absolument l'expédition de Tunis, & de la Goulette. Pour cet effet aïant fait équiper une Armée Navale de 80. Galéres, & de plus de 200. Vaisseaux, sans compter les Bâtimens de transport & de munitions, il fit voile en personne avec le Prince André Doria son Général, & fut vû doubler le cap de Carthage. Guichardin, Campana, Ulloa, Sandoval, Sangro,* & une infinité d'autres Historiens ne font aucune mention de cette particularité; faisant rouler toute cette entreprise sur l'Empereur Charles, auquel ils veulent que Mulei Hassen Roi de Tunis, qui s'étoit retiré à Constantine en Numidie, ait d'abord recouru par des lettres pour l'en supplier. Cependant il se peut faire que la chose soit arrivée comme Justiniani l'écrit.

Mais de quelque maniére que la chose se soit passée, il est certain que la Religion de Malte, soit qu'elle ait la premiére conseillé & pressé cette entreprise, ou qu'elle y ait été poussée par Charles V. il est constant dis-je, que cette Religion fit paroître une résolution Heroïque, aïant armé autant de Vaisseaux qu'il lui fut possible. Elle mit en Mer quatre Galéres des plus grandes, & des mieux pourvues, Armement de Malte.

vues, avec 18. Brigantins tous bien armez; Aurelius Bottigella Capitaine de grand nom, fut fait Généraı de cette Escadre, & Antoine de Grollée, Bailli de Lango, Capitaine des troupes auxiliaires de Malte, fut destiné à commander la Caracca, & les Troupes de debarquement. Sur cette Escadre s'embarquérent 120. Chevaliers, avec chacun deux bons Soldats pour leurs Domestiques. Les Maltois aïant donc joint l'Armée Navale, le Général Bottigella passa avec 24. Chevaliers sur le bord de la Galére du Commandant, pour complimenter l'Empereur; auquel ils exposérent qu'ils avoient reçû ordre exprés du Grand-Maître, & du Chapitre de se conformer entiérement aux volontez de Sa Majesté Impériale, & de se dévoüer à son service. Charles les reçût favorablement, & loüa extrémement le zéle de la Religion; & ainsi ils s'en retournérent à leur Escadre, aprés avoir reçû de l'Empereur les ordres nécessaires, & de Doria les instructions les plus convenables.

Actions héroïques des Chevaliers.

Arrivez aux Côtes où ils avoient résolu de débarquer, la défense de la Flotte Impériale fut commise à l'Escadre de Malte, conjointement avec le Prince Doria, quoi que tous les Chevaliers eussent fort souhaité de débarquer, afin de pouvoir mieux s'exposer aux plus grands périls; le Général en pria même de leur part, avec de grandes instances, l'Empereur, qui jugea la garde de l'Armée Navale, & le soin de veiller pour sa conservation, de plus grande importance que la conquête de Tunis. Cependant ces braves Chevaliers eurent

eurent ſujet de ſe conſoler, & d'exercer leur courage héroïque, parce que le côté de la Mer aïant reſté à l'Armée Navale dans le ſiége de la Goulette, Doria qui commandoit de la part de Charles V. pour ſatisfaire l'ardeur guerriére de ces Chevaliers leur permit de débarquer les premiers, avec d'autres Troupes, dans des Barques, & des Eſquifs, pour donner l'eſcalade à cette Fortereſſe, occaſion périlleuſe & chaude, dans laquelle ils parurent intrépides, & montrérent un courage extraordinaire, aïant planté trois Etendards de St. Jean ſur les bréches.

En cette rencontre; ſavoir dans le temps du débarquement pour monter à l'eſcalade, l'Empereur promit de faire préſent d'une chaîne de 500. ducats d'or à celui qui planteroit le premier l'étendard Chrêtien ſur les murailles. Un ſimple, mais courageux Soldat de Palerme, voïant que ſon Enſeigne étoit ſi timide qu'il n'oſoit partir de ſa place, lui arracha le Drapeau des mains, & s'élança comme un foudre par les bréches ſur les murailles; & comme en même temps Pierre de *Tuniente* Chevalier Catalan avoit été vû s'ouvrir vaillamment le premier le chemin pour entrer dans la Goulette, il fut applaudi, & félicité, comme aïant mérité la chaîne promiſe; mais comme de l'autre côté il y en avoit pluſieurs qui louoient l'action du Soldat Palermitain, Charles ne voulut pas ſe rendre le Juge Souverain, & en décider; de ſorte qu'il ordonna qu'il fût jugé à qui le prix étoit dû, par ſix Perſonnes, trois Chevaliers Italiens, & trois Capitaines Flamans, qui devoient

Action remarquable.

voient en présence de Doria examiner le droit des deux Prétendans, & décider la dispute, & s'étant trouvé trois voix pour le Chevalier, & trois pour le soldat, Doria déclara qu'il ne savoit en faveur de qui prononcer.

Exhortations à l'assaut quelles 1535.

Charles V. informé de cela jugea, & prononça avec une grandeur d'ame, & une générosité digne d'un Empereur, que tous deux la méritoient également, de sorte qu'il ordonna qu'on en donnât deux de la même valeur, de 500. ducats chacune, ce qui fut exécuté. Jaques Bosius écrit dans son Histoire de Malte que la chose fut décidée en faveur du soldat, non parce qu'il la méritoit mieux que le Chevalier, mais parce qu'il en avoit plus de besoin; il n'y a assûrément aucune apparence à cela. La plûpart, & Bosius lui-même, écrivent que dans cet assaut donné à la Goulette; les Chevaliers, & les Soldats étoient précédez de deux personnes, savoir du Pere *Loüis Samorra* de l'Ordre de S. François, qui tenoit un grand Crucifix entre ses mains, & d'Antoine *Jocondo* qui portoit une halebarde haute, au bout de laquelle étoit la Chaîne d'or. Samorra disoit *que Sa Sainteté promettoit, & accordoit indulgence pleniére, & le pardon de tous leurs péchez à tous ceux qui mourroient en cet assaut en défendant la Sainte Foi.* D'autre côté Joconde qui étoit un Trompette, aprés avoir sonné de sa Trompette crioit aussi à haute voix; *Sa Majesté Impériale promet de donner pour recompense cette chaîne d'or au premier qui entrera dans la Goulette, ou qui plante-*

ra le premier *son étendard sur les murailles.*

On ne révoque nullement en doute que tous ne se soient comportez chrêtiennement, & vaillamment en cette rencontre ; cependant l'Empereur Charles V. en donna particuliérement la loüange aux Chevaliers de Malte, cinq desquels perdirent la vie, & entr'autres *Antoine Scarampo*, qui fut tué d'un coup d'Arquebuse en montant à la bréche, regretté de tous, pour être un des plus hardis & des plus expérimentez Chevaliers ; le nombre des blessez fut beaucoup plus grand, & entre ces derniers furent les Chevaliers Couppier, & Baglino. Cependant tous y trouvérent leur avantage & leur profit (mêmes jusqu'aux morts, par le moïen des Indulgences qu'ils obtinrent, excepté les Luthériens, s'il y en avoit) parce qu'outre 300. piéces de canon, on prit dans le Lac 87. Galéres, & grosses Galiotes, sans compter un grand nombre d'autres Flûtes, & Barques, toutes pleines de diverses marchandises, de sorte que tout le reste de ce jour les Capitaines, les Chevaliers, & les Soldats ne s'occupérent à autre chose qu'à piller, & plusieurs y firent bien leurs orges.

Autres actions de courage.

Les Historiens racontent plusieurs exemples rares, curieux, & merveilleux dans cette entreprise, & entr'autres Justiniani, & Sangro sur tout, rapportent l'action Héroïque que fit à la prise de Tunis, Paul Simeon Chevalier Commandeur de Turin. Ce Chevalier se trouvant Esclave de l'impie Barberousse, dans la Forteresse, fut tellement animé du désir de la liberté, qu'assisté de deux Renégats,

Action digne.

gats, qui touchez de repentance de leur faute vouloient retourner à la foi, il ſortit avec 6000. autres, & armez les uns d'une maniére, & les autres de l'autre, & la plûpart de pierres, chaſſérent le Gouverneur, qui eut le bonheur d'échaper de leurs mains, aprés quoi aïant ouvert l'Arſenal des armes, & armé tous les autres Eſclaves, ils donnerent ſi fort l'épouvante à Barberouſſe qu'il prit la fuite.

Femmes eſclaves delivrées 1535.

Je reprendrai à préſent, à propos d'Eclaves, ce qui regarde les Femmes qui ſortirent de la Forteresse immédiatement aprés les hommes, en préſence de l'Empereur, mais néanmoins cela arriva avec des cérémonies différentes, que je dirai. Les jeunes Filles, ou Vierges (la charité Chrêtienne m'oblige à leur donner ce tître) marchoient devant, & les plus jeunes les prémiéres, aïant à leur tête une vieille femme, qui portoit élevé dans ſes mains un grand Crucifix, qui fut auſſi adoré par Charles V. Aprés celles-là qui alloient quatre à quatre, ſuivoient les Matrones, c'eſt-à-dire les Femmes mariées, & les Veuves, dans le même ordre, ſavoir les plus vieilles derriére les plus jeunes, ſpectacle qui tira des larmes à l'Empereur. Antoine Summonte écrit dans ſon Hiſtoire de Naples, que parmi ce grand nombre d'Eſclaves delivrez à la Goulette, & à Tunis, il y avoit 4000. Femmes mariées, & veuves, & 3000. Vierges, au moins je m'imagine qu'il le croit, comme la charité Chrêtienne le lui ordonne, ainſi que je l'ai déja dit. Mais pour ce qui eſt de cette diſtinction,

tion, & de ce nombre, je me suis tenu à ce qui en a été écrit par *Roderic Sanvidal*, qui tôt aprés mit au jour une Relation en Espagnol de cette glorieuse entreprise, où il dit expressément qu'il a écrit sur le rapport qui lui avoit été fait par son frere au retour d'Afrique, où il avoit servi dans cette expédition en qualité de Capitaine de Cavalerie sous le Marquis d'Astorga. Voilà comment cet Auteur distingue les Esclaves delivrez, de l'un & de l'autre Sexe.

LISTE

De tous les Esclaves Chrêtiens, de l'un & de l'autre Sexe, delivrez dans l'expédition de Tunis, par l'Empereur Charles V. en 1535.

Siciliens tant vieux que jeunes	2618.
Femmes tant mariées, & veuves, que filles.	1866.
Italiens tant vieux, que jeunes	4490.
Femmes tant mariées, que filles	2735.
François tant vieux, que jeunes	1772.
Femmes tant mariées, que filles	453.
Espagnols tant vieux, que jeunes	3522.
Femmes de tout âge	1217.
Hommes natifs de Sardaigne	644.
Femmes de tout âge	475.
Corses, Hommes	327.
Femmes	148.
Anglois, Hommes	34.
Femmes	109.
Allemans, Hommes	25.

Femmes. — 35.
Flamans, Hommes. 113.
Femmes. 21.

Comment pourvus. 1535. Tous ces nombres ne font qu'environ celui de 21000. conformément à ce que rapportent divers Auteurs; car plusieurs écrivent que dans cette expédition furent delivrez par Charles V. 20. mille Esclaves, qui est le plus petit nombre selon l'opinion la plus commune; d'autres le font de 21. mille, plusieurs de 22. & beaucoup le font monter jusqu'à 23. mille. Mais, pour dire la vérité, il seroit impossible d'en faire au vrai & au juste le calcul dans cette grande diversité de sentimens, aussi n'est ce pas une chose fort essentielle à l'histoire. Quoi qu'il en soit, ces Esclaves furent pourvus avec toute la diligence possible des choses dont ils avoient un plus pressant besoin; les hommes furent habillez d'une casaque d'écarlate, avec le haut-de-chausse de la même étoffe, & un Bonnet de laine. Les femmes mal ajustées furent aussi habillées, les unes d'une maniére, & les autres de l'autre; & on donna tant aux femmes, qu'aux hommes, une chemise & un Ecu Romain, avec promesse à tous, & à toutes, que Sa Majesté Impériale les feroit conduire à ses frais jusqu'à la premiére Ville de la Nation de chacun & de chacune, ce qui fut effectivement exécuté. En un mot, tous furent trés-contens, & ne firent autre chose le reste de leurs jours que publier la religion, la pieté, la charité, la genérosité, & l'humanité de l'Empereur Char-

les V.

les V. Et certainement on peut bien dire qu'il n'y a jamais eu au monde aucun Monarque qui ait eû une si belle occasion d'exercer toutes ces vertus, & de faire une action si glorieuse & si avantageuse à la Chrêtienté.

Je prie le Lecteur de me permettre de répéter d'une maniére plus exacte & plus circonstantiée, quelque chose de ce qui a été écrit de la derniére prise & ruïne de Tunis, matiére sur laquelle des centaines de Plumes se sont exercées. L'Empereur Charles V. aïant appris dans son Camp, aprés l'heureuse & glorieuse victoire qu'il venoit de remporter, que Barberousse avoit pris la fuite s'approcha, comme il a été dit, avec toute son Armée des portes de la Ville, le 21. de Juillet, dans le temps des plus grandes chaleurs, où les principaux Maures qui composoient la Magistrature sortirent pour lui porter les clefs de la Ville, qu'il reçût. Ces Magistrats s'obligérent à donner la paye à l'Armée, à la pourvoir de tout ce ce qui lui étoit nécessaire, & à recevoir telles conditions & telles loix qu'il plairoit à Sa Majesté de leur imposer, ne lui demandant, prosternez à ses pieds, pour toute grace, que de vouloir donner ordre que ses soldats ne fissent aucun mal à la Ville, & qu'ils se contentassent de demeurer dans les Faux-bourgs. La clémence de Charles V. le faisoit pancher à leur accorder cette grace, d'autant plus qu'il en étoit prié trés-instamment par Mulei Hassen, à qui il fâchoit fort de voir ruïner cette Ville Capitale de son Royaume, & sa Résidence. Mais ce bruit s'étant répandu dans l'Armée, tous les

Charles V. tâche de garentir Tunis du sac.

les Soldats se mirent à crier, qu'il ne falloit ajoûter aucune foi à ces perfides Infidelles, & que Sa Majesté ne devoit, ni ne pouvoit les empêcher de mettre cette Ville au pillage, qui leur avoit été tant promis, ce qui mit Charles V. dans un grand embarras d'esprit.

Esclaves & soldats au Sac. 1535.

Quoi que les Soldats fissent beaucoup de bruit, excitez par l'avidité du sac de cette Ville, qu'ils prétendoient leur être dû, comme une juste recompense de tant de fatigues & de souffrances insupportables qu'ils avoient endurées dans cette guerre, avec tout cela le respect qu'ils avoient pour l'Empereur les tenoit en bride. Mais les Esclaves sortis de la Forteresse comme des enragez, & croïant pouvoir justement se venger de ceux qui les avoient traitez avec tant de barbarie, se mirent à saccager la Ville, & à faire tout le mal qu'ils purent; de sorte qu'au premier avis, les Capitaines de l'Armée, pour gagner de plus en plus l'affection de leurs Soldats, leur donnérent la permission de courir avec les autres au pillage; de façon que pour mieux s'assûrer du butin, ou pour décharger la fureur ordinaire aux gens de guerre, ils se mirent à tuër tout ce qu'ils rencontrérent en leur chemin, & à faire un carnage extraordinaire, non seulement des Maures qui gardoient la Ville, mais aussi des autres Habitans. Charles V. averti de cette grande cruauté, fit publier que sous peine de la vie personne ne fût si hardi que de tremper ses mains dans le sang de qui que ce soit, & de faire même Esclave aucun habitant. Mais il est fort difficile d'arrêter un grand torrent lors qu'il

qu'il a une fois commencé à se déborder avec impétuosité; il est vrai que cet ordre fit cesser la tuerie, mais il ne fut pas capable d'empêcher la furie du sac, & que les Officiers de l'Armée n'emmenassent esclaves, les uns plus les autres moins, les personnes les mieux faites, & les plus jeunes de l'un, & de l'autre Sexe, desquelles Charles lui-même eût ensuite sa part.

Quelques Ecrivains veulent que les Esclaves aïent été poussez au pillage par le Chevalier Fra Paolo *Simeon*, duquel il a été parlé ci-dessus, ce qui, selon Bosius, est trés-faux, parce que ce trés-digne Chevalier aprés avoir fait ce qui a été déja rapporté, en faveur de la liberté des Esclaves, qui facilitérent aux Chrêtiens leurs progrez, étoit aller saluer Charles V. duquel il avoit été reçû avec toute la bonté imaginable, aprés quoi il étoit allé sur le champ se joindre aux autres Chevaliers ses Collégues, & se remettre sous le commandement du Général de la Religion, ce qui donna lieu aux Chevaliers de faire de grandes réjoüissances, tant pour voir en liberté un semblable Commandeur, pour lequel ils avoient tant sollicité sans pouvoir l'obtenir, qu'à cause de sa belle, & glorieuse action qui méritoit d'être éternisée, aussi l'Empereur lui-même, en l'embrassant, rendit-il son nom immortel en lui disant ces propres paroles, *Ami Chevalier, benite soit vôtre résolution, par laquelle vous avez facilité mes victoires, & contribué à augmenter la bonne fortune des Chrêtiens*. Je dirai cependant ici que dans les choses que j'ai ci-dessus rapportées, & que j'ai

Chevalier Simeon.

j'ai voulu à dessein alléguer, parce-que divers Ecrivains en font mention, il se trouve des contradictions si manifestes qu'elles me mettent en une telle perplexité que je ne sai pour quel parti me déterminer ; à cause que si je m'arrête à l'un, ceux qui liront l'autre accuseront cette Vie que j'écris d'être peu véritable, & cependant, je le repéte encore, il y a de grandes contradictions entre les Ecrivains.

Contradictions dignes de remarque. 1535.

Pour moi, je ne saurois accorder ces flûtes. Selon Sanvidal, Auteur trés-celébre, & plus de vingt autres, les Esclaves sortirent tumultuairement de la Forteresse, & se mirent à saccager la Ville, comme il a été dit, & tout au contraire Ulloa, Summonte, Sandoval, Sangro, & une infinité d'autres écrivent qu'ils sortirent avec un Crucifix devant eux, en présence de Charles V. témoignant tous beaucoup de devotion & de piété, & faisant de grandes acclamations à l'Empereur, comme à leur Liberateur ; en un mot, ils veulent qu'ils soient sortis en cet ordre que j'ai décrit ci-dessus ; & comment cela se peut-il faire? Certainement les uns, ou les autres se trompent grossiérement, mais comment puis-je savoir de quel côté est l'erreur, si dans ce temps-là je n'étois pas encore né, ni même mon Grand-Pére, pour m'en faire quelque rapport ? L'autre contradiction est celle-ci, que Charles V. comme je l'ai écrit ci-dessus, donna un écu à chacun des Esclaves, & les fit tous habiller. Comment donc? Les Esclaves commencent les premiers à mettre la ville au pillage, & aprés cela on leur donne

donne à chacun un Ecu? S'ils ont commencé les premiers le sac d'une Ville si riche, ils auront assûrément trouvé de quoi s'accommoder, & s'habiller. En un mot, il faut de toute nécessité que les uns, ou les autres s'abusent, & cependant il y a d'habiles & fameux Ecrivains des deux côtez. Mais laissons là ces contradictions, & qu'il me soit permis de dissiper l'ennui qu'elles peuvent avoir causé au Lecteur, par le récit d'une des plus héroïques actions que les anciennes Amazones aïent, peut-être, jamais faites.

Action merveilleuse d'une Moresque.

Entr'autres Esclaves de l'un & de l'autre séxe, que les Capitaines, & les Officiers de l'Armée firent conduire sur la Flotte, il y eut une trés-belle Moresque de Tunis, laquelle avoit nom *Aysa*, sortie d'une des principales familles de cette Ville, mais qui étoit inconnue à l'Espagnol, auquel elle étoit tombée en partage, & qui se contentoit de contempler, & d'admirer sa beauté. Le Roi Mulei Hassem, de qui elle étoit fort bien connuë, la voïant emmener esclave par l'Espagnol, s'approcha, & offrit de la racheter; Aysa pleine de fierté & de résolution, & toute enflammée de colére, aprés avoir craché au visage du Roi lui dit, *Retire-toi de devant moi, perfide & méchant Assem, qui pour recouvrer ton Roïaume, as eu l'horrible cruauté de trahir la Patrie, & de la livrer en proye à des Ennemis si cruels & si barbares. Vas t'en Monstre que tu és, indigne de vivre plus dans le monde, aprés avoir été cause du carnage de tant de Citoyens, & n'avoir point eu de honte d'en voir devant tes yeux emmener une si grande multitude*

titude en esclavage. Mais le Roi continuant sa pointe, soit qu'il fût devenu amoureux de sa beauté, ou qu'il ne voulût pas perdre une jeune Fille d'une si grande naissance, offroit de débourser le prix de sa rançon : mais Aysa plus furieuse que jamais lui repliqua, *Ote-toi de là te dis-je, Tiran, je ne te veux point pour mon Liberateur, je ne saurois avoir un plus grand déplaisir que d'obtenir la liberté par ton moïen : & je veux que tu sache que je m'estime plus glorieuse & plus heureuse de m'en aller esclave avec mes autres Compatriotes, que de demeurer libre avec toi, parce que ce seroit pour moi un continuel supplice de voir toûjours devant mes yeux l'artisan, & l'auteur de la ruïne de ma chére Patrie.*

Contradictions remarquables.

Il me reste à dire, aprés les contradictions que j'ai remarquées entre Ecrivains, & Ecrivains, qu'il arrive souvent à un Auteur de se contredire lourdement soi-même. Bosius rapportant les particularitez ci-dessus alleguées, écrit de la maniére qui suit, *Cependant les Esclaves pillant tout ce qu'ils rencontroient, non seulement dans la Tour, mais aussi dans la Ville, furent cause que toute l'Armée, sans attendre d'autres ordres de l'Empereur, aïant forcé les portes de la Ville, & tué ceux qui les défendoient, entrerent dedans avec beaucoup de violence & de furie.* Voilà les Esclaves riches, & pour ainsi dire, tous fiers d'avoir assouvi leur avidité au saccagement de la Tour, où l'on avoit transporté les plus grandes richesses de la Ville, & de la Citadelle même. Nonobstant cela, ce même Auteur rapporte dans un autre endroit, que l'Empereur Charles voulut voir sortir

fortir de la Forteresse tous les Esclaves Chrêtiens, & que les voïant en si grand nombre, il pleura de pitié, donna à chacun d'eux quelque peu d'argent, & ordonna qu'ils fussent habillez. Pour moi je ne voi pas comment ces Esclaves étoient dans l'indigence & la nécessité, aprés avoir pillé non seulement la Forteresse, mais aussi la Ville; & je ne puis pas m'imaginer par quel moïen ils se trouvérent tous assemblez, dans le temps où ils étoient encore occupez au saccagement. Mais continuons néanmoins le fil de nôtre Histoire.

Fuite de Barberousse.

Comme Mulei Hassen savoit que le grand dessein de l'Empereur étoit de perdre, & de détruire entiérement Barberousse, & que c'étoit aussi le sien principal, il envoïa à ses trousses un Corps d'Arabes ses amis, desquels le Corsaire aïant peur se mit à fuïr avec plus de vîtesse & de précipitation, ce qui fut cause que le Renégat Chasse-diables, son Favori, & Corsaire extrémement brave, fatigué & brulé des ardeurs du soleil étant fort replet, creva de trop boire, au passage de la Riviére de *Magiordec*, appellée par les Latins *Bragada*, ce qui fut un surcroît de douleur à Barberousse, qui sans recevoir autre dommage arriva tout las, & affligé dans la Ville de *Bona*, qui est l'Ippone des Anciens, fameuse pour avoir eû St. Augustin pour son Evêque; où il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il se mit à la faire fortifier, emploïant tous ses gens à y travailler nuit & jour. Il fit tirer hors de la Riviére, qui est du côté du Levant de la Ville, les 14. Galéres qui y étoient, les faisant radou-

ra.jouber avec toute la diligence possible, dans la persuasion que l'Empereur ne manqueroit pas de le faire presser & poursuivre par un bon nombre de Troupes, afin de l'avoir entre ses mains.

Instances des Chevaliers de Malte.

En effet, Charles ne manqua pas à cela, donnant ordre au Prince Doria d'envoïer promptement une Escadre aux trousses de Barberousse. Lors que l'Empereur donna cet ordre, Bottigella Général de Malte se trouva présent, avec les Chevaliers du Conseil, qui offrirent de faire cette expédition avec leur Escadre, & leurs Barques, & comme ils le souhaitoient passionément, ils en firent de grandes instances. Mais Doria voïant qu'il y avoit beaucoup de gloire à aquérir, & de profit à faire dans cette entreprise, voulut les procurer à Adam Centurion Genois, qui étoit son Neveu fils de sa sœur, qui n'avoit encore aucune expérience de la Marine, au grand crevecœur des Chevaliers. Doria aïant donc donné à ce Neveu 18. Galéres (d'autres disent 14.) le fit partir pour aller poursuivre Barberousse, lequel tenant les Galéres rangées, & toutes prêtes dans le Port, dans l'intention de prendre la fuite, en cas de besoin, Centurion épouvanté à la vûe de ces Galéres, & croïant qu'il y en avoit un plus grand nombre, prit d'abord le parti de s'en retourner sur ses pas.

Doria va contre Barberousse.

Charles se plaignit extrémement de cette conduite voïant que par là le moïen lui étoit ôté d'assiéger Barberousse dans Bona, & de le prendre, ou du moins de l'obliger à s'enfuir, ce que ne pouvant faire sans prendre le che-

chemin d'Alger, par terre, il auroit été facile aux Arabes de le surprendre & de le tailler en piéces avec ses gens. Doria pour radoucir l'esprit de Charles V. le consoler un peu, & réparer la faute de Centurion, s'achemina lui-même du côté de Bona, avec une bonne partie de l'Armée Navale, dans l'espérance d'asfûrer la victoire contre Barberousse; mais celui-ci qui ne manquoit pas de finesse, ni d'expérience dans les choses de la mer, aïant prévû le péril auquel il se trouvoit exposé, laissa une Garnison convenable à Bona, & s'étant embarqué sur la Capitane des 14. Galéres, fit force de voiles, & de rames, & eut le bonheur de se sauver avec toute cette Escadre à Alger, où ne se croïant pas encore assez en sûreté, il se renforça de quelques Galéres qu'il avoit là, & passa dans l'Isle de Minorque; & aïant fait arborer Pavillon Chrêtien, il prit en chemin faisant, un Vaisseau Portugais richement chargé, qui s'étoit approché trop prés de l'Escadre de Barberousse, la croïant Chrétienne. Arrivé dans l'Isle de Minorque il entra dans le Port de la Ville de Mean avec le même stratagéme, feignant d'être l'Armée Chrétienne, & l'aïant saccagée avec une grande partie de l'Isle il reprit le chemin d'Alger, où aïant laissé tout ce gros butin, il se retira à Constantinople. Jove, & Ulloa le rapportent autrement; selon eux, le Gouverneur de Mean, & sept de ses Officiers se résolurent de remettre cette Ville entre les mains de Barberousse, & de se donner à lui, las, & dégoûtez du Gouvernement de l'Empereur, pour n'en avoit

avoir pas été avancez. Mais Barberousse profitant de la trahison, & haïssant les Traîtres, les laissa à terre, lors qu'il s'embarqua, de sorte que le Viceroi Don *Martius d'Urrea*, les aïant découverts les fit pendre par les pieds, à une des portes de la Ville, où les Habitans pleins de fureur & de rage contr'eux, les assommérent à coups de pierres, au rapport de Sangro.

Doria à Bona. Cependant Doria arrivé à Bona eût un déplaisir & un chagrin extréme de n'y avoir pas trouvé Barberousse, voïant bien que pour achever de couronner glorieusement cette heureuse & éclatante expedition de Charles V. il ne lui manquoit rien si non d'être le maître de la personne de ce cruel ennemi du Nom Chrêtien, lequel Sa Majesté Impériale souhaitoit en éffet si passionément d'avoir en sa puissance, qu'il avoit offert une Duché, ou une Comté dans le Roïaume de Naples à celui qui lui emmeneroit Barberousse vif ou mort. Doria néanmoins tint Conseil de guerre pour voir ce qu'il y avoit à faire, auquel il fit assister le Prieur Bottigella, Général de Malte, & les deux Commandeurs Girone, & Aeramont, & dans lequel il fut conclu, que ce seroit fort inutilement qu'on se mettroit en devoir de poursuivre Barberousse, d'autant plus qu'on n'avoit aucune connoissance de la route qu'il avoit prise dans sa fuite; & l'on jugea unanimement que ce rusé Corsaire ne trouvant aucun lieu sûr, n'auroit pas manqué de se retirer à Constantinople.

Il fut

Il fut donc résolu de s'emparer de Bona, qui n'aïant que de fort méchantes murailles ne soûtint le Siége que fort peu d'heures, les Turcs aïant jugé à propos de se retirer dans le château, où ils se défendirent vigoureusement durant plusieurs heures ; en sorte que Doria ne voulant pas perdre là son temps, fit donner le soir-même l'assaut général, & monter à l'escalade, où les Chevaliers de Malte aïant l'avant-garde, perdirent deux Chevaliers, & 37. de leurs Soldats, & eurent la gloire d'avoir pris le Château. Doria fit travailler avec toute la diligence imaginable (jusqu'à mettre lui-même la main à l'œuvre) à réparer les bréches le mieux qu'il étoit possible, & y aïant mis une bonne Garnison Espagnole sous le commandement d'Alvare Gomez, aprés avoir pillé la Ville, il s'en retourna chargé de butin, avec 200. Esclaves de l'un, & de l'autre Séxe. Je suis d'avis d'ajoûter ici, pour n'être pas obligé à revenir plus à cet article, qu'un an aprés, Gomez aïant fait une infinité d'extorsions tant à la Garnison, qu'aux Maures, craignant que l'Empereur ne l'en châtiât sévérement, & s'étant mis dans l'esprit qu'il y avoit ordre de le faire arrêter prisonnier, se jetta dans le parti des Turcs, & se fit Rénégat ; mais Bosius rapporte qu'étant tombé dans le désespoir, il se tua lui-même.

Prend la Ville, & le Château. 1535.

Le matin du 25. Juillet, jour de S. Jaques, Patron d'Espagne, Charles V. voulut solemniser cette fête dans le Camp hors de Tunis, au milieu des Troupes Espagnoles. La Messe fut chantée par l'Evêque de Grenade, avec Musi-

Feste de Saint Jaques.

Musique, au son des Trompes, Trompettes, Tambours, & Fifres, & au bruit de la Mousqueterie, & du Canon. Ce même jour l'Empereur fut prié par les Chevaliers de Malte, à dîner sur leur grand Galion, qui avoit nom la *Caracca*, où il fut régalé, & servi par les Chevaliers mêmes avec une extréme magnificence; & il prit grand plaisir à visiter cette énorme Machine, dont je me persuade que le Lecteur ne sera pas fâché d'avoir ici une courte description.

Caracca de Malte.

Cette *Caracca* étoit un des plus grands Vaisseaux que la Mer eût porté jusqu'à lors, témoin que la premiére fois qu'il fut mis en Mer on l'avoit chargé de 14. mille charges de Grain, chaque charge de 130. Livres de douze onces. Et sa grandeur étoit si extraordinaire que la cime du grand Mât d'une grande Galére n'excédoit pas la hauteur de sa prouë. Il falloit six bons hommes pour embrasser son grand Mât, qui étoit fait de plusieurs piéces raportées. Il avoit sept étages, dont deux alloient sous l'eau, & chacun desquels étoit de la hauteur d'un homme de bonne taille, & pour lui faire prendre l'eau nécessaire, il falloit 150. mille livres de lest. Il avoit un arsenal avec toutes les choses nécessaires pour armer 700. hommes, & en temps de guerre il avoit toûjours sur son bord 1200. Combattans, avec 250. Matelots. Il y avoit trois grands fanaux; les Chambres pour les Chevaliers étoient au nombre de 30. outre six autres trés-grandes dans le penultiéme étage de la prouë, magnifiquement garnies pour le Grand-Maître, & pour le Chapitre. En un mot, tout étoit grand à proportion de la grandeur. Or le matin du 27. fut fait le Traité avec le Roi de Tunis, de la teneur qui suit.

ARTI-

ARTICLES

Du Traité conclu entre l'Empereur Charles V. & Mulei Hassem Roi de Tunis, au Camp du même Empereur, le 27. Juillet 1535.

I. QUe le Roi Mulei Haſſem déclare de ſon bon gré, & volonté, qu'il ſera toûjours ennemi des Turcs, & au contraire bon ami des Chrêtiens, avec promeſſe de les protéger.

II. Qu'il s'oblige préſentement pour toûjours, comme il entend obliger auſſi à perpétuité tous ſes Deſcendans, de vivre trés-obéïſſant, & trés-fidelle Vaſſal de l'Empereur Charles V, & aprés lui, de ceux qui ſeront Rois de Caſtille.

III Qu'auſſitôt aprés ce Traité ſigné, Mulei Aſſem donnera les ordres néceſſaires pour faire délivrer, ſans aucune rançon, tous les Chrêtiens qui ſont dans ſon Royaume.

IV. Qu'à l'avenir on ne pourra dans tout le Royaume de Tunis, ni en aucun autre lieu que ledit Roi pourroit conquérir, mettre aucun Chrêtien en priſon, & qu'en cas de crime ils ſeront en- voyez

voyez au Gouverneur de la Goulette pour en faire juſtice.

V. Qu'il ſera permis aux Chrêtiens, en cas qu'ils le vueillent, & que leur intérêt l'exige, de s'habituer & de vivre en liberté dans tous les lieux de ce Royaume, où ſous la bonne foi, & ſans aucun trouble ils pourront faire tel commerce qu'ils jugeront à propos.

VI. Qu'il ſera permis aux Chrêtiens de bâtir des Egliſes, des Chapelles, & des Monaſtéres de tout Ordre, & de tout Sexe, & d'établir des Paroiſſes où, & autant qu'ils voudront dans le même Royaume, ſans aucun empêchement, d'avoir des Cloches aux Egliſes, & de faire des Proceſſions par les ruës, avec les autres exercices, ſans y être tant ſoit peu troublez.

VII. Qu'il ne ſera pas permis au dit Roi de Tunis de donner retraite dans ſon Royaume à ceux qui ſont nouvellement convertis dans les deux Royaumes de Valence, & de Grenade.

VIII. Que l'Empereur Charles V. & ſes Officiers, & Succeſſeurs prenant dans la Caſtille des Châteaux, des Terres, & des Forteresſes ſur les bords de la Mer, comme Biſerte, Afrique, Alger, & autres, elles ſeront entenduës lui appartenir

tenir en propre, & être de ſon domaine, & de ſes Deſcendans en Caſtille.

IX. Que la place de la Goulette avec dix miles d'étenduë à la ronde, y compriſe la Tour ditte de l'Eau, & l'autre Tour ditte du Sel, reſtera à perpétuïté ſous la domination du dit Empereur & de ſes Succeſſeurs en Caſtille, qui pourront y mettre telle Garniſon, & telles gens qu'il leur plaira.

X. Que ledit Roi Mulei Haſſem s'oblige, & oblige auſſi tous ſes Deſcendans à perpétuité, d'Héritiers en Héritiers, de païer annuellement, un des jours du premier Mois, à l'Empereur Charles V. & à ſes Héritiers qui lui ſuccéderont dans la Caſtille, la ſomme de 20. mille écus d'or de monnoïe effective, qui ſerviront pour payer les ſoldats employez à garder la Goulette, & Bona.

XI. Que la Ferme du Corail telle qu'elle ſe trouve, & qu'elle pourroit être augmentée, reſtera entiérement à la diſpoſition de l'Empereur, & de ſes Deſcendans en Caſtille.

XII. Que toutes les Gabelles, & Tailles, tant perſonnelles, que réelles qui ſe trouvent à préſent, & qui pourront être miſes de nouveau, tant dans la Ville de Tunis, que dans tout le reſte du Royaume

Royaume seront pour le Roi, & pour ses Descendans, à l'exception néanmoins de la Goulette, avec tout son circuit de dix miles.

XIII. Que ledit Roi Mulei Hassem s'oblige, comme encore il entend obliger à perpétuïté tous ses Descendans, de païer à l'Empereur Charles V. & à ceux qui lui succéderont d'Héritier en Héritiers dans le Royaume de Castille, outre les 20. mille écus d'or, un Tribut annuel; en reconnoissance de son rétablissement dans le Royaume, consistant en six Chevaux Maures, bons & parfaits, dignes d'un Roi, & outre cela douze bons Faucons.

XIV. Que ledit Roi, ou ses Héritiers, manquant de païer exactement tous les ans ce Tribut, la premiére fois il encourra, & encourront la peine de 50. mille écus d'or, la seconde celle de cent mille, & la troisiéme il sera reputé, comme aussi les Héritiers seront reputez, ateint, & ateints du crime de Rebellion.

XV. Que ledit Roi de Tunis ne pourra donner aucune retraite à ces Corsaires qui voudront y lester leurs Vaisseaux pour aller faire du mal aux Chrêtiens, ni à ceux qui viennent de leur causer quelque

quelque dommage; & ses Descendans seront tenus de faire la même chose.

XVI. Que l'Empereur, ou ses Héritiers en Castille voulant faire la Guerre à Biserte, à Afrique & à Alger, ou dans les autres lieux circonvoisins, & ledit Roi de Tunis étant requis de donner du secours, ou des provisions, sera tenu de les donner avec toute sorte de bonne foi, autant qu'il croira pouvoir le faire.

XVII. Qu'enfin, pour gage de l'entiére observation de ce Traité, le Roi Mulei Hassem, outre sa promesse & parole remettra, en ce moment même, entre les mains de l'Empereur Charles V. son Fils Mahomet, pour être gardé à la Goulette.

Pour recevoir des Roïaumes à des conditions de cette nature, il faut être Maure, & avoir plus d'ambition que d'honneur. On écrit, & on croit communément qu'il n'est rien au monde de si pesant qu'une Couronne, parce que si on en veut bien soûtenir le poids, les veilles, les sueurs, les fatigues tuent; & si on s'acquitte mal des devoir ausquels elle engage, on court à tout moment risque de la perdre. Les Romains avoient accoûtumé de couronner leurs Citoyens les plus illustres de diverses sortes de Couronnes, qui avoient aussi des significations différentes, savoir, d'Olivier, de Chêne, de Mirte, de Laurier; mais on donnoit à celui qui sautoit le premier sur les murailles d'une Ville

Couronne pesant fardeau. 1535.

Ville assiégée, pour y planter l'Enseigne de l'Aigle Romaine, une Couronne d'or, avec les embrasures des murailles de la même Ville, afin que ceux qui le verroient ainsi couronné, connussent que ce n'étoit qu'au péril de sa vie qu'il avoit gagné une Couronne si précieuse; & nous en avons plusieurs exemples dans les Histoires.

Traité blâmé.

Il est certain que jamais homme ne porta Couronne sur sa tête, qui coûtât si cher, & qui fût plus onéreuse que celle du Roi Mulei Hassen, soit qu'on considére les disgraces ausquelles ce Prince fut exposé avant, & aprés ce Traité, soit qu'on ait égard au chagrin continuel qu'il devoit avoir de se voir obligé de subir des conditions ausquelles un simple Gentilhomme n'auroit, peut-être, pas voulu se soûmettre. Ce Roi ne fit guére d'attention à la maxime de ceux qui ont coûtume de faire les choses avec cœur, & avec honneur dans le monde, savoir, qu'*il vaut mieux être tête d'Ane, que queuë de Serpent*; au contraire, il se contenta de faire tête de serpent de son Royaume l'Empereur Charles, & d'en être lui la queuë. Ce Traité de Charles V. avec Mulei Hassen, fut fait imprimer par les Créatures de l'Empereur, afin de le pouvoir mieux semer, & répandre par toute l'Europe, comme cela fut effectivement fait, à dessein d'immortaliser de plus en plus les exploits & la gloire d'un si grand Empereur, qui avoit eû le bonheur de rétablir sur le Trône des Rois opprimez, aprés tant de signalées victoires. Mais les personnes les plus judicieuses se moquoient d'un tel Traité, &

&entr'autres de la clause, d'Héritiers en Héritiers, tout le monde voïant bien (comme il arriva tôt aprés) qu'il seroit impossible à Mulei Hassen de se conserver sur la tête cette Couronne, & à Charles V. de le maintenir.

Dans le même temps de cette expédition de Charles en Afrique, Soliman Empereur des Turcs, étoit allé, comme il a été dit, à celle de Babilone, Ville dont il s'étoit glorieusement rendu maître, & où il se fit couronner, comme il a été observé. Retourné à Constantinople, & informé de la révolution de Tunis, il se fit expliquer le Traité entre Charles V. & Mulei Hassen, & puis se prit à dire avec son jugement & son flegme ordinaire, *Je ne suis pas surpris que l'Empereur Charles V. soit allé faire l'expédition de Tunis, parce que c'est le propre des Princes Guerriers de chercher les moïens de tirer leur épée; mais je ne puis pas comprendre qu'il ait si mauvaise opinion de la mienne, car il semble par un tel Traité, qu'il se persuade que je sois si simple que de le laisser long-temps joüir de ce Royaume; mais néanmoins je veux bien l'excuser, puis qu'il est demi Espagnol, & que le propre des Espagnols est de faire des Rodomontades de peu de durée.* En un mot, dans le même temps que toute l'Asie retentissoit des victoires de Soliman en Babilone, l'Afrique étoit remplie de celles de Charles V, avec cette différence toutefois qu'on disoit généralement, que *Tunis, & la Goulette ne valoient pas un seul quartier des cent de ceux de Babilone.*

Mot remarquable de Soliman.

Pendant que le Traité, dont il a été parlé, entre

Applaudisse-

mens dûs à Charles V.

entre Charles V. & Mulei Hassen, s'écrivoit, André Doria, le Marquis de Vasto, & les autres Capitaines de Mer, & de Terre mettoient ordre à l'embarquement, déja commencé depuis le 24. du mois, du butin, & des Esclaves; de sorte que le Traité fut à peine signé, & ratifié, que Charles V. s'achemina avec ceux de sa suite ordinaire, & avec le Nonce du Pape, & l'Evêque de Grenade, vers la Galére Capitane, accompagné du Roi de Tunis, sur quelques Galiotes, plus de deux miles dans la haute Mer, au bruit confus des salves, jointes au son des instrumens de Musique de Guerre, à la maniére des Maures & des Turcs, & aux acclamations que les Soldats, les Matelots, & les Nobles faisoient à l'Empereur triomphant, qui, comme nous le verrons au commencement du livre suivant, disposoit les moïens de s'attirer encore de plus grands applaudissemens. Et véritablement, toute passion mise à part, on peut bien dire que si jamais Roi, ou Empereur mérita des applaudissemens, j'entens des applaudissemens justes & bien fondez, ce fut Charles V. & si jamais aucun Prince mérita d'être blâmé, ce fut le Roi François I.

Monarchie Françoise loüée.

On ne peut pas nier que la Monarchie Françoise ne soit la plus auguste, la plus glorieuse, la plus victorieuse du Monde, & la plus renommée entre toutes les Puissances qu'il y ait jamais eû dans l'Univers, d'où vient que depuis plus d'un Siécle elle a porté elle seule, aussi bien que l'Empereur, le Tître de *Majesté*, pendant qu'on ne donnoit aux

aux autres Couronnes que celui d'*Alteſſe*. Chacun ſait, puis que toutes les Hiſtoires l'apprennent, que les Rois de France ont pluſieurs fois ſoûtenu l'Eſpagne, & l'ont empêché d'être entiérement ſubjuguée par les Maures. Qu'ils ont juſqu'à trois fois delivré l'Italie de l'oppreſſion des Barbares, retiré quatre fois le Siége Apoſtolique du bord du précipice; étendu le Chriſtianiſme dans pluſieurs Provinces d'Allemagne, où l'on n'en avoit qu'à peine oüi parler; & je dirai, non ſeulement remis & raſſûré, mais preſque établi l'Empire Romain plus glorieux que jamais; de ſorte que les plus ſages ne peuvent que ſe moquer lors qu'ils voient certains petits Miniſtres de Roitelets, aller ſe vanter avec des gens ſimples & ignorans, qu'ils ne veulent point ſe rencontrer avec les Ambaſſadeurs, & Miniſtres de France, pour ne leur point céder le pas. O *inſenſez!* quelle eſt vôtre vanité? Vos Rois, eû égard au mérite de leurs Couronnes, ne ſont pas, pour ainſi dire, dignes de tenir l'étrier aux Rois de France, lors qu'ils montent à cheval.

Mais je ne voudrois pas que dans les occaſions de ſemblables triomphes les François fiſſent comparaiſon de l'Empereur Charles V. avec le Roi François I. parce que ne diſcernant pas bien le mérite d'autrui, ils font tort au leur. Ce Roi ne fit jamais autre choſe que ſoûtenir les Luthériens en Allemagne, & ſe liguer avec les Turcs, pour opprimer & ruïner la Chrêtienté, & tout au contraire l'Empereur Charles V. épuiſa la bourſe de ſes Peuples, n'épargna aucune fatigue, & expoſa pluſieurs

Charles V. loüé, & François I. blâmé.

plusieurs fois, non seulement son Empire, mais sa propre vie même, aux plus évidens dangers, pour abbattre & opprimer les Ennemis du St. Siége, & de la Chrêtienté; & il est certain que si un autre Empereur moins vaillant & moins zélé eût en ces temps-là occupé l'Empire, Luther seroit allé à Rome, & Soliman à Paris.





LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE III.

Années 1535. & 1536.

SOMMAIRE

Du III. Livre de la II. Partie.

Declaration publiée par Charles V. sur la Flotte en faveur des Soldats morts, & estropiez à la guerre. Combien elle fut bénie, & applaudie. Elle est loüée comme l'action la plus digne d'un Prince Guerrier. Arrivée de Charles V. en Sicile. Avec quel triomphe reçû à Palerme. Il fait marcher devant lui en bon ordre tous les Esclaves Chrêtiens. Son depart pour

pour Messine. Il passe de là en Calabre. Il est bien reçû & caressé du Prince de Bisignano. La Princesse sa Femme va au devant de Charles V. à cheval en habit de Chasseuse: discours plaisant entr'Elle, & Charles. Modestie des Femmes, quelle elle doit être. S'il est permis à la femme de desirer l'homme, avec plusieurs observations sur cette matiére. Divers exemples qui prouvent que cela se peut faire, d'Endimione, de Didon, d'Attide, de la Reine de Seba, de Talistria Reine des Amazones. Charles V. part de Salerne accompagné du Prince, & de la Princesse de Salerne. Son arrivée à Naples. Comment on alla au devant de lui hors de la Ville. Complimenté par le Procureur de la Ville. Par d'autres encore, & quels complimens. Habit de Charles V. décrit. Il ne veut pas dispenser des réglemens contre le luxe. Ordre de la Cavalcade à son entrée dans Naples, décrit. Applaudissement quels. Officiers du Roïaume, comment ils comparurent. Comment Charles fut accompagné. Sa bonne mine à Cheval combien admirée: Grand concours d'Etrangers à Naples. Déclarations de l'Auteur. Entrée de Charles V. au milieu de la Ville. Premier Arc de Triomphe décrit. Combien ce premier Arc, dressé par la Noblesse, étoit admirable. Divers autres Arcs décrits. Charles V. reçoit avis de la mort de François Sforce Duc de Milan, & ses

ses ordres donnez sur ce sujet. Légats du Pape à Naples. Alexandre de Medicis déclaré Duc. Son mariage avec Marguerite Fille de Charles V. Age des Epoux disproportionné, & bons mots curieux sur cela. Avanture de Charles V. avec la Princesse de Bisignano. Son dit notable à un Prédicateur. Désordre arrivé entre le Viceroi de Naples, & le Marquis de Vasto, avec plusieurs observations. Division comment appaisée. Graces accordées par Charles V. au Peuple. Convocation du Parlement à Naples, & ses résolutions en faveur de l'Empereur. Duc de Savoye vient à Naples pour demander du secours à l'Empereur. Il le renvoïe content, & son depart pour Rome. Son Entrée solemnelle dans cette Ville. Où, & comment logé. Visites, & Conférences entre Lui & le Pape. Charles presse le Pontife pour la convocation du Concile. Il va au Consistoire. Le Discours qu'il y fait contre le Roi François. La Réponse du Pape à l'Empereur. Chagrin des Ambassadeurs François. Combien blâmé pour ce discours. Ils perdent le respect à Charles V. Grandes plaintes qu'en fait ce Prince. Charles, & Ambassadeurs également blâmez. Combien peu les Princes se soucient des calomnies. Raisons de cela. Observations sur le sac de Rome; sur le Triomphe de Charles V. Présens qu'il fait à Rome. Son départ de cette Ville. Le Peuple défend Charles V. Mariage de Jaques

ques V. d'Ecosse. Procedures de l'Empereur Charles pour l'Eglise de Malte. Obstination du Pape Clement VII. contre Bosius. Grand scandale qu'en reçoit la Chrêtienté. La Lettre de l'Empereur au Pape Paul III. sur les affaires de l'Evêche de Malte. Il fait menacer le Cardinal Ghinucci nommé à cet Evêché par le Pape Clement VII. La Lettre de l'Empereur Charles au Grand-Maître sur les intérêts de l'Eglise. Paul III. se trouve engagé dans les différends de Malte. Bosius fortifie son parti. Paul commence à se désister. Résout d'accommoder les différends.

Déclaration digne de loüange. A PEINE *Charles V.* se fut-il embarqué sur la Capitane de l'Armée Roïale sur Mer, qu'il fit publier à son de Trompe, sur le haut de la poupe, une Déclaration, par laquelle il promettoit de donner à chacun de quelque état qu'il fût, Haut, ou Bas Officier, simple Soldat, Fantassin, ou Cavalier, Capitaine, Matelot, ou Pilote, & même Forçat de Galére, une pension sa vie durant, proportionnée à la qualité de la condition & de la Charge de la Personne, & à la nature & au nombre de la Famille. Et outre cela d'assigner aux Veuves & aux enfans de ceux qui étoient morts en cette guerre soit par le fer, ou de maladie, une pension qui commenceroit à courir du jour même de leur mort. Dans le même temps (les ordres aïant été ainsi donnez) la même Déclaration fut publiée sur toutes les autres poupes des autres Vais-

Vaiſſeaux. Jamais on n'avoit entendu donner à aucun Prince, dans quelqu'autre occaſion que ce fût, de ſi grands applaudiſſemens que ceux qu'on oüit donner à l'Empereur Charles V. aprés la lecture de cette Déclaration. Ce ne furent que voeux & bénédictions en faveur de ce Prince, dont ils faiſoient tellement retentir les airs à l'envi, qu'on eût dit qu'ils avoient deſſein de s'étourdir, & de ſe rendre ſourds les uns les autres. Ces applaudiſſemens furent d'autant plus grands, que dans la même Déclaration il étoit ſpecifié, que Sa Majeſté Impériale donnoit ſa parole, de faire la même choſe à l'avenir, en faveur de tous ceux, de quelque Nation qu'ils fuſſent, qui le ſerviroient en d'autres guerres, particuliérement contre les Infidelles, & contre les Hérétiques.

Un Prince Guerrier, & qui ſe plaît à faire de grandes entrepriſes, ne ſauroit jamais trouver un meilleur moïen de ſe faire bien ſervir; c'eſt le vrai ſecret de trouver des ſoldats lors qu'on en veut faire des levées. Comment, je vous prie, les gens peuvent-ils être encouragez à aller s'enrôler ſous les enſeignes d'un Capitaine, lors qu'ils voïent les Soldats eſtropiez les uns d'une maniére, & les autres de l'autre, & tout-à fait hors d'etat de travailler, courir à milliers par les ruës, & mendier en temps de paix, aprés avoir eſſuïé les fatigues de la guerre, un morceau de pain pour l'amour de Dieu? Quelle honte n'eſt-ce pas à des Princes, & quelle bréche, à leur generoſité, mais à leur honneur, de laiſſer croupir & languir dans la derniére indigence & mi-

Obſervation.

misére, les personnes & les familles, non seulement des simples & malheureux Soldats, mais aussi des Officiers, qui sont souvent demeurez estropiez, aprés s'être dépoüillez du peu qu'ils avoient pour les bien servir à la guerre? Si les Princes ne veulent point avoir de l'honneur, qu'ils aïent du moins quelque conscience; s'ils ne se soucient pas du scandale qu'en reçoit le monde, qu'ils fassent quelque réfléxion sur ce qu'ils doivent à Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'une Déclaration si juste, si pieuse, si digne d'un aussi grand Empereur, qu'étoit Charles V. fut reçûë avec des applaudissemens si extraordinaires.

Charles V. arrivé en Sicile 1535.

L'Empereur fit voile avec un vent favorable vers la Sicile, & étant arrivé dans le Port de *Trapani*, il licentia les Vaisseaux Espagnols qui lui appartenoient, & ceux qui lui avoient été donnez par le Roi de Portugal son Parent, aussi bien que l'Escadre du Pape, commandée par Ursin; & il est certain que tous s'en retournérent chargez d'une trés-grande quantité de riches dépoüilles, & d'un bon nombre d'Esclaves des deux Séxes, sans compter les Esclaves Chrêtiens de leur propre Nation, pour les mettre en sûreté dans leur Païs. Outre cela l'Empereur envoïa à l'Imperatrice 50. trés-belles Esclaves Turques & Moresques, depuis l'âge de 6. ans, jusqu'à 20. & 50. Esclaves des plus beaux, aussi du même âge, pour en choisir pour elle le nombre qu'il lui plairoit, & en faire du reste des présens à ses Dames, & au Prince Philippe; il lui envoïa de plus une infinité

finité de choses rares & précieuses prises au sac de Tunis, & de *Bona*, & qui par l'ordre des Officiers Généraux avoient été reservées (comme il étoit bien juste) pour l'Empereur.

Ce Prince s'arrêta quatre jours à Trapani pour mettre ordre à toutes ces choses; & de là il passa par terre à Mont-Real, où il séjourna huit jours, à la priére de la Ville de Palerme, jusqu'à ce qu'on eût achevé de faire les préparatifs de l'Entrée que les Habitans de cette Ville ne pouvoient, ce semble, sans manquer de zéle, s'empêcher de faire à un Empereur, leur Monarque, qui retournoit victorieux & triomphant de ces Barbares, qui avoient été si long-temps leur fléau. Cette pompeuse entrée de l'Empereur dans cette Ville Capitale de ce Roïaume arriva le 13. de Septembre. La marche commença par les Esclaves Chrêtiens de ce Roïaume qui avoient été delivrez. Les femmes alloient les premiéres, quatre à quatre, ajustées selon leur âge, avec une Matrone à leur tête, laquelle portoit en sa main un grand Crucifix d'un beau travail. Les Hommes suivoient aussi quatre à quatre, selon leur âge, avec un Crucifix porté devant eux; & aprés avoir fait un tour dans les deux principales ruës, ils furent pourvûs de logement par les Hospitaliers, & le lendemain matin il fut donné à chacun, & à chacune (dépense à laquelle le Viceroi fit ensuite contribuer tout le Roïaume) ce qui lui étoit nécessaire pour se conduire dans le lieu de sa naissance. Pour retourner maintenant à la Cavalcade, il parut d'abord d'une manié-

Il entre en triomphe dans Palerme.

maniére admirablement belle à voir, cent Habitans armez comme des gens de guerre, mais tous vêtus de ſoye d'une même couleur, & preſque du même âge. Charles V. fut reçu à la porte, diſtante de cent pas, du Gouvernement de la Ville, ſous un Dais de brocard d'or parſemé d'Aigles à deux têtes. Quelques pas au delà du Dais, quatre des principaux Nobles de Palerme lui préſentérent, de la part de la Ville, un Cheval, dont les harnois & les ornemens furent eſtimez cent mille écus, de ſorte que Charles V. étant deſcendu de deſſus le ſien, & monté ſur celui-ci, les mêmes Gentilshommes lui tenant l'étrier & la bride, il fit préſent du ſien à ces mêmes Seigneurs, les priant de tirer au ſort à qui il appartiendroit. Il fut ainſi ſolemnellement conduit dans la Catédrale, où aprés une courte priére, il jura ſur le Miſſel la conſervation des priviléges de la Ville, & du Royaume, & enſuite il fut de la même maniére accompagné, parmi une multitude innombrable de peuple, au ſuperbe Palais de Guillaume *Ajutamichriſto*, richement meublé; rencontrant par tout en ſon chemin divers Arcs de triomphe.

Part pour Meſſine.

Charles V. ſéjourna à Palerme, pour recevoir les Ambaſſades des Villes & autres lieux, & pour mettre en ſa perfection ce Gouvernement, durant l'eſpace de 30. jours entiers, pendant leſquels ce ne fut que jeux, joûtes, & bals, & il témoigna ſur tout ſe plaire aux bals, pour leſquels on ne lui avoit pas remarqué juſqu'à lors une grande paſſion; il ſe fit même quelque plaiſir de rendre le ſoir

aſſez

assez tard, environ à 2. heures de nuit (parce qu'il emploïoit le jour aux affaires) incognito quelque visite courte, aux principales Dames & aux plus belles, *avec plusieurs desquelles* (écrit Bagni) *s'il ne fut pas chaste il fut au moins sécret, & discret* Aïant ensuite déclaré Viceroi de ce Royaume Don *Ferrand Gonzague*, il partit pour Messine, où il fut aussi reçu avec beaucoup de pompe, & magnifiquement régalé, mais il ne s'y arrêta que cinq jours: Résolu d'aller à Naples par terre, il passa à Reggio, où aïant fait débarquer les Esclaves Chrêtiens Italiens (les autres avoient déja eté envoyez à Marseille, en Sardaigne, & dans l'Ile de Corse) il envoya le reste de ses Vaisseaux à Genes.

Il passa tout droit par la Calabre Citerieure, & Ultérieure, trouvant par tout de grandes foules de gens, mais sans s'arrêter en aucun lieu, si ce n'est trois jours à Cosence, où *Pierre Antoine Sanseverin* Prince de Bisignano, vint avec un Cortége de plus de cent Gentilshommes richement vêtus, le prier de vouloir aller prendre, pendant quelques jours, le plaisir de la Chasse dans les Forêts voisines de cette Ville. Chales V. informé que ce Prince, qui avoit environ 56. ans, avoit épousé depuis deux seulement une jeune Princesse de 22. douée de tant de perfections & de graces, qu'elle pouvoit passer pour la plus parfaite Beauté du Siécle, l'Empereur, dis-je, averti de cela n'eut pas de peine à accepter l'invitation qui lui étoit faite; il se rendit volontiers à Bisignano, où il fût reçû avec une

Reçu à Bisignano.

une magnificence Royale; la Princesse étant allée au devant de lui, habillée en Chasseuse & à cheval, d'une propreté à enchanter, & accompagnée de Chasseurs, & de Chasseuses; & le soir elle lui donna le bal, tout composé de Chasseurs, & de Chasseusses. Le lendemain matin, Charles V. alla rendre visite à la Princesse dans son Apartement, & aïant fait couler dans le discours ces paroles, *Ma belle Princesse, je voudrois que Monsieur le Prince eût une femme plus vieille, & vous un Mari plus jeune*, la Princesse lui répondit, *Vôtre Majesté est jeune, & Empereur, pour y remedier.* Charles V. passa quelques jours à Bisignano, plus avec la Princesse, qu'avec le Prince, qui fut créé Chevalier de la Toison, & mis en possession d'une grande étenduë de Païs, jusqu'aux murailles de Cosence. L'Empereur étant ensuite parti, le Prince, & la Princesse le suivirent pour l'accompagner jusqu'à Naples, la Princesse allant souvent en Litiére avec Charles V. de sorte que si ce Prince ne l'eût pas pour Favorite, il ne manqua ni à l'un, ni à l'autre. Je dirai en son lieu ce qui arriva de plus à Naples.

Modestie des femmes. 1535. Quantité d'Auteurs ont parlé de ces amours de Charles V. avec Dona Catherine Princesse de Bisignano, les uns plus, les autres moins; mais *Gaugi* qui vivoit en ce temps là, & qui a écrit les *Jalousies du Mariage*, blâme fort cette Princesse, comme une personne qui renonçant à toute pudeur emploïa toutes les ruses, & toutes les actions lacives dont elle pût s'aviser, pour se faire aimer de Charles V. qui, selon cet Ecrivain, fut plûtôt recherché &

& sollicité, qu'il ne rechercha & sollicita. Mais quand cela seroit, comme je n'ai pas de peine à me le persuader, pourquoi s'en étonner tant ? La femme a plus de raison de désirer l'homme, que l'homme de désirer la femme. Il semble qu'il ne convient pas à la modestie du sexe de faire les premiéres avances en matiéres d'amourettes ; d'où vient qu'il y a une infinité d'Auteurs qui ont écrit, que le Poëte doit toûjours représenter la Femme comme résistant à l'Amant, & la peindre non seulement difficile, & sévére, mais en quelque maniére cruelle, afin de faire davantage éclater en elle l'honnêteté, & la pudeur. Mais, à le bien prendre, c'est une loi à laquelle l'homme assujettit la femme, par un principe d'intérêt, ou de jalousie, car pour la Nature elle inspire de tout autres sentimens.

Si la femme doit appéter l'homme.

Aristote le Prince des Philosophes écrit que *la matiére apéte la forme, comme la femme apéte l'homme.* Voilà une Loi plus naturelle. Ainsi la femme, parce qu'elle est elle même un Etre incomplet est poussée par la nature à ne pas cacher à l'homme l'amour qu'elle a pour lui. En effet, la principale fin pour laquelle l'homme est fait, n'est pas proprement pour s'adonner à l'amour (quoi qu'il n'y en ait que trop qui en abusent) il y a d'autres fins plus nobles pour lesquelles il est né, savoir, de cultiver la terre, de maintenir la Societé Civile, de tenir les rênes du Gouvernement, de faire valoir les trafics, & les commerces, de voïager par mer, & par terre, d'apprendre tous les mêtiers, & les arts tant

tant libéraux, que mécaniques. Mais à bien considérer la femme il semble qu'elle ne soit au monde pour autre chose que pour se faire aimer, puis que c'est de ses amours que dépend la conservation du Genre-humain; d'où vient que la femme d'un grand Patriarche se voïant stérile, crioit tous les jours à son Mari: *Da mihi liberos, alioquin morior*, donne moi des enfans, autrement je suis morte. De là est venu l'usage de permettre aux femmes tous ces ornemens excessifs, & tout ce luxe, qui sont autant de langues par lesquelles elles demandent tacitement, mais éloquemment & efficacement aux hommes, d'avoir pour elles de la tendresse & de l'amour. Je ne parle pas ici de cette passion d'amour effrénée, à laquelle se sont laissées dominer, à leur honte éternelle, quelques Femmes, comme une *Semiramis* qui se déclara amoureuse de son propre Fils, d'une *Pirrha* qui témoigna à son Pere qu'elle étoit éprise d'amour pour lui, d'une *Agrippine* qui proposa effrontément à l'Empereur son fils de lui servir d'amant; d'une *Medée*, d'une *Ariane*, d'une fille du Roi de *Megare*, & de je ne sai combien d'autres.

Exemples, qu'elle peut le faire. 1535.

Je parle de certaines amours qui pourroient être plus naturelles, étant certain que si cette passion n'est pas tout à fait permise, elle est au moins fort excusable dans les femmes, d'autant plus qu'elle est autorisée par l'exemple des Déesses mêmes, qui n'ont pas fait façon de se déclarer amoureuses de quelques jeunes hommes, comme la Lune d'*Endimion*, Venus d'*Adonis*, Cibele d'*Attis*, &

& tant d'autres. Quand l'amour d'une femme a pour objet une personne qui le mérite, si les Critiques ne peuvent l'approuver & le loüer, du moins l'humanité ne peut s'empêcher d'y compâtir. Qui n'excusera pas *Didon* d'avoir découvert sa flamme amoureuse au grand Prince Troyen, qui l'avoit allumée dans son ame? *Isiphile* d'avoir tâché d'enflammer le fameux Jason de ses feux? *Penelope* qui témoigna une si tendre & si forte passion à Ulisses? & *Sapho* la Poëtesse qui se rendit si amoureuse de ce beau jeune homme qui par sa cruauté, & par ses mépris lui causa une mort tragique?

Quelqu'un pouroit, peut-être, me repliquer, que les hommes, qui doivent être comme les Anges Gardiens de la modestie & de la chasteté des femmes, sont obligez de les détourner prudemment de ce penchant qu'elles peuvent avoir à l'amour, & de tâcher de les guerir de cette folle & dangereuse passion. Et pourquoi le faire, si c'est leur intérêt d'en profiter? Salomon qui a donné tant de beaux & sages enseignemens, regarda, peut-être, dédaigneusement la Reine de Seba, qui s'étant renduë, je ne sai de quelle maniére, amoureuse de lui, vint du bout du monde pour le trouver? Tout au contraire, il la reçût avec de grands honneurs, lui fit des caresses extraordinaires, & la renvoïa avec des marques sensibles de sa sagesse humaine, dont il lui fit plusieurs leçons, si l'on en croit quelques Historiens. *Talistre* Reine des Amazones, vint aussi trouver Alexandre le Grand à son retour d'Hircanie

Autres encore.

canie, comme le rapportent Plutarque, Onéſicrite, Diodore, & autres; & ſi l'on ajoûte foi à ce qu'en dit Gaudence dans ſa Vie, étant devenuë éperdûment amoureuſe de ce Conquérant elle vouloit avoir de ſa lignée. Aléxandre la chaſſa-t-il comme une franche éfrontée? Nullement. Il lui fit un acceüil civil, & galand, & la retint 13. jours entre ſes bras avec beaucoup de tendreſſe. Quelle merveille ſeroit-ce donc qu'une Princeſſe de 22. ans, jointe par un fâcheux mariage avec un Mari de 56. eût d'elle même conçu de l'amour pour un auſſi grand Heros qu'étoit Charles V. Prince bien fait de ſa perſonne, alors à la fleur de ſon âge, & au plus haut point de ſes victoires & de ſes triomphes? Et pourquoi s'étonner qu'un ſi grand Triomphateur ſouffre qu'une ſi rare Beauté triomphe de ſon cœur en certains momens de repos & de délaſſement? Paſſons à autre choſe.

A Naples. 1535. Charles V. arrivé prés de Naples le 22. de Novembre, s'arrêta dans un petit village, appellé *Pietra bianca*, juſqu'à ce que tous les préparatifs fuſſent faits pour la Cavalcade, & il logea au Palais de Bernardin Martorano Noble Coſentin, & le plus conſidérable de tout le Païs, où il demeura trois jours. Enſuite le Jeudi 25. jour de Ste. Catherine, fut deſtiné à cette ſolemnelle Cavalcade, pour laquelle Naples fit les plus ſuperbes préparatifs, ſans avoir égard à la dépenſe qui fut infinie, faiſant bien voir qu'elle étoit véritablement la Capitale des Capitales de Charles V. Les Sindics des Seggi (Aſſemblées de la Nobleſſe) ſortirent les premiers au devant de

de lui, & l'on eut ſoin de choiſir les plus riches, & les plus puiſſans Barons du Royaume, afin que chacun d'eux pût de ſon côté paroître avec une magnificence Royale ; ils furent au nombre de cinq, dont le Chef fut Ferrand Sanſeverin Prince de Salerne, vêtu d'un manteau de velours, avec une nombreuſe & ſuperbe livrée, ſuivi de 12. Elus, ſix de la Nobleſſe, & ſix du peuple, chacun avec ſa livrée particuliére; outre les Enſeignes de la Ville; ils étoient précédez de 12. Portiers, & de 12. Trompettes de la Ville, avec leurs Caſaques ordinaires, mais toutes neuves; enſuite venoient 30. Nobles, ſix par chaque Aſſemblée, tous montez ſur des Chevaux richement harnachez, & entourez chacun de ſa livrée.

On va au devant de Charles V. hors de la Ville.

Ils partirent tous de la Place de St. Laurent, où ils s'étoient mis en ordre, & étant ſortis par la porte *Capoana* ils rencontrérent l'Empereur auprés du *Poggio Reale*, & étant tous à l'inſtant décendus de Cheval, ils embraſſérent les genoux à ce Prince, qui demeura à Cheval, aprés quoi Annibal de *Capoa*, Procureur de la Ville, lui parla en ces termes, uſitez en ces temps-là. *Trés-Invincible Majeſté, & Sacrée Puiſſance Catholique. La conſolation, & la joie que vôtre trés-fidelle Ville reçoit aujourd'hui de vôtre glorieuſe venuë, ſont ſi grandes, qu'il n'eſt pas poſſible de les concevoir, ni de les exprimer. Nôtre Seigneur vueille, s'il eſt ainſi convenable pour ſon ſaint ſervice, que ce ſoit pour la conſervation de Vôtre Perſonne ſacrée, l'agrandiſſement de vôtre trés-fidelle Etat, le bien de vôtre trés-fidelle Ville en particu-*

particulier, & l'avantage de tous les trés-fidelles Peuples de vôtre Royaume. L'Empereur, quoi qu'il parlât trés-bien Italien, lui répondit néanmoins en Espagnol en ces mots. *Non meno tomo yo plazer por ver tan buenos, y leales Vassallos*, je ne prens pas moins de plaisir à voir tant de bons, & fidelles Vassaux. On crut que Charles V. qui n'étoit pas Espagnol, & qui parloit fort bien Italien, avoit répondu en langue Espagnole aux Députez d'un Royaume en Italie, avec quelque dessein, savoir pour leur faire connoître que ce Royaume dépendoit de la Couronne de Castille, ce que ses Successeurs ont toûjours affecté de faire dans toutes les occasions, & souvent avec des maniéres propres à la fierté & à la hauteur Espagnole.

Compliment. 1535. En suite *Don François Caraffe* s'étant approché, lui présenta à genoux deux Clefs d'or, au nom de tous les Habitans, & les accompagna des paroles suivantes. Trés-Invincible, Sacrée & Catholique Majesté; *Vôtre trés-fidelle Ville a conservé ces Clefs, pour les remettre à vôtre Majesté, comme à son Seigneur & à son Roi.* Cela dit, Caraffe lui baisa la main droite avec laquelle il reçut les Clefs, qu'il lui rendit sur le champ, en disant, *Estas claves stan bien guardadas, en poter d'esta mia fedelissima Ciudad*; ces clefs sont bien gardées, étant entre les mains de ma trés-fidelle Ville. Caraffe s'étant retiré, Antoine Macedonius un des Elus du Peuple, s'avança, & présenta à l'Empereur au nom de la Ville le Prince de Salerne, élû nouveau Sindic pour cette fonction, se servant à genoux des paroles qui suivent

vent, quoi que le Sindic demeurât debout: *Trés-invincible Majesté Catholique, Vôtre trés-fidelle Ville a créé, avec un applaudissement universel, son Sindic, le Seigneur Don Ferrand Sanseverin, Prince de Salerne, que je présente, en son nom, à vôtre Majesté, afin de l'accompagner & de la servir dans cette joïeuse journée de son Entrée dans cette Ville, durant tout le temps qu'il lui plaira de l'honorer de sa trés-glorieuse présence.* Charles V. répondit, *yo lo tomo à mucho plazer*, j'en suis trés content; & incontinent aprés l'aïant fait monter à cheval il le mit à sa main gauche. En même temps les Elus de la Ville, aprés avoir fait une profonde revérence remontérent à Cheval, précédant les Barons du Roïaume.

Charles V. étoit monté sur un trés beau Cheval Maure, avec la Selle, la bride, & les autres Harnois d'un travail d'une delicatesse & d'une beauté extraordinaire, aussi-bien que d'un trés-grand prix, n'y aïant par tout que des broderies d'or, relevées en bosse, & garnies de diamans, de perles, & autres pierres précieuses. Il étoit vêtu d'un Just-au corps de velours violet trés-fin, avec un haut de chausse, & des bas blancs, & un Chapeau de Velours à la mode Allemande, orné d'un fort beau plumet; & il portoit pendant sur sa poitrine le Collier de la Toison d'or, où brilloient plus de cent gros Diamans. Il ne voulut point paroître avec des habits plus magnifiques & plus riches, pour faire voir qu'il étoit le premier à se conformer au Reglement, qu'il avoit fait renouveller trois ans auparavant sous peine de bannissement,

Comment Charles V. étoit vêtu.

sement, sur la maniére de s'habiller dans ce Royaume.

Régle-ment. J'ajoûte ici que les Syndics de Naples aïant reçû l'avis que Charles V. venoit dans cette Ville, lui écrivirent aussi-tôt pour supplier Sa Majesté de vouloir dispenser, au moins pour trois mois, de ce rigoureux Réglement des habits : mais l'Empereur leur avoit répondu; *qu'il n'entendoit pas qu'il fût violé pour une heure seulement, & que la bonne grace d'un habit modeste, jointe à un cœur gai, valoit mieux que les vêtemens les plus magnifiques, & contribuoit beaucoup à une bonne économie.* En effet, il est certain que les Barons de ce Roïaume, superbes de leur naturel, & toûjours pleins d'envie & d'émulation les uns contre les autres, se seroient ruïnez sans un tel frein, & il n'y auroit point eû assez pour eux de tous les brocards d'or, & d'argent qui se font à Florence, à Lucques, à Genes, & à Paris même, Villes qui se trouvérent toutes frustrées des grandes espérances qu'elles avoient conçûës à cet égard, jusqu'à établir dans cette vûë de nouvelles Manufactures.

Ordre plus circonstantié de la Cavalcade, 1535. C'est ainsi que le rapporte *Summonte*, auquel j'ai cru devoir me conformer beaucoup, en ce qu'il décrit plus particuliérement de cette entrée solemnelle que l'Empereur Charles fit dans Naples, n'aïant trouvé aucun autre Ecrivain plus exact, & qui se soûtienne mieux que lui dans le récit de cet événement. En un mot, la pompe pour être modeste à l'égard des habits, & des ornemens, n'en fut pas moins superbe, ni moins majestueuse pour ce qui concerne l'ordre qui y fut ob-

servé,

servé, & la qualité des personnes qui s'y trouvérent. Comme Charles V. mit le pied sur le seüil de la porte de la Ville, on oüit joüer toute l'Artillerie, le Canon de la Ville répondant à celui des trois Châteaux, & au bruit des acclamations des peuples, qui s'y mêlerent, & qui ne cessérent jusques bien avant dans la nuit, quoi qu'il y eût une foule épouvantable de gens, qui crioient, *Vive l'Empereur Charles, vive le Triomphateur des Barbares, vive nôtre trés-glorieux Monarque.* Outre cela il y avoit dans tous les balcons du Palais une infinité d'Instrumens de musique, qui formoient des concerts trés-mélodieux. Comme je m'assûre qu'une description plus exacte de cette Cavalcade, ne peut que faire du plaisir au Lecteur, j'en continuerai l'ordre d'une maniére plus circonstantiée.

Cinquante *Continuovi* ordinaires alloient devant, suivis des Capitaines des Places, au nombre de 40. & ceux-ci des dix *Consulteurs*. Ensuite paroissoient, selon leur rang, les Barons du Roïaume deux à deux, montez sur de superbes Chevaux, jusqu'au nombre de 230. en y comprenant les Barons, les Marquis, les Comtes, & les Ducs, aprés lesquels venoit le Prince de Bisignano au milieu des deux Princes de *Sulmona*, & de *Stigliano*, chacun precédé, & suivi de plus de 40. Estafiers de sa livrée. Derriere eux marchoient 12. Trompettes portant la Livrée de la Ville, & 12. Fifres, qui faisoient tous ensemble un concert fort agréable de leurs instrumens. Aprés eux alloient les 4. Massiers de la Ville, à cheval, la tête nuë, avec des bâtons Continuation.

bâtons d'argent, garnis des Armes du Roïaume, derriére lesquels venoient les Elus du Peuple, suivis des sept Grands Officiers du Roïaume, vêtus de ras blanc, avec de longues Robes d'Ecarlate, & montez sur de trés-beaux chevaux. Ceux qui exerçoient ces Charges en ce temps-là, étoient Don Ferrand Spinello grand *Protonotaire*, Don Ferrand Cardone Duc de Somma, *Grand Amirante*; Don Antoine Grattinaria Comte de Castro, *Grand Chancellier*, Don Ascanio Colonna, *Grand Connêtable*, Don Ferrand Sanseverin, Prince de Salerne, *Grand Confalonier* (le Fils de ce dernier, qui en qualité de Sindic alloit avec Charles, occupoit la place de son Pere) portant en sa main l'Etendard du Roïaume, avec 24. Habitans armez tout autour. Don Alphonse Piccolomini, Duc d'Amalfi, *Haut-Justicier*, Don Carlos de Guevara, Comte de Potenza, Grand Senêchal; ces deux derniers ne s'y trouvérent pas en personne. Aprés venoient *Pierre Loüis Farnese* Duc de Parme, magnifiquement vêtu, n'étant pas sujet au Réglement, & à son côté Don *Pierre de Tolede*, Viceroi de Naples.

Charles V. paroît.

Enfin paroissoit l'Empereur sous un Dais, aïant à sa gauche le Prince de Salerne, comme il a été dit, & devant lui, aussi à cheval, Don Alphonse d'Avalos, le vaillant & fortuné Marquis de Vasto, qui en vertu de sa Charge de Chambelan portoit en sa main l'épée nuë. Le Dais tout pur d'or, & d'un travail extrémement délicat & beau, mais simple & leger, afin qu'il fût moins pésant, étoit porté par les 30. Nobles des cinq Seggi, magnifi-

gnifiquement vêtus, tête-nuë, & chacun portant son bâton de bois doré. Autour de l'Empereur marchoient 4. Nobles un pour chaque étrier, & deux qui soûtenoient la bride, tous nû-tête. Immédiatement aprés l'Empereur, venoit à Cheval le Capitaine des Gardes, entouré de cent Halebardiers, & d'autant de Mousquetaires, tous habillez de neuf. Ils étoient suivis des Conseillers d'Etat, des trois Régens du Conseil du Collateral, du Président, & des Conseillers du Roi au Conseil de Sainte Claire, du Lieutenant, & du Président de la Chambre Roïale, & des Officiers de la grande Cour de la *Vicairie*, avec leurs Habits de Cérémonie, trois à trois, à cheval.

Quoi que toute cette Cavalcade fût pompeuse & éclatante, néanmoins on ne pouvoit s'empêcher d'attacher sur tout ses yeux sur la Majesté du Triomphateur, qui effectivement avoit une bonne mine digne d'être admirée, tout concourant à la relever dans ce grand Monarque, la gayeté du visage, qui sans rien diminuer de la gravité, & de la Majesté convenable, laissoit voir à ceux qui le regardoient, des marques de cette douceur & de cette affabilité dont son ame étoit remplie; la vigueur de son âge, laquelle étoit d'autant plus forte & robuste, qu'il n'étoit qu'au commencement de sa virilité: un regard fier, & hardi, mais sans avoir rien d'affreux ni de terrible; un visage bien fait, & bien formé, avec une juste & belle disposition de toutes les parties de son corps, d'autant plus qu'à cheval on ne voioit pas sa taille, qui n'étoit *Sa bonne mine.*

toit guére au dessus de la médiocre.

Grand concours.

Je veux ajoûter ici, (aussi bien ne reste-t-il plus aucune mémoire, d'aucun triomphe si grand, depuis ceux des Romains) avant que de passer outre, que la renommée d'une entreprise si glorieuse, la grandeur & la splendeur d'une Ville si Royale, & les avis du superbe triomphe dont on faisoit les préparatifs dans cette Ville, excitérent la curiosité de toute l'Italie, & même des Etrangers les plus éloignez ; qui, sans avoir égard à la dépense, accoururent à Naples, en si grande affluence, qu'on fit compte qu'en ce jour-là il se rencontra dans cette Ville plus d'un million d'Etrangers de l'un & de l'autre Séxe. Ce qui donna lieu à ce bon mot, *Carlo havea Spopolato l'Europa d'Armi, acciò lo vedesse ben armato l'Africa, al présente Spopola l'Italia d'huomini, per andare a vederlo triomphante in Napoli. Charles V. avoit denué l'Europe d'Armes, afin que l'Afrique le vît bien armé, & présentement il dénüe l'Italie d'hommes, pour aller le voir triomphant à Naples.* Mais la Pasquinade fut encore plus curieuse à Rome, où Pasquin aïant été représenté sans souliers & interrogé par son Camarade Marforio, pourquoi il alloit ainsi, il lui répondit, *Perche non vi sono Calzolari per farmi scarpe, essendo tutti andati in Napoli al Triompho del Imperador Carlo. Parce qu'il n'y a pas de Cordoniers pour me faire des souliers, étant tous allez à Naples, pour voir le triomphe de l'Empereur.*

Déclaration de l'Auteur.

Le commun Proverbe dit, *Que ce qui est bon, de quelque part qu'il vienne, est toûjours bon.* Pour dire la vérité, je trouve qu'aprés avoir

avoir vû dans cette Vie d'un si grand Empereur, avec toutes les particularitez les plus convenables, le succez d'une des plus glorieuses entreprises, en son espéce, qu'aïe jamais faite, & exécutée dans les siécles passez l'Armée la plus aguerrie, si toutefois il s'en est jamais vû aucune qui le fût plus que celle-ci; aprés, dis-je, une expédition si circonstantiée, qui est, sans contredit, le plus héroïque, & le plus éclatant de tous les exploits d'un si puissant Empereur, il semble qu'il soit d'une nécessité indispensable de faire une exacte description du triomphe que méritoit un si illustre Triomphateur, tant pour embellir cette histoire, qu'à cause de la liaison naturelle qui se trouve entre les matiéres. Véritablement Charles V. avoit déja triomphé à Palerme, mais son triomphe dans cette Ville ne fut qu'un essai, & une copie, en comparaison de celui de Naples, lequel fut comme l'original. De plus, entre tous ceux qui ont parlé de cette entrée de l'Empereur dans Naples, & qui l'ont décrite, je n'en ai trouvé aucun (comme je l'ai déja observé) qui l'ait circonstantiée avec l'exactitude, & l'élégance qu'elle mérite, excepté *Summonte*, qui s'en est dignement acquité; c'est pourquoi le Lecteur ne trouvera pas étrange que desormais je suive entiérement cet Auteur, jusqu'à la fin de la description de cette solemnelle Cavalcade, & des superbes Arcs de Triomphe.

Charles V. ainsi entré solemnellement par la porte Capoana, non sans beaucoup de peine & d'embarras, à cause de la grande confusion

Charles V. entre dans la Ville, &

Arc de triomphe

confusion de peuple, élevant un peu les yeux vers la Ville, il témoigna voir avec plaisir un Arc de Triomphe extrémement haut, & magnifique, mis dans sa derniére perfection, Sa hauteur étoit de cent pieds, sa largeur de quatre-vingt-dix, & sa grosseur de cinquante. Il y avoit à sa Façade trois portes; dont celle du milieu étoit de six pieds plus haute que les deux autres des côtez, à l'un & à l'autre desquels il y avoit encore une petite porte qui répondoit au deux autres. Devant il y avoit vers l'Orient huit colomnes, posées sur quatre bases, ou Piedestaux, lesquelles paroissoient être de porfire, avec des Châpiteaux dorez. Sur la premiére Base étoit représenté un amas confus de toutes sortes d'armes de Mer, auquel on avoit mis le feu, c'est-à-dire des rames mises en piéces, des Mâts de Vaisseaux rompus, des Navires brisez, des éprons de Galére, des piéces de Gouvernail & de mâts, avec l'Inscription, ou la Devise qui suit.

Ex Punico vota elapsa.

C'est à dire.

Les succez de la Guerre d'Afrique, & la victoire qui en a été remportée, satisfait, & surpassent les vœux & les desirs du Public.

Sur la seconde Base à main droite, étoit une Femme accablée de tristesse, & poussant des soupirs, attachée à un arbre, au côté de laquelle étoit couché un vieux Dieu des Eaux, aussi fort triste, dit *Braguda*, Fleuve d'Afrique, sans guirlande: La Femme signifioit l'Afrique, avec ces paroles.

Fletus tibi solatia Cæsar.

Qui

Qui veulent dire.

O Empereur vainqueur, nos pleurs & nos gémissemens, sont pour toi, & pour les tiens, une source de plaisir & de joïe.

Sur la troisiéme Base à gauche, étoient quelques Brebis blanches, couronnées de lauriers, avec une écharpe noire au milieu, devant un Autel de Sacrifice, où étoient gravez ces mots.

Zephiris, & reduci Fortunæ.

Ce qui veut dire.

Sacrifice aux Zephirs qui ont heureusement conduit l'Armée Impériale en Afrique, & à la Fortune qui lui a procuré un heureux & victorieux retour.

Sur la quatriéme & derniére Base étoient en un monceau des Armes Africaines qui brûloient, comme des Arcs, des fléches, des trousses, des Javelots, des Turbans, & des Corcelets de fer, avec cette Inscription.

Jam toto surget Gens aurea mundo.

C'est-à-dire.

Nous ne sommes plus bonnes qu'à être brûlées, puis qu'une nouvelle Nation Impériale & illustre naît au monde.

Sur les corniches de châque couple de Colomnes, tout au haut, il y avoit quatre Colosses, l'un du grand Scipion l'Affricain, l'autre de l'Invincible Jules-César, le troisiéme du grand Aléxandre de Macedoine, & le dernier du vaillant Annibal de Carthage. Les deux premiers étoient placez au milieu, Jules César à la droite, & Scipion à la gauche, & aux pieds de chacun on avoit mis une inscription. Celle d'Annibal étoit telle:

Victo mihi gloria Victor.

Qui signifie.

O Empereur, il me fut aussi glorieux d'avoir été vaincu par le Romain Scipion, qu'il l'est aujourd'hui à l'Afrique de pouvoir se vanter d'avoir été domptée par Toi qui surpasse Scipion.

Celle de Jules César étoit:

Nostræ spes maxima Romæ.

Qui signifie.

O grande espérance de nôtre Rome, celui qui en est aujourd'hui Empereur, étant à juste titre beaucoup plus illustre que moi César ne l'ai jamai été.

Celle de Scipion étoit renfermée en ce peu de paroles.

Decentius Africæ nomen.

Ce qui veut dire.

Quoi que je porte, ô Empereur, le surnom d'Africain, il ne t'est pas moins dû qu'à moi, puis que si je vainquis & subjuguai Carthage, ce ne fut qu'aprés un long & grand carnage des Romains, & des Italiens, mais tu as vaincu & dompté une autre Carthage, savoir Tunis, en trés-peu de temps, sans aucune perte, & presque sans aucune effusion du sang des tiens.

Celle d'Alexandre le Grand étoit énoncée en ces termes:

Quantùm Colles præcellit Olimpus.

C'est-à-dire.

O glorieux Empereur, qui n'és pas moins grand ni moins élevé que le Mont Olimpe, dont la hauteur semble toucher le Ciel; & cela pour l'heureuse victoire que tu as remportée

portée en si peu de temps contre tant d'ennemis.

Aprés cela il y avoit sur tous quatre ensemble cette Inscription.

O *Lux tu nostri, Decus, & gloria Mundi.*

C'est-à-dire.

Tu es la gloire, & la Lumiére, non seulement de nôtre Ville, mais aussi de tout le Monde.

Dans la même face étoient cinq Tableaux, dans quatre desquels étoit représentée l'Expédition d'Afrique, avec la prise de la Goulette, & de Tunis, & la fuite de Barberousse; au milieu étoit placé le plus grand de ces Tableaux, lequel contenoit la dédicace de l'Arc de Triomphe à Sa Majesté Impériale, dédicace qui étoit énoncée dans les termes qui suivent.

Dédicace de l'Arc de Triomphe.

Imp. Cæs. Carolo V. Augusto, Triumphatori Feliciss. Ottomanicæ Præfecto Classis Terrâ, Marique profligato, Africæ Regi tributo indicto, restitutis XX. Captivorum millibus, receptis maritimis oris, undique prædonibus expurgatis: Ordo, P. Q. Neapol.

Ce qui veut dire.

La Noblesse, & le Peuple de Naples ont érigé cet Arc à l'honneur de Charles V. Auguste Empereur, Triomphateur trés-heureux de la fureur Ottomane, aprés avoir mis en déroute, & défait les Armées de Mer, & de Terre, des Ennemis, avoir rétabli l'Afrique, imposé un Tribut à son Roi, donné la liberté

berté à 20. mille Esclaves Chrêtiens, & netteïé toutes les Côtes de la Mer de Corsaires.

Derriére le dit Arc, qui regardoit la Ville, il y avoit d'autres Colomnes sur autant de Bases; sur la premiére desquelles il y avoit quantité de Trompettes, de Lances, & de halebardes toutes entortillées de laurier avec l'inscription suivante:

Sint omnia Læta.

Que la guerre soit désormais changée en une douce & profonde paix, & que tout soit rempli d'allégresse & de joïe, pour la victoire de l'Empereur

Sur la seconde Base il y avoit une Tête de Lion avec les yeux ouverts, & affreux dans un Bouclier, lesquels répréséntoient la valeur de l'Empereur, avec cette Inscription:

Terreat Austriades, & primus, & ultimus Orbis.

Ce qui veut dire.

La valeur de l'Empereur est la premiére, & la derniére du monde.

Sur la troisiéme Base, il y avoit un Sacrifice qui se faisoit sur le Mont de Vulcain, avec des Sarmens verds, & avec cette Inscription:

Spondet majora peractis.

Qui signifie.

On te promet, ô Vulcain, de plus grands sacrifices, aprés les autres victoires qui ne peuvent manquer de suivre celles-ci.

Sur la derniére Base il y avoit plusieurs Chardons, avec cette Inscription:

Quo-

Quocumque loco.

C'est-à dire.

De même que le Tournesol de quelque maniére que ce soit qu'il se tourne, regarde vers le ciel, ainsi l'Empereur sera victorieux dans toutes ses entreprises, contre quelque homme, & en quelque lieu que ce soit.

Sur le haut des autres il y avoit quatre autres colosses, de quatre Empereurs de la Maison d'Aûtriche, savoir, Rodolphe, Albert, Frederic, & Maximilien, aux pieds de chacun desquels il y avoit une Inscription. Celle de Rodolphe contenoit les paroles que voici:

Generis lux unica nostri.

C'est à dire.

O Empereur, unique gloire de nôtre Race.

Celle d'Albert étoit exprimée en ces mots:

Majoribus majus decus ipse futurus.

C'est-à dire,

O Illustre Empereur, tu feras honneur aux plus grands Princes mêmes.

Celle de Frederic, portoit:

Attollet nostros ad Astra Nepotes.

Qui veut dire.

Celui-ci élevera nos neveux, & ses Enfans jusqu'aux Cieux.

Celle de Maximilien, disoit:

Sic Pelea vicit Achilles.

Ce qui signifie.

Comme le grand Achilles vainquit Pelia Fils de Neptune, ainsi tu as vaincu l'Afrique.

Ensuite il y avoit un vers commun à tous, que voici,

Hanc

Hanc decet Imperii frena tenere Domum.

Qui signifie.

Cette Maison est véritablement digne de tenir les rênes de l'Empire.

Dans quatre des cinq Tableaux qui étoient au dessus, étoient représentez les illustres exploits de Hongrie, & la victoire de Vienne. Et dans le plus grand Tableau du milieu il y avoit une Dedicace à l'Empereur, énoncée en ces termes:

Cæs. Carolo V. Potentissimo Imperatori, Religione Aug. Justitia maximo, Indulgentiâ Victori Pietate, PP. ob fugatum in Pannonia ad Histrum Solimanum Turcarum Imper. & Christianam Remp. liberatam, Ordo, P. Q. Neapol.

Ce qui signifie,

La Noblesse & le Peuple de Naples érigent, parmi la joïe & l'allégresse, cet Arc de Triomphe à l'illustre & glorieux Empereur Charles V. trés-puissant, trés-Religieux, trés-juste, & trés-Clement Monarque, pour avoir battu en Hongrie Soliman Empereur des Turcs, délivré & étendu la Religion Chrêtienne.

A l'un des côtez du dit Arc il y avoit onze Tableaux, & à l'autre autant. Dans le premier étoit la Nimphe Cimodoce, & Nérée monté sur quelques Monstres Marins; avec cette Inscription,

Quas-

Quascumque per undas.

Qui veut dire.

Nous traversons hardiment les Mers lès plus dangereuses.

Dans le second Tableau étoit representé Eole sur une montagne, aïant un sceptre dans sa main droite, & dans sa gauche cette Inscription.

Felix quocumque vocaris.

C'est-à dire.

Eole sois propice & favorable à l'Armée Navale de l'Empereur.

Dans le troisiéme Tableau on voïoit des Dieux Marins, avec divers fruits sur leur épaule, & dans leurs mains, lesquels ils portoient pour les présenter, & tous montez sur des Monstres Marins ornez de coquillages avec l'inscription qui suit.

Quoniam tenet omnia Cesar.

Ce qui signifie.

Nous portons des présens à l'Empereur parce qu'il étend également son Empire sur la Mer, & sur la Terre.

Dans le quatriéme Tableau il y avoit des Nimphes Marines, avec des Corbeilles pleines de corail, de perles, & de pierreries, & enjolivées de diverses choses qui naissent dans la Mer; avec l'Inscription suivante:

Submissus adorat Oceanus.

C'est-à dire.

Tout l'Ocean rend humblement hommage à l'Empereur victorieux & triomphant.

Dans le cinquiéme paroissoient trois Sirenes, qui étoient oiseaux de la ceinture en bas, & femmes aîlées de la ceinture en haut, avec des

des Inſtrumens de muſique entre leurs mains, avec ce mot.

Solus eris nobis cantandus ſemper in Orbe.

C'eſt-à-dire.

Toi ſeul dans le monde ſeras deſormais le noble & digne ſujet de nos Chants.

Dans le ſixiéme Tableau on remarquoit des Vaiſſeaux qui navigeoient en toute ſûreté, & quelques Villes dans le Port deſquelles on voïoit des Hommes, dont les uns ſe divertiſſoient, les autres nageoient, les autres étoient ſans rien faire, & des Dauphins qui ſembloient ſe joüer, & ſauter dans la Mer, avec ces paroles.

Nobis hæc otia fecit Cæſar.

C'eſt-à-dire.

C'eſt aux fatigues & aux ſoins de l'Empereur, que nous ſommes redevables de ce repos, & de ces plaiſirs.

Dans le ſeptiéme Tableau étoient repréſentez le Nil, le Danube, & l'Inde, Fleuves trés-fameux avec des Couronnes briſées, un Crocodile, & un Cheval Marin accompagné de quelques poulains, avec cette Inſcription.

Operum ſimulacra tuorum.

Qui veut dire.

Ce ſont ici de vives repréſentations des merveilleux & fameux exploits de Toi, & de tes ſemblables.

Dans le huitiéme Tableau étoit Cimodoce Nimphe Marine, avec des Naſſes où entroient pluſieurs poiſſons, qui ſignifioient l'adreſſe & la fortune de l'Empereur à l'Empire duquel les Roïaumes venoient ſe ſoûmettre; avec ces paroles:

Omnia

Omnia ſunt meritis Regna minora tuis.

Qui ſignifient.

Tous les Roïaumes du monde ſont au deſſous de tes mérites, & de ta vertu.

Dans le neuviéme Tableau étoit repréſentée une Aigle ſur un Globe de la Terre, avec ce mot:

Partiri non potes Orbem, ſolus habere potes.

Qui veut dire.

Tu ne peux partager le Monde avec qui que ce ſoit, & tu és ſeul digne de le poſſeder tout entier.

Dans le dixiéme étoit le Temple de la Gloire, rempli de dépoüilles, avec l'inſcription qui ſuit:

Primus Idumæis cinget tua tempora palmis.

C'eſt-à-dire.

L'Empereur ſera le premier qui aura l'honneur de remporter des victoires & des dépoüilles ſur les Iduméens, c'eſt-à-dire les Arabes, les Arméniens, & les autres Peuples de l'Aſie.

Dans l'onziéme & dernier Tableau, il y avoit des Autels diſperſez par le monde, dans des lieux rudes, raboteux, & incultes, avec ces paroles,

Quoſcumque viderit Occaſus, & Orus.

C'eſt-à-dire.

Sur tous les Autels qui ſont depuis l'Orient juſqu'en l'Occident, l'Empereur fera offrir le grand & Divin Sacrifice de la Religion Chrêtienne, qu'il fera embraſſer à tous les Peuples.

De l'autre côté de l'Arc, dans le premier Tableau étoit repréſenté le Capricorne, tout envi-

environné d'etoiles, avec cette Inſcription:

Nunc omnia jure tenebis.

Qui veut dire.

O Empereur, tu poſſederas juſtement tout ce qui eſt ſous le Ciel.

Dans le ſecond Tableau étoit le Belier de couleur rouſſêatre, avec d'autres animaux qui paiſſoient dans un Pré émaillé de diverſes fleurs, avec ces paroles:

En Tellus meritò largitur honores.

C'eſt-à-dire.

C'eſt à bon droit que pour faire honneur à l'Empereur la Terre de toutes parts s'émaille de fleurs.

Dans le Troiſiéme il y avoit une Aigle qui lançoit des foudres avec un pié, en diſant.

Ante ferit quam flamma micet.

C'eſt-à-dire.

Cette Aigle foudroïe les Ennemis, avant que d'avoir fait ſemblant de vouloir les attaquer.

Dans le quatriéme il y avoit le Navire Argo, changé en conſtellation, avec l'Inſcription ſuivante.

En Altera quæ vehat Argo delectos Heroas.

C'eſt-à dire.

Charles V. mérite d'avoir ce Navire, ou un ſemblable.

Dans le cinquiéme il y avoit deux colomnes, l'une de nuée, & l'autre de feu, par leſquelles étoient repréſentez deux Capitaines de l'Empereur, ſavoir le Marquis de Vaſto par la colomne de feu, parce qu'il commandoit ſur Terre, & André Doria par la Colomne de

de nuée, parce-qu'il commandoit fur Mer, avec cette Infcription:

Quâ Terra, quâque patent Maria.

C'eft-à-dire.

Ce font-là les deux vraïes Colomnes par l'une defquelles l'Empereur foûmet à fon Empire la Terre, & par l'autre la Mer.

Dans le fixiéme Tableau étoit repréfenté un combat d'un Aigle contre un Dragon, lequel fignifioit la guerre de l'Empereur contre Barberouffe, avec cette Infcription:

Viciſti, & Victum jam cernis tendere palmas.

Ce qui veut dire.

Tu as vaincu, Empereur, & tu vois l'Ennemi dompté contraint d'implorer humblement ta clémence.

Dans le feptiéme Tableau étoient repréfentez les Livres Luthériens, qui brûloient, avec ces paroles:

Abolere nefandi cuncta Viri monumenta jubet.

Ce qui fignifie.

Le trés-Religieux Charles ordonne, que tous les Livres de la doctrine de l'impie Luthérien foient brûlez.

Dans le huitiéme Tableau il y avoit un Crocodile, & des Arbres des Indes, lefquels croiffent toûjours, avec cette Devife:

Nulla recipit tua gloria metas.

C'eft-à-dire:

Ta gloire n'a point de bornes, & elle ne peut manquer d'être immortelle.

Dans le neuviéme Tableau étoient dépeintes les trois Parques, avec une Infcription qui fembloit fortir d'une nuée, &

& qui ne contenoit que ce peu de mots;

Imperium ſine fine dedi.

C'eſt-à-dire.

Je t'ai donné un Empire ſans bornes, & ſans fin.

Dans le dixiéme il y avoit certains Diadémes que des aſpics entortilloient, avec ce mot:

Quantas obſtent en aſpice vires.

Ce qui veut dire.

Les Infidelles, & les Ennemis de la ſainte Foi ſe vantent de leurs forces, & de leur malice.

Dans l'onziéme & dernier Tableau étoient repréſentez pluſieurs Capitaines au milieu de leurs triomphes, avec cette Inſcription:

Moliuntur ſumma Triumphos.

C'eſt-à-dire.

Les grandes & illuſtres victoires ſont dignes du triomphe.

A côté il y avoit une Colomne étenduë en long qui d'elle-même, par le moïen de certaines machines, tiroit une Arbalête contre les Ennemis, avec ce mot.

Ingenium ſuperat vires.

C'eſt-à-dire.

L'induſtrie fait plus que les forces, & c'eſt plus à ton génie, qu'à ta puiſſance, ô grand Empereur, que tu es redevable de tes victoires.

Sous les portes du milieu de l'Arc il y avoit dix Tableaux, dans l'un deſquels étoit la Victoire avec deux Courones dans ſa main; d'un côté elle tenoit l'Honneur armé à l'antique, couronné de laurier avec des palmes à la main; de l'autre côté elle tenoit Sa Majeſté Impé-

Imperiale, portant d'une main un Sceptre, & de l'autre une bale; & les couronnoit tous deux des deux dites Couronnes, avec cette Inscription:

Ex uno tecum, tecum utero.

Qui veut dire.

Moi Victoire, cet Honneur, & Toi, semblons être sortis d'une même source.

Dans le second Tableau étoit l'Immortalité sur de certains monceaux d'armes, & de livres ouverts; on y voïoit aussi le Temps assis qui les tenoit sous ses pieds, & qui avoit une lance à la main, avec ces paroles,

Nullum docent sentire laborem.

C'est-à-dire.

Je ne trouve aucune fatigue dans la profession des Armes, puis que par elles je suis déja immortalisé.

Dans le troisiéme Tableau il y avoit plusieurs Couronnes antiques, avec cette Inscription:

Sparguntur in omnes, in te mista fluunt.

C'est-à-dire.

Toutes les Couronnes qui sont partagées entre les autres Princes sont dûes à ton mérite, & devroient être rassemblées sur ta tête.

Dans le quatriéme Tableau il y avoit plusieurs Chameaux chargez de lauriers, de palmes, & de Couronnes, avec cette Inscription:

Pars quota Triumphi.

Qui veut dire.

C'est là une partie de tes Triomphes.

Dans le cinquiéme Tableau se voïoit la Paix couronnée d'une guirlande, aïant à la main

main une Corne d'abondance, & accompagnée de certaines autres Nimphes qui s'occupoient à ceüillir des fleurs dans un Pré émaillé, avec cette Inscription,

Terrâ, parta jam pace, marique.

C'est-à-dire.

Nous pouvons désormais nous promener seules par les Prez, sans rien craindre, puis que l'Empereur fait régner la paix sur la Terre, & sur la Mer.

Dans le sixiéme Tableau on remarquoit la joïe couronnée de fleurs, avec diverses Nimphes qui jouoient de quelques instrumens, avec cette Inscription.

Felici lætentur omnia sæclo.

Qui signifie.

Que tout se réjoüisse dans cet heureux siécle.

Dans le septiéme Tableau se voïoit la Clemence, entourée de plusieurs Capitaines prosternez à terre, avec leurs Armes jettées à leurs pieds, comme s'ils eussent voulu demander pardon, avec plusieurs autres Soldats; & cette Inscription au bas:

Nulla est victoria major,

C'est-à-dire.

La plus grande, & la plus belle de toutes les victoires, c'est d'exercer la clémence.

Dans le huitiéme Tableau étoit l'Humanité avec Sa Majesté qui recevoit le Roi de Tunis chassé, avec les siens, habillé à la Moresque, lequel donnoit diverses choses, avec ces paroles:

Tibi

Tibi nostra salus bene creditur uni.

Ce qui signifie.

O Empereur, c'est avec raison que nous avons mis nôtre salut entre vos mains.

Dans le neuviéme étoit la Liberté, qui d'une main donnoit aux Soldats de l'or pris de certains Vases antiques, & de l'autre tiroit une chaîne, & la donnoit à ces Soldats avec ce mot:

Nulla meis sine te quæretur gloria rebus.

C'est-à-dire.

Sans toi, ô liberalité, on ne s'empresseroit guére à chercher la gloire.

Dans le dixiéme Tableau étoit la Gloire, tenant d'une main un Trophée, & de l'autre une palme aussi toute entortillée de Trophées, avec ces paroles.

Hac itur ad superos.

C'est-à-dire.

C'est par ce chemin qu'on arrive à une gloire semblable à celle des Dieux.

Sous l'autre moitié de l'Arc il y avoit dix autres Tableaux, dans l'un desquels étoit le prudent Quintus Fabius Maximus, avec une tête de Femme, qui avoit des aîles, & deux serpens parmi ses cheveux, laquelle tête étoit mise auprés de ses pieds, & représentoit la prudence qu'eut ce fameux Romain, avec ce mot:

Mundi nova gloria Cæsar.

Ce qui veut dire.

O Empereur, nouvelle gloire du Monde.

Dans le second Tableau étoit Seleucus de Locres, qui se fit crever un oeil à lui même & un autre à son Fils pour satisfaire la Loi qu'il

qu'il avoit faite, avec cette Inscription.

En quæ divisa beatos efficiunt, collecta tenes.

C'est-à-dire.

Les Vertus divisées dans les autres Hommes, & qui les rendent heureux, se trouvent réunies en vous, ô Empereur.

Dans le troisiéme étoit représentée une estacade que Charles marquoit dans l'eau avec un courage admirable, & l'on y lisoit l'Inscription que voici;

Fortitudini per omnia hæret Cesar.

C'est-à-dire.

L'Empereur fait toutes choses avec une force & une grandeur de courage extraordinaire.

Dans le quatriéme étoit le vertueux Caton, avec un Vase d'or sous ses pieds, lequel representoit la tempérance de l'Empereur, avec ces paroles.

Tu, continentissime Cesar, Tui maximum decus Imperii.

C'est-à-dire.

Trés-modéré Empereur, Vous étes le plus grand ornement de vôtre Empire.

Dans le cinquiéme Tableau étoit représentée la Ville de Sagunte qui, plûtôt que de manquer de fidélité aux Romains, se brûloit avec ce qu'elle avoit de plus précieux; l'Empereur étant par là loüé de ce qu'il s'étoit volontiers exposé aux plus grands périls pour la défense de la Foi; & il n'y avoit ici aucune Inscription.

Dans le sixiéme il y avoit une boëte de Pandore rompuë au fond, d'où il sembloit que l'esperance étoit sortie, avec l'Inscription qui suit:

Astris

Astri æquabit honores.

Qui signifie.

Il y a tout lieu d'espérer que l'Empereur élévera sa gloire jusques aux Cieux.

Dans le septiéme étoit Paula Busa trés-riche & trés-généreuse Demoiselle de la Poüille, qui nourrit prés de dix-mille Romains sauvez de la défaite de Cannes. Et pour cette raison Elle étoit représentée avec quantité des dits Soldats dépoüillez & affligez, ausquels elle donnoit des vêtemens, & autres choses. Et la devise étoit celle-ci (*Cæsareo*) c'est-à-dire: C'est sur tout au nom de l'Empereur qu'il convient d'exercer la charité.

Dans le huitiéme Tableau étoit représentée l'Entrée de César dans le Temple d'Hercules, où voïant la Statuë d'Alexandre, il se mit à pleurer, considérant les grands exploits de ce Roi de Macedoine, avec cette Inscription.

Quid si nostri Cæsaris acta?

C'est-à-dire.

Combien plus César eût-il eu sujet de s'étonner, s'il eut vû & entendu les illustres & merveilleuses actions de nôtre grand Empereur?

Dans le neuviéme Tableau étoit Alexandre qui tenoit à la main un gobelet plein d'eau qu'il se contentoit de regarder, sans en boire, avec cette inscription.

Hoc quoque me superis Africa testis erit.

C'est-à dire.

L'Afrique peut rendre témoignage si j'ai aussi supporté la soif dans la Guerre que j'y ai faite.

Dans

Dans le dernier Tableau étoit représenté César, lors qu'il passa de Brindes à Durazzo, méprisant les périls de la Mer; ce qui marquoit le courage intrépide de nôtre nouveau César, avec ces paroles.

Et transire dabunt, & vincere fata.

Ce qui signifie.

Ton heureuse destinée te donnera les moïens de traverser les plus dangereuses Mers, & de surmonter toutes sortes d'obstacles.

Sa Majesté Impériale aprés avoir un peu considéré cet Arc, passa dessous la plus grande porte, & se rendit tôt aprés au *Seggio*, ou lieu de l'Assemblée de Capuana, où il trouva sur deux bases une Minerve, Déesse de la Sagesse, & un Jupiter nud de la ceinture en haut, aïant un foudre à la main, & à ses pieds une Aigle, avec ces mots:

Sat mihi Cœlum, post hac tua fulmina suuto.

C'est-à-dire.

O Empereur, le Ciel me suffit pour mon partage, prens desormais les foudres, & range à leur devoir les Habitans de la Terre, que je laisse sous ton Empire. Aux bas de Minerve on lisoit cette Inscription:

Seu Pacem, seu bella geras.

C'est-à-dire.

O grand Empereur, soit que tu fasse la paix, ou la guerre, la Sagesse t'accompagne toûjours, & régle toutes tes actions.

Plus avant on appercevoit la Foi qui sortoit d'un Lierre, & qui en étoit toute entortillée, avec cette Inscription:

Sic perire juvat.

Qui veut dire.

Que Charles V. avoit beaucoup entrepris, & beaucoup souffert, pour avoir été inviolablement attaché à la Foi.

De là ce grand Empereur s'en alla à la plus grande Eglise, qu'il trouva richement ornée, & tapissée de divers brocards qui éblouïssoient les yeux des Spectateurs. Sa Majesté n'y fut pas plûtôt arrivée qu'elle y fit sa priére, aprés que l'Elû du Peuple lui eut présenté le Coussin, & qu'il eut reçu la bénédiction du Vicaire; l'Elu Antoine Mormile, en présence de tous les Princes, Barons, & Officiers, porta le Missel, & le présenta ouvert à sa Majesté, justement dans l'endroit, où on lit ces mots, *Te igitur &c.* & l'Elu du Peuple tenant les Capitulaires, Hector Minutolo lui demanda le Serment, disant, Sacrée Impériale, Catholique Majesté, les Princes trés-sages & trés-justes, comme est vôtre Majesté Impériale, ont accoutumé de confirmer par serment les Priviléges, les Capitulaires & les Graces qu'ils ont accordez à leurs fidelles Sujets & Vassaux, & de s'obliger de les faire inviolablement observer par leurs Ministres, & Officiers. C'est pourquoi vôtre trés-fidelle Ville supplie trés-humblement vôtre Majesté Impériale de vouloir bien promettre, & jurer d'observer, & faire observer par ses Ministres, & Officiers, les Loix publiques, les Constitutions, les coutûmes & les Réglemens touchant les choses Ecclésiastiques de vôtre Royaume, aussi bien que les Privilé-ges,

ges, les Graces, & les Capitulaires de vôtre trés-fidelle Ville, accordez par les anciens Rois de la Maison d'Arragon, confirmez particuliérement par le Roi Ferdinand le Catholique vôtre Ayeul d'heureuse mémoire, & par vôtre Majesté Impériale elle-même. Ainsi l'Empereur aïant ôté son bonnet, & mis la main sur le *Te igitur*, dit. *Yo quiero, y juro osservar, y hazer osservar todos los privilegios, Gracias, y Capitulos, concessos à Esta Fidelissima Ciudad por los otros, Reyes, y a un mas conceder. Je promets & jure d'observer, & de faire observer, & même d'augmenter tous les priviléges, graces, & Capitulaires accordez à cette trés-fidelle Ville, par les autres Rois.*

Serment de Charles V.

Ordre avec lequel on porte le Dais.

Aprés cela le Clergé entonna le *Te-Deum Laudamus*, & Sa Majesté sortant de l'Archevêché remonta à cheval, comme auparavant, cinq d'entr'eux, & un du Peuple portant le Dais, & étant arrivez au bout de la Place du *Seggio* de *Capuana*, prés du vieux Marché, ils remirent le Dais entre les mains de cinq personnes du *Seggio* de *Montagna*, & ainsi il alla de jurisdiction en jurisdiction, marchant dans l'ordre à peu prés qu'on garde dans la procession du St. Sacrement; les Nobles qui portoient le Dais étant changez de temps en temps, aussi bien que les deux qui tenoient la bride du Cheval de l'Empereur, l'Elu du Peuple qui aidoit à porter le Dais, étoit aussi changé de lieu en lieu, afin que de cette maniére l'honneur fût partagé, aussi bien que la peine, entre les Conseillers & les Capitaines des Places de la Ville, il n'y eut que les deux Favoris qui portoient deux des

des côtez du Dais qui ne furent jamais changez. Arrivez à la Place de St. Laurent, où est le Palais du Gouverneur de la Ville, qui est entre les mains des Nobles & du Peuple, on y trouva deux Statuës, dont l'une étoit celle de la Foi vêtuë de blanc, qui sembloit montrer le dit Palais, avec cette Inscription:

Hic mihi certa Domus, tuta hic mihi Numinis Ara.

Qui veut dire:

C'est-là le Palais, & l'Autel trés-assûré de la fidélité de l'Empereur.

L'autre Statuë étoit un Simulacre de la Victoire représentée avec des aîles, & avec une couronne de laurier, tenant d'une main une autre couronne de chêne, & de l'autre une palme, qu'elle présentoit à Sa Majesté Impériale, en lui disant:

Spondeo digna tuis ingentibus omnia cœptis.

C'est-à-dire:

O Illustre Empereur, je te promets de seconder toutes tes grandes & fameuses entreprises, & de te rendre toûjours victorieux & triomphant.

Sur la corniche paroissoit un petit Tableau où le monde étoit représenté, & tout autour le Soleil, qui poussoit les Chevaux de son Chariot, pour fournir plus promptement sa carriére, avec cette Inscription:

Jam illustrabit omnia.

Qui signifie.

Que Charles V. comme un vrai soleil, avoit rempli l'Univers de l'éclat de ses actions.

Ensuite de cela il se transporta au Seggio de *Montagna*, où il trouva la Statuë d'Hercules aïant

aïant les Colomnes au cou, avec cette Inscription:

Extra anni, solis-que vias.

Ce qui veut dire

O Empereur ta vertu portera tes Armes, & ton nom beaucoup au delà des Colomnes d'Hercules.

Il trouva encore dans ce même endroit la Statuë d'Atlas, qui portoit le Ciel sur ses épaules, avèc ce mot:

Majora tuarum pondera Laudum.

C'est-à-dire.

Tes fameux & signalez exploits sont au dessus de toute loüange.

Sa Majesté poursuivant son chemin se trouva peu de temps aprés au Seggio de *Nido*; où l'on voïoit posez sur deux Bases deux Colosses, un de Mars, qui s'étant dépoüillé de ses Armes les présentoit à l'Empereur, avec ces paroles:

Mars hæc ut redeas spoliis Orientis onustus.

C'est-à-dire.

Mars te donne ses propres armes, parce que tu és digne de les porter; & que par elles tu retourneras victorieux des Turcs, & chargé des riches dépoüilles de l'Orient.

L'autre Colosse étoit la Statuë de la Renommée toute pleine d'aîles, de langues, de bouches, & d'yeux, qui sont les organes par le moïen desquels elle a connoissance de tout ce qui se passe; & de sa main droite elle tenoit une Trompette, pour le publier par tout; avec cette Devise,

Nil

Nil ultra quo jam progrediatur habet.

Ce qui signifie.

Ta valeur & ta vertu, ô glorieux Empereur, sont déja passées de l'un à l'autre hemisphére, & si bien connues dans toutes les parties de l'Univers qu'elles ne laissent plus rien à faire à la Renommée.

Charles V. aïant passé cette Place, se trouva peu aprés devant l'Eglise de St. Augustin, où réside le Gouvernement du peuple de la Ville. Là, outre un bel Arc qu'on y avoit dressé (comme on le dira) on voïoit sur une Base la Statuë d'une Femme, plus grande que toutes les autres Statuës, laquelle tenoit dans sa main gauche une Corne d'abondance, & dans sa droite un grand Gouvernail, avec cette Inscription:

Pour avoir été fidelle.

Cette Statuë ne représentoit autre chose que la liberté d'avoir son Gouvernement, accordée par Sa Majesté à son fidelle Peuple, pour recompense de sa fidélité; au bas de la Statuë étoient écrits ces mots:

Cæsaris invicti Turca triumphus erit,

Ce qui veut dire.

L'Empereur allant de victoire en victoire, bien-tôt nous verrons la fureur Ottomane reprimée par ce grand Prince, & ces Infidelles vaincus & enchaînez suivre le Char de son Triomphe.

Sur la porte par laquelle on entre dans la Maison de Ville, étoient écrits ces deux mots:

Fidei Simulacrum.

C'est-à-dire.

Ici est le Simulacre de la Foi.

Au

Au dessus étoient gravées les Armes, & les Enseignes de l'Empereur vis-à-vis les unes des autres, au bas desquelles on voïoit d'un côté la Vérité, & de l'autre l'Honneur & l'Amour dépeints, avec cette Inscription:

Fidelitati perpetuæ P. Parthenop.

C'est-à-dire:

Le Peuple de Naples a voüé une inviolable fidélité à l'Empereur, & est attaché à son service avec amour, vérité, & honneur.

Charles V. à la Ruë Sellaria, Pelia, Offa & Olimpe.

Aïant passé ce lieu il se retrouva dans la Ruë Sellaria, où étoient représentez une merveilleuse Montagne, & les Géans qui avoient entassé les uns sur les autres les Monts Pelia, Offa, & Olimpe, pour faire la guerre à Jupiter & escalader le Ciel: Les Géans étoient d'une taille énorme, avec des piéces de montagnes sur les épaules. Sur le haut de la Montagne paroissoit une Aigle de grandeur prodigieuse, qui étendoit ses aîles, & sembloit se soûtenir dans l'air, & quand Sa Majesté arriva dans la Ruë, on eût dit que cette Aigle eût foudroïé les Géans, toute la Montagne parut en feu, on entendit retentir de toutes parts un bruit & un fracas si grand & si horrible qu'on l'eût pris pour celui de toute sorte d'Artillerie, on vit tomber artificiellement quelques-uns des Géans, & sur la porte d'une Grotte, qui étoit en cette Montagne étoient écrites ces paroles:

Sic per te Superis Gens inimica ruat.

C'est-à-dire.

O Empereur, ainsi soïent détruites par tes fidelles & puissantes Armées, toutes les Nations

tions Ennemies, & Infidelles.

Sa Majesté aprés avoir vû cela, passant sous la dite Porte, se rendit à la Place de *Porta-nuova*, où elle trouva sur deux bases deux Colosses, un de Janus représenté avec deux visages, avec un Temple fermé, tenant deux clefs de sa main droite, & s'appuïant de la gauche sur un bâton, avec ce mot:

In manibus utrumque tuis.

C'est-à-dire.

Que la paix dont on joüissoit alors étoit un fruit de la valeur & de la sagesse de l'Empereur, & que Sa Majesté étoit l'arbitre de la Paix & de la Guerre; c'est pourquoi Janus tient les clefs à la main avec le Temple fermé parce qu'à Rome le Temple de Janus étoit fermé en temps de paix, & ouvert en temps de guerre.

L'autre Statuë étoit celle d'une Furie liée sur un monceau d'armes, pour marquer la fureur & la rage des Nations Infidelles, avec une inscription énoncée en ces termes:

Cui tanta homini permissa potestas?

Qui veut dire.

Quel autre que l'Empereur a assez de force & de puissance pour reprimer la fureur de ses Ennemis? Quel autre que lui est capable de ranger chacun à son devoir?

De là il se rendit à la derniere Place du Seggio dit de *Porto*, où il trouva un Dieu Marin, qui de la main droite s'appuïoit sur une Ancre, & de l'autre tenoit une Trompette Marine, avec cette sentence:

Nus-

Nusquam abero, & tutum semper te littore sistam.

Qui veut dire.

O Empereur, quand tu seras sur mer je t'accompagnerai par tout, & te conduirai toûjours heureusement au Port.

Il y avoit encore la Statuë de la Fortune, laquelle tenoit d'une main sa Robe longue, & de l'autre un bâton avec une pomme, & elle se posoit sur deux bases, avec ces paroles:

Nec satis hoc Fortuna potest.

C'est-à-dire.

O Empereur, la Fortune regarde comme peu de chose toutes les victoires dont elle t'a favorisé parce que tu és au dessus de tous les honneurs.

Dans cette Place, & dans chacune des autres, aussi bien qu'en celle de l'Hôtel de Ville, il y avoit un Arc couronné de laurier, & au milieu de chacun d'eux une Inscription que voici:

O Empereur, tu és digne du triomphe, pour les victoires que tu as remportées en Hongrie, & en Afrique.

Ensuite Sa Majesté se retrouva dans la Ruë nommée *Incoronata*, où il se rencontra une si grande multitude de peuple, que les Spectateurs n'en étoient pas peu étonnez, & s'étant approché du fameux & imprenable Château neuf, Don Ferrand Alarcone, Marquis de la Vallée, qui en étoit Gouverneur, sortit au devant de lui, & lui présenta les clefs du Château. Ensuite l'Empereur remarqua sur la porte deux Tablettes représentées

ſentées en façon de porphire, avec cette Epigramme Latine.

Ad Carolum Imp. victa Africa.

Regem Aſiæ, Europâ ſi pellis Victor, & Iſtro,
Africâ ſi terra, ſi tibi victa Mari eſt:
India quæ non tota priùs ſit pervia Cæſar:
Jam tibi cur iſtam ſpernis? & illa tua eſt.

Ad Eundem.

Quam Cæſar, vix mille rates, vix mille cohortes,
Quam vix tot luſtris, tot domuere Duces.
A te intra Menſem Lybia terraque, marique
Victa, Aſiæ quamvis ſe tueretur ope.

Ad Eundem.

Axis uterque tuus eſt Occaſus, & Ortus,
Sic tuus, hoc cupiunt æquora, terra cupit:
Sol cupit exoriens, ne poſthac latiùs Orbem
Cum moritur, quàm cùm naſcitur irradiet,

Vers qu'on peut traduire de la maniére qui ſuit.

Aprés avoir vaincu le puiſſant Roi d'Aſie,
En avoir delivré l'Europe & l'Italie;
Avoir dompté l'Afrique, & par terre & par Mer,
Grand Prince, qui pourra jamais vous réſiſter?
L'Inde même, autrefois Région impratiquable,
Sera pour vous le fruit d'un voiage agréable.
Ce Païs eſt fort beau; allez le conquérir.
Vous n'avez qu'à vouloir, pour vous l'aſſujettir.

Au

Au même.

Ce Païs autrefois si difficile à vaincre,
Auquel tant de grands Chefs n'ont pû se faire craindre,
Que César même eut bien de la peine à dompter.
Avec tant de soldats & sur terre, & sur Mer.
Charles, ne t'a coûté qu'un seul mois à réduire.
L'Afrique se soûmet bientôt à ton Empire.
En vain, pour arrêter de ton bonheur le cours,
L'Asie promptement accourt à son secours.

Au méme.

Vôtre Empire s'étend de l'un à l'autre Pole,
Vous étes justement du monde entier l'Idole.
Et la Terre & la Mer se disputent l'honneur
De servir humblement un tel Dominateur.
Le soleil en ressent un plaisir trés-sensible,
Il semble s'éjoüir d'une façon visible.
De pouvoir sur vos Terres désormais se lever,
Comme il a le plaisir de s'y pouvoir coucher.

Charles V. entre dans le Château.

Sa Majesté étant entrée dans le Château, Elle y fut reçûë par le Gouverneur, qui lui présenta les Clefs, selon la cérémonie accoûtumée, & aussitôt aprés le Château parut tout en feu, & on entendit jouer l'Artillerie avec un bruit & un fracas si épouvantable qu'on eût dit que le monde entier alloit être détruit; & entr'autres choses remarquables qui arrivérent en cette heureuse journée, on observa que justement comme Sa Majesté entroit dans le Château, & se déroboit par là aux yeux de la foule du peuple qui l'environnoit, le

le soleil se coucha aussi en même temps, & céda la place aux Etoiles, qui ce soir-là parurent si belles & si brillantes, qu'on eût dit qu'elles aussi prenoient plaisir à voir, & à contempler ce victorieux, & triomphant Empereur; Depuis que ce grand Prince fut entré dans Naples, les jours furent si clairs, si beaux, & le soleil si vif, si brillant, si chaud, durant plus de deux mois & demi consecutifs, & la saison étoit si fort radoucie, qu'elle sembloit bien plutôt être un doux, & agréable Printemps, qu'un Hiver. En un mot, les froids & les pluïes s'éloignérent tellement de ce Païs-là, que les odoriferantes fleurs d'Oranges, & les agreables & douces Roses se vendoient dans une aussi grande quantité, qu'au mois d'Avril. Je reprens présentement le fil de l'Histoire.

Sur ces entrefaites, Charles reçût la nouvelle de la mort de *François Sforce* Duc de Milan, mort dont il se consola d'autant plus facilement, que ce Prince ne laissant point d'Heritiers, & le Duché retournant ainsi à l'Empire, comme son Fief, il ne révoquoit pas en doute qu'il ne trouvât le moïen (comme effectivement il sçut bien le trouver) d'en investir sa Maison. Il ne manqua pas néanmoins de prendre aussitôt le deüil, qui, selon toutes les apparences, ne pénetra pas fort avant dans le cœur; aprés avoir envoyé, par le même Gentilhomme qui lui avoit apporté la nouvelle de cette mort, & qu'il renvoïa, ordre à Don *Antoine de Leva*, celui de ses Officiers qu'il chérissoit le plus, quoi que déja décrépit & accablé d'infirmitez (son esprit

Mort du Duc de Milan.

esprit néanmoins étoit fort sain) de prendre en son nom possession de ce Duché, suivant le Traité fait avec Sforce, qu'en cas qu'il vînt à mourir sans Héritiers, que Charles V. hériteroit de tous ses biens. Il lui fit faire de plus le 13. Décembre, dans l'Eglise de Sainte Marie la Neuve, des funerailles magnifiques, ausquelles assistérent les Princes, les Seigneurs, & les Grands de sa suite.

Légats du Pape.

Deux jours auparavant Charles V. avoit reçû à l'audience publique (sans parler de leur solemnelle Entrée dans la Ville) les deux Cardinaux *Piccolomini & Cesarini*, qui avoient été envoïez par le Pape Paul III. pour complimenter Sa Majesté Impériale sur ses victoires également glorieuses, & avantageuses à la Chrêtienté, & pour l'inviter à aller visiter les saints lieux de Rome (quoi qu'Ulloa, & Guichardin ne fassent aucune mention de cette invitation) & les favoriser de sa présence, aprés avoir repurgé, & sanctifié par son Epée les Païs barbares de l'Afrique. Et véritablement ces deux Cardinaux furent reçûs avec de si grands honneurs, & tant de pompe, & de magnificence, que cela fit dire, *Que les Napolitains avoient donné un triomphe à Charles V. & que ce Prince en avoit donné un autre aux deux Légats du Pape.* Aussi Sa Sainteté ne manqua t-elle pas de faire la même chose aux Ambassadeurs que l'Empereur lui envoïa tôt aprés. Le St. Pere ne se contenta pas même de cela, il fit de plus faire à Rome des fêtes & des processions solemnelles sur les victoires de ce Monarque.

Alexandre de Medicis.

Dés que ce Prince étoit à Messine, il avoit donné


DONNA CATHERINE
CARACCIOLA
Princesse de Bisignano



donné les ordres néceſſaires, afin que la Duchesſe d'Arſcot, & autres Dames, & Gentilshommes conduiſiſſent à Naples *Marguerite* ſa Fille, de laquelle il a été parlé dans la premiére Partie, pour accomplir ſon mariage avec le Prince de Florence, Alexandre de Médicis, auquel elle avoit été promiſe dans le Traité que Charles V. avoit fait avec le Pape Clement VII. promeſſe pluſieurs fois confirmée. Marguerite fut bien reçûë, & embraſſée avec beaucoup d'affection & de tendreſſe par Charles V. ſon Pére, qui avoit reſervé pour elle trois jeunes Eſclaves d'une grande beauté, dont le plus âgé n'avoit que neuf ans; & trois Captives auſſi trés-belles, & du même âge. Les deux Epoux ſe rendirent en même temps à Naples, Alexandre y étant venu accompagné d'un Cortége composé de la fleur de la Nobleſſe de Toſcane. La Ville ne manqua pas de faire de ſon côté tous les honneurs convenables; la premiére choſe que fit Charles V. fut de créer Duc Alexandre, & de lui donner l'inveſtiture de ce Tître

déclaré Duc.

A la fin de Janvier le mariage de ces Séréniſſimes Epoux fut célébré au Château de *Capoano*, & les nôces durérent quatre jours entiers, avec des fêtes, des réjoüiſſances, des feſtins, des bals d'une magnificence plus que Roïale, auſſi s'agiſſoit-il d'une fille, & d'un Gendre de l'Empereur. Outre les principaux Seigneurs du Roïaume, y aſſiſtérent *Hercules d'Eſte*, Duc de Ferrare, *Guidobaldo Feltro de la Rovere*, Duc d'Urbin; *Pierre Loüis Farneſe*, Fils de Paul III. *André Doria* Prince de Melfi, le Duc d'*Albe*, le Comte *de*

Mariage d'Alexandre avec Marguerite. 1536.

reur (d'autres néanmoins écrivent que cela arriva à la Princesse de Salerne) le Baron *Jean Baptiste de la Tolsa*, Fils du Comte de Serin, qui avoit été condamné pour meurtre à avoir la tête tranchée, suppliant Sa Majesté de vouloir lui accorder sa grace; demande à laquelle l'Empereur répondit simplement *y no la puede azer*, je ne puis pas la donner, aïant ainsi répondu parce que la Princesse avoit représenté que les Parens du mort ne vouloient point entendre parler de pardon. La Princesse repliqua incontinent, *la gratia al que se puede, yo non lapido à vuestra Magestad*; c'est-à-dire, *je ne demanderois pas cette grace à Vôtre Majesté, s'il y avoit moïen de l'obtenir autrement*: à quoi Charles V. se contenta de repartir, *yo mi consultarè con Cuevas*. C'est-à-dire, j'en delibérerai avec Cuevas. Le jour suivant l'Empereur étant allé en masque dans la Salle du bal, il dit à la Princesse, qui avoit à la main un bouquet de fleurs, *Senora Principessa deame esto ramagliez*. Madame la Princesse donnez-moi ce bouquet. La Princesse qui étoit assez familiére avec Charles V. pour connoître sa voix, lui répondit, *Senor Mascaro, con Cuevas me consultarè*, c'est-à-dire, Monsieur le Masque j'en delibérerai avec Cuevas; l'Empereur repliqua en soûriant, *ya sto echo lo que me se pedio*, voici celui qui le peut. Alors la Princesse lui donna le bouquet en disant, *Senor Mascaro, yo recibo la merced, tomase el ramagliez que yo lo agradesso*, Monsieur le Masque j'accepte la grace, prenez le bouquet si vous l'agréez.

Je rapporterai ici une autre avanture qui n'est pas moins curieuse, quoi qu'il y ait diversité de sentimens entre les Auteurs sur le jour auquel elle est arrivée, les uns voulant que ce soit le premier de l'an, d'autres le jour des Rois, & d'autres celui de la Purification. Quoi qu'il en soit, l'Empereur étant un jour allé à l'Eglise de Saint Dominique, entendre le sermon du Pere *Ambroise Salvio* de Bragnuolo, le plus fameux Prédicateur de ce siécle-là; ce Pere qui n'aimoit pas beaucoup les Luthériens, fit voir par un discours fleuri & éloquent sur l'Evangile du jour, que si l'Empereur vouloit s'acquérir la reputation & le tître de bon Chrêtien, il étoit indispensablement obligé de faire la guerre aux Luthériens. Charles V. de retour dans son Palais aprés la prédication, aïant envoïé chercher le Prédicateur, lui dit, *Pére, quand vous aurez fait en sorte par la force de vos prédications, qu'un Prince Trés-Chrêtien ne fasse point la Guerre à un Prince Chrêtien, alors je ferai la guerre aux Luthériens.* Autre avanture.

Mais puis que nous sommes sur le chapitre des avantures curieuses, je suis d'avis d'en ajoûter ici une troisiéme, qui néanmoins pensa devenir funeste. Dans un Bal qui se tenoit le troisiéme jour des nôces du Prince de Sulmona avec Donna Isabelle Colonna, lesquelles se célébroient aussi à Capoana, comme il a été dit, les Dames s'étant assemblées dans une Sale, en attendant que tout fût prêt, & en ordre le Marquis de Vasto, comme Chambelan de l'Empereur, donna ordre à D. Antoine d'Arragon son Parent, d'avoir soin Different entre Tolede & Vasto.

ſoin des Dames aſſemblées dans cette Chambre, & de prendre garde qu'il n'y entrât perſonne qui pût cauſer du déſordre. Tolede Viceroi de Naples, lequel avoit donné pluſieurs bals, & pluſieurs feſtins à l'Empereur, aïant rencontré, en ſe promenant par les Chambres de l'Appartement, Don Antoine ſeul avec les Dames, lui ordonna de ſortir de cette Chambre, parce qu'il n'étoit pas, diſoit-il, de la bienſéance, qu'un Homme demeurât ſeul avec tant de Dames en un temps de ſolemnitez publiques. Don Antoine répondit que Monſieur le Marquis le lui avoit ainſi commandé, & qu'il étoit réſolu de lui obéïr. *Je veux abſolument*, repliqua le Viceroi, *que vous-vous ôtiez d'ici. Et moi*, repartit Don Antoine, *je vous dis que quoi que vous faſſiez je ne me retirerai pas. Je ſaurai bien*, ajoûta encore Tolede, *vous faire obéïr par force, & vous envoïer en priſon.* Menace à laquelle Don Antoine fit, d'un air moqueur, la réponſe qui ſuit. *J'ai un bon Roi, qui n'eſt pas loin d'ici, lequel ſaura bien m'en delivrer.*

Continuation. Le Marquis de Vaſto qui étoit dans une Chambre voiſine, informé de cette querelle, y accourut, & demanda ce que c'étoit à Don Antoine, qui lui répondit, le Viceroi veut que je m'ôte de ce lieu où vous m'avez mis. Alors le Marquis s'étant tourné vers le Viceroi, lui dit, *il ne s'ôtera pas.* Auquel le Viceroi répondit, *il s'ôtera de gré, ou de force.* Le Marquis enflammé de colére, paſſion fort naturelle aux grands courages, aïant mis la main au poignard, & tiré à demi, jetta un regard fier & mépriſant ſur Tolede, &

dit, *Don Pierre, Don Pierre.* Celui-ci aïant fait auſſitôt la même choſe, & tenant à la main ſon poignard demi degaîné, lui repartit, *Marquis, Marquis.* Le bonheur voulut qu'en ce moment l'Empereur arrivât, ſoit par hazard, ou qu'en aïant eû avis il fût accouru, quoi qu'il en ſoit, il arriva aſſez tôt pour empêcher le mal, qui ſeroit infailliblement arrivé. Ce Prince ne voulant pas que cette fête fût troublée, interpoſa ſon autorité pour mettre d'accord ces deux Seigneurs, qui firent bien mine de ſe réconcilier, mais cette réconciliation ne fut qu'en apparence, & n'empêcha pas qu'il ne reſtât dans le fond de leur cœur une haine, qu'ils transmirent à leurs enfans. Le Marquis avoit commis à Don Antoine la garde des Dames, afin qu'il pût trouver l'occaſion de parler à Dona Debora Fille du Viceroi, de laquelle il s'étoit rendu amoureux; & celui-ci qui n'ignoroit pas ces amours, vouloit lui ôter ces moïens de les avancer, qu'il cherchoit.

Le ſixiéme de Janvier, jour de l'Epiphanie, Charles V. introduiſit la coûtume, comme Roi de Naples, de faire quelques Graces en cette Fête-là, tant aux Priſonniers, qu'aux Forçats des Galéres, & ordonna qu'à l'avenir à perpétuité, en l'abſence du Roi, le Viceroi exerceroit cette fonction, de faire Grace à un certain nombre de Priſonniers, & de Forçats, juſqu'au nombre de 50. tant des uns, que des autres. Mais néanmoins ce jour-là Charles V. aſſis ſur ſon Trône, dans le Palais Royal, & aïant ſur la tête la Couronne du Roi de Naples, donna la liberté à plus Graces.

plus de cent, c'eſt-à-dire à tous ceux que le Viceroi avoit fait fait amener dans cette grande Sale, devant le Trône, & comme tous ſe mirent à crier, les mains jointes, *Grace, grace, trés-auguſte Monarque*, Charles V. s'étant levé dit, qu'on leur donne à tous la liberté, & les lettres de cette Grace, franches; & outre cela le Tréſorier du Palais donna à chacun des Priſonniers pauvres deux écus. Dans le même temps André Doria s'étant tranſporté ſur les Galéres, en qualité de Grand Amiral, fit grace, au nom de l'Empereur, à un grand nombre de Forçats, ſavoir 12. par Galére.

Parlement. 1536. Enſuite le huitiéme du même mois ſe tint dans la Ville de Naples, le Parlement général, auquel aſſiſtérent tous les Barons, & Députez des Villes Capitales des Provinces, en ſorte qu'entre les Barons, & Députez, ou Sindics, en y comprenant ceux de Naples, il ſe trouva plus de 176. Vocaux. Et comme on eut repréſenté à Charles V. que l'Egliſe du Mont Oliveto où ce Parlement avoit accoûtumé de s'aſſembler, étoit un lieu incommode, il ordonna que ce jour-là, & dans la ſuite, il s'aſſemblât toûjours à *Saint Laurent*, Monaſtére des Peres Conventuels de l'Ordre de St. François, comme on a toûjours continué de le pratiquer. Tout ce Parlement alla en corps au Palais Royal pour recevoir Charles V. qui ſeul alla à cheval ſous un Dais, avec le Manteau Royal, le Sceptre, & la Couronne; deux Nobles du Corps même du Parlement tenoient la bride de ſon cheval, deux autres Nobles, & d'

Sindics se tenoient aux Etriers, & alloient nu-tête, tous les autres marchoient devant & derriére deux à deux, à pié. Dés qu'ils furent arrivez à Saint Laurent, & que Charles V. se fut assis sur le Trône, l'ouverture du Parlement se fit par la nomination d'un Président, qui fut *Don Jerôme Severino*, aprés quoi l'Empereur s'étant levé, & aïant quitté les habits Royaux dans une Chambre, il s'en retourna *incognito* dans son Palais. Il fut conclu dans ce Parlement qu'on donneroit à Sa Majesté un présent de 500. mille Ducats, qui seroient payez par les Barons, & par tout le reste du Royaume, excepté la Ville de Naples, comme on avoit de tout temps coutume de faire. On résolut aussi de demander à Sa Majesté quelques Graces, & je ne sai quels nouveaux Priviléges, jusqu'au nombre de 30. tant au bénéfice de la Ville, que des autres Provinces, lesquels furent tous accordez avec beaucoup de bonté.

Duc de Savoye à Naples.

Le Duc de Savoye s'étoit déja disposé à passer à Naples avec un superbe cortége, pour rendre visite à un si illustre & si invinsible Beau-frére, mais pressé par les François, il se trouva obligé de hâter son voiage plus qu'il n'auroit fait sans cela. En arrivant à Naples, il se détacha de ses gens, & prit la poste pour s'y rendre, afin d'éviter toutes ces cérémonies également incommodes & fastueuses, avec lesquelles il ne doutoit pas qu'on ne se mît en devoir de le recevoir; & effectivement on lui avoit destiné & préparé de grands honneurs. Cela n'empêcha pas qu'il ne reçût l'aceüil le plus favorable & le plus obligeant

obligeant du monde de l'Empereur, qui l'embrassa avec une affection extraordinaire. Et comme le Duc représenta entr'autres choses à Charles V. le malheur qu'il avoit d'avoir été dépoüillé de la Savoye, par les armes du Roi François I. les dommages que les Troupes de ce Prince avoient causez à ses Peuples, & la disposition dans laquelle elles se trouvoient de passer en Piémont, où il ne doutoit pas même qu'elles ne fussent déja entrées, & que pour toutes ces raisons il le supplioit de lui accorder un prompt secours, tant pour recouvrer ce qu'il avoit déja perdu, que pour empêcher que ses Ennemis ne fissent encore de plus grands progrez; Charles V. qui outre l'affection qu'il avoit pour son Parent, voïoit bien qu'il avoit un trés grand intérêt à s'opposer aux François, ne manqua pas de promettre au Duc toute sorte d'assistance, le priant de s'en retourner par le chemin le plus court, pour se joindre avec Don *Antoine de Leva*, auquel il avoit donné le Gouvernement du Milanez, afin que conjointement avec lui, ils déliberassent sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente, & concertassent les moïens les plus propres pour faire une vigoureuse défense, jusqu'à ce qu'il allât lui-même en personne y apporter reméde.

Charles V. part pour Rome. 1536.

Peu de jours aprés Charles V. partit de Naples, aprés y avoir séjourné plus de quatre mois. Le jour de son départ fut le 29. du mois de Mars, qu'il s'achemina vers Rome, accompagné une demie journée par un Corps de Cavalerie, composé de plus de 500. N[illegible]

bles, Barons, & Magiſtrats, & outre cela des deux Cardinaux Legats du Pape. Sur les frontiéres de l'Etat Eccléſiaſtique il fut reçu par deux Cardinaux envoïez pour ce ſujet par le Pontife, avec un bon nombre de Prélats. Arrivé prés de Rome, tout le Collége vint au devant de lui hors des portes de la Ville, outre que Don *Virginio* Urſino qui avoit été avec lui en Afrique, étoit déja auparavant allé au devant de lui, de la part de la Ville, à la tête de 300. perſonnes à cheval, des plus conſidérables, habillées fort leſtement. Il eſt certain que depuis pluſieurs Siécles, Rome n'avoit vû aucun triomphe plus ſuperbe. On emploïa trois mois entiers à dreſſer les Arcs de Triomphe, le Pape aïant ordonné qu'on n'épargnât aucune dépenſe, & qu'on fît en ſorte que cette Entrée de Charles V. ſurpaſſât en magnificence celle de Céſar; en un mot, pour élargir une Ruë par où il devoit paſſer (comme Duppleix ne manque pas de le rapporter) on démolit de fond en comble le Temple de la Paix, Edifice trés-ancien, commencé par Claude Neron, & achevé ſous Veſpaſien. Commode le fit enſuite brûler, mais on eût ſoin de le réparer, comme fit auſſi le Pontife aprés cette Cavalcade, ce qui coûta des ſommes immenſes, & ne s'exécuta pas ſans fouler le Peuple.

Le matin du 5. Avril Charles V. entra dans Rome, à Cheval, avec les Armes & les Enſeignes de l'Empire, extrémement ornées & enrichies, monté ſur un Cheval Moreſ, paré de houſſes & d'harnois à l'Affricaine, *Son Entrée ſolemnelle*

ne, d'un prix & d'une richesse extraordinaire; & il marchoit au milieu de deux Cardinaux, le Doyen à la droite, & Farnese, Neveu du Pape, à la gauche; sous un Dais de Damas blanc à fond d'or, superbement orné & enrichi, & porté par des Senateurs & des principaux de la Ville. Les Cardinaux suivoient tous deux à deux, avec les autres Prelats, Archevêques, & Evêques, tous montez sur des Mules magnifiquement harnachées. Toutes les fenêtres, & les murailles des ruës par où il passoit, étoient ornées de riches tapisseries; & toute la Bourgeoisie sous les armes étoit rangée en haïe des deux côtez, tant par honneur que pour empêcher la confusion & la presse. Au milieu de cette superbe pompe il se rendit à l'Eglise de St. Pierre, où le Pape au milieu de 4. Cardinaux étoit assis sur son Trône, & à la porte de cette Eglise, justement au bas de l'Escalier, il fut reçu par les Chanoines. S'étant avancé jusque devant le grand Autel, & agenoüillé sur un trés riche prie-Dieu, il fit une courte priere, aprés laquelle s'étant levé il alla devant le Trône du Pape, aux pieds duquel il y avoit un magnifique carreau, & le Saint Pere tenoit sur trois autres son pié droit, que l'Empereur baisa, aprés quoi Paul s'étant levé embrassa Charles V. avec beaucoup de tendresse jusqu'à trois fois.

Logement. 1536. Ensuite le Pape se retira le premier dans les appartemens du Vatican, aprés s'être dépoüillé de ses Habits Pontificaux dans le Chœur; & l'Empereur de son côté étant passé dans la Sacristie, & y aïant quitté ses H[illegible]

bits Impériaux, se retira dans l'Apartement qui lui avoit été marqué dans le Vatican, c'est-à-dire du côté qui regarde la Place de St. Pierre, où Charles VIII. avoit aussi autrefois logé en allant à Naples ; & le Pape au contraire occupoit le côté du même Palais, qui donne sur les Jardins. Mais néanmoins on pouvoit aller de l'Appartement du Pape à celui de l'Empereur, sans monter, & sans décendre, parce qu'ils étoient de plein pié, de sorte que ces deux Monarques se voïoient presque tous les jours, sans observer, de part ni d'autre, aucune formalité ni, la moindre cérémonie, & souvent sans que les Courtisans s'apperçussent de ces sortes de visites; ce qui se fit durant tout l'espace de 13. jours que Charles V. demeura à Rome. Jove écrit que ce Prince n'y séjourna que quatre jours, mais il se trompe fort. Ceux qui souhaitent de savoir les particularitez de ce grand triomphe qui fut fait à l'Empereur à sa reception à Rome, n'ont qu'à lire *Bosius* de Cesena, qui étoit alors Maître des Cérémonies du Pape, & qui reçut ordre de Sa Sainteté d'en faire la Relation, comme il fit dans un gros volume in-quarto.

Charles V. presse le Pape pour le Concile.

Quoique les affaires particuliéres que Charles avoit à démêler avec le Roi François I. lui tinssent fort au cœur, néanmoins pour faire voir au Pontife que les intérêts de la Religion lui étoient encore plus chers, la premiére chose dont il parla avec de grandes instances à sa Sainteté, fut la convocation du Concile, qu'il jugeoit être d'une nécessité indispensable pour le bien de l'Eglise, & sans

ſans lequel il ne voïoit, diſoit-il, aucun moïen de lui donner la paix. Paul ſecrétement informé par le moïen de ſon Nonce d'Allemagne, que les Luthériens de la Ligue de Smalcalde avoient réſolu entr'eux de ne vouloir abſolument le Concile que dans une Ville de l'Empire; n'eut pas de peine à témoigner à l'Empereur, qu'il ne ſouhaitoit rien tant)cachant le deſſein ſecret qu'il avoit dans l'eſprit) que de ſe conformer entiérement au déſir de Sa Majeſté Impériale ſur un article de ſi grande importance, connoiſſant bien que cette grande paſſion qu'Elle témoignoit pour la convocation d'un Concile procedoit d'un pur zéle (ce qu'il diſoit pour mieux flater ce Prince) pour les intérêts de Dieu; qu'ainſi il ſe voïoit obligé de lui faire connoître combien il étoit diſpoſé à lui donner toute la ſatisfaction qu'il déſiroit. Mais comme le Saint Pere avoit, ſur le ſujet de la convocation du Concile, des penſées toutes contraires à ces paroles, bien loin de nommer une Ville d'Allemagne, il lui indiqua & aſſigna celle de Mantouë en Italie, lui donnant à entendre, avec de certaines expreſſions qui paroiſſoient naturelles, & éloignées de toute diſſimulation, qu'il n'y avoit point de lieu plus commode que celui-là à toutes les Provinces de l'Europe, qui avoient intérêt d'y aſſiſter; & pour lui faire paroître encore un plus ardent déſir de le contenter, il aſſigna le temps préfix pour cette convocation au mois de Juin de l'année ſuivante 1537. De ſorte que Charles V. ne ſachant rien de la réſolu-

des Luthériens de ne vouloir de Concile que dans une Ville d'Allemagne, témoigna être fort content de la nomination faite par Sa Sainteté,

Charles V. aïant donc obtenu ce qu'il demandoit (au moins le croïoit-il ainsi) touchant le Concile, aïant visité les lieux Saints qui méritoient le plus d'être vûs, & fait les dépêches nécessaires en Espagne, & en Allemagne, il se prépara à partir le matin du 18. Avril, mais auparavant il demanda à sa Sainteté (sans lui dire néanmoins ce qu'il avoit le plus dans le cœur) une audience pour le jour précédent dans le Consistoire, en présence de sa Sainteté, des Cardinaux, des Ambassadeurs, & de tous les principaux Prélats de Rome, aussi bien que des Grands, & des Officiers les plus considérables de la Cour Impériale. Le Pape persuadé que le dessein de Charles V. étoit de faire en public des remercîmens des honneurs qu'il avoit reçus dans cette Ville, où on lui avoit fait une entrée si solemnelle, & si magnifique, donna les ordres nécessaires pour rendre cette Assemblée extraordinaire la plus nombreuse qu'il seroit possible, & envoïa pour cet effet le jour précédent inviter toutes les Personnes publiques à s'y trouver. Le Consistoire alla (à la reserve de 4. Cardinaux qui demeurérent avec le Pape) recevoir l'Empereur, jusqu'à son Appartement, & l'aïant conduit au lieu ordinaire, on le fit asseoir sur un siége égal à celui du Pontife, mais quatre doigts plus bas, à main gauche de sa Sainteté; & en même temps il se mit

Charles V. va au Consistoire. 1536.

mit à prononcer son discours qu'il fit en Espagnol, quoi qu'il parlât trés-bien Italien, peut-être, parce que la premiére de ces langues est plus grave. Voici quel fut son discours.

DISCOURS

De l'Empereur Charles V. fait dans le Consistoire des Cardinaux à Rome, en présence du Pape, des Ambassadeurs des Princes, & de plusieurs Barons Romains, & Prelats. Le matin du 17. Avril 1536.

TRés Saint Pere. Deux choses entr'autres m'ont obligé de venir à Rome. La premiére, le désir de suivre la pieuse coutume de baiser les pieds à Vôtre Sainteté, de lui offrir ma personne, & ma puissance, & de la supplier de vouloir assembler un Concile Général. Et aïant trouvé vôtre Sainteté non seulement bien disposée à écouter mes instances sur ce sujet, mais aussi résolue à les mettre en exécution avec un grand zéle; je me sens obligé de la remercier de ces bons commencemens, & de la résolution qu'Elle a prise dans le dernier Consistoire, pour la nomination du lieu, & du temps de cette convocation, la suppliant de vouloir y tenir la main, pour mettre heureusement à fin une œuvre si importante, & si nécessaire à la Chrêtienté, & pour l'avancement de laquelle j'offre à vôtre Sainteté, tout ce qui peut dépendre de mon pouvoir, & de mes forces. La seconde, & la principale raison qui m'a

engagé à me transporter dans cette Ville, est pour faire entendre à vôtre Sainteté, le desir que j'ai toûjours eû pour le bien général de toute la Chrêtienté, d'entretenir une bonne amitié, & une sincére correspondance avec le Roi François I. & que nos intérêts eussent pû prendre quelque meilleur tour, & une conclusion plus avantageuse que celle vers laquelle je les voi chaque jour s'acheminer. Mais je l'ai toûjours trouvé si éloigné de la raison, que je suis obligé de rendre compte de tout ce qui s'est passé entre nous en présence de vôtre Sainteté, du Sacré Collége, des Ambassadeurs, & Ministres des Princes, & Potentats, & autres Seigneurs de cette Sacrée Assemblée: afin que tout le monde sache qui est celui de nous deux, qui a le plus de sujet de se plaindre de l'autre.

Tout le monde sait que le Roi Loüis XII. aïant promis Claude sa Fille en mariage à l'Empereur Maximilien mon Ayeul, elle fut ensuite, au préjudice d'un tel accord, mariée au Roi François I. & que Maximilien irrité d'un si grand affront chassa les François du Duché de Milan. Néanmoins François I. parvenu à la Couronne, lui envoya une Ambassade solemnelle, pour renouër leur amitié, & alliance, les Ambassadeurs aïant protesté de sa part que le Roi François I. n'avoit pas eû intention de s'opposer à Maximilien dans la conquête du Milanez, & que même il en avoit été trés-content. Et outre cela il traita un mariage entre lui Empereur, & Loüise sa fille aînée, & en cas qu'elle vint à manquer, avec Charlotte la cadette.

Que

Que Ferdinand Roi d'Arragon son Ayeul Maternel, étant venu à mourir, le Roi de France fit acheter à Maximilien son passage par son Royaume, en l'obligeant de lui accorder cent mille écus de pension annuelle sur Naples, & Sicile.

Qu'aprés la mort de Maximilien lui Charles étant obligé pour de trés-grandes raisons de se procurer l'Empire, comme étant d'ailleurs héréditaire à la Maison d'Aûtriche; le Roi de France, poussé par une jalousie qu'on n'avoit encore jamais vuë dans aucun de ses Prédécesseurs, s'étoit porté pour son Concurrent, & mis à le traverser par toutes les voïes imaginables, & avec tous les artifices qu'on puisse jamais inventer. Avec tout cela qu'il ne s'en étoit jamais plaint, ni départi de l'amitié, & de la bonne intelligence accoûtumée qu'il entretenoit avec lui; que bien loin de-là il avoit aprés la mort des deux susdittes filles de François I. contracté une nouvelle alliance avec lui, par un Traité demariage avec Renée de France, mariée ensuite au Duc de Ferrare; & que le Roi, sans qu'il lui eût donné le moindre sujet de défiance, lui avoit demandé des ôtages pour la sûreté de leurs conditions.

Que tous ces Traitez n'aïant pas été capables d'éteindre l'envie que le Roi de France avoit contre lui, à cause de sa grandeur & de sa fortune, il avoit sucité contre lui le Seigneur d'Albret, Robert de la Mark, & le Duc de Gueldres, quoi que ceux-ci eussent porté la peine de leur témérité, & qu'à le

Seig-

Seigneur d'Albret aſſiſté des armes de France, n'eût remporté de toutes ſes entrepriſes que du dommage, de la honte, & le regret de n'avoir pas accepté les offres qu'il lui faiſoit, n'aïant jamais refuſé de lui donner une recompenſe raiſonnable pour le Royaume de Navarre. Que le Roi de France le voïant occupé à dompter les Luthériens d'Allemagne, il s'étoit en même temps prévalu de cette occaſion favorable de lui faire en Italie une guerre, qui lui avoit ſi mal réüſſi qu'il avoit été pris devant Pavie, & emmené Priſonnier en Eſpagne; priſon de laquelle il avoit été enſuite delivré par le Traité conclu à Madrid entre l'Empereur, & le Roi, avec cette condition néanmoins, qu'en la place du Pere, les fils ſeroient donnez en ôtage,

Que ſe voïant en liberté il avoit refuſé d'accomplir tout ce qu'il avoit promis dans le Traité, ſous le ſpécieux prétexte que cela lui étoit impoſſible à cauſe de la grande oppoſition que les Etats du Royaume y faiſoient. En vertu dequoi lui Empereur avoit demandé qu'il ſe remît en priſon, dans le même état où il étoit avant la concluſion du Traité de Madrid; choſe à laquelle il n'avoit point voulu entendre; que même il avoit tout au contraire négotié, & conclu avec quelques Potentats une Ligue, appellée *Sainte*, contre lui, & qu'aïant envoïé Lautrec, & enſuite le Comte de S. Paul avec de puiſſantes Armées, pour conquérir le Roïaume de Naples, l'un avoit perdu la vie, & l'autre la liberté dans cette entrepriſe, aprés avoir vû leurs

leurs Armées entiérement défaites. Qu'aïant ensuite terminé leurs différends, par le Traité de Cambrai, le Roi de France ne l'avoit pas long-temps observé; qu'il avoit attaqué vigoureusement le Duc de Savoye Beaufrere de Sa Majesté Impériale, & s'étoit emparé de diverses Terres dudit Duc, tant au deça, qu'au delà des Alpes. Qu'il avoit sucité contre sa personne, & ses Etats, le Landgrave de Hesse, le Duc de Wirtemberg, & les autres Princes Luthériens, jusqu'à leur fournir de l'argent pour les mettre en état de lui faire la guerre, & à s'y engager par un Traité public.

Qu'aprés tout cela, aïant fait mettre sur le tapis quelques propositions de paix, avec cette condition que l'Investiture du Duché de Milan seroit donnée au Duc d'Orleans son fils, ou au Duc d'Angouléme son frere, lui Empereur y avoit volontiers prêté l'oreille en considération du bien commun de la Chrêtienté; pourvû néanmoins que le Roi de France de son côté s'engageât à l'assister d'une partie de ses forces, pour appuier la célébration du Concile, extirper l'hérésie, & arrêter le cours de la Fortune de la Maison Ottomane; & qu'il avoit répondu à cela soit par jeu, ou par bravade, qu'en ce temps là il passeroit en Italie à la tête de 50. mille hommes, pour lui faire compagnie.

Enfin il conclut par dire, qu'en présence du Pape, du sacré Collége, & de toute cette sainte, & illustre Assemblée, il offroit trois choses au Roi de France, pour en choisir une. La premiére étoit le Duché de Milan

pour son troisiéme fils, mais non pas pour le Duc d'Orleans, qui aïant des prétentions sur les Duchez de Florence, & d'Urbin du côté de Catherine de Médicis sa femme, mettroit en division toute l'Italie. Mais qu'en vertu de ces promesses il souhaiteroit de savoir de quelle nature seroient les forces dont le Roi l'assisteroit contre le Turc, & contre les Hérétiques. Le second parti qu'il lui offroit étoit un duel, pour épargner le sang de leurs Sujets, en exposant le leur propre. Que quoi que divers obstacles semblassent s'y opposer, il trouveroit pour lui le moïen de les surmonter tous, pour avoir la satisfaction de se trouver les armes à la main, dans une Ile, sur un Pont, ou ailleurs sur une Barque, & qu'il lui laisseroit le choix de se battre à l'épée, ou au poignard, pourpoint bas.

Que le Vainqueur seroit obligé de donner toutes ses forces pour favoriser la tenüe du Concile, pour extirper l'hérésie, & pour résister aux Infidelles; & que le Vaincu emploïeroit aussi les siennes pour les mêmes choses. Que les Duchez de Milan, & de Bourgogne seroient mis en sequestre, pour être ensuite remis entre les mains du Vainqueur. Le troisiéme parti seroit qu'en cas que le duel vînt à manquer, la guerre se continueroit entr'eux à toute outrance, jusqu'à ce que l'un eût réduit l'autre à l'état de simple & pauvre Gentilhomme. Que tout lui promettoit la victoire aïant de son côté la justice, & la raison; le bon état des affaires, la bonne disposition de ses Sujets, le courage de ses Soldats,

l'expérience,

l'expérience, & la valeur de ses Capitaines. Et que tout au contraire les affaires du Roi François I. étoient ruïnées, ses Sujets mal intentionnez, ses troupes fort peu considérables, & ses Capitaines si peu capables de commander, que si les siens n'étoient pas plus habiles, il iroit la corde au cou se jetter aux pieds du Roi, pour tâcher d'obtenir de sa clemence misericorde, & pardon.

Conclusion.

Il finit ensuite par un assez long discours sur les miséres, & les calamitez que la guerre traînoit aprés elle; de sorte que quoi qu'il ne fût pas accoûtumé à proposer, & à accorder la paix à ses ennemis, que comme Vainqueur, il seroit néanmoins trés-content, pour les considérations déja alleguées, qu'on cherchât les expédiens pour la faire, avec cette condition toutefois, qu'avant que de rien mettre sur le tapis, le Roi de France seroit obligé de retirer toutes ses troupes, & toutes les forces qu'il avoit dans le Piémont, & dans la Savoye.

Réponse du Pape.

Le Pontife plein de prudence, & d'une expérience consommée dans les affaires, voïant qu'il y avoit dans le discours de Charles V. trop de passion & d'emportement, ne s'arrêta qu'à la seule conclusion de ce Prince, & des trois points qu'il avoit proposez, aïant rejetté les deux autres du duel, & de la guerre, l'un pour ne convenir nullement à la dignité des Personnes, & l'autre parce qu'il étoit pernicieux à toute la République Chrêtienne, il choisit le troisiéme article qui tendoit à la paix, & à un bon accord entre les deux Monarques; déclarant qu'afin de pouvoir emploier plus

lement ses bons offices, il se tiendroit dans une parfaite neutralité, & que sans donner le moindre ombrage, il feroit de son côté les derniers efforts pour pouvoir parvenir à une bonne fin ; priant l'Empereur de vouloir choisir ce parti, & d'être persuadé que le Roi François I. de son côté ne manqueroit pas de faire la même chose.

Discours de Charles V. blâmé.

Ce discours de Charles V. ne fut pas applaudi *ex corde*, non pas même des Espagnols, comme il parut assez par leur peu d'empressement à le défendre; beaucoup moins encore fut-il approuvé par les autres. Il fut sur tout trouvé fort étrange par les Allemans, qui avoient tant crié, & écrit contre le Roi François I. pour avoir appellé en duel leur Empereur, qui ne pouvoit se battre, sans le consentement du Collége Electoral, & de la Diéte même de l'Empire, de maniére qu'ils ne pouvoient qu'être fort fâchez de voir présentement leur Empereur appeller à son tour le Roi François I. en duel; & qui pis est encore avec des paroles indécentes. Premiérement sur un Pont, dans une Ile, dans une Barque, sans dire en quel Païs. De plus quel honneur pouvoit-il lui en revenir d'appeller en duel un Roi, dans un lieu si sacré, en présence d'un Pontife, & de tant de Cardinaux, & cela à l'épée, ou au poignard, la poitrine toute nuë, ce qui ne se pratiquoit que fort rarement entre les personnes même du commun? D'ailleurs, quelle grande bravade d'ajoûter que le Vainqueur & le Vaincu seroient obligez de donner toutes [illegible] forces contre le Turc, contre les Hérétiques,

rétiques, & en faveur du Concile? Charles V. ne faisoit-il pas voir par ce langage, & ne donnoit-il pas à entendre à François I. que dans ce duel on ne devoit pas courir risque de la vie, mais simplement faire une Rodomontade Espagnole? Et ne fut-ce pas encore une plus grande rodomontade que celle qu'il ajoûta, qu'en cas que le duel n'arrivât pas, il seroit permis à l'un de faire la guerre à l'autre jusqu'à-ce qu'il l'eût réduit dans la condition d'un pauvre Gentilhomme?

Encore blâmé.

En vérité, il auroit été à désirer pour la gloire d'un si grand Empereur, d'un Monarque si puissant & si glorieux, qui avoit la Fortune à son commandement (s'il m'est permis de parler ainsi) & qui étoit le Pere de la modération, il auroit, dis-je, été à souhaiter qu'un Prince si illustre, & si magnanime, ne se fût pas jetté dans un précipice de cette nature, d'où il devoit considérer qu'il ne pouvoit sortir sans une tache à son honneur, qui effectivement en demeura terni. Un pareil Conquérant faire une si fausse démarche dans cette même Ville, & dans ces mêmes jours, où il venoit de recevoir l'honneur du plus superbe triomphe que Rome eût vû depuis plusieurs siécles? Certainement une conduite semblable ne contribua pas à accroître sa gloire, ni sa grandeur, ni sa puissance, ni sa Dignité; & pour parler plus juste, elle flétrit beaucoup ses vertus héroïques. Ce procedé irrégulier de Charles V. fut compté pour le troisiéme où il avoit manqué de prudence; cela lui étant arrivé la pre-

refois dans l'expedition du Siége de Marseille par Bourbon, & la seconde en Hongrie.

Mais ce que j'ai dit n'est encore rien, en comparaison de ce que je dois dire. Charles s'exposa à recevoir dans un lieu si public, & si sacré, un affront qui auroit été trés sensible à un simple particulier, & combien plus dut-il l'être à un Empereur, à un Monarque, à un Heros? Entr'autres Ambassadeurs qui assistoient à un Consistoire si solemnel, se trouvoient ceux du Roi François I. savoir l'Evêque de *Mascon* qui résidoit auprés du Pape, & le Seigneur de *Velly*, qui résidoit auprés de l'Empereur même. Ces Ambassadeurs qui étoient l'un auprés de l'autre, ayant entendu sortir de la bouche d'un si grand Empereur un discours de cette nature, & ne pouvant souffrir que ce Prince se laissant emporter à sa passion outrageât leur Roi, & s'efforçât de ternir sa reputation, & sa gloire, défendirent leur Maître avec chaleur, & avec des paroles tout à fait contraires à la bienséance, & au respect qu'ils devoient garder à un Empereur, jusqu'à lui donner nettement un démenti; & non contens de cela ils ajoûtérent que si sa Majesté avoit de l'honneur, il falloit qu'Elle donnât le Duché de Milan à Henri, fils de leur Roi, puis qu'il appartenoit à ce jeune Prince, & non pas à lui Charles.

Emportement des Ambassadeurs. 1536.

Il est vrai néanmoins que ce Prince extrêmement indigné menaça les Ambassadeurs de les faire repentir, les traitant de téméraires & d'insolens, continuant à faire voir les choses que les Rois de France avoient fait à ses Prédécesseurs, exagérant les outrages qu'il avoit lui-même

De Charles V. contr'eux.

me reçûs du Roi François I. chargeant avec des paroles aigres les Ambassadeurs de faire savoir à leur Roi qu'il le défioit à un combat singulier, à l'epée, ou au poignard, puis qu'il n'y avoit pas moïen de venir autrement à bout d'un Roi, qui lui avoit manqué plusieurs fois de parole. Le Pape voyant que Charles s'emportoit si fort se leva, & l'embrassant le pria de vouloir modérer sa colére, & de considérer qu'il étoit Empereur, & Successeur à l'Empire d'un Prince en qui on avoit toûjours remarqué, & loüe beaucoup de modération & de douceur; & s'appercevant que les Ambassadeurs s'étoient levez, & qu'ils se préparoient à repliquer, il leur imposa silence, & mit fin au Consistoire. Et craignant que les Officiers, & les Gardes de Charles, qui étoient en grand nombre, ne se portassent à faire quelque insulte aux Ambassadeurs François, il pria ceux-ci d'éviter les occasions, & de prendre leurs précautions; d'autant plus qu'en sortant du Consistoire Charles V. cria à Velly qu'il eût à ne le plus suivre.

Blâmes. 1536. Véritablement tout le monde blâma fort les Ambassadeurs de s'être exposez, par leurs réponses trop insolentes, sans avoir aucun égard au lieu, au Pape, & à un Empereur triomphant, au danger de recevoir quelque sanglant affront. Mais aussi il est certain que le procédé de Charles ne fut pas moins universellement desapprouvé de tout le Consistoire; parce-qu'effectivement ce Prince s'étoit lui-même attiré l'affront qui lui fut fait dans un Lieu si [illegible] blic, par les Ambassadeurs; & qui fut ca[illegible] qu'on diminua un peu de cette haute [illegible]

qu'on avoit conçue pour lui à son entrée dans Rome; n'y ayant personne qui ne demeurât scandalisé d'un si grand transport de colére, quelque juste qu'en fût le sujet. Mais que faire? Si un Moïse Patriarche, & un Pierre Apôtre, & déja avancé en âge, furent si peu maîtres de leur colére, que l'un tua un Egiptien, & l'autre coupa l'oreille à un Ministre de la Justice, comment un homme de guerre pourra-t-il reprimer cette violente passion? Il n'est rien néanmoins de plus indigne d'un Prince, & particuliérement d'un Monarque, & d'un Empereur, que de se laisser emporter en public aux mouvemens de la colére, & sur tout en parlant en présence de personnes qui peuvent avoir quelque droit de répondre.

Ce discours de Charles dans le Consistoire a fourni de matiére à quantité de discours & d'Ecrits, qui ont été faits fort diversement par les Italiens, par les Espagnols, & par les François; & quoi que les Italiens & les Espagnols n'aïent rien oublié pour déguiser & pour colorer si bien le mal, qu'il pût passer pour bien aux yeux, & dans l'esprit du Public, & comme tel en être loué & approuvé, avec tout cela quelque soin qu'ils ayent pris de dorer adroitement leur pilule, ils n'ont pû si bien faire qu'on ne se soit apperçu de l'amertume qui étoit cachée dessous. L'Apologie même que les Partisans de Charles V. ont faite en sa faveur, fait assez connoître que la conduite de ce Prince dans cette rencontre n'a servi qu'à ternir pour jamais la gloire d'un si sage & si invincible Empereur. Ce qu'on dit qu'il avoit la justice de son côté, [illegible] qu'une chanson, parce-que les choses étoient

Autres opinions.

étoient contestables, & quand cela seroit, une affaire si juste qu'elle se défendoit d'elle-méme, n'avoit pas besoin d'être soutenue par des paroles injurieuses, si malséantes dans la bouche d'un Empereur modéré. Mais outre cela cet Auguste Empereur ce seroit toûjours fait un assez grand tort, quand il ne s'en seroit attiré d'autre que celui de voir déchirer sa mémoire par les Ecrivains François, & particuliérement par *Duppleix*, qui s'est fait un devoir de défendre, non seulement ce qui méritoit d'être défendu dans le Roi François I. mais aussi ses actions les plus dignes de blâme, & en quels termes de plus est-ce qu'il l'a fait? en se déchaînant contre l'Empereur, & en vomissant contre lui les injures les plus atroces, les paroles les plus basses & les plus grossiéres, & les expressions les plus indignes & les plus ridicules afin de mieux obscurcir sa gloire, & flétrir sa réputation; quoi-que la passion excessive avec laquelle les Ecrivains défendent leur Prince, ne sert bien souvent que de jeu & de passe-temps à toutes sortes de gens, sans en excepter ceux de la même Nation,

Les Princes se soucient peu des calomnies.

Si les Plumes des Ecrivains étoient autant de Canons, & que chaque trait tirât un coup, il y a long-temps assûrément que la Monarchie d'Aûtriche seroit renversée de fond en comble, & que la mémoire même de celles des autres Monarques, seroit entiérement effacée. A la vérité, les Ecrivains se sont avisez de tout temps, & particuliérement depuis la belle invention du noble Art de l'Imprimerie, les Ecrivains, dis-je, se sont toûjours avisez [illegible] de mieux défendre les injustices même

leurs Princes, de noircir & de calomnier leurs Adversaires, quelque sainte & irréprochable que fût leur vie. Mais il est néanmoins trés certain que jamais il ne s'est tant inventé, & écrit d'injures, que nous en avons vû, & que nous n'en voïons encore que trop, dans les Histoires qui ont été faites au sujet de Charles V. & de François I. jusque-là qu'on peut dire avec beaucoup de fondement, que ce ne sont pas des Histoires, des Relations, des Mémoires qu'on a écrit touchant les guerres, les différends, & les succez de ces deux Monarques, mais des médisances, des calomnies, des injures atroces, & honteuses; & le bon Conseiller Duppleix, d'ailleurs Ecrivain célébre, se laissant emporter à une passion excessive pour son Prince, a surpassé tous les autres en ce zele impétueux; car il semble qu'il n'ait d'autre but que de précipiter Charles V. dans l'Enfer, & d'élever François I. jusqu'au Ciel; quoi qu'il y eût, peut-être, plus de sujet d'élever le premier jusques au Ciel, & d'abbaisser le dernier jusques dans l'enfer: mais la passion est aveugle. Pour dire les choses comme elles sont, il ne s'est, peut-être, jamais trouvé au monde deux grands Monarques plus jaloux l'un de l'autre que ceux-là, & entre lesquels il y ait eû, par la rencontre de divers intérêts, une plus grande concurrence. Les Princes, au reste, se moquent de toutes ces calomnies qui s'écrivent contr'eux. Ils sont portez à en user de la sorte, par trois raisons. La premiére est qu'à peine ont-ils le temps d'y faire réfléxion, à cause du grand nombre d'autres objets qui se présentent continuel-

Raisons.

tinuellement à eux, & comme cela eſt ſouvent cauſe qu'ils oublient les bons offices qu'on leur rend, de là vient auſſi qu'ils négligent les injures qu'on leur fait, à moins que quelque Miniſtre, qui ſe tient auſſi pour offenſé, ne les pouſſe à en tirer vengeance. La ſeconde raiſon eſt, qu'ils appréhendent ſouvent que pour trop toucher la playe, elle ne s'envenime davantage, comme l'expérience le montre effectivement ; car nous voïons que la bleſſure d'un pauvre Villageois ſe guérit en huit jours, parce-qu'il n'y a ni Médecins, ni Chirurgiens pour la toucher & la retoucher ſi ſouvent, au lieu que tout au contraire dans un grand Seigneur, dans un riche Marchand, la moindre petite égratignûre demeure des mois entiers à guérir, parce-que les Médecins & les Chirurgiens, qu'on fait venir à douzaines, y veulent trouver leur compte, & comment ? En y mettant, & remettant les doigts, & la main, afin de la faire durer les années entiéres. Enfin la troiſiéme raiſon, eſt qu'il ne croient pas pouvoir mieux ſe venger des Auteurs des injures & des calomnies, qu'en les mépriſant, conformément à ce commun Proverbe Italien, qui eſt dans la bouche même du Vulgaire : *Voce d'Aſino non giunge al Cielo.*

Obſervation ſur le ſac de Rome, & ſur le triomphe de Charles V.

Les mauvaiſes actions, la conduite ſcandaleuſe, les fautes, les vices des particuliers ne s'oublient jamais dans le monde ; il faut du moins cent vertus pour couvrir un défaut en une perſonne du petit Peuple, & particuliérement dans l'eſprit des Eccléſiaſtiques, gens [illegible]dinairement peu enclins à pardonner. Au[illegible] que tout au contraire il ſuffit qu'un Pr[illegible]

sur tout un grand Monarque, fasse une seule action d'éclat, glorieuse en apparence, & avantageuse au bien public, pour effacer toutes les imperfections qui peuvent se trouver en sa personne; & la raison de cela est que le Peuple ne se soucie que du présent; & comme tout le monde a besoin du Prince, tout le monde aussi concourt volontiers à cause de cela à loüer plûtôt le bien, qui peut lui faire du bien, qu'à blâmer le mal, qui ne peut lui faire que du mal. Ceux qui ont décrit le Triomphe le plus superbe, & l'Entrée la plus merveilleuse qu'on eût vû depuis plusieurs Siécles, que le Pontife Paul III. ordonna à l'Empereur Charles V. événement dont une infinité d'Auteurs font mention, & particuliérement *Cesenna*, ne peuvent comprendre qu'un Empereur sous l'Empire, & par l'ordre duquel, Rome avoit été saccagée avec plus de fureur & de rage qu'elle ne l'avoit jamais été par les Nations les plus barbares, sac dont la mémoire étoit encore toute fraîche dans l'esprit de ceux-la mêmes qui avoient été saccagez, & qui en avoient plusieurs tristes monumens devant les yeux; ces Ecrivains, dis-je, ne peuvent comprendre que nonobstant cela Charles V. triomphât si glorieusement dans cette même Ville qu'il avoit peu auparavant désolée, & qu'il reçût de grands applaudissemens, & des acclamations de ce même Peuple qu'il avoit pillé & ruïné; mais les soufflets des Grands ne blessent point, & quand cela se fait, il ne faut qu'un peu de baume pour guérir le mal qu'ils font. Charles V. avoit envoié devant lui à Rome jusqu'à 1300. Esclaves

ves Chrêtiens, qu'il avoit delivrez des fers; le bruit s'étoit répandu, & n'avoit pas manqué de grossir les objets, comme c'est l'ordinaire de la Renommée, qu'il avoit rendu en Afrique un Royaume Chrêtien; qu'il avoit reprimé, & entiérement détruit ce Barberousse qui désoloit si cruellement toutes les côtes d'Italie; & qu'il venoit à Rome pour conférer avec le Pape sur les moïens d'achever d'exterminer les Infidelles, & les Hérétiques. Voilà le Lenitif qui adoucit, & dissipa entiérement du cœur des Romains cette profonde douleur que Charles V. leur avoit causée, ensorte qu'ils ne pensérent plus qu'à le combler de benedictions, d'applaudissemens, & d'acclamations, comme si Pasquin, & Marforio eussent été morts.

Présens. Mais si ce grand Empereur reçût tant de bénédictions & d'acclamations à son entrée dans Rome, on ne lui en donna pas moins lors qu'il en sortit. A quoi ne contribuérent pas peu 300. chaînes d'or, & 700. Médailles du même métal qu'il distribua aux principaux Habitans, & aux Prélats qui faisoient le plus de figure. Les Cardinaux furent régalez de trés précieuses curiositez d'Afrique. Il n'y eut point d'Eglise qui ne se ressentît de sa libéralité, & à qui il ne fît des présens considérables, soit en or, ou en argent, ou en ornemens sacrez. Il mit en dépôt l'argent nécessaire pour marier 24. pauvres Filles, dont 12. devoient avoir 300. écus chacune, & les 12. autres 200. & il donna la charge à cinq Gentilshommes, & à six Dames, d'en faire par sort le choix d'entre le nombre

sent personnes de l'ordre de celles qui viennent d'être nommées. Il fit distribuer de trés-grandes aumônes en chaque quartier, pendant tout le temps qu'il séjourna à Rome, excepté le premier, & le dernier jour. Il ennoblit plusieurs Familles, & accorda aux Marchands plusieurs droits & priviléges considérables, pour pouvoir trafiquer plus commodément dans tous ses Royaumes, & Etats. En un mot, à en juger par toutes les apparences, & à en croire la voix publique, cet Empereur dépensa à Rome en libéralitez, & en charitez 500. mille Ducats d'or, sans compter les autres présens dont je viens de parler.

Charles V. sortit donc de Rome le matin du 18. Avril, accompagné hors des portes, de tout le Sacré Collége, avec la même pompe & la même solemnité avec laquelle il étoit entré, au milieu du Cardinal Doyen, & du Cardinal Farnese Neveu de sa Sainteté, avec ces deux différences seulement qu'il étoit vêtu de son Habit de guerre, sans les marques de l'Empire, & qu'il n'y avoit point de Dais. Mais à cela prés, il est certain que les applaudissemens du peuple furent encore plus grands. De plus il changea de Cheval, parce qu'à la sortie il monta une trés-belle Jument, ou Haquenée, dont le Pape lui avoit fait présent, avec la selle, la housse de magnifique broderie d'or, & d'argent, enrichie de pierreries, les étriers d'argent d'un beau travail, la bride avec les chaînétes d'or, & le mord d'argent. Ce qu'il y eut de plus qu'à l'Entrée, fut une trés-belle Troupe de jeunes Filles jusqu'au nombre

Charles V. part 1536.

nombre de 60. habillées de blanc aux dépens de la Ville, avec des Couronnes de fleurs sur leur tête, & c'étoient justement de celles qui devoient être choisies pour être tirées au sort, & ensuite mariées, comme Charles V. l'avoit ordonné, ainsi qu'il a été dit ci-dessus. Elles furent rangées en haïe, trente de chaque côté justement à la sortie de la porte, aïant chacune à la main une corbeille de fleurs, qu'elles jettoient sur l'Empereur comme il passoit, & tout autour de lui, chantant des chansons à la gloire de ce Prince. Cérémonie qui plut si fort à cet illustre & triomphant Heros, qu'il fit répandre le bruit parmi ces jeunes Filles, que le nompre de celles qui devoient être dotées & mariées, seroit augmenté de douze, savoir six de 300. écus chacune, & six de 200. & ce même soir il en fit expédier les ordres, & en envoïa l'argent à Rome pour être ajoûté à l'autre qu'il avoit déja ordonné auparavant.

Le Peuple défend Carles V.

L'Empereur laissa à Rome une si grande opinion de lui, que le Peuple aïant entendu que les Ambassadeurs du Roi de France, semoient sur le Discours qu'il avoit fait dans le Consistoire, certains Ecrits fort préjudiciables à la gloire de ce Prince, il se transporta tumultuairement dans la Place du Palais de ces Ambassadeurs, à dessein de leur faire quelque insulte, pour venger l'honneur de l'Empereur, & il en seroit infailliblement arrivé quelque mal, si le Pape averti à temps de ce qui se passoit, n'eût mis ordre à tout, en mettant en sûreté la personne des Ambassadeurs, & en faisant dissiper ce

te Canaille insolente; cela obligea néanmoins les Ambassadeurs à mettre de l'eau dans leur vin; s'il m'est permis de parler ainsi.

Dans ce temps-là Jaques V. Roi d'Ecosse passa en France, & se rendit à Paris, déguisé en simple Chevalier errant, accompagné seulement de 12. Personnes. Le Roi François I. averti de son arrivée alla aussitôt trouver ce jeune Roi, & l'embrassant comme Frére, celui-ci lui dit, *Ne m'appellez pas Frére, mais Gendre, s'il vous plaît, car j'aime si éperdûment la Princesse Magdelaine pour ses rares beautez, que si vous ne me la donnez pas pour Femme, je me tue moi même.* Le Roi François le mena incontinent au Palais, & l'aïant pris par la main il l'introduisit dans la Chambre de sa Fille, où la promesse de mariage fut écrite, & au bout de huit jours les nôces furent célébrées; aprés quoi les nouveaux Epoux ne furent pas long-temps à prendre le chemin d'Ecosse, avec une fort belle suite. Mariage de Jaques V.

Le Lecteur ne sera pas fâche que je finisse à présent ce livre par ce qui reste à dire sur les differends qui arrivérent au sujet de l'Evêché de Malte, dont il a été parlé dans le premier livre, & qu'il sembloit qui devoit être placé au commencement de cette année, mais que j'ai jugé à propos de ne mettre qu'à la fin. Quoi que diverses affaires de la plus grande importance occupassent l'esprit de l'Empereur, avec tout cela il ne négligea jamais celle de l'Evêché de Malte, qui lui tînt si fort au cœur, que durant l'espace de trois ans il emploïa, mais inutilement, tous les offices, & toutes les Procedure de Charles V. pour l'Eglise de Malte. 1536.

les instances possibles auprés du Pape Clement VII. pour l'obliger à se désister du droit qu'il prétendoit avoir de soûtenir le Cardinal Ghinucci qu'il avoit nommé à cette Eglise, quoi que tout le monde généralement l'accusât en cela d'injustice, & que la plus grande partie du Consistoire même le desaprouvât, comme agissant contre l'ordre des Conventions, contre l'usage, & contre le droit de possession des Rois de Sicile, & contre celui de la premiére nomination, qu'il avoit cédé & confirmé à la Religion de St. Jean; & qu'il fût outre tout cela taxé d'ingratitude, de vouloir ôter à l'Empereur même un droit qui lui étoit dû, aprés avoir reçu de lui tant de bienfaits.

Autres encore. En un mot, Clement mourut si obstiné à cet égard, que le jour avant sa mort, aïant fait venir le Cardinal Carafa, il lui dit, *Monsieur, faites ressouvenir le nouveau Pontife mon Successeur, qu'il y va de la gloire, & de l'intérêt du Saint Siége, qu'on soûtienne la nomination du Cardinal Ghinucci, faite par Nous, & qu'on rejette celle de Bosius, faite par le Grand-Maître, & par Charles V.* Avec tout cela l'Empereur ne laissa pas de se persuader, que ce grand changement de Scene arrivé à Rome, par la mort d'un Pape, & par l'élévation d'un autre, pourroit bien aussi changer la face des affaires de l'Eglise de Malte. Il fut cependant sollicité par Bosius qui continuoit de se tenir à Rome, où il se consumoit en frais, de vouloir presser la confirmation de sa nomination, que le Grand-Maître de son côté ne pressoit pas moins que lui, étant

fort chagrin de voir ce Troupeau ſans Paſteur. Et l'un & l'autre par leurs inſtances le ſupplioient de vouloir en écrire au nouveau Pontife, pour le diſpoſer à apporter le reméde néceſſaire à un ſi grand ſcandale. Quoi que Charles V. connût bien le beſoin que l'Egliſe de Malte avoit d'être pourvûe, & qu'il y alloit de ſa gloire de gagner ce point, qu'il vouloit abſolument obtenir, il ne voulut pas néanmoins en écrire directement au Pape, aïant à négotier avec lui des affaires plus importantes qui regardoient l'intérêt général de l'Egliſe, & de la Chrêtienté, & concernoient ſa réſolution de paſſer lui-même en perſonne en Afrique. De ſorte qu'en partant pour ce grand voïage il ſe contenta de charger ſon Ambaſſadeur à Rome d'agir conjointement avec celui de Malte, & avec Boſius lui-même, de chercher tous enſemble les moïens les plus efficaces, & de faire les remontrances & les inſtances les plus fortes pour obtenir les Bulles, & les expéditions néceſſaires. Ces Miniſtres auſquels Boſius ſe joignit, ne manquérent pas de faire tous leur poſſible, ſans néanmoins trop importuner un Pontife ſi occupé, au commencement de ſon Pontificat, aux affaires générales de l'Egliſe, & de la Daterie, qui depuis le Sac de Rome étoient demeurées dans un déſordre, & une confuſion extréme; de ſorte qu'ils ſe contentoient d'en parler adroitement de temps en temps, lors qu'ils en trouvoient l'occaſion favorable; repréſentant tantôt l'un, tantôt l'autre, ſoit directement au Pape, ou à [illegible] Neveu,

Ecrit au Pape.

ce qu'ils jugeoient néceſſaire.

Le Pontife ne paroiſſoit pas éloigné de favoriſer les intérêts, & les droits de l'Empereur, & il ne refuſoit pas poſitivement d'approuver ſa nomination, comme Clement avoit toûjours fait, mais ſuivant l'uſage de la Cour de Rome, il tiroit l'affaire en longueur par des réponſes ambigues & équivoques, qui ne ſignifioient rien ſur quoi on pût faire fond. Cependant Charles V. retourné victorieux & triomphant d'Afrique, ne révoqua pas en doute que Sa Sainteté n'eût quelque égard aux bénédictions dont le Ciel l'avoit accompagné dans cette entrepriſe, & qu'il ne ſe déterminât à faire honneur à ſa nomination au premier avis de ſes victoires. Mais il fut fort ſurpris de n'entendre ſur ce ſujet aucunes nouvelles dans ſa route, en traverſant tout le Royaume, comme il a été dit, & plus encore lors qu'il fut arrivé à Naples, où il trouva Boſius, qui tout triſte & déſolé l'informa de tout ce qui s'étoit paſſé, & du refus, dans lequel la Cour de Rome continuoit, de lui expédier les Bulles. Un rapport de cette nature ne cauſa pas peu de chagrin à Charles V. qui ſe voïoit fort éloigné de ſon compte, & qui ne pouvoit que mal aiſément digérer que malgré ſes victoires contre les Infidelles, le Pape s'obſtinât à lui refuſer la ſatisfaction, ou la conſolation d'une auſſi petite grace, ou plûtôt d'une choſe qui lui étoit dûë de droit, de maniére qu'il réſolut de lever enfin le maſque, & d'en écrire en termes extrémement forts, & preſſans à la Cour de Rome. Voici ſa lettre.

A Sa Sainteté Nôtre Seigneur Paul III. Vicaire de J. Christ en Terre. A Rome.

CHARLES

Par la Divine Misericorde, Empereur des Romains &c. souhaite longue vie, & saint Gouvernement.

TRés-Saint Pere. Vôtre Sainteté aura entendu par mes deux autres précédentes Lettres, de quelle maniére mes entreprises ont réüssi par la bénédiction du Ciel, & par les secours, & les priéres de Vôtre Sainteté, sur quoi je n'ai rien à ajoûter. Mais je ne puis, ni ne dois m'empêcher de dire à Vôtre Sainteté, que j'ai été également surpris, & mortifié à mon arrivée à Naples. Quoi que le zéle de mon Peuple m'ait donné un ample sujet de me réjoüir, à la vûë de tant de Fêtes, & de tant de Triomphes dont il a honoré les victoires, que Dieu par sa miséricorde à données, d'une maniére si illustre, & si glorieuse, aux Armes Chrêtiennes que j'ai commandées en personne, non sans une infinité de risques, & d'incommodi-

tez; nonobstant cela, Saint Pere, j'ai eû un grand chagrin, en voïant à mon arrivée dans cette Ville, le Chevalier Thomas Bosius, que j'ai choisi pour l'Evêché de Malte, d'entre les trois nommez par le Grand-Maître, & par le Chapitre, selon la convention faite entre nous, me faire, les larmes aux yeux, le rapport, que Vôtre Sainteté continue aussi à faire le refus de l'expédition des Bulles, qui, selon toute sorte de raison & de justice, devoient être expédiées, il y a déja cinq ans, comme cela est, sans doute, suffisamment connu à Vôtre Sainteté, puisque ce refus a fait trop de bruit à Rome pour être ignoré de qui que ce soit.

Quoi que la bonne opinion que j'avois du Chevalier Thomas Bosius, fût fort grande, aussi bien que celle du mérite du Chevalier Antoine son Frere, au nom & à la mémoire duquel on doit avoir de grands égards, en considération des services trés importans qu'il a rendus à l'Eglise, & à la Chrêtienté; & que pour ces raisons j'avois été fort aise de voir le Chevalier Thomas au nombre des trois Aspirans à l'Evêché de Malte, cependant il auroit pû se faire que je me serois tourné du côté d'un des deux autres, pour ne pas faire tort à ceux de ma Nation, qui

ne manquoient pas du mérite néceſſaire. Et je puis bien au moins dire à Vôtre Sainteté, que je ne me ſerois pas déterminé ſi vîte à me déclarer, ſans les ſollicitations & les inſtances continuelles que me faiſoit chaque jour de la part du Pape Clement, en faveur de Boſius, le Cardinal Campeggi, auquel Vôtre Sainteté pourra s'informer pleinement de la vérité de ce que j'avance; & afin que Vôtre Sainteté en ſoit inſtruite à fond, & en même temps ſurpriſe, je lui envoye ci-incluſe copie de la Lettre que ſon dit Prédéceſſeur m'écrivit alors en faveur de Boſius, & je ſuis pleinement perſuadé qu'elle n'aura pas plûtôt lû cette Lettre, & entretenu là-deſſus le Cardinal Campeggi, qu'Elle ne pourra s'empêcher de blâmer le procédé de Clement, d'avoir nommé le Cardinal Ghinucci, aprés avoir tant recommandé Boſius, quoi que l'inconſtance & l'irrégularité de la maniére avec laquelle ce Pontife a toûjours agi à mon égard, ſoit ſuffiſamment connue à Vôtre Sainteté.

A l'avénement de Vôtre Sainteté à la Dignité de Vice-Dieu en Terre, avec un ſi grand, & ſi général applaudiſſement de toute l'Egliſe Catholique; j'aurois pû demander à Vôtre Sainteté la juſte ſatiſfaction

faction de cet affront que le Pape Clement m'avoit fait, car je le regarde comme tel, néanmoins quoi que cette injure me touchât sensiblement, je me suis abstenu de le faire jusqu'à présent que tout le monde a une grande connoissance, & moi plus que qui que ce soit, de la douceur, de la justice, de la prudence, de la bonté, & la trés-sage conduite en toute chose, de vôtre Sainteté; de sorte que je m'étois persuadé qu'Elle rendroit d'Elle-même cette justice à Bosius, & à sa Religion, & qu'Elle voudroit bien me faire le plaisir d'appuïer mes raisons.

Mais voïant que le Cardinal Ghinucci continuë à représenter ses injustes prétentions, en vertu d'une nomination mal digérée & contre les formes, qu'il fait tout ce qu'il peut auprés de Vôtre Sainteté, pour l'empêcher d'avoir égard aux justes instances de Bosius, & de mon Ambassadeur, au mépris de ma Personne, du Grand-Maître, & de son Ordre, je me trouve obligé, aprés avoir vû que la Cour de Rome n'avoit point eû d'égard aux offices de mes Ministres, ni à ceux des Cardinaux de ma Nation, d'avoir moi même recours à Vôtre Sainteté par cette Lettre, pour la supplier d'avoir la bonté de mettre fin à cette affaire, en donnant

ordre que les Bulles soient expediées en faveur du Chevalier Thomas, sans plus le faire languir, & de l'admettre à baiser les pieds de Vôtre Sainteté, comme Evêque de Malte.

Que Vôtre Sainteté considére que le Privilége accordé au Grand Maître, & à son Ordre, par la donation de l'Ile de Malte, & autres Païs, & dans laquelle l'article qui regarde la nomination qui doit être faite par l'Evêque de cette Ile, est exprimé fort au long, fut non-seulement approuvé, loüé, & souscrit par le défunt Pontife, mais que de plus il m'en écrivit une lettre trés-obligeante, qu'il me fit présenter par la main du Nonce Bagni, par laquelle il me remercioit de ce que j'avois avec tant de générosité protégé & privilégié une Religion qui avoit toûjours été, & étoit encore le Boulevard de la Foi, & qui sous ma protection le seroit de la Chrêtienté; & au préjudice de cela, sans avoir égard à cette approbation, & confirmation, non plus qu'à tant de recommandations, & d'éloges, on me fait un si grand affront, auquel j'espére que vôtre Sainteté, dont la bonté, & la prudence sont si célébres, apportera un reméde prompt & propre à en guérir la douleur, & le juste ressentiment.

Je

Je ne veux pas, Saint Pere, repréſenter à Vôtre Sainteté, que Charles V. Empereur des Romains, mérite cette grace de vôtre bienveillance paternelle, de peur qu'il ne ſemble que je mendie ces glorieuſes faveurs que Vôtre Sainteté ſait ſi bien diſpenſer par pure inclination ; mais ſeulement je la ſupplie humblement de demeurer perſuadée, que je me réſoudrai difficilement à me dépoüiller de ces droits qui m'appartiennent avec raiſon & avec juſtice. Comme j'eſpére que Vôtre Sainteté apportera un bon & prompt reméde à tout, je finis en priant Dieu qu'il vueille lui donner des jours trés-longs, pour le bien de la Chrêtienté. De Naples le 29. Novembre 1535. De Vôtre Sainteté le trés-humble, & trés-obligé Serviteur, & Fils.

CHARLES.

Le Cardinal Ghinucci menacé. 1536.

CEtte Lettre, aſſez aigre, quoi qu'adoucie de temps en temps par de belles paroles, & des expreſſions reſpectueuſes, fut envoïée par Charles V. par un Courier exprés, à ſon Ambaſſadeur à Rome, avec ordre de la rendre en main propre au Pape, ordre qu'il ne manqua pas d'exécuter. Outre cela, l'Empereur enjoignit à ce même Miniſtre de faire en ſorte, aprés avoir reçu ſa lettre, de s'aboucher, le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible, avec le Cardinal Ghinucci, non pas dans

maison, en lui rendant visite, mais dans quelque autre lieu, dont il ne lui seroit pas difficile de trouver l'occasion : & de faire entendre à ce Cardinal en des termes un peu forts, comme si cela venoit de lui-même, *Que Sa Majesté Impériale avoit trouvé fort étrange, & mal séant qu'il se fût fait nommer à l'Evêché de Malte, & qu'il se portât pour Concurrent du Chevalier Thomas Bosius, déja auparavant nommé par sa dite Majesté, en vertu de ses légitimes droits de nomination. Que nonobstant cela Sa Majesté usant de sa bonté, & de sa douceur naturelle avoit bien voulu l'excuser durant plusieurs années, c'est-à-dire pendant la vie du Pape Clement VII. dans la persuasion que ce Pontife, qui s'étoit déclaré l'Ennemi de Sa Majesté, l'avoit pour ses fins peu paternelles, violenté, & forcé à agréer l'élection; mais qu'enfin Sa Majesté voïant que sous le nouveau Pontificat de Paul III. il continuoit ses prétentions illégitimes, & sucitoit toutes sortes d'obstacles à Bosius, Elle étoit obligée de lui faire savoir par son moïen, aïant l'honneur d'être son Ministre à Rome, que si ses oppositions & ses obstacles, qui ne pouvoient qu'irriter l'Empereur, empéchoient que Bosius nommé par Sa Majesté, ne fût Evêque de Malte, il devoit compter que ni lui, ni aucun de ses Parens, ou de ses amis, ne posséderoit cette Dignité, pendant la vie de Sa Majesté, & de ses Successeurs à la Couronne de Sicile, quelque tentative qu'ils pussent faire pour y parvenir.*

Le Duc de Sessa, qui étoit alors Ambassadeur, Personnage adroit, & qui connoissoit cette Cour par une longue expérience, ne manqua pas de chercher, & de trouver l'occasion (Autres menaces.)

l'occasion favorable pour représenter au Cardinal Ghinucci les choses qui viennent d'être alléguées, ausquelles il ajoûta de son chef, *Que Dieu aïant donné à Sa Majesté Impériale le courage, & les moïens nécessaires pour conserver ses droits particuliers, & ceux de sa Couronne, contre tous ceux qui entreprenoient, ou qui prétendroient entreprendre de le dépoüiller de la plus petite partie, il entendoit de conserver une telle résolution en toutes sortes de rencontres, mais particuliérement en celle-là qu'il avoit à cœur plus qu'aucune autre; de maniére que Monsieur le Cardinal devoit bien penser au chagrin, & au repentir à quoi il pourroit mal à propos s'exposer, vû qu'il passoit pour l'unique auteur des obstacles qu'on apportoit à la confirmation de Bosius, devant de plus faire état que cette affaire ne regardoit plus Bosius, mais Sa Majesté Impériale, qui en faisoit la sienne propre.*

Charles V. écrit au Grand Maître 1536.

Cependant Charles V. reçût avis de Rome, de son même Ambassadeur, qu'il avoit découvert qu'on avoit donné ordre à la Datterie de faire expédier au Cardinal Ghinucci les Bulles pour cet Evêché de Malte, & que ce Cardinal avoit déclaré qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, tâcher de s'en mettre en possession (ce qui se trouva dans la suite un faux bruit.) L'Empereur fort irrité de cela, écrivit aussitôt une Lettre au Grand-Maître, en date du 17. Janvier de cette année, par laquelle il enjoignit expressément tant à lui, qu'à tout son Chapitre, qu'en cas qu'on leur présentât des Bulles, ou des Brefs du Pape, pour prendre la possession de l'Evêché de Malte, au nom du Car-

dinal Ghinucci, qu'ils lui envoïassent à lui ce Bref, & qu'ils ordonnassent au Porteur de sortir de cette Isle dans trois jours, & de lui fournir pour cet effet la commodité de passer par la Sicile; & qu'à l'égard de l'indignation qu'en pourroit concevoir la Cour de Rome, qu'ils devoient lui laisser le soin de l'appaiser, par les moïens qui seroient convenables à son honneur, & à celui de la Religion.

Le Pape se trouve embarassé.

Le Pontife se trouva en une grande perplexité, quand il apprit que l'Empereur prenoit si fort à cœur cette affaire, D'autre côté il auroit bien voulu soûtenir ce qui avoit été fait par le Pape Clement son Prédécesseur, auquel il reconnoissoit avoir de grandes obligations, & dont la mémoire lui étoit trop chére, pour lui faire un pareil affront aprés sa mort, d'autant plus qu'il y alloit de l'intérêt du Siége Apostolique de soûtenir dans la nomination des Evêchez les raisons par lesquelles il tâche de se reserver ce droit, & d'en dépoüiller les Princes, qui ne devoient pas se mêler des choses sacrées. D'ailleurs, il ne savoit comment s'y prendre pour obliger un Cardinal avec lequel il étoit depuis long-temps lié par une trés étroite amitié, & appellé à cette Eglise par l'autorité du Pape, à la céder à un simple Chevalier qui n'y avoit été nommé que par le Grand-Maître, & par son Ordre. De l'autre côté, Paul ne voïoit pas comment il se pouvoit faire qu'on laissât mécontent un si grand Empereur, vû sur tout qu'il déclaroit ouvertement qu'il regardoit cela comme une trés-grande offense,

offense, & un Empereur encore au comble de l'honneur & de la gloire qu'il venoit d'acquérir par ses illustres victoires, & qui devoit bientôt se faire voir à Rome, où il avoit commencé à lui faire préparer les plus superbes triomphes, sans avoir aucun égard aux plus grandes dépenses.

Le Parti de Bosius se fortifie.

Le Pape n'ozoit pas agiter cette affaire dans le Consistoire, parce que les Cardinaux partagez soûtenoient les uns la nomination de Ghinucci, & les autres celle de Bosius; & le parti de celui-ci commença à prévaloir, dez qu'on apprit que l'Empereur étoit arrivé à Naples, chargé de lauriers, qu'il devoit bientôt paroître à Rome, & que son Ambassadeur dans cette Ville déclaroit hautement, & avec beaucoup, de chaleur, que l'Empereur avoit pris la résolution de conserver ce droit, jusqu'à déclarer ses ennemis tous ceux qui prenoient part aux empêchemens & aux obstacles qu'on apportoit à la confirmation de Bosius: de maniére que pour toutes ces raisons chacun cherchoit à se ranger du côté du plus fort, c'est-à-dire de celui de l'Empereur, qui passoit avec raison pour le plus puissant; jusque-là que même le Cardinal de Medicis, Neveu du Pape, commença à filer doux.

Le Pape commence à se désister. 1536.

Le Pape, & le Cardinal Ghinucci étant donc entrez ensemble en conférence sur cette affaire, le Pontife commença par déclarer qu'il n'entendoit nullement s'attirer la haine de l'Empereur, en soûtenant contre les raisons légitimes & fortes qu'il alléguoit, une entreprise de son Prédécesseur, dans laquelle il

il étoit aisé de voir qu'il y avoit plus de passion, que de zéle, & qu'il n'y auroit aucune prudence à refuser à un si grand Empereur une justice qu'il demandoit comme une grace, dans un temps où il avoit résolu d'honorer ses victoires, qui avoient apporté tant d'avantages à l'Eglise, d'un Triomphe, qui coûteroit (ce qui fut trés-véritable) cent fois plus que ne valoit l'Evêché de Malte. Le Cardinal Ghinucci lui-même commença à réfléchir là-dessus plus mûrement que jamais, & à considérer que, vû la vigoureuse opposition que Charles lui faisoit, ce lui seroit une chose impossible d'obtenir jamais la possession de cet Evêché, & qu'en voulant s'obstiner davantage il ne feroit autre chose que s'attirer une plus grande haine d'un Empereur, Seigneur de tant de Royaumes, & qui avoit en main les moïens de punir, & de recompenser; outre qu'il se rendoit ennemi des Cardinaux sujets du même Empereur, lesquels étoient en grand nombre, & qui dans l'occasion de vacance du St. Siége l'auroient mal servi; de sorte qu'il seroit beaucoup plus de son intérêt de céder, parce qu'il vaut mieux plier, que rompre.

Les differens s'accomodent.

Il fut donc conclu entr'eux que le Cardinal Ghinucci écriroit avant toutes choses une lettre trés respectueuse à Sa Majesté Impériale, pour lui déclarer, que voïant qu'Elle desiroit si fortement la satisfaction du Chevalier Thomas, qu'il avoit résolu de se remettre entiérement à la décision de Sa Majesté, la priant seulement d'user de sa bonté & de sa [illegible]eur, en aïant quelque soin de son honneur.

neur. L'Empereur naturellement enclin à faire du bien à tous, & à ne faire du mal à perſonne, déclara Boſius Evêque, à la charge qu'il donnât au Cardinal, ſa vie durant, une penſion de 300. écus, & pour ne pas incommoder Boſius, il lui donna dans le Roïaume de Sicile une Abbaïe d'un revenu équivalent; & par ce moïen tous les différends furent terminez de maniére que les uns & les autres eurent ſujet de demeurer contens, comme je le ſuis fort auſſi de finir ce troiſiéme Livre;





LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE IV.

Continuation de l'année 1536. & ſuivent les Années 1537. & 1538.

SOMMAIRE Du VI. Livre de la II. Partie.

Sentimens d'un Auteur ſur les Triomphes de Charles V. & obſervations. Charles entre dans la Toſcane ; comment reçû à Sienne ; comment reçû d'Alexandre ſon Gendre à Florence. Il va à Lucques, & avec quels honneurs il fut reçû ; combien il témoigna être ſatisfait. Il

Il poursuit son chemin vers le Piémont. Il se prépare à faire la guerre contre la France. Le Cardinal de Lorraine propose un accommodement de la part du Roi François I. & sentimens différens. Pierre de la Baume Evêque de Geneve va trouver l'Empereur à Genes. Il lui demande des secours pour son rétablissement, & guerre contre les Genevois devenus Calvinistes; réponse qu'il en reçoit. Charles V. tient Conseil de guerre. Sentimens qu'on doit faire la guerre à la France; autres tout contraires: il se résout de la faire. Son Armée quelle. Elle entre dans la Provence: adresse des François pour l'incommoder dans sa marche: escarmouches: morts, & prisonniers. Dispute de trois Officiers. Mort du Dauphin, & avanture de Montecuculi. Charles V. va avec l'Armée à Brignole. Les Païsans le harcelent dans sa marche. Il tente le siége de Marseille. Retraite de Charles V. & raisons. Blamé & defendu. Il retourne à Genes. Mauvais succez de ses armes dans les Païs-Bas. Charles V. résout son voïage en Espagne: cette résolution est mal interpretée. François I. s'allie avec les Turcs. Charles V. mal reçû des Espagnols, & raisons de cela. La ligue de Smalcalde refuse le Concile. Ligue des Catholiques contr'elle. Le Roi François I. & ses procédures contre Charles V. Ligue contre Soliman & François I. Troilus Pignatello presse Soliman de faire la guerre à Naples. Barberousse & le

le Moufti l'y poussent aussi. Soliman en Campagne. Mort de l'Ambassadeur François I. Préparatifs de Charles V. Dommages faits par les Turcs dans la Poüille ; par les Chrêtiens aux Turcs. Ligue desapprouvée. Guerre des François dans les Païs-Bas. Paul III. envoye des Légats pour la paix ; leurs négotiations, & issuë. Mort d'Alexandre de Médicis. Abouchement du Pape avec l'Empereur, & avec le Roi François à Nice, avec plusieurs observations, & issuë. La Reine Leonor va visiter Charles V. son frére. Accident perilleux, & curieux. Deux autres accidens. François I. prétend le Duché de Milan. Diverses négotiations, & propositions sur cela. On conclut une Tréve. Partis proposez par le Pape. Départ du Pontife, & de l'Empereur ; ils vont à Genes. Ambassadeurs de Florence à Charles V. Curieuses demandes, & réponses. La bonne foi des Venitiens suspecte. Charles V. part pour Espagne; Il est visité par le Roi François I. sur le Vaisseau. Il va à Marseille, & comment reçû, avec plusieurs curieuses particularitez, & observations. Il continue son voïage. Son arrivée en Espagne; à Tolede ; Avanture du Duc de l'Infantado. Ligue contre le Turc sans effet. Mariage d'Octave Farnese avec Marguerite, veuve d'Alexandre. Sédition des Soldats dans le Milanez. Autre mariage fait par le Pape pour les siens.

 Pendant

Sentiment d'un Auteur François. 1536.

Pendant que Charles V. voyage, il ne sera pas hors de propos de faire quelque petite observation, sur les sentimens d'un Auteur anonime, dans un petit Livre qui parut imprimé à Lion en François, en 1593. dans lequel entr'autres matiéres qui y sont traitées je trouvai les expressions suivantes, *L'Empereur Charles V. ruïna l'Italie par ses grands & fréquens voïages, parce que chacun se piqua à l'envi de lui faire une reception & un triomphe magnifique & superbe; de sorte qu'il n'y a pas de Province en Italie, qui ne se sente encore aujourd'hui chargée de tailles & de taxes insupportables, imposées pour cela, desquelles elle ne sera jamais déchargée, parce que les Princes savent bien trouver la porte ouverte, ou bien l'ouvrir, quand il s'agit d'introduire des impôts, & d'en accabler leurs Peuples, mais pour les tirer hors, les clefs ne se trouvent jamais.*

Peuples foulez.

Quand je lûs ces paroles je dis en moi-même, Dieu soit loüé, de ce qu'il se trouve enfin un Ecrivain qui défende l'Italie. Je ne nie pas, pour moi, que cet avantage de voir les Princes, qui réjoüit le Peuple, sur tout le Vulgaire, dans toutes ces Entrées superbes, ne leur coûte cher, & même trés-cher, & que pour un *Vive* d'un moment, ils ne poussent ensuite mille helas! à toute heure. Lors que les Peuples sont chargez pour leur bien, pour leur liberté, ou pour soûtenir leur Religion, bénites soient les tailles & les impositions; mais quelle consolation peuvent avoir ces malheureux sujets qui se voïent chargez, & accablez de taxes, & d'impôts pour contribuer à des guerres injustes, ou à un faste inutile.

Mais


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA


DON ALFONSE DAVALOS
Marquis de Vasto

Mais, pour le dire nettement, je trouve également injustes & impertinentes les observations de l'Auteur qui vient d'être allégué, sur les dépenses immenses qui se font faites dans les triomphes de Charles V. J'avouë que quand on fait des Entrées, & de superbes préparatifs pour des Princes qui ne le méritent pas, & que cela ne vient que de la flatterie intéressée des Courtisans, ou de quelque maxime d'Etat, le Peuple ne peut qu'en avoir beaucoup de chagrin, lors qu'il vient à s'en appercevoir. Mais ces raisons n'avoient point de lieu à l'égard de la personne de Charles V. parce que jamais il n'y eut d'Empereur qui méritât plus que Lui d'être applaudi, & reçû avec des triomphes magnifiques, & des dépenses extraordinaires, parce que jamais aucun autre n'a tant fait pour le service de la Chrêtienté, & pour l'intérêt commun de l'Europe; & s'il travailla aussi pour l'avancement de sa Maison, il ne laissa pas néanmoins de se montrer toûjours trés zélé pour le bien public tant de l'Eglise que de l'Etat. Et il est certain que sans l'Epée (je ne fais pas difficulté de le repéter) & le zéle de Charles V. toute l'Allemagne auroit été à Luther, & toute l'Italie à Soliman, & Dieu sait à qui le reste.

Charles V. mérite les triomphes.

L'Empereur avoit déclaré, en partant de Naples, à son Majordome & à son Fourrier, qui avoient le soin de régler son voiage, qu'il vouloit passer par Lucques, & il avoit dit la même chose au Ministre même de cette République, lequel le suivoit. Charles avoit conçû pour elle autant de bonne

Liberté de Lucques, & affection de Charles V. pour cette République.

ne opinion que d'affection, & cela pour deux raisons; la premiére, pour avoir lû dans l'Histoire, que cette République avoit obtenu en 1285. sa premiere liberté de l'Empereur Rodolphe d'Aûtriche, lequel avoit pour cet effet envoïé en Italie *Princivalle* de Fresco son Chancelier, & Viceroi de l'Empire, soit que cet Officier s'y trouvât alors, lui ordonnant de passer à Lucques pour conclure le Traité, qui fut fort ample, avec toutes les conditions & les priviléges d'un Gouvernement absolument libre, à la charge seulement d'être un Fief mouvant de l'Empire, comme tant d'autres Princes d'Italie & d'Allemagne. De sorte que Charles V. croïoit être en quelque sorte obligé de donner à cette République les mêmes marques de bienveillance, que lui avoient toûjours témoigné les autres Empereurs de sa Maison depuis Rodolphe jusqu'à lui.

Véritable raison.

La seconde raison étoit celle de la satisfaction qu'il avoit reçûë, lors qu'il avoit été informé de la sage & prudente conduite des Lucquois dans tous ces grands différends qu'il avoit eus avec le Pape Clement VII. & en tant de négotiations de Ligues que les François avoient faites, pour troubler, & inquiéter ses Etats d'Italie; ensorte que nonobstant les instances, pour ne pas dire les menaces, du Pape, de la France, & de Venise, les trés-prudens Lucquois ne prirent point d'autre parti que celui de temporiser avec ces Puissances, sans se départir jamais le moins du monde de leur attachement & de leur zéle pour la Maison d'Aûtriche; procédé dont

Charles V. étoit demeuré si content & si édifié, que les Ambassadeurs de Florence étant allez à Genes au nombre de 18. (comme il a été dit en son lieu) pour faire ensorte d'obtenir leur pardon, aprés avoir été mal reçûs, entr'autres reprimandes ils reçûrent de l'Empereur ce reproche sanglant : *Vous deviez prendre l'exemple de la conduite trés-digne de loüanges des Lucquois, qui dans les plus furieuses tempêtes d'Italie, ont sû trouver leur repos, & leur sûreté entre les Silla, & les Caribde,, sans donner aucun sujet de mécontentement ni à Clement, ni à Charles, & ont eû l'adresse de se conserver tout à la fois l'amitié d'un Empereur, & d'un Pape si grands ennemis ; & vous tout au contraire vous-vous étes, par vôtre mauvaise conduite, rendus odieux en même temps à Clement, & à Charles.*

Charles V. donna en diverses occasions aux Lucquois des témoignages de cette bonne volonté qu'il avoit pour eux, & particuliérement dans la reception de leurs Ambassadeurs. Pour ne pas multiplier les matiéres d'une même nature, je passerai sous silence les honneurs reçus par d'autres Ambassadeurs déja auparavant envoïez à l'Empereur, & je toucherai seulement ce qui regarde l'Ambassade de 1530. que j'ai jugé à propos de ne placer qu'en cet endroit. Cette République aïant été invitée par une lettre trés-obligeante de l'Empereur (comme cela avoit aussi été fait à tous les autres Souverains) à envoyer des Ambassadeurs à Bologne, pour assister à son Couronnement, le Sénat pour répondre à une invitation si honorable pour lui, jetta les yeux sur les personnes de Jerô-

Ambassadeurs des Lucquois.

me Arnolfini, & Baltazar Montecatini, qui étoient deux des principaux en naiſſance, en autorité, en richeſſes, & en expérience. Tant de gens ſe diſpoſoient à accompagner ces Ambaſſadeurs que la Ville alloit demeurer deſerte, n'y aïant aucun Habitant qui ne voulût aller voir une ſi auguſte Céremonie en la perſonne d'un Empereur qui avoit tant de bonté & d'affection pour leur Patrie; de ſorte que pour empêcher la confuſion dans Bologne, le Senat fut obligé d'en limiter, par ſon autorité, le nombre à 40. & de faire fermer les portes de la Ville aux autres. Ces Ambaſſadeurs arrivérent à Bologne avec le dit cortége, leſte, à la verité, & bien ordonné, mais néanmoins modeſtement habillé, maxime auſſi loüable, que naturelle aux Lucquois, qui eſtiment la candeur de l'ame quelque choſe de plus beau & de plus éclatant, que tous les pompeux & riches ornemens du corps; ces Ambaſſadeurs, dis-je, arrivérent deux jours avant l'Empereur, qui leur donna audience trois jours aprés ſon arrivée, & les reçût avec tant de marques de bonté, & d'affection, que pluſieurs eurent ſujet d'en concevoir de la jalouſie, juſque-là qu'ils furent en tout reçus & traitez avec les mêmes honneurs, & les mêmes prérogatives des Miniſtres des Ducs, & tinrent dans la Céremonie le même rang que ceux de Genes, & depuis ce temps-là ils ont toûjours joüi des mêmes honneurs.

Obſervation.

Qu'il me ſoit permis de faire ici une digreſſion d'un moment. Comme j'ai été obligé, pour compoſer mon Céremonial, ouvrage qui m'a coûté tant de peine & de tra-

vail, de lire une infinité d'Histoires, il m'en est entr'autres tombé entre les mains quelques-unes, dont les Auteurs avoient été mal informez sur cet article particulier du mérite, de la pleine & entiére liberté des Lucquois, & de leur droit d'envoyer des Ambassadeurs, avec des traitemens & des honneurs égaux en tout à ceux des Ducs Souverains du premier rang.

Continuation.

M'étant donc apperçû de l'erreur, je n'ai épargné aucun soin ni aucune diligence pour tirer sur ce point des lumiéres plus sûres des Ecrivains les mieux instruits, n'ignorant pas ce fameux axiome de la Jurisprudence, *A Cæsare malè informato, ad Cæsarem bene informatum* : c'est pourquoi je prie le Lecteur de vouloir bien ajoûter foi à ce témoignage que je rens (ex motu proprio) à la gloire que j'ai crû être dûë à la juste cause d'une République, tant aimée, & estimée de cet Empereur, qui fait présentement l'unique objet de ma passion.

Prérogatives dûes au mérite.

Je dirai de plus, pour plus grande instruction du Public sur ce qui regarde le Cérémonial, qu'à cause du grand mérite de la République, & de tant de services importans qu'elle à rendus à l'Eglise, aux Papes, à l'Empire, aux Empereurs, & à toute la Chrétienté, on a toûjours accordé à ses Ambassadeurs quelque prérogative plus grande qu'aux Ambassadeurs des Ducs & à ceux de Genes, à la Cour de Rome, ceux de Lucques y étant reçûs avec une Cavalcade solemnelle, & admis au Consistoire, avec le droit de s'asseoir sur le Trône. Et pour plus grande preuve de ces prérogatives, il faut savoir pour plus grand éclaircissement de ce qui concerne le Cérémonial, que lors

lors que les Ambaſſadeurs Lucquois vont rendre viſite aux Nonces Apoſtoliques, ceux-ci leur donnent la droite dans leur propre Maiſon, en quelque lieu que ce ſoit.

Charles V. à Sienne.

Revenons préſentement à Charles V. Ce grand Prince étant ſorti de Rome avec les formalitez & les cérémonies ordinaires, prit la route de Viterbe, d'où ſans s'y arrêter il paſſa en Toſcane, & ſe rendit à Sienne; & comme les Habitans de cette Ville avoient toûjours été protégez par tous les Empereurs de la Maiſon d'Aûtriche, non ſeulement ils n'omirent rien pour recevoir celui-ci avec une Cavalcade auſſi magnifique que leurs forces & leur induſtrie le purent permettre, mais de plus ils lui préſentérent à l'entrée de la Ville les clefs des portes. Ce qu'il y eut de plus rare, fut que tous les Magiſtrats & les principaux ſortirent au devant de lui à pié, avec le Clergé; & Charles V. marchant ſous un Dais au milieu de deux Cardinaux Legats du Pape, qui le ſuivoient, entra dans la Ville, accompagné à ſa droite de Don Alphonſe Picolomini Duc d'Amalfi, qui alloit à pied, & nû-tête, & à ſa gauche & devant, des autres principaux Nobles, de la même maniére. Charles ſéjourna cinq jours dans cette Ville, durant leſquels ce ne fut que réjoüiſſances, que feſtins, & que bals.

A Florence.

Parti de cette Ville il s'achemina vers le Duché de Florence, où le Duc Alexandre alla le recevoir ſur la frontiére à la tête de 60. Gentilshommes leſtement habillez, chacun avec 4. valets de pied de ſa livrée, autour d'eux, & le Duc avec 24. Pages, ſans Eſta-

fiers, tous Gentilshommes; & outre cela 200. Chevaux pour sa Garde. La Duchesse Marguerite sa Fille s'avança elle même plus d'un demi mile, pour le recevoir, accompagnée de 30. Dames des plus belles, & des plus nobles du Païs; toutes à cheval, avec les ornemens les plus propres & les plus riches que l'art pût inventer, & la dépense fournir, & ce furent celles-là mêmes qui formérent ensuite les bals, ce qui donna lieu à Pasquin de dire, *Que Charles V. avoit triomphé à Rome avec des Prêtres, & à Florence avec les Dames*, & effectivement, il ne sortit pas de cette Ville aussi chaste qu'il y étoit entré. Au reste on admira les Arcs de Triomphes, qui étoient au nombre de huit, l'un plus magnifique que l'autre, & tous avec de belles Inscriptions, & Devises; ils commençoient depuis la porte de la Ville, jusqu'à celle du Palais Ducal. Charles V. séjourna dix jours dans cette Ville, toûjours parmi de nouvelles & solemnelles fêtes, & en partant il distribua de trés riches présens.

Ambassadeurs des Lucquois. 1536.

Qu'il me soit permis de reculer un peu pour mieux sauter, comme on parle. Les Lucquois aïant appris que l'Empereur devoit arriver un certain jour à Sienne, & aïant déja été informez de l'honneur qu'il vouloit faire à leur Ville en la favorisant de son auguste présence, lui envoïérent des Ambassadeurs pour remercier Sa Majesté d'un honneur dont ils faisoient tant d'état, & pour lui faire savoir avec quelle impatience il étoit attendu de tous leurs Habitans. Sangro, qui vivoit au temps de Charles V. & qui écrivit ensuite

suite entr'autres choses, sa glorieuse expédition d'Afrique, & les Triomphes qu'il reçut sur ce sujet, qu'il dédia au petit Prince Philippe d'Espagne, qui fut dans la suite Philippe III. cet Auteur, dis-je, prétend que Charles ne pensoit pas à aller à Lucques, & qu'il étoit éloigné de cette route, mais que les Lucquois lui aïant envoïé des Ambassadeurs pour l'y inviter, & l'Empereur connoissant que cette invitation étoit sincére & cordiale, il se disposa à les satisfaire. De quelque maniere que ce soit, les Ambassadeurs qui lui furent dépêchez furent Blaise Mei, & Jaques Arnolfini, que l'Empereur reçût trés-favorablement, & avec tous les honneurs qui sont rendus aux Ministres des Ducs, & ils demeurérent auprés de Sa Majesté pour l'accompagner.

Charles V. va à Lucques, & comment reçû.

L'Empereur étant donc parti de Florence, trouva sur les Frontiéres de la République de Lucques, 40. Nobles envoïez au-devant de lui par le Sénat, lesquels étant décendus de Cheval eurent l'honneur de baiser la main à un si grand Monarque, qui daigna se découvrir, & puis s'étant recouvert il tendit avec beaucoup de bonté la main à chacun pour la baiser, aprés quoi étant tous remontez à cheval, ils poursuivirent leur chemin derriére tout le cortége, excepté quatre qui allérent devant comme pour montrer le chemin à des étrangers, selon l'usage d'Italie. A trois milles de la Ville Sa Majesté fut reçûë par 40. autres Nobles, qui furent reçus avec la même céremonie, & puis s'étant mis avec les autres ils continuérent leur chemin. Arrivé à

à la vûe de la Ville il fut salué par la décharge de toute l'artillerie, & au son de toutes les cloches, ce qui dura jusqu'à l'entrée du Palais. L'Evêque, avec les Chanoines, & tout le Clergé, sortirent vêtus de leurs vêtemens sacrez, deux cens pas hors des portes, pour le recevoir sous un magnifique Dais, & parmi eux se mêla aussi la Confrérie des Séculiers. Ensuite sortit aussi au-devant de lui le Gonfalonier *Matthieu Gigli*, avec les Anciens de la Ville, qui étoient *Michel Sergiusti*, *Pierre Lamberti*, *Jean Ciuffarini*, *Alexandre Rapondi*, *Paulin Boccella*, *Jean Giudiccioni*, *Laurent Parpaglioni*, *Baltazar Velutelli*, & *Jerôme Balbani*.

Pour accompagner le Gonfalonier, & recevoir Charles V. tout le reste du corps de la Noblesse sortit aussi; mais pour ne pas trop incommoder ce grand Empereur qui venoit d'essuïer tant de fatigues, il n'y eut que le Gonfalonier, & les Anciens qui se présentérent pour lui baiser la main, & il fut complimenté par le premier de la maniére qui suit, *Trés-invincible Empereur, trés-glorieux Heros, terreur des Barbares, & gloire des Chrêtiens. Les Anciens, & moi ici présens, qui avons le bonheur de représenter en ce temps-ci dans le Gouvernement tout le corps de la Bourgeoisie, & de la Noblesse, venons de la part de l'une & de l'autre, remercier vôtre Majesté de l'honneur qu'Elle a daigné faire à cette Ville; & pour lui offrir en reconnoissance les biens, le sang, & les cœurs de tous les Habitans.* Charles V. lui répondit fort obligeamment en Espagnol, *Conosco que vuestras Palabras salen de*

Complimenté.

len de el coraçon, y por esto justo que yo las recorda en el mio. Ce qui veut dire, je connois que vos paroles sortent du cœur, c'est pourquoi il est bien juste que je les recueüille dans le mien.

Entrée. Il entra ensuite dans la Ville (c'étoit le sixiéme de Mai) dans cet ordre. Aprés le Clergé marchoient les Ambassadeurs, & Ministres publics de divers Princes, & Monarques, non-seulement ceux qui résidoient ordinairement auprés de la République, mais aussi ceux qui étoient venus pour faire leur cour à Charles V. dans cette Ville; & entr'autres le Nonce du Pape, qui étoit *Jean Baptiste Giudiccioni* Lucquois. Ils étoient suivis de 80. Nobles, qui, comme il a été dit, avoient été envoïez en deux corps au-devant de Charles V. Immédiatement aprés venoient 30. jeunes Gentilshommes à pié, tous habillez en Pages, & ensuite les Gardes, & les Domestiques du Palais, qui précédoient les Anciens, & le Gonfalonier, & qui étoient suivis de la Cour de Sa Majesté, aprés laquelle marchoient avec beaucoup de pompe les Ducs de *Baviére*, de *Brunsvic*, & de *Florence*, le Marquis de *Brandebourg*, le Duc d'*Albe*, le Marquis de *Vasto*, le Comte de *Benevent*, & autres Seigneurs de la plus illustre Noblesse, parmi lesquels étoient les deux Ambassadeurs de Lucques, qui tenoient la place la plus proche de l'Empereur, qui l'avoit ainsi desiré.

Magnifiques ornemens pour le Triomphe. 1536.

Il étoit aisé de juger de la qualité & de la nature de ce Triomphe, par celle des rares ornemens de la Ville, qui fit dresser par les ...

mains induſtrieuſes, des plus habiles Ouvriers quantité d'Arcs de Triomphe, faits avec tant d'adreſſe, que l'art imitoit parfaitement la nature. Il n'y eut pas un coin de ruë, par tout où Charles paſſa, qui ne fût paré de belles & riches tapiſſeries de Perſe, & de Flandres, avec des Tableaux faits par les Peintres les plus fameux, & dans les Places des Colomnes, & des Obeliſques, auſquels quantité d'ouvriers avoient travaillé plusieurs ſemaines, auſſi-bien qu'une infinité de beaux Eſprits qui avoient épuiſé leur ſubtilité à inventer un nombre innombrable d'Inſcriptions, de Deviſes, & d'Emblêmes, qui renfermoient en fort peu de paroles (ce qu'on admiroit le plus) & marquoient dés leur premier commencement, toutes les victoires, & les actions les plus glorieuſes d'un ſi grand *Empereur Charles d'Aûtriche*; ce qui étoit fait avec d'autant plus d'habileté & de perfection qu'il y avoit quantité de gens de Lettres de grand mérite dans la République de Lucques, qui a toûjours paſſé pour la *Mére des Lettres*, & pour la plus généreuſe & la plus libérale Protectrice, ou plûtôt bienfaitrice de ces Ecrivains qui ſervent le Public.

On a parlé, & écrit fort au long, même dans les Païs les plus éloignez d'Italie, de ces ſuperbes préparatifs de Lucques, pour le Triomphe de Charles V. ce qui me fait croire que Sangro ſe trompe quand il dit que Charles ne prit la réſolution d'aller à Lucques que pour répondre à l'invitation obligeante que les Lucquois envoïérent lui faire à Sien- Obſervation.

à Sienne, car depuis cette invitation jusqu'au jour qu'il falloit que tout fût achevé & prêt, il ne s'en étoit écoulé que 15. seulement; or il n'étoit pas possible de construire en un temps si court (& d'en disposer auparavant les matiéres) des machines d'une si belle & si fameuse structure; de sorte qu'il faut nécessairement s'en tenir au sentiment des autres Ecrivains, qui disent que Charles V. fut porté long-temps auparavant à faire ce voiage à Lucques, par l'inclination & l'affection extraordinaire qu'il avoit pour cette République; & par le désir, je dirai méme la passion, d'honorer de sa présence les Lucquois (comme il a déja été allegué) & d'avoir en même temps le plaisir de recevoir les caresses sincéres & zélées de ces bons Républicains, qui avoient toûjours eû une vénération toute particuliére pour ses Prédécesseurs dans l'Empire, & avoient donné un rare exemple d'une prudence & d'une conduite inimitable, en tant de guerres & de différends, ce qui ne pouvoit qu'édifier extrémement toute la Chrêtienté, & servir de modéle à ceux qui gouvernoient des Etats libres.

Logé. 1536. Au milieu de tous ces Triomphes Charles V. arriva à l'Eglise Cathédrale, où s'étant mis à genoux sur un riche Prie-Dieu, devant le grand Autel, il fit une courte priére, aprés laquelle s'étant levé il se retira au Palais de l'Evêché destiné pour son logement. Les Princes, & Grands de sa suite, & les Ambassadeurs de presque toutes les Puissances de l'Europe, ou qui le suivoient, qui y avoient été envoïez soit pour grossir sa Cour, ou pour

UNIVERSITARIA

pour affaires, furent logez en divers Palais des Principaux Nobles, qu'on avoit pour cet effet plus magnifiquement meublez, ſans aucun égard à la dépenſe; & en toutes choſes on obſerva un ordre merveilleux.

Charles V. ſéjourna à Lucques, toûjours ſplendidement traité, & régalé par la Ville, l'eſpace de quatre jours, & le ſecond, & le troiſiéme il viſita les Fortifications, accompagné des Anciens, & du Gonfalonnier, auſquels il daigna dire, *Ces Fortifications doivent s'eſtimer glorieuſes, puis qu'elles défendent une auſſi digne Patrie.* Le Public envoïa à ce Prince de trés-magnifiques préſens, tous d'ouvrages faits dans la Ville même, portez par 30. Pages nobles qui avoient à leur tête un Ancien, que Charles V. témoigna avoir pour fort agréables, aïant fait de beaux préſens aux porteurs; & envoïé deux heures aprés deux Gentils-hommes tant pour remercier le Sénat de ces préſens, & de la belle reception qu'il lui avoit fait, que pour prendre en ſon nom congé de lui. Régalé.

Le ſoir le Gonfalonnier avec les Anciens, accompagnez de 60. Nobles, allérent remercier Charles V. de l'honneur qu'il avoit fait à leur Ville, le prier de lui continuer ſa généreuſe bienveillance, & ſa puiſſante protection, & lui ſouhaiter un bon voïage, une vie longue, & d'heureux ſuccez à ſes deſſeins; compliment auquel l'Empereur répondit en langue Eſpagnole; *En verdad que me parto muy contento de eſta Ciudad, aviendo exprimentado grande modeſtia en los Ciudadanos, grande fidelidad en el Govierno por al Imperio, y en todo* Les Lucquois prénent congé.

grande

grande amor para Commingo. Ce qui veut dire en François, En verité je pars fort content de ce Ville, pour avoir trouvé une grande modestie dans les Habitans, beaucoup de fidélité dans le Gouvernement pour l'Empire, & en toutes choses une extrême affection pour ma personne. Mais ce que Charles admira sur tout comme une espéce de miracle, dans les Lucquois, fut que dans tous les honneurs, & les triomphes qu'ils lui firent, avec des dépenses infinies, on vit éclater une affection d'autant plus extraordinaire qu'elle étoit tout-à-fait desintéressée, puis que ni le Public, ni aucun particulier ne lui demanda aucune chose, au lieu que dans les autres Villes à peine pouvoit-il répondre, & satisfaire aux priéres qui lui étoient faites, de sorte que tout le reste de sa vie il avoit coutume de dire : *Qu'il n'avoit triomphé sans intérêt qu'à Lucques.*

Distribution des présens. En un mot, Charles V. partit de Lucques trés-satisfait, avec une suite trés-leste. Pour ce qui est des présens reçus de la Ville, il en distribua une partie aux Princes & aux Grands de sa suite, & envoïa l'autre à l'Impératrice, l'accompagnant d'une Lettre, qui, si l'on en croit Sangro, contenoit les expressions suivantes, *Son regalos que tengo recebido de los Lucchefes, sin ningun interes, y por esto, los estimo dignos de una Imperatrix que amo con toda passion*, c'est-à-dire, ce sont des présens que les Lucquois m'ont fait sans le moindre intérêt, c'est pourquoi je les ai estimez dignes d'une Impératrice que j'aime avec toute la passion possible.

Charles

Charles V. étant ainſi parti trés-content & trés-ſatisfait des careſſes, & de la généreuſe modeſtie des Lucquois, paſſa le Mont Appennin, & ſe rendit à Aſti, où il trouva que Don Antoine de Leva ſon Généraliſſime avoit repris Foſſan ſur les François. Mais ce qui lui cauſa encore plus de joïe, fut de voir ſe rendre auprés de lui le Marquis de Saluſſe Vaſſal, & un des bons Capitaines du Roi François I. duquel étant mécontent il s'étoit déterminé à prendre le parti de Charles V. qui le reçut avec beaucoup de tendreſſe, regardant cet événement comme un augure de l'heureux ſuccés des deſſeins qu'il avoit formez contre la France, de ſorte qu'il ſe diſpoſoit à paſſer les Alpes, plus réſolu que jamais. Il tint là Conſeil de Guerre où aſſiſtérent Antoine de *Leva*, le Marquis de *Vaſto*, le Duc d'*Albe*. Don *Ferdinand de Gonzague*, le *Prince de Salerne*, & *André Doria*, qui tous le ſuivirent en France, & qui avoient déja par ſon ordre aſſemblé une formidable Armée de gens de pié, & de cheval, réſolu, comme il s'en vantoit hautement, *de terminer une bonne fois les affaires avec le Roi François I.* & il eſt certain que ravi de voir une ſi belle armée, & flatté par les ſiens, il ne révoqua preſque pas en doute l'entiere ruïne de la France. En Piémont. 1536.

Cependant le Roi François I. plein de plus de crainte, que d'aſſûrance, & de plus d'appréhenſion que de courage, à l'oüie de ces préparatifs ſi formidables, ſongea à y apporter quelque prompt reméde, avant que le mal eût gagné plus avant, & ſe fût rendu incurable. Cardinal de Lorraine.

incurable. Aïant donc promptement tenu Conseil de Guerre, il fut résolu d'envoïer à l'Empereur une magnifique Ambassade, autant que le temps, qui pressoit fort, le put permettre. Le Cardinal de Lorraine, fut choisi pour cet emploi, Prélat qui étoit le plus accrédité, le plus adroit, & le plus expérimenté de tout le Sacré Collége. Ce Cardinal s'achemina vers le Piémont, avec un plein pouvoir, non seulement pour les négotiations d'accommodement avec Charles V. de la maniére qu'il jugeroit la plus convenable, mais aussi pour la conduite des armes, & la direction de l'Armée que commandoit l'Amiral Chabot. Et effectivement il ne fut pas plûtôt arrivé en Piémont, dont la plus grande partie étoit tombée entre les mains de la France, qu'il pria, ou plûtôt ordonna à Monsieur l'Amiral qui continuoit ses progrez, de faire quelque pas en arriére, bien loin de passer outre, parce que c'étoit, disoit-il, le moïen de faciliter l'accommodement qu'on désiroit, & que ç'auroit été une chose desagréable à un puissant Prince, auquel on alloit demander la paix, de l'inquiéter d'un côté, pendant qu'on s'humilioit de l'autre.

Sentiment loüable. 1536.

Le sentiment de ce Cardinal étoit bien éloigné de ceux de l'Amiral, de tous ses Capitaines, & des Soldats mêmes, qui animez & encouragez par les heureux progrès faits dans la Savoye, & dans le Piémont, jugeoient qu'il étoit nécessaire de les continuer, parce que ce seroit le moïen, disoient-ils, non seulement d'obtenir une paix plus avantageuse, mais aussi d'obliger l'Empereur ... ôter

s'ôter de l'esprit le dessein qu'il avoit conçu de tourner toutes ses forces contre la France, & de tâcher de chasser l'ennemi d'Italie; parce que par-là les Impériaux auroient été tenus loin des Alpes, & tellement occupez en Piémont qu'ils n'auroient pas pensé à la Provence. Et véritablement c'étoit-là l'avis qu'il falloit suivre, mais l'Amiral pleinement instruit du grand ascendant que le Cardinal avoit sur l'esprit du Roi, & de la haute opinion que ce Prince avoit de son habileté dans les affaires; & aïant vû outre cela combien son plein pouvoir étoit ample, condécendit à tout ce qu'il avoit proposé, au grand creve-cœur des Capitaines, & des Soldats, qui ne purent s'empêcher de crier par tout, *que ce n'étoit pas aux Prêtres à se mêler des affaires de la guerre, si ce n'est lors qu'on vouloit tout gâter, & tout perdre.* Et véritablement ce sentiment du Cardinal de Lorraine donna beau jeu à Charles V. (quoi qu'ensuite lors qu'il tenoit la bale en main, il manquât son coup) parce qu'il ne voulut point entendre parler de paix, & que l'Armée Françoise ne fut pas longtemps à se dissiper entiérement.

Charles V. aïant donc pris la résolution de porter lui-même en personne ses armes en France, contre le Roi François I. quoi que Leva l'en dissuadât, si au moins on en croit le bruit qui en courut, l'Empereur, dis-je, affermi dans cette résolution, partit de Piémont, & passa à Genes, où Pierre de la Baume, Evêque de Geneve, vint le trouver, pour lui représenter la rebellion (comme ce bon Prélat l'appelloit) des Genevois, qui s'étoient

Evêque de Geneve.

s'étoient, difoit-il, revoltez de l'Eglife, & de fon obéïffance, tâchant de perfuader à l'Empereur qu'il ne s'acquerroit pas moins de gloire à dompter ces Peuples, qu'il s'en étoit acquis dans fon expédition d'Afrique. Charles V. qui, pour dire la vérité, avoit d'autres chofes en tête, répondit à toutes ces raifons, & ces follicitations de l'Evêque, *Monfieur, quand nous aurons pris la France pour Nous, nous prendrons Geneve pour Vous*; & l'Evêque voulant repartir je ne fai quoi à cette reponfe, il lui repliqua. *Ma Maifon a perdu la Suiffe qui lui appartenoit, & je n'en dis rien, & vous faites tant de bruit pour avoir perdu Geneve, qui n'étoit pas à vous.*

Ligue. Confeil de Guerre. Il s'étoit négotié un Traité d'alliance entre Charles V. & les Venitiens contre la France, par lequel l'Empereur s'étoit engagé de remettre le Duché de Milan à un Duc particulier, Italien de nation, article que la République avoit le plus à cœur, & moïennant lequel elle groffit de quelque Infanterie l'Armée de l'Empereur; auquel néanmoins elle ne laiffa pas d'envoyer des Ambaffadeurs, pour lui repréfenter qu'une entreprife de cette nature demandoit qu'on y penfât mûrement. Quelques-uns veulent que l'Empereur voïant une fi grande diverfité de fentimens entre fes Capitaines, fur cette guerre, tint un autre confeil à Genes, pour voir s'il ne pourroit point rencontrer entr'eux plus d'unanimité. D'autres néanmoins écrivent que ce Confeil, qui fut le fecond, fe tint à Afti avant le départ de Charles V. à quoi il y a plus d'apparence; de quelque maniére

maniére que ce soit, voici les deux sentimens pour, & contre.

Majesté Impériale. *Les affronts reçus du Roi François sont trop sanglans, & en trop grand nombre, pour en négliger la vengeance, d'autant plus que l'occasion se présente de la faire avec avantage. Mais quelle bassesse ne seroit-ce pas pour un Empereur d'avoir tant bravé à Rome l'ennemi, d'avoir assemblé tant de forces à dessein de l'aller attaquer en France, d'en avoir fait courir le bruit; d'avoir envoyé ordre à la Régente Royale à Bruxelles, d'attaquer en même temps l'ennemi avec une puissante armée, du côté de la Picardie; & toutes ces dépenses, & tous ces préparatifs à quoi serviront-ils? A donner sujet au monde de se moquer de Vôtre Majesté, & de Nous tous. Et en effet, aprés tant de munitions, & tant de menaces, que diroit l'Europe? Que diroient les Capitaines mêmes, & les Soldats de Vôtre Majesté Impériale? Mais il y a à considérer un autre point, non moins important, qui est que si le Roi François I. s'est montré fier, & hardi, pour ne pas dire arrogant, dans les discours qu'il a tenus de Vôtre Majesté, le mépris qu'il a témoigné faire de ces menaces, & la maniére avec laquelle il a porté ses armes en Italie, ou pour endommager, ou pour envahir les Etats de Vôtre Majesté, combien doit-on croire que sa fierté & son audace s'augmenteroient, s'il voioit à présent qu'aprés avoir assemblé une si grande Armée, aprés tant de menaces, aprés tant de préparatifs, on n'osât pas même regarder son Royaume que de bien loin? Et comment pourroit-il ne le pas attribuer à une crainte, & à une timidité excessive? Comment ne s'en*

Sentiment pour la Guerre.

s'en enorgueilliroit-il pas? Mais que craint-on? Le Roi François a fait ses derniers efforts dans cette guerre qu'il vient de faire en Savoye, & en Piémont, & cependant il n'a pas pu ramasser 30. mille Soldats, & nous craindrons d'aller contre lui en France, avec le double de gens; avec de meilleurs Capitaines, & Soldats, avec des forces de Mer, & de Terre, & avec une Armée aussi fraîche, que la sienne est fatiguée, & pour la plus grande partie, mécontente, & mal païée? Ce sont là les sentimens qu'un zéle ardent suggére, c'est-à-présent à Vôtre Majesté à en régler l'exécution par sa prudence, & par son autorité.

Sentiment contraire.

Il n'y a pas de doute (voici le sentiment contraire) *que Vôtre Majesté n'ait un grand & juste sujet de vengeance contre le Roi François, mais il faut considérer que dans les choses douteuses, il vaut mieux faire un pas en arriére avec honneur, que d'en risquer deux en avant, avec péril; & si Vôtre Majesté agit avec une prudence, qu'on a tant loüée, avec des mesures si compassées, & une conduite si modérée, avec la Ligue de Smalcalde qui la menaçoit, ce qui lui réussit si bien, Elle ne doit pas moins user de modération dans l'entreprise qu'on projette contre un Roi, & semble même être obligée de chercher un autre reméde à ce mal. On n'a pas voulu écouter les propositions de paix faites par le Cardinal de Lorraine, qu'on écoute l'Ambassadeur Vellei qui est retourné, & qui offre de la part de son Roi des conditions qu'on pourroit, peut-être, accepter, si on vouloit les entendre. Qu'on considére qu'il s'agit de faire la guerre à un Roïaume peuplé, & à ces François qui sont*

sont toûjours montrez idolatres de leur Roi, & toûjours grands ennemis du Gouvernement des Etrangers. Que Vôtre Majesté se souvienne (car il n'est pas besoin de rien alleguer autre chose) du succez du Duc de Bourbon qui, bien qu'il ne manquât pas de pratiques, & d'intelligences en France, qu'il y eût tant de parens, & d'amis à sa devotion, & qu'il fût à la tête d'une belle & florissante Armée, n'auroit pû néanmoins éviter une perte totale, sans la prudente conduite de Monsieur le Marquis de Vasto, qui par ses sollicitations & ses instances fit prendre une prompte résolution d'abandonner le Siége de Marseille, ce qui ne se fit pas sans quelque honte, & quelque perte. En voilà assez.

En un mot, *aut Cæsar, aut nihil*, Charles V. avoit formé la résolution de faire lui-même en personne la guerre à la France, & il voulut que son sentiment, joint à l'avis de ceux qui tenoient pour l'affirmative, l'emportât sur tous les autres sentimens contraires. Dans les Républiques, & sous les Princes peu propres au Gouvernement, les Conseillers d'Etat, ou de guerre, commandent lors qu'ils parlent, mais dans les Monarchies, lors au moins que le Monarque est tout ensemble grand Guerrier, & bon Politique, ils parlent pour obéir; c'est ce qui arriva toûjours avec Charles V. qui, comme un Prince qui avoit un jugement mûr & solide pour les affaires de la paix, & beaucoup de conduite & de valeur pour celles de la guerre, écoutoit volontiers, à la vérité, les avis des autres, mais ne méprisoit jamais le sien. Quelques-uns écrivent que

Observation, & dit sententieux.

que lors que l'Empereur étoit encore à Asti, & qu'on ne savoit pas bien si de si grands préparatifs devoient servir contre la France, ou contre les Luthériens, il demanda à du Bellai Ambassadeur François, comme il prenoit congé à l'issuë d'une audience particuliére, *En combien de journées une Armée pourroit aller de Milan à Paris?* L'Ambassadeur qui ne manquoit pas d'esprit, & qui comprenoit, sans doute, à quel dessein l'Empereur lui faisoit cette demande, ne manqua pas de lui faire la réponse qui suit; *En douze commodément, pourvû néanmoins que les François ne la battent pas dés la premiére journée.*

Résolution & Armée. 1536.

Les Ecrivains les plus célébres rapportent que ce qui porta Charles à cette résolution, fut le sentiment unanime d'André Doria, & d'Antoine de Leva, qui tenoient la premiere place dans son cœur, & dans son esprit, lesquels soûtinrent toûjours que l'Empereur étoit engagé à faire sentir les fruits de la guerre au Roi François dans son propre Royaume; parce que c'étoit une chose convenable à la Dignité Impériale qui ne devoit pas souffrir qu'on la réduisît toûjours à faire la guerre pour la défense de son propre païs, tant de fois attaqué, & mal traité par le dit Roi, ce qui ne pouvoit que tourner au dommage de l'Etat, & le perdre du moins de reputation. On se prépara donc à commencer le 15. Juillet cette guerre de plusieurs côtez. Il y a une assez grande diversité de sentimens entre les Ecrivains touchant la quantité & la qualité des Troupes destinées à cette entreprise. Jove veut qu'il y eut 50. Compagnies de

de 500. hommes de pié chacune. Bellai & Duppleix font cette armée beaucoup plus grande, ſans doute pour relever davantage la gloire de leur Nation qui en fut victorieuſe, & pour exaggérer la honte & la confuſion de l'Empereur : mais Ulloa, dont le ſentiment eſt le plus ſuivi, ſpécifie le nombre, & le fait aller à 24. mille Eſpagnols, 12. mille Italiens, & 5000. Chevaux; avec un grand train d'artillerie, & plus de 40000. Pionniers, Chartiers, Vivandiers, & autres telles gens. Les principales Charges furent données, au Marquis de Vaſto celle de Général de l'Infanterie ; au Duc d'Albe, celle de Général des Gens d'armes, à Don Ferdinand de Gonzague celle de Général des Chevaux legers; à Don Antoine de Leva la conduite de toute l'Armée de Terre, & à Doria la direction de celle de Mer.

L'Empereur, aprés avoir donné ſes ordres par terre, s'embarqua ſur ſa flotte nombreuſe de 150. Vaiſſeaux, ſur leſquels il y avoit 15. mille Soldats, & de bonnes proviſions, avec leſquelles il pourvoïoit de vivres les Milices qui avoient ordre de côtoyer les bords de la Mer, à la vûe de l'Armée Navale. L'Empereur entra donc dans la Provence, où aiant pris Antibe il s'avança à Frejus, d'où aiant laiſſé la mer à main gauche il marcha à Aix, trouvant par tout le Païs abandonné. Cela arriva en même temps que la Reine Marie ſa ſœur avoit en Flandre envoïé une Armée de 8000. Fantaſſins, & de 3000. Chevaux ſous le commandement du Comte Henri de Naſſau, qui avoit attaqué la France du côté

Depart & entrée dans la Provence.

que lors que l'Empereur étoit encore à Afti, & qu'on ne savoit pas bien si de si grands préparatifs devoient servir contre la France, ou contre les Luthériens, il demanda à du Bellai Ambassadeur François, comme il prenoit congé à l'issuë d'une audience particuliére, *En combien de journées une Armée pourroit aller de Milan à Paris?* L'Ambassadeur qui ne manquoit pas d'esprit, & qui comprenoit, sans doute, à quel dessein l'Empereur lui faisoit cette demande, ne manqua pas de lui faire la réponse qui suit; *En douze commodément, pourvû néanmoins que les François ne la battent pas dés la premiére journée.*

Résolution & Armée. 1536.

Les Ecrivains les plus célébres rapportent que ce qui porta Charles à cette résolution, fut le sentiment unanime d'André Doria, & d'Antoine de Leva, qui tenoient la premiére place dans son cœur, & dans son esprit, lesquels soûtinrent toûjours que l'Empereur étoit engagé à faire sentir les fruits de la guerre au Roi François dans son propre Royaume; parce que c'étoit une chose convenable à la Dignité Impériale qui ne devoit pas souffrir qu'on la réduisît toûjours à faire la guerre pour la défense de son propre païs, tant de fois attaqué, & mal traité par le dit Roi, ce qui ne pouvoit que tourner au dommage de l'Etat, & le perdre du moins de reputation. On se prépara donc à commencer le 15. Juillet cette guerre de plusieurs côtez. Il y a une assez grande diversité de sentimens entre les Ecrivains touchant la quantité & la qualité des Troupes destinées à cette entreprise. Jove veut qu'il y eut 50. Compagnies de

de 500. hommes de pié chacune. Bellai & Duppleix font cette armée beaucoup plus grande, ſans doute pour relever davantage la gloire de leur Nation qui en fut victorieuſe, & pour exaggérer la honte & la confuſion de l'Empereur : mais Ulloa, dont le ſentiment eſt le plus ſuivi, ſpécifie le nombre, & le fait aller à 24. mille Eſpagnols, 12. mille Italiens, & 5000. Chevaux ; avec un grand train d'artillerie, & plus de 40000. Pionniers, Chartiers, Vivandiers, & autres telles gens. Les principales Charges furent données, au Marquis de Vaſto celle de Général de l'Infanterie ; au Duc d'Albe, celle de Général des Gens d'armes, à Don Ferdinand de Gonzague celle de Général des Chevaux legers ; à Don Antoine de Leva la conduite de toute l'Armée de Terre, & à Doria la direction de celle de Mer.

L'Empereur, aprés avoir donné ſes ordres par terre, s'embarqua ſur ſa flotte nombreuſe de 150. Vaiſſeaux, ſur leſquels il y avoit 15. mille Soldats, & de bonnes proviſions, avec leſquelles il pourvoïoit de vivres les Milices qui avoient ordre de côtoyer les bords de la Mer, à la vûe de l'Armée Navale. L'Empereur entra donc dans la Provence, où aiant pris Antibe il s'avança à Frejus, d'où aïant laiſſé la mer à main gauche il marcha à Aix, trouvant par tout le Païs abandonné. Cela arriva en même temps que la Reine Marie ſa ſœur avoit en Flandre envoïé une Armée de 8000. Fantaſſins, & de 3000. Chevaux ſous le commandement du Comte Henri de Naſſau, qui avoit attaqué la France du côté

Depart & entrée dans la Provence.

côté de la Picardie, avec beaucoup de vigueur & de courage.

Ruse du Roi François.

François I. voïant qu'il étoit impossible de rien faire d'important contre une si formidable Armée, d'autant plus qu'on la lui avoit représentée encore plus grande, pensa à pourvoir à la défense par les ruses & les stratagémes. Pour cet effet il avoit envoïé vers les frontiéres de la Provence Montejan, & Boissi avec 200. Chevaux, escortez de 600. Hommes de pié Arquebusiers, dont Sanpier de Corse étoit Capitaine, avec quelques autres de la même Province, afin que marchant devant les ennemis, & les prévenant par-tout, ils brûlassent les grains, & gâtassent tous les autres vivres, que les habitans n'auroient pas pû transporter en si peu de temps; & véritablement ce fut une chose admirable de voir tant de zéle pour le Roi, & tant d'amour pour la Patrie dans les Provençaux, car ils brûloient de leurs propres mains le foin, & la paille, pour empêcher que les ennemis ne s'en prévalussent, sans attendre l'ordre des Soldats. Le Roi extrémement édifié & content d'un si grand zéle, les déchargea ensuite de toute sorte de tailles, pour dix ans.

Perte dans une escarmouche.

Il y eut une action signalée entre ces François qui alloient brûler les bleds, & l'avant-garde de l'Armée Impériale, conduite par Don Ferdinand Gonzague, dans laquelle furent taillez en piéces, ou faits prisonniers tous les François, qui se trouvérent renfermez au milieu des Ennemis, malheur qu'ils s'attirérent par une hardiesse excessive & témérai-

méraire, pour n'avoir pas consideré qu'ils s'étoient mis à marcher par la plaine, & qu'ils avoient à leurs trousses un trop grand nombre d'ennemis, pour pouvoir leur résister. Sanpier informé par un Espion que plus de mille Cavaliers Espagnols avançoient, sollicita les Capitaines, & les Soldats, à se sauver dans les montagnes voisines, le seul endroit par où ils pouvoient échaper. Mais Montejan, Soldat fier, & obstiné, ne voulut jamais consentir à une telle retraite, qu'il traitoit de lâcheté, faisant voir la nécessité qu'il y avoit de se défendre; & effectivement il se défendit durant plus d'une heure, jusqu'à ce que Valere Ursin, & le Comte Pépoli étant arrivez avec d'autre Cavalerie, les trois Commandans Montejan, Sanpier, & Boissi, furent contrains de se rendre; heureux d'en être quittes pour la perte de leur liberté dans une occasion si chaude que presque tous les Soldats y laissérent la vie. Charles V. apprit de ces mêmes prisonniers, que François I. assembloit une grande Armée à Avignon, mais qu'il ne vouloit pas entreprendre de faire aucun mouvement jusqu'à l'arrivée des Suisses, qu'il attendoit de moment à autre. Cependant Don Ferdinand s'étant avancé avoit pris Brignole, Place assez considérable, qu'il abandonna au pillage.

Les Suisses, bien qu'ils eussent promis à l'Empereur, par un Traité solemnel, de demeurer neutres, ne sachant pas quel étoit le dessein de Charles V. d'armer une Armée si formidable, pour envahir la France, & prenant quelque jalousie des progrez d'un Suisses. 1536.

d'un Monarque de la Maison d'Autriche, laquelle ne pouvoit entiérement renoncer à ses prétentions sur la Suisse, quoi qu'elle fût bien éloignée de pouvoir la réduire sous son obéïssance, les Suisses, dis-je, jugérent à propos pour toutes ces considérations, de mettre en pratique leur maxime ordinaire, qui est de s'accommoder au temps, pour ne pas causer leur propre ruïne, en observant trop scrupuleusement la neutralité; d'autant plus qu'ils étoient extrémement pressez là-dessus par Angereau Ambassadeur François, lequel sut si bien ménager l'esprit des Magistrats Suisses, qu'ils permirent la sortie, à la file néanmoins, de 12. mille Soldats de leur Nation, lesquels s'étant rassemblez à Montelvel, passérent ensuite en corps à Valence, où le Roi François I. les attendoit avec impatience.

Bien reçus.

Ce Prince les reçut avec toutes les marques d'une estime extraordinaire, & non-seulement régala de Colliers d'or, & de Médailles les Commandans, mais faisant outre cela divers tours, à cheval, par toute l'Armée, il se mit à crier à haute voix, *qu'il attendoit de leur valeur la liberté de la France, qui reconnoîtroit toûjours leur être redevable d'un si grand avantage. Combattez donc, chers Amis, avec ce courage, si naturel à vôtre Nation, qui a sû se mettre en reputation d'être également formidable, & invincible. Faites-le pour me faire présent d'un Royaume, & vous acquerir un Ami, duquel les Décendans ne seront jamais ingrats, lors qu'il s'agira de la conservation de vôtre liberté.*

A

A ces paroles du Roi, les Capitaines des Suisses aïant dégaîné leurs sabres, & fait présenter les armes aux Soldats, se mirent tous à crier d'une commune voix, *que quoi que le Monde appellât leur Nation mercénaire, & vénale, ils vouloient faire connoître, qu'en cette occasion* (mais cependant ils avoient reçu les chaînes, & les médailles d'or) *ils combattoient pour l'honneur, pour la gloire, pour le maintien du Roïaume, & de la Couronne de Sa Majesté, pour la conservation de laquelle ils étoient prêts de répandre jusqu'à la derniére goute de leur sang.* Et véritablement ce secours des Suisses, qui arriva à propos, servit extrémement à accommoder les affaires du Roi François, & à sauver sa réputation. Aussi, non seulement les Ecrivains Etrangers, mais les François mêmes tombent d'accord que sans un tel secours, c'étoit fait de la France.

Evénement militaire.

Dans la victoire ci-dessus rapportée, il arriva une chose assez curieuse, touchant les cérémonies & les loix militaires, trois Officiers étant entrez en dispute au sujet de Montejan, & chacun prétendant que ce prisonnier lui appartenoit de droit. Le premier alléguoit pour raison qu'il lui avoit ôté sa masse de fer; le second se fondoit sur ce qu'il lui avoit arraché le gand de la main; & le troisiéme représentoit qu'il avoit pris la bride du cheval lors qu'il marchoit encore. La contestation s'echauffa si fort, à cause du grand nombre de partisans que chacun avoit, qu'on étoit sur le point d'en venir aux mains, mais le Comte Pépoli étant survenu, & s'étant mis au milieu, les fit résoudre à remettre la déci-

décision de leur différend au Général Gonzague, & au Capitaine Luciasco, qui décidérent en faveur de Marsilio Sala de Bresse, qui étoit celui qui avoit saisi la bride du Cheval du prisonnier contesté, parce que par là il lui avoit ôté le moïen de pouvoir s'enfüir.

Dauphin. Montecuculi.

En ce temps-là il arriva un accident qui causa une sensible douleur, & un deüil inconsolable à la France. C'ste la mort du Dauphin, laquelle arriva justement lors que le Roi François I. son Pére, se préparoit avec le plus de chaleur à se mettre à la tête de son Armée contre l'ennemi, & lors qu'il sembloit que la Fortune commençoit à lui devenir plus favorable. Ce Prince mourut à Tournon, & non pas à Lion, comme l'écrit Ulloa, âgé de 20. ans, non sans grand soupçon de poison, quoi qu'il eût été attaqué d'une fiévre trés-violente. Sebastien Montecuculi accusé de lui avoir donné ce poison, fut mis en prison, & appliqué à la torture durant trois jours, au bout desquels ne pouvant plus supporter les douleurs d'un tourment si horrible, il confessa le crime, & déclara qu'Antoine de Leve, & Ferdinand de Gonzague, l'avoient porté à le commettre; sur quoi son procez lui aïant été fait, il fut tiré à quatre chevaux dans la Place de Tournon. Plusieurs Ecrivains, & même François, croient que Montecuculi avoit confessé cela par la douleur de la torture, étant d'ailleurs innocent. En effet on ne voit pas quel avantage l'Empereur auroit pû tirer de cette mort.

Quoi

Quoi que cette petite victoire, que Bellai, comme François, diminue, en ne faisant monter la perte de ceux de sa Nation qu'à 300. & que Guazzo, comme Espagnol, augmente, en la faisant aller jusqu'à 800. n'accrût pas peu l'esperance que l'Empereur avoit conçue de faire de grands progrez, néanmoins il commençoit déja à s'appercevoir qu'il s'étoit laissé legérement induire à cette entreprise, par les représentations de ceux de ses Capitaines qui la lui avoient figurée facile, & indubitable; & sans tenir d'autre Conseil il donna ordre de faire marcher l'Armée vers Brignoles, où il s'arrêta 4. jours jusqu'à ce que tous ses gens fussent arrivez. De là il alla à St. Maximin, & ensuite à Aix, Capitale de la Provence, où réside le Parlement, laquelle il trouva déserte, & dénuée de toutes choses, les habitans eux-mêmes l'aïant réduite dans cet état, à cause qu'on ne pouvoit la défendre, de sorte que cette conquête apporta peu de gloire à l'Empereur.

Charles V. marche avec l'armée à Brignoles.

Dans cette marche l'Armée fut serrée de prés, & fort mal-traitée par les Païsans & les Montagnards du Païs, qui sortant à l'improviste des bois où ils se tenoient, & aïant rompu les passages les plus étroits, faisoient de temps en temps grand carnage des Soldats qui s'écartoient du gros des troupes, comme cela arrive ordinairement: même leur hardiesse, ou leur zéle, fut si extraordinaire & si téméraire, que s'étant mis seulement 50. dans une Tour, ils donnérent pendant plusieurs heures assez d'occupation à toute l'Armée, laquelle se vit obligée d'emploïer le Canon,

Païsans incommodent l'armée. 1536.

Canon, de ſorte qu'aïant été contrains de ſe rendre, ils furent tous pendus, au moins 24. les 26. autres aïant déja perdu la vie en combattant; & ce qui irrita le plus les Impériaux, & les porta à cette rigueur, fut qu'entre ceux des leurs qui furent tuez, étoit le Capitaine Laſco Breſſan, ſoldat de grande valeur, & tout enſemble Poëte fort renommé, tué d'un coup d'Arquebuſe, mort qui cauſa une ſenſible douleur à Gonzague, de qui il étoit grand ami.

Diſette, & maladies. Charles V. ne voulut pas entrer dans Aix, à cauſe qu'elle étoit ſi déſerte, & ſi dépourvûe de tout, mais il campa tout proche, occupant la plaine, & deux Collines en flanc, & au milieu la Riviére d'Arc, & s'y retranchant fort réguliérement. Mais comme les habitans avoient, comme il a été dit, fait le dégât dans tous le Païs, cela fut cauſe que l'Armée manqua tellement de vivres, que ſi l'Empereur n'eût pas été préſent, il ſeroit arrivé des déſordres; la diſette aïant été ſi grande qu'on fut obligé de tirer des vivres de l'Armée Navale de Toulon, & comme il y avoit entre deux une campagne ſpacieuſe, il étoit aiſé aux partis François d'enlever les convois, & de cauſer de grands dommages aux ennemis. Entr'autres incommoditez celle des moulins, qu'on avoit brûlez & ruïnez, étoit ſi grande, qu'à peine ſe trouvoit-il du pain pour la Table de l'Empereur. Le mauvais air du Païs joint à cette diſette, cauſa en peu de temps toutes ſortes de maladies contagieuſes qui faiſoient mourir dans un ſeul jour des centaines de ſoldats, & en obli-

obligeoient une infinité d'autres à déserter.

Tous ces accidens causérent à Charles V. un déplaisir qu'il ne pouvoit si bien dissimuler, qu'il ne le laissât voir sur son visage, connoissant bien qu'il ne pouvoit que remporter beaucoup de honte d'une expédition de cette nature, qui lui causoit tant de dommage, sans aucun fruit; de sorte que voïant qu'il y alloit de son honneur de partir sans avoir fait aucun exploit, ni aucun progrez considérable, il résolut d'assiéger Marseille sans différer davantage, quoi que la saison fût fort avancée. Pour cet effet il partit le 15. d'Août, sous les auspices (comme il disoit) de la Sainte Vierge de l'Assomption, & alla en personne, accompagné du Marquis de Vasto, du Duc d'Albe, de Don Ferrand de Gonzague, & du Comte de Horn, Guidon de Cavalerie, pour reconnoître la Place, aprés avoir donné ordre que 3000. Espagnols, 4000. Italiens, & 5000. Allemands d'Infanterie, le suivissent; & quoi qu'il n'arrivât que vers le minuit sous le Canon de la Ville, sans trompettes, & sans tambours, il ne laissa pas d'être découvert, justement comme il marquoit les lieux propres à dresser des batteries, & d'essuïer une infinité de coups de Canon, que ceux de la Ville se mirent à tirer incessamment, dés qu'ils l'eurent apperçû, & par lequel ils blessérent & tuérent plusieurs de ses gens; ce qui contraignit Charles de se retirer dans le Valon, ne voïant pas qu'il y eût moïen de reconnoître la situation des lieux. Cependant le Duc d'Albe fut envoïé pour reconnoître Arles, &

On tente le siége de Marseille. 1536.

& voir si ce seroit une entreprise plus facile; mais aïant été tout au contraire jugée plus difficile, & presque tout-à-fait impossible, on fut contraint de se résoudre à la retraite.

Raisons pour la retraite.

Quatre raisons déterminérent Charles V. à cette retraite, non sans une mortification sensible. La premiére, pour avoir entendu que Soliman, à l'instigation du Roi François I. avoit envoïé, pour faire diversion, Barberousse avec une puissante Armée, pour attaquer les côtes Maritimes de Naples, & de Sicile, & tâcher de s'assûrer de quelques Places, ce qui étoit trés-véritable. La seconde, pour avoir reçu nouvelles certaines que le Roi François I. étoit parti d'Avignon avec une Armée fraîche de 40. mille Combattans, pour venir l'attaquer; auquel il n'auroit pas pû résister vû l'état où se trouvoit son armée. La troisiéme, pour avoir été informé par le Prince Doria que Guy Comte de Rangon, & Cesar Fregose s'approchoient avec des forces reçues de France, pour attaquer Genes. Enfin, la quatriéme, & la plus forte raison de toutes, étoit le manque de vivres pour les hommes, & pour les chevaux, l'Armée de Mer ne pouvant plus en fournir. A quoi l'on peut ajoûter une cinquiéme raison que j'ai déja insinuée, qui est, que n'y aïant pas moïen de prendre aucune Place forte, il n'étoit pas possible de demeurer l'Automne, & l'Hiver dans un Païs étranger.

Charles V. de quoi blâmé.

Ce qui donna beaucoup à parler à toute l'Europe, & particuliérement aux François qui connoissoient mieux que qui que ce soit le

le peril qui les menaçoit, & qui étoit justement ce qu'ils craignoient le plus, fut que Charles V. aïant en grand nombre les plus experts Capitaines du Siécle, sans contredit, ils ne connussent pas le meilleur parti qu'il y avoit à prendre; étant certain que si au lieu de s'arrêter en Provence, & à Arles, il eût d'abord passé la Durance, & sans s'amuser à Marseille, pris Avignon, & de là poursuivi son chemin tout droit à Lion, il auroit pû y faire hiverner son Armée, vû que le Roi François I. avoit beaucoup tardé aprés l'entrée de Charles V. en France, à assembler son armée à Avignon, de sorte qu'il y auroit eû tout le temps qu'il falloit pour l'exécution de ce dessein.

On se défend.

Mais d'autres, qui étoient, peut-être, mieux instruits de ces sortes d'affaires, raisonnoient autrement; jugeant, que c'étoit une chose contraire à toutes les régles de l'art de la guerre, d'engager si avant une armée dans un Royaume tel que celui de France, sans avoir une Place forte à sa dévotion, pour servir de retraite en cas de besoin. Quelquefois on fait certains coups de désespoir, mais cela n'est bon que pour quelque Avanturier, & non pas pour une Armée, à la tête de laquelle il y avoit un Empereur, dont la vie étoit si importante à la Chrêtienté: de maniére que le dessein étoit fort bien concerté de s'assûrer de Marseille, ou d'Arles, s'il eût été possible, & puis pénétrer plus avant. Il y a même apparence que c'étoit la pensée de Charles V. de s'avancer d'avantage, mais voiant la résolution des

des François de gâter, & de brûler tout, il n'étoit pas de la prudence de s'éloigner de la Flotte qui pouvoit seule lui fournir des vivres.

Retourne à Genes

En un mot, l'Empereur se trouvant réduit dans l'état décrit ci-dessus, & voïant son armée diminuée de plus de dix mille hommes, & que plusieurs de ses meilleurs Capitaines avoient perdu la vie, & entr'autres le fameux Antoine de Leve, qui d'une basse fortune s'étoit élevé à un si haut poste, & qui fut obligé, quoi que grand & perpétuel ennemi des François, de laisser ses os en France; Charles V. dis-je, ne pouvant pas différer plus long-temps la retraite, fut contraint de la faire aux dépens de son honneur; quoi qu'on puisse dire pour le sauver, que la nécessité n'a point de loi. Cette disgrace (qui fut la quatriéme) aïant abatu le courage de Charles V. tout grand, tout héroïque qu'il étoit, il s'embarqua à Toulon, & s'en retourna à Genes, où il entra de nuit dans le Palais de Doria, l'armée fit aussi sa retraite, & fut estimée heureuse de n'avoir pas été poursuivie.

Ambassadeurs Luthériens. 1536.

Dés qu'il fut arrivé à Genes, Joachim de Popenheim, Loüis de Bambach, & Claude de Putinger vinrent le trouver en qualité d'Ambassadeurs des Princes Protestans, n'aïant d'autre but dans leur ambassade que de desabuser l'Empereur par leurs bonnes & légitimes raisons, des bruits qu'on répandoit dans toute l'Europe, qu'ils avoient conclu une Ligue, & une Alliance défensive, & offensive avec les deux Rois de France, & d'Angleterre, faisant sur cela de grandes & amples

amples proteſtations du contraire, & ſe ſoûmettant à toute ſorte de peine s'il arrivoit qu'on découvrît quelque choſe de vrai ſur ce ſujet. Ils ſuppliérent enſuite l'Empereur de les laiſſer joüir des fruits de la paix concluë à Nuremberg, tant à l'égard de leurs Perſonnes, que de leurs Etats, en donnant ordre à la Chambre Impériale de n'exécuter contr'eux aucune ſentence pour le fait, ou ſous prétexte de Religion. Ces Ambaſſadeurs furent reçus avec beaucoup d'humanité, & avec les honneurs accoûtumez; & furent ainſi renvoïez, aprés que Charles V. leur eût dit qu'ils pouvoient partir avec l'aſſûrance d'obtenir ce qu'ils demandoient, & qu'il feroit réponſe à leurs Princes non ſeulement par lettres, mais auſſi par la bouche d'Helde ſon Vice-chancelier, qui partiroit dans peu de jours, & avant ſon départ pour Eſpagne, où il étoit obligé de ſe tranſporter, ſans perdre de temps, pour des affaires importantes.

Le lendemain de ſon arrivée à Genes, Charles V. reçut la nouvelle du peu de ſuccez de l'Armée que la Reine Marie ſa Sœur, Gouvernante des Païs-Bas, avoit envoyée en Picardie, ſous la conduite du Comte de Naſſau, qui ne manqua pas avec l'élite de ſes troupes Allemandes, & Flamandes, d'attaquer le Païs ennemi, avec beaucoup de vigueur & de courage; mais le mal fut que le Roi François I. s'aviſa du même expédient, dont il s'étoit ſervi en Provence, ſavoir, de faire tranſporter, ou brûler tous les bleds, & toutes les autres proviſions de bouche des lieux Flandre.

lieux circonvoisins, de sorte que Nassau manquant de vivres, & ne pouvant sans une extréme incommodité, des frais immenses, & un temps fort long, en faire venir de Flandre, avoit été contraint, aprés la perte de plus de 700. des siens tuez dans les escarmouches, ou morts de misére, de s'en retourner à Bruxelles, avec la même gloire, avec laquelle l'Empereur s'étoit retiré à Genes.

Charles V. part pour Espagne.

Ainsi, pendant qu'en France les François célébroient dans toutes les Places, & Châteaux, des processions, des bals, des fêtes, des feux de joïe, au sujet de la glorieuse liberté qu'ils avoient maintenuë contre l'injustice, & l'avidité de leurs Ennemis, qui vouloient la leur ravir avec tant de violence, & des forces si rédoutables; l'Empereur chagrin & honteux se disposoit au voïage d'Espagne, pour s'ôter de devant les yeux des objets si mortifians. Desorte qu'aïant créé le Marquis de Vasto, Gouverneur de Milan, en la place d'Antoine de Leve, & laissé à ce nouveau Gouverneur le soin de rendre inutiles les menaces que faisoit le Roi de France d'envoïer à Milan son Armée, déja assemblée & toute prête; il s'embarqua avec peu de pompe, & de bruit, sur sa Flotte, conduite par le fameux Doria, sans considérer les périls ausquels la navigation est exposée pendant l'hiver, quoi que la sienne jusqu'à Barcelone fût fort courte.

Départ blâmé. 1536.

Ce départ si précipité de Charles V. pour Espagne, augmenta encore la réputation peu avantageuse où il s'étoit mis dans l'Europe pour

pour le mauvais ſuccez de ſes Armes en France ; ſur quoi les François ne manquérent pas d'en faire des plaiſanteries, pour rendre plus agréables les fêtes qu'ils célébroient, juſqu'à chanter en vers François les paroles ſuivantes, *que l'Empereur avoit pris la poſte pour Eſpagne, afin d'aller porter aux Eſpagnols les nouvelles de ſes levées de bouclier faites en France, contre les François.* Trois raiſons portérent tout le monde à blâmer ce départ ſi précipité de Charles V. pour Eſpagne. La premiére, parce qu'on ne voïoit pas la moindre choſe qui pût l'obliger à ce voyage, puis que les Provinces de ce grand Royaume étoient toutes tranquilles, & les Eſpagnols trés-contens du Gouvernement de l'Impératrice. La ſeconde, que ſa Perſonne étoit trés-néceſſaire en Allemagne, ou en Italie, pour aſſoupir les difficultez que les Luthériens faiſoient naître ſur l'article de la convocation du Concile, ſa préſence étant abſolument néceſſaire dans un lieu, où il pouvoit facilement lever les obſtacles, & négotier autant qu'il falloit pour ſatisfaire aux inſtances de la Cour de Rome, & vaincre l'obſtination des Proteſtans à l'égard de leurs prétentions. Et en effet, on ne pouvoit que trouver étrange de voir l'Empereur s'éloigner ſi fort dans un temps qu'on parloit plus que jamais du Concile, aprés avoir fait paroître tant de paſſion ſur ce point, & en avoir tant preſſé la convocation. Enfin, il paroiſſoit trés-étrange à tout le monde qu'aprés être entré en France avec tant de menaces & de fanfares, & de ſi grandes forces, dans un temps
même

même où le Roi François avoit les siennes encore en Piémont, & en Savoye, & se préparoit avec toute la diligence possible à faire passer sa nouvelle Armée en Italie, il abandonnât, contre toute bonne maxime, ces Provinces, & le Duché de Milan, & s'en allât en Espagne avec tant de hâte.

Turcs. Mais ce qu'il y avoit de pis, est que Charles savoit trés-bien, puis que personne ne l'ignoroit, que François I. le voïant si résolu d'envahir son Royaume avec de si grandes forces, pour le réduire à la condition d'un simple Gentilhomme, & d'un Chevalier errant, ne pouvant pas trouver d'autre moïen de se défendre, avoit sollicité Soliman, avec lequel il s'étoit allié, de vouloir faire une puissante diversion en Italie, dans les Etats Maritimes de l'Empereur; & en effet Soliman avoit déja ordonné tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution, qui avoit même déja été commencée, comme nous le verrons en son lieu; ce qui fut cause que l'Empereur se fit conduire si précipitamment à Barcelone, & qu'avec la même précipitation il ordonna à Doria de s'en retourner, afin de se mettre en toute diligence aux trousses du Turc. En un mot, Charles avec sa guerre en France, mit en péril le Duché de Milan, la Sicile, & le Roïaume de Naples, voilà à quoi ses exploits se réduisirent.

Il est vû de mauvais oeil des Espagnols. L'Empereur n'eût pas plûtôt debarqué à Barcelone qu'il n'eût pas de peine à s'appercevoir, par la maniére froide dont il fut reçû des Espagnols, qu'ils n'étoient nullement contens du malheureux succez de ses armes en

en Provence ; & il trouvoit toûjours qu'on lui faisoit plus triste mine, plus il s'avançoit vers Madrid, où il sembloit qu'on eût plûtôt préparé des larmes pour pleurer l'issuë fâcheuse & honteuse de l'entreprise contre la France, que des Lauriers, & des Palmes pour couronner ses victoires d'Afrique. Il est certain qu'il fut regardé de mauvais oeil, parce que les Espagnols naturellement grands ennemis du nom François, auroient plus volontiers desiré de le voir victorieux en France, que triomphant en Afrique. De sorte que ce n'est pas merveille que le déplaisir qu'ils avoient de son malheureux succez en France, eût presque entiérement éteint la joïe que leur devoient causer les victoires remportées en Afrique. Ce qui obligeoit encore les Espagnols à faire à Charles une si froide reception, c'étoit de se voir chargez d'une infinité d'impôts & de contributions pour l'entretien de tant d'Armées ; à quoi il faut ajoûter que les Ecclésiastiques, qui sont ceux qui ont accoutumé d'animer les Peuples, se voïant épuisez pour avoir été obligez de païer plusieurs fois les dixmes de leurs revenus, ne pouvoient se réjoüir de bon cœur ; ce qui donna lieu à ce mot qui fut dit dans la suite, que *Charles étoit allé en Espagne, pour célébrer la pompe funébre de son honneur mort en France.*

L'Empereur, avant que de partir de Genes, avoit fait passer à Vienne Helde son Vice-Chancelier, avec la Bulle de la convocation du Concile, laquelle lui avoit déja été envoyée par le Pape. Helde arrivé à Vienne s'a-

La Ligue de Smalcalde refuse le Concile. 1537.

s'aboucha avec Rangoni, Nonce du Pape auprés du Roi Ferdinand, & ils partirent ensuite tous deux ensemble vers la mi-Fevrier, pour se rendre à *Smalcalde*, où les Princes, & les Députez Luthériens étoient assemblez, & où ils avoient aussi fait venir *Luther*, avec huit (& plus, selon d'autres) de leurs principaux Théologiens & Prédicateurs. Le Nonce, & le Vice-Chancelier présentérent d'abord la Bulle de la Convocation du Concile. Les Princes la donnérent à leurs Théologiens pour l'examiner, ce qui fit naître de grandes disputes, tant en public, qu'en particulier, les Luthériens étant devenus plus hardis que jamais, tant à cause des malheurs de Charles V. en France, que parce qu'ils le voïoient en Espagne. Enfin, aprés bien des raisonnemens, ils donnérent par écrit la déclaration suivante. *Que pour eux ils desiroient un Concile général, où il fût permis à chacun de dire son sentiment en toute liberté. Que pour cet effet non seulement le Pape ne devoit pas y présider, mais qu'il ne pouvoit pas même le convoquer, parce que cette convocation n'appartenoit qu'à l'Empereur, & aux Rois. Et que d'ailleurs il y avoit assez de Villes en Allemagne, sans en aller chercher en Italie.*

Ligue contre celle de Smalcalde. 1537.

Rangoni, & Helde, firent tout leur possible pour les obliger à changer de sentiment, & à se désister de la résolution qu'ils avoient prise ; mais voïant que toutes leurs remontrances étoient vaines & inutiles, & que les Protestans n'en vouloient écouter aucune, ils jugérent à propos de s'en retourner vers le Roi Ferdinand, & conclurent avec lui de faire

faire une assemblée de tous les Princes Catholiques d'Allemagne, laquelle se tint, suivant les ordres donnez, dans la Ville de Nuremberg, & où se trouvérent entr'autres l'Archevêque de Mayence, & de Saltzbourg, les Ducs Guillaume, & Loüis de Baviére, le Duc George de Saxe, les Ducs Henri, & Frederic de Brunswic, lesquels vinrent en personne, les autres envoyérent leurs Députez. Ceux-ci, aprés avoir lû la déclaration des Luthériens, & entendu par les rapports du Nonce, & du Vice-Chancelier la résolution qu'ils avoient prise d'exclure du Concile le Souverain Pontife, conclurent, une ligue offensive & défensive, pour le maintien de la Religion Catholique, contre la Ligue de Smalcalde, & contre tous ceux qui prétendoient de lui préjudicier; cette ligue devoit durer pendant onze ans, & l'Empereur, & le Roi des Romains en furent déclarez les Chefs, ce qui ne donna pas peu à penser aux Luthériens. Le Pape de son côté faisant réfléxion sur ce qui s'étoit négocié à Smalcalde, différa la convocation du Concile jusqu'au mois de Novembre, sous prétexte que le Duc de Mantoüe demandoit quelque temps pour pouvoir faire une levée de gens, dont il avoit besoin.

Procedure de François I. contre Charles V.

Pendant que les Princes d'Italie avoient l'oeil sur le Concile, & que l'Empereur faisoit la visite des Villes de son Royaume pour s'informer des sentimens des Espagnols sur le Gouvernement de l'Impératrice, & de son Conseil, le Roi François I. ne pouvant digerer l'injure que l'Empereur lui avoit faite (quoi

(quoi qu'elle tournât au dommage, & à la honte de l'aggresseur) d'avoir fait une si grande irruption dans son Royaume, pensa à s'en venger par la même voye. Pour cet effet s'étant rendu au Parlement de Paris, assisté des Princes du Sang, des Officiers de la Couronne, & de 48. Evêques; en présence de toutes ces illustres Personnes, Jaques Capel Avocat du Roi, aïant pris la parole comme Procureur Général de Sa Majesté, remontra, *Comment Charles V. Empereur, Comte de Flandre, d'Artois, & de Charolois, & autres Seigneuries dépendantes de la Couronne, Usurpateur, avoit commis divers détestables & exécrables crimes, contre le Roi son Prince naturel, & son Souverain Seigneur, lesquels étant aussi manifestes à la Chrêtienté, que funestes à la France, il demandoit qu'il fût déclaré rebelle, & comme tel, que tous ses biens fussent confisquez, aussi bien que toutes les Seigneuries qu'il possedoit, & qui dépendoient de la Couronne de France.*

Charles V. cité.

En vertu de cette requête, & de ces instances, le Parlement ordonna que l'Empereur Charles V. Comte de Flandre, d'Artois & de Charolois, seroit cité, & sommé à son de trompe, sur les frontiéres de ses Seigneuries & Terres, à ce qu'il eût à comparoître, sinon en sa propre personne, au moins par celle d'un, ou de plusieurs Ambassadeurs, ou Députez, tels qu'il jugeroit à propos, avec toute l'autorité, & plein pouvoir nécessaire, & avec les instructions convenables, pour se défendre sur tout ce qui avoit été représenté contre lui dans la Cour du Parlement de Paris;

Paris; & que pour mieux faciliter cette comparution, Sa Majesté donneroit tous les passeports, & saufconduits nécessaires, à ceux qui seroient nommez par l'Empereur pour venir faire cette fonction, & répondre aux accusations intentées: avec sa parole Royale de plus qu'aprés avoir fait les affaires & défendu les intérêts de l'Empereur leur Maître, ils pourroient s'en retourner auprés de lui avec une pleine & entiére liberté. Cet ajournement fut fait par un Heraut d'armes, & personne n'aïant comparu dans le temps préfix de 50. jours, le Parlement donna le matin du 20. Janvier 1537. une sentence contre l'Empereur, comme coupable de rebellion & de felonie contre le Roi son Seigneur, & par conséquent déchu & privé des Comtez susdites.

Les Espagnols se sont moquez de ces procédures, en aïant parlé dans leurs Histoires, & dans leurs Chroniques, justement comme de ces sortes de procédures qui se font par les Rois de Téatre dans les Comédies; & tout au contraire, les François n'ont pas manqué de les soûtenir comme justes, légitimes & convenables. Pendant que le Roi François I. donnoit, pour ainsi dire, des chiquenaudes à l'Empereur, celui-ci de son côté ne manquoit pas de lui allonger quelque petit soufflet. Le Duc Charles d'Egmont s'étoit mis sous la protection du Roi trés-Chrêtien, afin (comme on croïoit) d'être maintenu par les armes, & par l'autorité de ce Monarque dans la possession de la Duché de Gueldre, sur laquelle l'Empereur avoit de

Duc d'Egmont.

de grandes prétentions, comme étant une dépendance de la Succession de Philippe son Pere. D'Egmont croïoit s'être mis bien à couvert sous une telle protection, & que par ce moïen toutes les prétentions de Charles V. demeureroient éteintes; mais celui-ci excita sous main les Peuples de la Gueldre à se revolter contre le Duc, & il ne manqua pas de colorer cette revolte, en faisant courir le bruit, que le Duc avoit secrétement traité avec le Roi de France pour la vente de cette Duché, chose fort odieuse à ces Peuples qui auroient été bien fâchez de tomber sous la domination des François. Ce bruit eut son effet, car les Gueldrois aïant pris les armes chassérent le Duc de tout le Païs, en sorte qu'il ne lui restoit pas un seul lieu où il pût se retirer, & pour se mieux maintenir, ils recoururent à la protection de l'Empereur, qui ne manqua pas de la leur accorder.

Soliman respire une double vengeance, 1537.

Soliman Empereur des Turcs, dont l'ame étoit également belliqueuse, & avide de conquêtes, en sorte qu'il lui sembloit, en cela semblable à Alexandre, que le monde étoit trop petit pour lui, ce puissant Monarque, dis-je, retourné à Constantinople, aprés la malheureuse Campagne faite contre la Perse, dans laquelle il fut contraint d'éprouver que la Fortune ne seconde pas toûjours la grandeur du courage, & la force du bras des plus grands Guerriers, se mit à tenir conseil avec son Divan sur ce qu'il étoit le plus expédient de faire, pour satisfaire une double vengeance dont il brûloit, étant certain que les Prin-
ces

ces courageux ne peuvent ni ſupporter les pertes, ni ſouffrir de compagnon dans la Fortune. Ce Conquérant Infidelle aprés ſon malheureux ſuccez en Babilone, avoit tourné ſes armes contre Thaemas Roi de Perſe, où il fit plus de ravages & de dommages que l'eſprit le plus fier & le plus cruel d'un Barbare n'en ſauroit imaginer: mais comme il triomphoit parmi toutes ſes barbaries, Thaemas l'aïant attaqué avec une armée moins nombreuſe que la ſienne, mais poſtée plus avantageuſement, mit en moins de ſix heures ſon armée en déroute, tua ſes meilleurs Janiſſaires, trois Sangiacs, & fit un grand nombre de priſonniers, qui reſtérent au pouvoir du Perſan. Voilà un grand ſujet de vengeance dans le cœur d'un Monarque qui croïoit avoir enchaîné la Victoire. L'autre choſe qui le portoit à la vengeance, étoit la perte de Tunis, Royaume qu'il avoit conquis par la force de ſes Armes, & qui vivoit ſous ſa protection, de ſorte qu'il regardoit comme un grand affront fait à ſa Couronne, ou à ſa fierté, de le voir pris, & rendu Tributaire par les Chrêtiens, & ſur tout par un Empereur dont il ne pouvoit ſouffrir la fortune.

Il délibére s'il féra la guerre aux Chrêtiens.

Pendant qu'il conſultoit de quel côté il tourneroit ſes armes pour tirer vengeance des injures ſoit réelles, ou prétenduës, qu'il avoit reçues, ſes Prêtres, & ſes Capitaines lui conſeillérent de fermer les yeux à l'événement de Perſe, qui n'étoit qu'un ſimple accident, & de les ouvrir à ce qui regardoit les Chrêtiens, contre leſquels portant ſes armes

armes il avoit beaucoup plus de lieu de s'assûrer de la victoire, qu'il ne pouvoit l'espérer en les tournant contre les Perses, parce qu'il falloit croire que tout ce qui lui étoit arrivé en Perse, avoit été dirigé par la volonté de Dieu, & de leur grand Prophéte Mahomet, qui n'avoient pas pour agréable que les Armes Mahométanes fussent employées contre des Mahométans, au lieu que tout au contraire ils le favoriseroient de leur assistance & de leur protection divine, lors qu'il se mettroit en devoir de faire la guerre contre les Chrêtiens, ennemis perpétuels, & perfides Persécuteurs de leur Sainte Loi. C'est ainsi qu'ils tâchoient de le porter à attaquer les Chrêtiens, selon que c'est la coûtume, & la maxime ordinaire des Ecclésiastiques de prendre le prétexte du service de Dieu; soit qu'ils le crussent effectivement de la sorte, ou qu'ils voulussent s'acquerir la réputation de Zélateurs. Ses Capitaines étoient du même avis, & l'incitoient à conquérir l'Italie, qui ne pouvoit, disoient-ils, manquer d'être réduite par les forces redoutables de l'Empire Ottoman; ajoûtant que par cette réduction il remporteroit, non seulement la gloire d'abbattre le Trône Papal, sur lequel il sembloit que les Papes n'étoient assis que pour enfanter des Croisades, comme ils les appellent eux-mêmes, contre les Turcs, mais outre cela de trés-précieuses dépoüilles, l'Italie étant la plus riche partie du monde, & aïant dans ses Eglises des Trésors immenses, avec lesquels sa Hautesse auroit, sans charger ses Peuples, dequoi conquérir tout le reste du monde.

Quoi

Quoi que Soliman semblât pancher davantage à faire la guerre contre le Persan, laquelle il croïoit plus facile, néanmoins il tourna volontiers ses pensées, & ses desseins du côté de ces emplâtres appliquées sur les playes de son cœur, & s'il ne m'est pas permis de parler ainsi, je dirai qu'il se laissa volontiers persuader à tourner ses armes vers l'Occident, prêtant fort l'oreille à la conquête d'Italie, poussé à cela par cette avidité, qui fut toûjours insatiable en lui, de conquerir des Royaumes fameux, de s'enrichir d'une infinité de dépoüilles, & d'avoir la gloire de vaincre, & de détruire ces ennemis qui prétendoient pouvoir l'égaler en puissance, & dans le bonheur des armes; tel qu'étoit Charles V. qui, à dire vrai, lui tenoit fort au cœur, non pour l'honorer, mais pour l'abbattre, s'il étoit possible, afin de satisfaire l'envie qu'il avoit contre lui, & cette jalousie dont il étoit tourmenté, en le voïant si fort applaudi & estimé des Chrétiens; de sorte qu'il jugea que s'il faisoit la conquête d'Italie, qui est la plus puissante base d'un si grand Colosse, il ne pouvoit que tomber bientôt par terre.

Il se détermine à celle d'Italie. 1537.

Outre les éguillons que je viens de marquer, qui l'excitoient à cette résolution, il y étoit encore poussé par trois autres. Le premier fut celui du Roi François I. lequel (comme il a été dit en son lieu) avoit porté ses armes en Italie, pendant que Charles V. étoit allé, avec presque toutes ses forces, à l'expédition de Tunis, croïant qu'il lui seroit facile, tandis que l'Empereur étoit éloigné, d'en-

Incité par le Roi François I.

d'engloutir non seulement le Piémont, & le Duché de Milan, mais aussi une grande partie de la Lombardie, & tout le Païs de Genes. Cependant Charles V. devenu victorieux, & irrité de ce procédé du Roi François I. qu'il appelloit perfide & barbare, ne fut pas plûtôt retourné de cette expédition, chargé de lauriers, & de bénédictions, qui servoient encore à rendre plus odieux le nom de ce Roi, que par les secours qu'il envoïa dans le Milanez, & dans le Piémont, & par la guerre qu'il porta en France, quoi qu'avec un succez peu heureux, il le fit repentir d'avoir par ses armes troublé toute l'Italie. François I. qui ne vouloit pas avoir sur les bras un ennemi si puissant, si glorieux, & si heureux, envoïa ordre au Sieur Jean de la Forest son Ambassadeur à Constantinople (ne voïant pas d'autre moïen d'humilier son Ennemi) d'emploïer toute son adresse pour ébloüir Soliman par l'espérance de la gloire, des avantages, des conquêtes, & des dépoüilles innombrables, qui pourroient se faire en Italie, de tâcher de le gagner par là, & de le porter à cette guerre. L'Ambassadeur ne se conforma pas seulement aux intentions de son Maître, mais pour faire paroître plus de zéle pour son service, & pour ses intérêts, oubliant ce qu'il devoit à la Chrêtienté, comme Chrêtien, il représenta au Grand Seigneur, & à la Porte, que non seulement il seroit facile de chasser l'Empereur Charles V. des Royaumes de Naples, & de Sicile, mais que de plus l'Empire Ottoman, qui se trouvoit alors au comble de sa grandeur, & de sa

sa gloire, ne pouvoit jamais faire une plus glorieuse action, que de reprimer un Prince aussi ambitieux que l'étoit Charles V. lequel se vantoit hautement de vouloir soûmettre à son Empire toute la Chrêtienté, de laquelle il avoit déja la plus grande partie, & aprés l'avoir domptée, subjuguer même tout l'Empire Ottoman, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, si l'on n'y apportoit un prompt remède: sollicitations ausquelles on peut bien croire qu'un Empereur tel que Soliman ne fermoit pas l'oreille.

En second lieu, il étoit poussé & incité à cette guerre par les sollicitations, & les instances de Troilo Pignatelli, Napolitain, sorti d'une des plus nobles, & principales Maisons du Royaume, laquelle possédoit des Fiefs & des Principautez considérables. Ce Seigneur avoit été un des meilleurs & des plus vaillans Capitaines de Charles V. lequel il avoit servi en diverses Campagnes avec une entiere satisfaction de l'Empereur: Mais malheureusement André Pignatelli, Chevalier de Malte, Frere aîné de Troilo, aïant commis un homicide, & étant tombé entre les mains du Viceroi, Don Pierre Tolède, celui-ci fit tôt aprés donner contre lui sentence de mort. Troilo usa de toutes les priéres & les soûmissions possibles pour obliger le Viceroi à avoir quelque égard au mérite de leur Famille, & aux services importans que son frere, & lui avoient rendus à l'Empereur, & qu'ils étoient encore tous prêts de lui rendre avec plus de zéle que jamais; ajoûtant à cela, que si le Viceroi ne vouloit pas

Par Troilo Pignatelli.

pas lui accorder cette grace, il ne lui refusât pas au moins celle de différer l'exécution de la Sentence, jusqu'à ce qu'on en eût écrit à Sa Majesté Impériale, & qu'on eût reçu sa réponse. Mais Tolede trouvant le crime trop énorme, & digne de mort, n'eut aucun égard à toutes ces instances, & ordonna que le Criminel fût exécuté; & ainsi il eut la tête coupée avec une hache, sur un échafaut, dans la Place du grand Marché, par les mains du Bourreau.

Raisons plus clairement représentées.

Troilo tout fumant de colére, jura d'en tirer vengeance, & sortit de Naples le jour même que son Frere perdit la tête, dans la pensée de se venger, non seulement du Viceroi (jusques où ne va pas la vengeance dans l'ame d'un Italien, quoi que Noble!) mais aussi de l'Empereur qui l'avoit mis dans cette Charge, de sa Patrie même, & de tant de milliers de familles innocentes. Aïant donc pris le chemin de Turquie, il ariva à Constantinople justement dans le temps que l'Ambassadeur François emploïoit avec le plus d'ardeur tous les offices possibles pour porter Soliman à la guerre d'Italie, de sorte que s'étant abouché avec lui, ils eurent une joie reciproque de pouvoir se soûtenir l'un l'autre dans une affaire de cette conséquence, & aïant consulté ce qui seroit le plus à propos, de parler conjointement, ou séparément, ils résolurent que chacun à part allumeroit de son côté ce feu; ainsi Troilo s'étant insinué dans l'esprit des Ministres les plus favoris de Soliman, desquels il fut fort bien reçu, il leur fit connoître que le Grand Seigneur

gneur ne pouvoit jamais tenter une entreprise plus glorieuse, & plus avantageuse que celle d'Italie, & qu'il ne falloit pas manquer d'attaquer le Royaume de Naples, puis-que l'occasion en étoit si belle & si favorable, qu'il y avoit tout lieu de s'en promettre une victoire certaine, alléguant pour raison, que l'Empereur étant alors engagé dans les Guerres du Piémont, contre le Roi François, il lui seroit impossible de défendre ce Royaume, vû sur tout que ses meilleurs Officiers, & presque toute son armée, avoient péri ou par les tempêtes, ou par les maladies, ou par le Cimeterre des Maures en Afrique; & que le reste de ses forces assemblées à la hâte, étoient emploïées dans cette guerre du Piémont; de sorte que le Royaume de Naples étant entiérement dégarni & dépourvû de tout, il étoit hors d'état de faire aucune résistance; ajoûtant à cela, & le confirmant par diverses raisons, que les Peuples de la Poüille, & du Territoire d'Otrante, extrémement mécontens, à cause des impôts exorbitans, & insupportables dont ils étoient accablez, étoient tous disposez, à la premiére occasion qui s'en présenteroit, à prendre les armes, & à se rebeller contre les Ministres de l'Empereur, lesquels ils ne regardoient que comme leurs Tirans, à cause des impositions excessives dont ils les avoient surchargez.

Enfin Chairadin sur-nommé Barberousse, contribua aussi de son côté à déterminer Soliman, avec d'autant plus d'efficace & de succés, qu'il avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit *Incité par Barberousse. 1537.*

l'esprit de ce Monarque, & de crédit à la Porte, & qu'il pouvoit s'expliquer lui-même sans avoir besoin d'Interpréte. Ce Barbare donc, qui flattoit agréablement sa vanité des rapports qui lui étoient faits par ses Flatteurs, qu'il passoit en Italie pour le fleau des Chrêtiens, ne pouvant du tout souffrir, aprés avoir remporté tant de victoires sur eux, de se voir dépoüille d'un Royaume, & réduit à la nécessité de se sauver par une fuite aussi honteuse, que précipitée, non sans un danger manifeste de tomber entre les mains de ces mêmes ennemis qu'il avoit tant irritez; ce fameux Corsaire, dis-je, étant arrivé à Constantinople, animé de colére & de haine, ne respirant que la vengeance, tant pour son intérêt, que pour son honneur, & aïant trouvé Soliman occupé à chercher les moïens de réparer la perte de la bataille contre le Persan, il fit tous ses efforts pour l'en détourner.

Continuation. Diverses Histoires des Turcs, écrites par des Chrêtiens, font voir manifestement, que Barberousse ne fut pas plûtôt arrivé à Constantinople, comme fugitif, qu'il eut de grandes conférences avec le Moufti, Grand Prêtre de la Religion Mahométane, qui a beaucoup d'autorité dans le Divan, & avec les autres Prêtres les plus accreditez; tâchant de leur faire voir qu'il étoit du devoir de leur Caractére, de rendre ce service au sacré Alcoran, à la gloire de Dieu, & du grand Prophete Mahomet, d'ôter entiérement de l'esprit du grand Soliman la pensée de retourner en Perse, & de le porter à tourner ses armes du côté d'Italie, où les victoires contre les Chrê-

Chrêtiens étoient indubitables, & sur tout la prise du Royaume de Naples, laquelle, disoit-il, traîneroit immanquablement aprés soi la destruction du Pape de Rome, & de son Etat, qui est, ajoûtoit-il, celui qui excite sans cesse les Princes Chrêtiens à la guerre contre Nous; & ainsi, continuoit ce rusé Corsaire, non seulement la Monarchie de Soliman, s'étendroit dans le cœur de l'Europe, mais aussi la Religion de nôtre Saint Prophéte, au glorieux nom duquel nous verrions élever des Mosquées, & des Autels plus superbes que tout ce qui a été fait jusqu'à présent, sur les ruïnes, & par le moïen des depoüilles de tant d'Eglises, pour lesquelles enrichir le Pape & ses suppôts ont eû l'adresse de dépoüiller le monde entier de tout ce qu'il avoit d'or, d'argent, & de pierres précieuses. C'est ainsi que raisonna Barberousse; & un homme si entendu à la marine, & qui avoit tant de fois infesté les côtes d'Italie, & mesuré son cimeterre avec l'épée des Chrêtiens, ne pouvoit manquer d'en être crû. En un mot, aprés avoir bien disposé les esprits de ceux de ses partisans qu'il croïoit les plus propres à pousser l'affaire, & à faire réüssir ses desseins, il tâcha d'insinuer à Soliman, que s'il ne mettoit promptement un puissant frein à l'audace de Charles V. tandis que l'occasion en étoit si favorable, à cause des guerres dans lesquelles il se trouvoit embarrassé, il feroit des progrez si rapides & si considérables, que devenu Geant il feroit à l'Empire Ottoman, ce que Sa Hautesse auroit négligé (ce qu'à Dieu ne plaise, ajoûtoit-il) de faire à celui de Charles V.

 Ce

Autres raisons. 1537. Ce Corsaire représenta particuliérement à Soliman, que toute la gloire qu'il s'étoit acquise par ses heureuses expéditions de Babilone, & de Hongrie, demeuroit obscurcie par l'affront que lui avoit fait Charles V. d'être allé en personne pour rétablir à Tunis en dépit de sa Hautesse, un Roi déja chassé par les forces Ottomanes, exploit pour lequel on faisoit, & célébroit en Europe tant de triomphes, qui ne servoient qu'à rendre l'Empire Ottoman la risée de tout le monde, bien que d'ailleurs rendu trés-glorieux par l'épée, & par la valeur de sa Hautesse. Il n'y a, ajoûta-t-il, d'autre reméde que celui-ci: Charles alla en personne pour chasser Soliman de Tunis, il faut que Soliman, pour réparer son honneur, marche aussi à son tour pour chasser Charles de Naples, & la réparation & la gloire seront d'autant plus grandes, que le Royaume de Naples est plus grand que celui de Tunis. Voilà le vrai moïen de rabaisser l'orgueil du Bourgeois de Gand, comme on l'appelle communément; voilà le vrai cimeterre pour couper entiérement la trame qu'il ourdit, & détruire tous les autres desseins qu'il roule, sans doute, dans son esprit.

Soliman résout la guerre en Italie. Comment, je vous prie, tant d'éguillons, tant d'instances redoublées, & de raisons alleguées n'auroient elles pas pénétré jusqu'au fond du cœur d'un Empereur tel qu'étoit Soliman? En un mot, s'étant transporté au Divan, il déclara au grand contentement de ce Conseil, que son intention étoit d'attaquer l'Italie par mer, & par terre tout à la fois. Barberousse, comme Bassa de la Mer, & Capitai-

pitaine d'une expérience extraordinaire, avoit place dans ce Divan, dont il faisoit la septiéme personne, quoi que d'ordinaire il ne soit composé que de cinq; maxime, peut-être, plus avantageuse que celle des Princes Chrêtiens, qui souvent se laissent induire par des Favoris, qui ont intérêt d'avoir un grand nombre de Créatures qui les appuient, à remplir leurs Conseils d'hommes bien différens de ceux que Diogene cherchoit avec son flambeau.

Soliman eut grand soin de cacher, autant qu'il lui fut possible, les desseins qu'il avoit formez, à l'Empereur & à ses Ministres, qu'il savoit être en grand nombre, & qui ne manquoient pas d'espions par tout, afin qu'ils ne soupçonnassent pas que tous ces grands préparatifs, qu'il falloit nécessairement faire, se fissent contre Charles V. & de pouvoir par ce moïen le surprendre. Car quoi que l'Ambassadeur de France, Troilo Pignatelli, & Barberousse lui-même, lui fissent l'entreprise facile, & la victoire infaillible (défaut général & commun à tous ceux qu'une excessive passion de vengeance porte à donner des conseils) avec tout cela Soliman, Prince rusé, & prudent, jugeoit à propos de prendre toutes les mesures & les précautions propres à assûrer le succés de l'entreprise; outre qu'il eût épargné la vie des siens, s'il eût pû attaquer & surprendre les ennemis, avant qu'ils se fussent mis en état de défense; si c'est une bonne maxime, ou non, j'en laisse la décision aux gens de guerre, & aux Théologiens. Pour

Tâche de cacher ses desseins.

Moyens dont il se sert. 1537.

Pour cet effet, il fit courir le bruit par toute la Ville de Constantinople, où il étoit bien persuadé que Charles ne manquoit pas d'espions Chrêtiens, & Juifs, qu'il avoit résolu d'envoyer son Armée du côté d'Egypte, afin que de là il pût plus facilement la faire passer, par la voye du Nil, à Suez, qu'on appelle communément Arsinoé, Ville & Port au fond de la Mer Rouge, où il avoit déja envoyé, dés le commencement de cette année 1537, sous le commandement de Soliman Bassa Eunuque, Albanois de Nation, 80. gros Navires de guerre, en y comprenant 20. Galéres, trés bien équipées, & bien munies d'artillerie; & que toutes ces forces devoient être emploïées contre les Portugais, & cela pour deux raisons (au moins si l'on en croit le bruit que le Sultan en faisoit courir) la premiére, à cause que ceux-ci troubloient, & interrompoient, au grand dommage de ses Peuples, le commerce des Epiceries qui venoient par cette voïe des Indes en Turquie: & la seconde, pour se venger des secours d'Artillerie, & d'Arquebuses qu'ils avoient donné au Roi de Perse, & sans lesquels ce Roi n'auroit pas remporté cette grande victoire contre lui. A quoi le Grand Seigneur ajoûtoit, que lui même en personne retourneroit en Hongrie à la tête d'une trés-puissante Armée, composée de 200. mille Soldats d'élite qu'il avoit déja assemblez. Raisons que certaines circonstances rendoient assez vraisemblables, pour imposer à bien des gens;

Mais l'Empereur Charles, qui se fioit peu aux Princes Chrêtiens, & encore moins aux trés-Chrêtiens, lors qu'il s'agissoit de prendre des mesures & des précautions, n'avoit garde d'être si simple que d'ajoûter foi à ce que disoit le Sultan. Ainsi averti de bonne heure, comme il étoit sur le point de s'embarquer pour Espagne, des préparatifs prodigieux de Soliman, & bien persuadé qu'il n'avoit rien tant à cœur que de se venger de lui, tant pour l'envie & l'ombrage qu'il avoit conçue de ses progrés, que parce qu'il y étoit excité par les sollicitations du Roi François, & de Barberousse, il ne prit point le change, & loin de s'endormir sur les bruits que le Grand Seigneur faisoit courir à Constantinople, il donna d'abord ordre à Tolede son Viceroi à Naples, & à Doria son Grand Amiral, de faire travailler en toute diligence à un Armement Naval, le plus grand qu'il seroit possible. Outre cela il envoya à Rome Don *Jean Manriquez*, Marquis d'Anguilar, par lequel il écrivit au Pape Paul III. une lettre trés-pressante, pour le solliciter à conclure une ligue contre le Turc (vû qu'il avoit des avis certains que les grands armemens qu'il faisoit, étoient destinez contre la Chrêtienté) entre Sa Sainteté, la République de Venise, & Lui; & en même temps il en écrivit aussi une autre lettre trés-forte à Venise. En un mot, les offices de Charles V. dans lesquels on remarquoit un grand zéle pour l'intérêt public, réveillérent ces deux Puissances, qui y étoient extrémement intéressées, & qui voïant combien le besoin étoit pressant,

Diligences de Charles V.

conclurent la ligue en présence du Pape même, ledit Marquis d'Anguilar y assistant de la part de l'Empereur, & de la part de la République, *Marc Antoine Contarini*, son Ambassadeur.

ARTICLES

De la Ligue conclue à Rome entre Sa Sainteté, Nôtre Seigneur Paul III & son Consistoire, le trés-Invincible Empereur Charles V. & la trés-Noble République de Venise. Le 7. Fevrier 1537.

I. QUe Sa Sainteté armera 36. Galéres, outre les quatre de la Religion de Saint Jean, ditte de Malte, qui seront comprises, comme surnumeraires, avec les forces du Roi de Portugal.

II. Que le trés-Invincible Empereur Charles en armera 82. pour le moins.

III. Que la trés-Noble République en armera un nombre égal, savoir 82. qui jointes aux autres feront en tout 200.

IV. Que la même République vendra au Souverain Pontife ce qui pourroit lui manquer pour cet Armement.

V. Que

V. Que l'Empereur, & ses Alliez, outre les Galéres susdites, que chacun sera obligé d'armer à ses dépens, & qui, comme il a été dit, devront faire le nombre de 200. seront tenus tant les uns, que les autres, de mettre en mer, à proportion, un certain nombre de Vaisseaux, qui serviront à transporter à l'Armée les provisions, les munitions, & tout ce qui sera necessaire.

VI. Que ces Vaisseaux s'armeroient ensorte que non seulement ils pourroient servir pour ce transport, mais qu'ils seroient de plus propres à combattre.

VII. Que les Vaisseaux de Sa Sainteté, & de la République, destinez pour le service de la Ligue, aïant besoin de grains; Sa Majesté Impériale ordonnera qu'ils en soïent pourvûs en Sicile, à un juste prix courant.

VIII. Que l'Escadre des Vaisseaux, & des Galéres de Sa Sainteté sera commandée par le Patriarche d'Aquilée Marc Grimani, avec le tître de Général, & qu'il aura pour son Lieutenant Paul Justiniani; Celle de la République par le Général Vincent Capel; & l'Escadre de Malte par le Prieur de Capoüe, Leon Strozzi.

IX. Que de tout ce corps d'Armée Navale

le sera Chef, & Généralissime l'Amiral de Sa Majesté Impériale, André Doria, lequel commandera en son particulier les Vaisseaux de sa dite Majesté Impériale.

X. Que pour le commandement de l'Armée de débarquement, seront destinez Généraux le Duc d'Urbain, & Don Ferrand Gonzague Viceroi de Sicile.

XI. Que tous les susdits Généraux & Commandans assisteront & auront voix au Conseil de Guerre, qui sera assemblé & tenu par le Général Doria, dans sa Galére, ou dans toute autre qu'il lui plaira d'ordonner.

XII. Que toutes les Villes, Forteresses, Terres, & Païs qui pourront être conquis dans la Dalmatie, l'Albanie, ou la Gréce, sont entendues devoir rester sous la domination de la République de Venise.

Vrai nombre. 1537.

IL y a une grande diversité de sentimens entre les Ecrivains sur le nombre des Vaisseaux de cette Armée Navale. Bosius confirme ce qui a été dit ci-dessus, savoir, que les Galéres furent au nombre de 200. avec quelques Vaisseaux. Cependant divers Historiens, & entr'autres, Summonte, Jove, & autres, le font aller jusqu'à 400. Vaisseaux; mais Justiniani en rabbat beaucoup, le réduisant au nombre précis de 134. Galéres, 62. Vaisseaux, & deux Galions, un de la République, & l'autre de Do-

Doria. De quelque maniére que ce soit, l'apareil fut trés-considérable, & le double plus grand que celui du Turc, vû sur tout la qualité des Vaisseaux Chrêtiens, beaucoup mieux construits, mieux armez, mieux pourvûs, & commandez par de meilleurs Officiers que ceux des Turcs. Avec tout cela le succés ne répondit guére aux espérances qu'on avoit conçuës de cette Ligue, & de cette Armée Navale, qui effectivement fut plus dommageable, & plus honteuse à la Chrêtienté qu'elle ne lui fut utile. Mais ce qu'il y eut encore de pis, fut que les Commandans des Escadres se rejettant les uns sur les autres la cause du mauvais succés, & s'accusant reciproquement de n'avoir pas fait ce qu'il falloit contre l'Ennemi, ces Princes demeurérent si fort divisez, qu'il se passa des années entiéres avant qu'ils pûssent être réunis ; & cependant Soliman profitant habilement de leurs divisions, faisoit bien ses affaires; issuë ordinaire des unions, & des ligues des Chrêtiens.

Soliman ne fit que se rire lors qu'on lui donna avis de cette ligue concluë entre plusieurs Princes Chrêtiens, & des grands armemens qu'ils faisoient, qu'on ne manquoit pas encore de grossir, selon que c'est la coûtume, les objets paroissant beaucoup plus grands de loin qu'ils ne sont en effet, & lors qu'on les regarde de prés, conformément au commun Proverbe Italien, *le voci son sempre più delle Noci*, la Renommée grossit toûjours les choses. *Ulai* Aga des Jannissaires informant Soliman des avis qu'on avoit reçus d'un Armement prodigieux que les Chrêtiens faisoient Opinion de Soliman.

con-

contre les Turcs ; de la Ligue concluë entr'eux, & d'un grand nombre de Princes qui y étoient entrez, & y avoient contribué en fournissant ou des troupes, ou de l'argent, le Sultan loin de donner la moindre marque d'apprehension, lui répondit tout riant: *Je te remercie de l'avis, parce que ces rapports me sont de nouvelles assûrances de la victoire. Ne sais tu pas que plusieurs épées dans un fourreau, au côté d'un Capitaine, ne servent qu'à embarasser sa main, & toute sa personne, & qu'il fera toûjours plus avec une seule, qu'avec trois? Je veux que tu sois persuadé que pendant que je combattrai avec les Chrêtiens unis & confédérez, ceux-ci jaloux les uns des autres, incertains de ce qu'ils doivent entreprendre, & divisez par des prétentions différentes, se battront toûjours entr'eux, & me laisseront le champ plus libre, & les moïens de les battre tous ensemble. N'as-tu jamais oüi dire que les Turcs ont accoutumé d'appeller les ligues des Chrêtiens des balais mal liez, avec lesquels on ne peut jamais bien balaier, parce-qu'ils ne manquent jamais de se délier, & de tomber en piéces en balaiant.* On ne peut pas révoquer en doute que ce ne soit là l'opinion générale des Turcs, & malheureusement pour les Chrêtiens, ils n'ont eû que trop de sujet de se confirmer dans des sentimens si honteux pour la Chrêtienté, puis que les effets y ont toûjours répondu, & qu'on n'a jamais vû de Ligue de Chrêtiens contre les Turcs, avoir une issuë tout-à-fait favorable & heureuse.

Priéres publiques.

Les Articles du Traité susdit étoient à peine souscrits, que Paul III. Pontife qui étoit assûrément tout plein d'ardeur & de zéle pour la

la Chrêtienté, fit publier un Jubilé, pour implorer l'assistance du Ciel sur les Armes, les personnes, & les Vaisseaux des Chrêtiens, qui devoient combattre dans l'Armée Navale, contre les Turcs. Le Pape fut en doute si ce Jubilé devoit aussi être publié en France; mais comme le Roi François, non-seulement n'avoit pas voulu contribuer à cet armement, mais qu'il avoit même tâché sourdement d'y faire naître des obstacles, & que de plus on savoit déja que son Ambassadeur pressoit l'Armement Turc (chose effectivement scandaleuse, si au moins il y a du scandale quand il s'agit de maximes d'Etat) il ne fut pas trouvé à propos de lui en faire aucune ouverture; & ainsi ce grand Jubilé n'eut lieu qu'en Italie, en Espagne, & dans les Païs-Bas, & fort peu en Allemagne, où les Luthériens faisoient de jour en jour de grands progrez. Sangro écrit que les Princes de la Ligue, & leurs Peuples s'embarrassérent tellement l'esprit de Processions, de Stations, & autres exercices de pieté, & de dévotion, qui furent faits pour demander l'assistance du Ciel, & sa bénédiction sur les Armes Chrêtiennes, qu'ils n'eurent pas le soin de faire toutes les diligences convenables pour un tel armement. Et il ajoûte de plus que si on eût emploïé à cet usage les sommes immenses qui furent dépensées à solemniser des processions, & à faire des priéres dans les Eglises pour ce Jubilé, on auroit mis sur pied des forces capables de remporter des victoires signalées.

Le

Priéres des Turcs.

Le Grand Moufti, & ses Principaux Prêtres avoient sollicité Soliman à porter la guerre en Italie contre les Chrêtiens ; & comme il n'y avoit pas d'exemple qu'aucun autre Empereur Ottoman eût été pressé d'aller en personne faire une guerre de cette nature, par laquelle on n'espéroit pas moins que de détruire entiérement le Saint Siége, on ordonna des Priéres tout-à-fait extraordinaires, accompagnées de Jûnes trés-exacts, & trés-austéres; & les Prêtres Turcs ne manquérent pas dans leurs Sermons d'exhorter les Peuples à une Dévotion si extraordinaire, que les Grecs, & les Latins demeurérent tous surpris & étonnez de voir continuer avec tant d'ardeur, durant plusieurs semaines, ces priéres publiques & extraordinaires ; jusque là que Soliman lui-même, avant que de partir, alla pendant huit jours consécutifs, à Sainte Sophie, accompagné des Bassa & des Capitaines qui devoient s'embarquer avec lui, pour implorer la protection & le secours de leur Grand Prophete, & principalement du Grand Dieu, & on remarqua en Soliman beaucoup d'humilité & de devotion. Grelot rapporte dans son voïage de Constantinople, que comme il s'arrêtoit à observer les priéres humbles & respectueuses des Turcs, un bon vieux Chrêtien qui étoit avec lui, lui dit les larmes aux yeux: *Ah! mon cher Fils, si nos Peres n'étoient jamais entrez dans Sainte Sophie, qu'avec ce profond respect, avec lequel les Turcs y entrent présentement, Sainte Sophie ne seroit pas aux Turcs ausquels il est, mais aux Chrêtiens qui devroient l'avoir.*

Soliman

Soliman se disposa donc à partir, & comme Troilo Pignatelli, s'étoit dans l'espace de trois mois, acquis beaucoup d'estime, & de crédit, à cause de la grande expérience, & de l'habileté dans le mêtier de la guerre, qu'il faisoit paroître dans ses discours, on fonda sur sa conduite de grandes espérances de victoires, dans cette entreprise; de sorte que Soliman, pour l'encourager toûjours davantage, lui donna une Veste trés-magnifique, & un Turban qui ne l'étoit pas moins, & trois jours avant que de partir il fit dans la grande Sale de son Serrail, assis sur son trône, la cérémonie de le créer Chevalier, en présence de tous les Seigneurs de sa Cour; sur quoi je trouve les sentimens partagez. Bosius veut que Troilo fût créé *Mutfaracchi*, qui sont des Gentils-hommes qui passent pour des Chevaliers trés-vaillans. Dignité que le Grand-Seigneur a accoûtumé de donner aux personnes distinguées, de quelque Païs du monde qu'elles soient, les laissant vivre dans la Religion qu'ils veulent, sans les obliger à se faire Turcs; pourvûs qu'ils servent fidellement le Grand Seigneur lors qu'il va en personne à la guerre. Mais Sanvidal, & quelques autres en parlent autrement, car, selon eux, Troilo fut fait Chevalier de la Lune, & Soliman lui mit au cou un trés-beau Collier d'or, avec la demi-Lune pendante sur sa poitrine; ce qui paroît fort vraisemblable, & fort conforme à la plûpart des sentimens. On croit que cet Ordre fut institué par Soliman pour contrebalancer celui de la Toison d'Or, avec la petite Brebis d'Aûtriche pendante

Troilo Pignatelli créé Chevalier. 1537.

dante sur la poitrine du Chevalier. Si on en croit Menesius, Soliman en donnant ce Collier à Troilo lui dit: *Cette demi-Lune que je donne à ton mérite, vaut plus que cette Brebis entiére de Charles V. qu'il a donnée au Roi François.* Il ne paroît pas bien que cet Ordre ait été institué par Soliman; il est vrai néanmoins que Don Joseph de Michieli appelle ces Chevaliers dans son Histoire, *Los Cavalieros Solimanos en Turquia.*

Soliman part avec l'Armée.

Soliman donc, aprés avoir fait marcher vers les côtes cette partie de sa puissante Armée, qui devoit s'embarquer, & avoir préparé avec une promptitude, & une diligence incroïable, toutes les choses nécessaires, & proportionnées à ses vastes desseins, partit de Constantinople, & prit la route de Thessalie, & de l'Epire, comme on l'appelloit anciennement, & qu'on nomme aujourd'hui Albanie, à la tête de sa grande & puissante Armée, avec laquelle il arriva si à l'improviste, à la Valona, parce qu'on n'avoit pas ajoûté foi aux bruits qui s'en étoient répandus, qu'il jetta dans toute l'Italie une épouvante d'autant plus grande qu'on découvrit en même temps, savoir le huitiéme de Juillet, dans le Canal de Corfou, l'Armée Navale, qui s'y fit voir avec la même promptitude, & que la Renommée, qui ne diminue jamais les objets, publioit être nombreuse de 500. Vaisseaux, quoi qu'il ne s'en trouvât ensuite que 300. seulement, que quelques-uns néanmoins font aller jusqu'à 400. Quoi qu'il en soit, Soliman s'étant reservé le commandement de l'Armée de Terre, laissa

fa entiérement le soin, & la conduite de celle de Mer au Bassa Luftibei, & à Barberousse, qui avoit aussi été fait Bassa, & qui, aprez Doria, auquel on ne pouvoit pas ôter la gloire d'être le plus habile & le plus vaillant Commandant de Mer de son siécle, étoit assûrément le plus grand Capitaine que la Mer eût vû jusqu'à-lors.

On avoit mis sur la Flotte Turque plusieurs Flûtes legéres, avec lesquelles Soliman fit passer grand nombre de Cavalerie, & une bonne partie de l'Armée de terre, de l'Albanie, & des Côtes de la Macedoine, dans la Province de la Poüille, & aux Côtes d'Otrante, pour reconnoître le Païs. Ce qui fut fait par le Conseil & à l'instigation de Forest, Ambassadeur de France, qui depuis Constantinople n'avoit cessé de représenter qu'on ne pouvoit mieux commencer qu'en faisant décente dans cette Province, où les Partisans du Roi François I. étoient en grand nombre, & dont les Peuples aïant l'humeur & l'inclination plûtôt Françoise qu'Espagnole, ne verroient pas plûtôt les Enseignes Ottomanes, qu'ils prendroient les armes, & se mettroient à crier, *Vive l'Empereur Soliman, que nous espérons qui nous donnera un Roi François*; & c'étoit justement la chose à laquelle Soliman pensoit le moins. Pendant que cet embarquement sur les Flûtes, & ensuite le débarquement, se faisoit, l'Ambassadeur François fut attaqué d'une fiévre trés-violente, à laquelle n'aïant pû résister, il s'en alla à l'autre monde, étant mort dans une petite Cabane, à la Valona, parce

Mort de l'Ambassadeur de France. 1537.

ſent déja fait plus de 12. mille Eſclaves Chrétiens de l'un & de l'autre Sexe) ſans une diverſion qui ſe rencontra le plus heureuſement du monde.

Dommages cauſez aux Turcs, & par ceux-ci aux Chrêtiens. 1537.

On avoit envoyé pour épier les démarches des Turcs, avec 24. Galéres, Aléxandre Contarini, Capitaine de Mer de grande valeur, lequel en aïant rencontré 18. Turques, prétendit que celles-ci comme inférieures en nombre rendiſſent le ſalut aux Venitiennes, en amenant le pavillon, & en faiſant la premiére décharge d'artillerie pour le ſalut, ce que les Turcs n'aïant pas voulu faire, Contarini qui ne demandoit pas mieux, & qui ne cherchoit que des prétextes ne manqua pas de les attaquer vigoureuſement, aïant pris une bonne partie de leurs Galéres, outre deux qui coulérent à fond. Doria qui croiſoit dans les Mers de Zante & de Cefalonie, à deſſein, diſoit-on, de chercher Barberouſſe, & de lui livrer combat, n'aïant pas trouvé ce Corſaire, ſe mit à piller, & à brûler tous les Vaiſſeaux Marchands Turcs qu'il rencontra dans ces Ports juſques à Aléxandrie. Cependant Barberouſſe, qui avoit des ordres précis de Soliman de cauſer les plus grands dommages qu'il pourroit au Royaume de Naples, conformément à la Ligue concluë avec le Roi de France, aïant cinglé avec ſes Vaiſſeaux vers ce Royaume, fit pluſieurs débarquemens en divers endroits, tandis que Lufſtibei ſon Lieutenant faiſoit décente de l'autre côté, de ſorte qu'ils prirent & ſaccagérent pluſieurs lieux, & pénétrant bien avant dans les terres, ruïnerent une étenduë de Païs de plus de

de 16. miles en longueur ; & ils auroient, peut-être, fait encore de plus grands dégâts, sans que voïant la saison fort avancée, ils jugérent à propos de se retirer dans les Ports Turcs, d'autant plus que leurs Vaisseaux étoient si pleins & si chargez d'Esclaves, & de butin, qu'il n'étoit pas possible qu'il y en pût tenir davantage. En un mot, Barberousse retourna triomphant en Turquie, avec plus de 16. mille Esclaves Chrêtiens. Il ne faut pas douter que les Chrêtiens de leur côté ne causassent divers dommages aux Turcs, mais à la reserve de quelques Vaisseaux pris, ou brûlez, & de 2500. Esclaves, le reste ne fut pas comparable à la fortune des Turcs, qui surpassa de beaucoup celle des Chrêtiens. Voilà tous les fruits de la confédération de François I. avec Soliman.

Cependant ce Roi se prévalant du malheur, & de l'éloignement de Charles V. & n'étant pas d'humeur à négliger la fortune, emploïa l'Armée nombreuse & puissante qu'il avoit assemblée pour la défense de son Royaume, à attaquer les Etats de son Ennemi; s'étant jetté sur la Flandre du côté de l'Artois avec sept mille Chevaux, & 5000. Fantassins, il prit Hesdin par composition aprés trois jours de siége; & attaqua S. Venant qu'il prit d'assaut, ce qui épouvanta tellement la Garnison de S. Paul, qu'elle jugea à propos de porter les Clefs au Vainqueur. Cette derniére Place néanmoins fut reprise tôt aprés. On envoya en Piémont pour commander une Armée le sieur d'Humiéres, qui aïant trouvé le Marquis de Vasto fort de 20. mille

François I. dans les Païs-Bas & en Italie. 1537.

hommes de pied, de 3000. Chevaux, & de 25. piéces d'artillerie, se vit obligé de fortifier les Places déja prises, & de s'en retourner à Pignerol; dequoi le Roi François I. aïant reçu avis fit passer en Piémont le noüveau Dauphin, qui de second Fils de France étoit devenu le premier, par la mort de l'aîné, & avec lui M. de Montmorenci, avec tout le reste de l'Armée Royale. Mais la fortune des Armes tint, pour ainsi dire, la balance si égale entre les deux partis, tant en Flandre, qu'en Piémont, qu'aprés quelque contestation ils tombérent d'accord d'une Tréve, dans ces deux Provinces, laquelle devoit être de six mois en Italie, ou en Piémont, & de trois en Flandre.

Paul III. envoye des Légats.

Dans cet entretemps, comme le Pape plein de zéle & de prudence, avoit extrémement à cœur le bien de la Chrêtienté, & qu'il voïoit bien qu'il n'étoit pas possible d'arrêter les progrez de Soliman, de mettre un frein à sa fortune, & d'empêcher les ruines & les malheurs que les Infidelles causoient aux Chrêtiens, tandis que l'Empereur & le Roi de France desunis se faisoient une si rude guerre, il pensa à y apporter reméde. Aïant donc choisi les deux plus expérimentez Cardinaux du Sacré Collége, & qui joignoient à une prudence consommée, une adresse extraordinaire dans le manîment des affaires, il les déclara ses Legats *à Latere*, savoir Christofle Giacobacci à l'Empereur en Espagne, & Renaud Carpi au Roi François I. en France, leur enjoignant à l'un & à l'autre, & leur donnant commission particuliére de

de faire en sorte par tous les offices dont ils pourroient s'aviser, de porter ces deux Monarques à prendre la résolution de s'aboucher en quelque lieu commode à tous, avec le Pontife même, afin que tous trois ensemble pussent travailler à trouver un expédient propre à donner une bonne paix à la Chrêtienté. Ces Légats allérent ensemble sur les Galéres du Pape, jusqu'à Marseille, où aprés être convenus de ce qu'il falloit faire, Giacobacci prit congé de Carpi, & poursuivit sa route jusqu'à Barcelone, d'où il se rendit en diligence à Tolède, où étoit alors l'Empereur.

Pour rendre plus efficaces les négotiations de ces Légats, on y joignit en même temps les offices d'Eleonor Reine de France, Sœur de l'Empereur, & de Marie Reine de Hongrie, Gouvernante des Païs-Bas, qui passoient l'une & l'autre pour des Princesses d'un grand sens. Et afin que ces quatre Personnes d'un rang si élevé pussent plus facilement communiquer ensemble par lettres, & s'entretenir de l'état des affaires, on avoit établi de trés-petites postes de Bruxelles à Paris, & de Paris à Madrid, aprés avoir avant toutes choses procuré une suspension d'Armes entre ces deux Rois; & comme ils y réussirent sans beaucoup de peine, y aïant trouvé une grande disposition tant de la part de Charles V. que de celle de François I. les deux Reines, & les deux Cardinaux se persuadérent aisément qu'ils viendroient aussi à bout de l'autre article, que le Pape desiroit avec tant de passion, savoir un abouchement

Quatre Personnes pour les négotiations. 1537.

entre ces trois Monarques, lequel fut effectivement conclu.

Le Duc Aléxandre tué.

Sur ces entrefaites l'Empereur reçut par un Exprés la nouvelle de la mort du Duc *Aléxandre de Medicis*, son Gendre. Ce Prince étoit Fils de Laurent de Médicis, que Leon X. son Oncle avoit créé Duc d'Urbain, aprés avoir privé de ce Duché François Marie de la Rovere, pour l'homicide commis en la personne du Cardinal Alidosio; mais Laurent n'avoit jamais pû en être mis en possession, nonobstant l'Investiture, à cause des grandes oppositions qu'y firent les autres Intéressez à ce Duché, d'autant plus qu'il mourut à la fleur de son àge, sans laisser d'autres héritiers que Catherine de Medicis, qui fut Reine de France, & Mere de trois Rois, & qui étoit née de Magdelaine de Boulogne, Fille du Duc d'Albanie; & Aléxandre qu'il avoit eû d'une de ses Maîtresses, & ensuite élevé à la Principauté de Florence. Il fut tué par le cruel Laurent de Medicis son cousin, & son familier ami, & confident, & cela traîtreusement dans son propre lit, le jour des Rois, sixiéme de Janvier; comme le soir il avoit promis à Aléxandre de lui amener dans sa Chambre une trés-belle Dame, de laquelle il étoit éperdûment amoureux, ce malheureux Prince avoit donné ordre de le laisser entrer à quelque heure que ce fût, de sorte qu'étant entré dans la Chambre comme Aléxandre dormoit, il le tua à coups de poignard. Par cette mort demeura éteinte la race de Cosme le Grand; de sorte qu'avec l'agrément, & l'investiture de l'Empereur

teur Charles, cette hérédité tomba entre les mains de Laurent Frére de Cosme, lequel usa de toutes les diligences possibles pour venger la mort d'Alexandre, & n'aïant pû avoir le meurtrier vif entre ses mains, comme il le desiroit fort, il le fit poignarder à Venise où il s'étoit réfugié.

Le Pape aïant reçû avis de ses Cardinaux Légats que l'Empereur, & le Roi étoient convenus de s'aboucher avec Sa Sainteté, mais l'un aprés l'autre, & séparément dans la Ville de Nice, lieu appartenant au Duc de Savoye, le Pontife nonobstant sa grande vieillesse partit de Rome, au commencement de Mai 1538. suivi seulement des principaux Cardinaux, & Prélats de la Cour, aïant eû égard (comme firent aussi les autres) à cause de la petitesse du lieu, à la qualité des personnes, plûtôt qu'à la quantité, & il arriva à Nice le 18. Mai. L'Empereur qui étoit parti presque en même temps de Madrid, arriva à Ville-Franche, Place appartenante aussi au Duc de Savoye, le 28. du même Mois; & en même temps le Roi François I. arriva à Villeneuve. Abouchement à Nice.

Les Historiens Onuphre & Jove, qui avoient été présens, rapportent les grandes instances faites par le Pape, pour porter Charles V. & François I. à s'aboucher ensemble en sa présence, instances qui furent inutiles, ni l'un, ni l'autre n'aïant jamais pû se résoudre à cet abouchement; de sorte qu'ils virent le Pontife, lui baisérent les pieds, & traitérent avec lui séparément, cependant il y avoit entr'eux une Treve signée. Nonobstant Divers événemens.

tant laquelle néanmoins l'Empereur aïant rencontré avec sa Flotte quatre Galéres Françoises sur sa route de Barcelone à Nice, & ces Galéres n'aïant pas voulu amener le Pavillon, & rendre le salut à la Galére de l'Empereur, elles furent toutes quatre remorquées, & emmenées prisonniéres. Charles V. fut le premier qui alla visiter le Pape, & dans la premiére audience il donna l'Investiture de la Navarre à Pierre Loüis Farnése, Fils du Pape, & outre cela promit de donner en mariage à *Octave*, Fils ainé de Pierre Loüis, *Marguerite* sa Fille, Veuve, comme il a été dit ci-dessus, d'Alexandre de Médicis, mariage qui se célébra ensuite à Rome, au bout de six mois. Le Roi François prit beaucoup d'ombrage de cette Alliance, & de cette investiture, se persuadant (non sans quelque fondement) que le Pape ne seroit pas tant dans la suite le Pére commun d'eux deux, que le Pére particulier de l'Empereur: cependant il sut fort adroitement dissimuler sa jalousie.

On cherche le bien particulier.

Quoi que chacun de ces trois Monarques parvint à ses fins particuliéres, néanmoins l'issuë de cet abouchement ne répondit pas aux espérances que chacun en avoit conçues, & la Chrêtienté se trouva fort trompée, tant à l'égard de la Réligion, que de la tranquilité publique: de sorte que les Venitiens eurent dans la suite grande raison de faire en leur particulier la paix avec le Turc, voïant que les autres ne pensoient pas au bien général, mais au leur particulier. Il faut pourtant rendre cette justice au Pontife de dire qu'il em-

employa dans cette rencontre tout son zéle paternel, s'affligeant extrémement des obstacles si insurmontables qui se trouvoient dans la conclusion d'un bon accommodement entre Charles V. & François I. La République de Venise, comme prenant beaucoup d'intérêt à la paix, avoit envoyé à Nice quatre des plus expérimentez ; & plus prudens Sénateurs, pour joindre aussi leurs offices à ceux du Pape, & ce furent *Nicolas Tiepolo, Marc-Antoine Cornaro, Jean Venier, & Loüis Badoaro*, avec lesquels Sa Sainteté avoit souvent des conférences.

La Reine Eleonor, Femme du Roi François, & sœur de Charles V. comme il a été dit, laquelle, comme femme d'esprit, & étroitement unie par les liens du sang avec l'un & l'autre de ces Monarques, avoit fort travaillé pour cet abouchement, vint pour voir un Frére si illustre, & un si grand Pontife, & pour travailler de son côté à la paix: aïant amené avec elle Marguerite Fille du Roi François, Princesse trés-aimable; qui ensuite fut femme d'Albret Roi de Navarre. Véritablement on admira fort les Dames de la suite d'Eleonor, qui avoit choisi pour se faire accompagner toute la fleur des Beautez de la France. La Reine étoit venue la premiére fois *incognito*, pour voir l'Empereur son frére, mais ensuite, à la priére de Marguerite sa belle-fille, elle rétourna une seconde fois avec cette jeune Princesse. On leur prépara par ordre de Charles V. de trés magnifiques logemens dans le plus proche Village. Car d'ordinaire l'Empereur couchoit dans sa Galére Reine Eleonor.

lére, où il reçût la visite des deux Princesses, aïant généreusement régalé la Princesse Marguerite de trés-riches présens. Guazzi raconte un accident, qui commença comme une espéce d'acte de Tragedie, & qui finit comme une sçene de Comédie.

Accident dangereux & curieux.

L'Empereur étant résolu de demeurer dans sa Galére, & d'y recevoir les visites, avoit pour cet effet, pour la commodité des Ambassadeurs, & autres personnes de qualité, fait construire un pont de bois, depuis la terre jusqu'à la chambre de Sa Majesté, à laquelle on alloit de plein pied de la terre jusqu'au pont, large à pouvoir aller commodément deux personnes de front, & on le fit d'autant plus commode, qu'on fut averti que la Reine, sœur de l'Empereur, devoit venir le voir avec les principales Dames de sa Cour. La seconde fois donc que la Reine alla avec Marguerite sa belle fille voir l'Empereur, comme la suite des Dames étoit grande, & qu'elles ont accoûtumé d'attirer un extraordinaire concours de gens, curieux de les voir, le grand poids, joint au grand remuement des Gardes pour faire faire place, fit rompre le pont justement par le milieu; de sorte que plusieurs de ces Dames pêle-mêle avec les Gentilshommes qui les conduisoient par la main, tombérent tout à coup dans la Mer, avec leurs magnifiques habits, si bien qu'on crut d'abord qu'il y en auroit beaucoup d'étouffez & de noïez, & l'on peut bien s'imaginer qu'on ne manqua pas de les secourir, & de les tirer hors de l'eau avec toute la diligence possible.

On

On regarda comme une eſpéce de miracle, vû la nature de l'accident, que pluſieurs ne fuſſent pas demeurez eſtropiez, ou morts. Mais la vérité eſt que quantité de petites Barques pleines de monde, que la curioſité avoit attiré, s'étant trouvées tout à propos là autour y apportérent un prompt remède, & leur donnérent inceſſamment le ſecours néceſſaire. Cependant on peut aiſément s'imaginer que le plaiſir de voir tant de belles Dames ſortir des eaux ſalées, comme autant d'autres Venus, ne fut pas médiocre, d'autant plus que pluſieurs ne purent éviter de montrer ces beautez que le Séxe a le plus de ſoin de tenir bien cachées; en ſorte que quoi qu'on rebâtit inceſſamment le pont, il s'en trouva beaucoup qui ne voulurent plus le voir que de loin. Quoi que cet événement fût un accident qui n'avoit rien d'extraordinaire, puis que ce n'eſt pas un grand miracle qu'un Pont de bois, auſſi chargé de monde, s'affaiſſe & ſe rompe, il ne manqua pas néanmoins de ſe trouver bien des gens qui s'amuſérent à faire là deſſus des préſages, & des pronoſtics, ſur les affaires de cet abouchement des trois Monarques, & comme ces pronoſtics furent en grand nombre, & différens, quelques-uns eûrent le plaiſir de les voir accomplir.

Continuation.

Jove rapporte un autre accident, dont les autres Auteurs ne font aucune mention, l'aïant ſans doute omis comme une choſe qui leur a paru peu importante, mais comme je la trouve aſſez curieuſe, je la raconterai volontiers aprés Jove, qui en pouvoit ſavoir la vérité

Autre accident.

vérité, puis qu'il étoit en ce temps-là à la Cour du Pape. Il arriva un jour que quelques-uns crurent voir en pleine mer, aussi loin que la vûe se pouvoit étendre, je ne sai quelle nuée, qui s'étant divisée en plusieurs parties, donna sujet à ceux qui découvroient des lieux les plus élevez ces petits nuages, de se persuader (véritablement il n'y avoit que trop lieu de craindre, & d'appréhender) que c'étoient les voiles de l'Armée Navale de *Barberousse*, qui venoit de ce côté-là; de sorte que ce bruit s'étant répandu, chacun se mit d'abord dans l'esprit que ce Corsaire venoit pour les surprendre, & enlever ces Potentats, & sur-tout l'Empereur qui logeoit sur sa Galére; il ne manqua pas même de se trouver des gens qui allérent jusqu'à soupçonner le Roi François d'être l'Auteur de cette prétendue trahison, & d'avoir donné avis de toutes choses à Barberousse, afin de pouvoir par la prise de l'Empereur, se venger de sa prison: en un mot, la fraïeur s'accrut tellement parmi les Capitaines de l'Empereur, qu'on vit s'élever un bruit & une confusion terrible, de sorte que les uns se préparoient à combattre les armes à la main, les autres coupoient les cables des Ancres, afin de pouvoir ou s'avancer pour soûtenir le combat, ou s'enfuïr avec les Galéres, les autres postoient des Soldats tout le long des bords de la Mer; même le Marquis de Vasto pria l'Empereur de se retirer dans les Montagnes un peu éloignées, ce que ce Prince ne voulut jamais faire, répondant à celui qui lui donnoit ce conseil; *Je veux combattre, & mourir, ou*

ou rire avec les autres, & en effet, cette terreur panique, se changea bientôt en sujet de rire.

Pour retourner maintenant à l'essentiel de l'histoire, je dirai qu'il s'étoit déja passé 15. jours de négotiations, sans qu'on eût pû rien conclure, le Roi François s'obstinant à ne vouloir entendre parler de quoi que ce soit, que l'Empereur ne lui eût premiérement remis le Duché de Milan, article que la Reine Eleonor pressoit le plus. Mais c'est à quoi ne pensoient nullement le Pape, ni les Venitiens, qui ne vouloient ni l'Empereur, ni le Roi François dans ce Duché, mais un Duc particulier. Charles V. informé qu'on murmuroit généralement contre lui, & qu'on trouvoit mauvais qu'il aimât mieux laisser ruïner la Chrêtienté, que de restituer le Duché de Milan, résolut de faire voir le contraire; & pour cet effet il déclara au Pontife, tant pour complaire à sa Sainteté, que pour satisfaire la Reine Eleonor sa sœur, qu'il étoit content de donner, dez ce jour là même, l'investiture du Duché de Milan au Duc d'Orleans, second Fils du Roi François, à condition d'épouser la Fille puînée du Roi des Romains son Frére; & que les enfans qui proviendroient de ce mariage, en seroient les héritiers successivement, mais qu'en cas qu'ils vinssent à manquer, il retourneroit à l'Empire, dont il étoit Fief. Et comme ce mariage ne pouvoit pas encore se consommer, parce que la Fille n'avoit que neuf ans, il marquoit trois ans de temps pour cette consommation, & cependant il consentoit de mettre l'Epouse, & le Duché de Milan

second Fils de Roi Ferdinand, comme en ôtage, entre les mains de la Ducheſſe de Ferrare, proche Parente du Roi François; s'obligeant de plus de mettre auſſi en main tierce les revenus de ce Duché, les dépenſes déduites, à compter de ce jour-là même.

Obſtination du Roi François I.

Charles V. ajouta de plus qu'il entendoit que le Roi François lui donnât une partie de ſon Armée, pour s'en ſervir ou contre les Turcs, ou contre les Luthériens, ſelon que le beſoin le demanderoit. Le Pape aſſembla le lendemain matin ſon Conſiſtoire, auquel il donna avis de la propoſition faite par Charles V. laquelle il trouvoit, ajoûta-t-il, juſte, & légitime, & que tous les Cardinaux ne manquérent pas auſſi d'approuver, & de loüer extrémement, remerciant Dieu de ce que l'Empereur s'étoit ſi bien diſpoſé à lever l'obſtacle qui étoit le ſeul qui empêchoit la paix. Aïant enſuite fait appeller les Ambaſſadeurs de Veniſe, il leur fit part de cette bonne nouvelle, & ces Miniſtres ne revoquérent pas en doute, non plus, que le Roi François n'agréât une ſi raiſonnable réſolution de Charles V. Mais lors qu'on en fit la propoſition à ce Prince, il répondit obſtinément, qu'il ne vouloit entendre à aucun accommodement, ni à aucune condition, que l'Empereur ne lui eût avant toutes choſes mis entre les mains le Duché de Milan.

Demandes de Charles V.

Charles V. de ſon côté demandoit que François I. reſtituât au Duc de Savoye ſon Couſin, les Etats, & les Païs dont il s'étoit emparé dans la Guerre paſſée. Et que quant aux différends qu'il pouvoit y avoir entr'eux, ils

ils seroient examinez & terminez par voïe de justice. Que François I. fût obligé de renoncer à la ligue, & à l'amitié qu'il avoit faite avec les Luthériens, & avec le Roi d'Angleterre. Qu'il fît une nouvelle ligue avec l'Empereur contre les Turcs, en fournissant sa part des frais, soit en troupes, ou en argent, laquelle seroit trouvée convenable. Qu'il seroit obbligé de donner son consentement au Concile, d'y assister, & de l'appuïer. Qu'il seroit tenu de restituer au Duc de Bourbon, & à ses Héritiers, le Duché de ce nom, & autres biens; & qu'il restitueroit à l'Empereur Heuden qu'il lui avoit pris sur les frontiéres de la Flandre.

Le Roi s'engageoit véritablement à renoncer à l'amitié & à l'alliance du Roi d'Angleterre, & des Luthériens d'Allemagne; il promettoit de favoriser le Concile, & de tenir la main à ce qu'il eût une bonne issue; il consentoit de donner Hedin à l'Empereur, & de rendre au Duc de Savoye ses Etats; il agréoit que l'investiture du Duché de Milan se donnât à son Fils, & il approuvoit le mariage avec toutes les conditions proposées par Charles V. Mais d'un autre côté, il déclaroit qu'il prétendoit que l'Empereur lui restituât Tournai, & la Flandre, dont il l'avoit dépoüillé. De plus, il ne vouloit du tout point permettre que l'Empereur gardât encore pour trois ans le Duché de Milan, avec promesse de mettre le revenu en dépôt, parce qu'il y tiendroit, disoit-il, une si grosse Garnison, qu'il le dépenseroit tout entier, & peut-être même au-delà: mais que cependant

Réponses de François I.

dant en cas que Charles V. voulût absolument garder les forteresses de ce Duché, durant l'espace de trois années, il en étoit fort content, à condition que de son côté il ne seroit obligé ni à contribuer le moins du monde aux frais de la guerre contre le Turc, ni à renoncer à l'amitié des Luthériens, non plus qu'à celle du Roi d'Angleterre, si ce n'est aprés l'expiration des trois ans, à moins que l'Empereur ne se résolût de donner avant ce temps-là le Duché de Milan à son Fils; protestant de ne vouloir entendre à la paix qu'à ces conditions quand même l'Empereur voudroit changer ce terme de trois ans en celui de vingt, qui pourroit bien être celui de la vie de l'un & de l'autre.

François I. blâmé. 1538.

Ces réponses, & ces propositions du Roi François, furent trouvées étranges, non seulement par le Pape, mais aussi par tous les Cardinaux, & par les Ambassadeurs Venitiens; chacun jugeant que ce n'étoit pas une chose raisonnable que l'Empereur se dépoüillât entiérement du Duché de Milan, sans prendre quelque sûreté pour ce qui le regardoit si fort; d'autant plus que le Roi lui aïant souvent manqué de parole, chacun l'avertissoit de bien prendre ses mesures. De plus, on trouva fort injuste cette demande, que si Charles V. vouloit garder les Forteresses, il le pouvoit faire; mais comment? Charles V. payera les Garnisons, & François joüira sans peine, & sans charge, d'un revenu de plus de 800. mille écus par an. Ce Roi devoit se contenter que l'Empereur, pour donner la paix à la Chrêtienté, se privât de ce Duché, qu'il

qu'il tenoit entre ses mains, & sur lequel il n'avoit pas moins de prétentions que le Roi François puis qu'il avoit déja été nommé Successeur par le Duc Sforce, mort sans Héritiers.

Enfin, le Pontife voïant tant de jours passez inutilement, sur le seul article du Duché de Milan, & qu'il n'y avoit aucune apparence que ni l'Empereur, ni le Roi voulussent céder la moindre chose de leurs prétentions & de leurs droits, aprés avoir consulté avec les Cardinaux *Giacobacci* & *Carpi*, & avec les quatre Ambassadeurs Venitiens, il fut conclu entr'eux que le Pontife proposeroit ce parti, savoir que du commun consentement de ces deux Monarques on fît élection d'un Duc naturel du Duché en question, & que l'Empereur lui donnât l'investiture, à la charge de païer un tribut annuel au Roi trés-Chrêtien; parti qui auroit été fort agréable à tous les Princes d'Italie, & particuliérement aux Venitiens, qui, comme il a été dit, n'avoient rien tant à cœur que de voir ce Duché hors des mains des Espagnols, & des François. Mais ni l'un, ni l'autre de ces deux Princes ne voulurent prêter l'oreille à ce parti, tous deux soupçonnant que ce fût le dessein du Pape de donner ce Duché à son Fils, ou bien à quelqu'un de ses Neveux, qui pouvoient seuls estre estimez tout-à fait neutres. Parti proposé par le Pape.

Il déplaisoit fort au Pontife de voir qu'il eût avec de si grandes dépenses envoyé des Légats, tant travaillé, & sué pour venir à bout de cet abouchement, qu'il se fût pour cela exposé aux fatigues & aux incommodi- Tréve.

tez

tez d'un assez long voïage, sans avoir égard à son âge de 73. ans, & que cependant il ne produisit aucun fruit; de sorte qu'afin qu'il parût qu'il s'étoit fait quelque chose, il s'emploïa avec tant d'ardeur qu'il fit confirmer pour dix ans la Tréve, qui avoit déja été concluë par les deux Reines, & par les deux Cardinaux, avec cette clause que chacun posséderoit de son côté tout ce qu'il avoit occupé jusqu'à ce jour-là; & cette proposition aïant été enfin agréée aprés bien des difficultez, on nomma de part & d'autre des Arbitres, & des Commissaires, pour régler les confins; à quoi il fut ajoûté, que ceux qui avoient été bannis, ou qui s'étoient retirez à cause de cette guerre, pourroient retourner dans leurs Maisons, & rentrer dans la possession de leurs biens, quand même ils auroient été aliénez; excepté les Bannis de Naples, & de Sicile, que l'Empereur ne voulut jamais y comprendre.

Raisons. La raison pourquoi le Roi François consentit à cette Tréve, fut pour donner le temps de se rétablir à ses Sujets, qui étoient entiérement épuisez, & parce qu'il ne lui étoit pas possible de soûtenir plus long-temps la guerre, & d'amasser cependant de l'argent, pour s'en servir dans les entreprises qu'il jugeroit à propos, n'ignorant pas que les Princes qui sont les maîtres des loix peuvent les violer quand il leur plaît, & qu'il dépendroit toûjours de lui de rompre la Tréve lors qu'il le trouveroit à propos. Charles V. eût aussi la même raison; & outre cela deux autres; la premiére, afin de pouvoir emploïer toutes ses

ſes forces à reprimer l'audace du Turc, qui faiſoit de grands dégâts dans ſes Royaumes de Naples, & de Sicile; & en ſecond lieu, il ne ſe foucia pas que le Roi François retînt entre ſes mains, durant la Tréve, les Etats du Duc de Savoye, pour mortifier la fierté avec laquelle ce Duc lui avoit parlé, lors qu'il l'avoit prié avec toute l'honnêteté poſſible de vouloir permettre que pour ſon honneur il fît entrer une Garniſon Eſpagnole dans Nice, pendant tout le temps que cet abouchement dureroit, ce que le Savoyard n'avoit jamais voulu ſouffrir. La vérité eſt qu'il n'auroit voulu le mortifier que pour deux, ou trois ans, ce qui fut cauſe qu'il employa tous les offices poſſibles pour conclure la Tréve ſeulement pour trois ans, à quoi François I. avoit toûjours répondu réſolument, *ou dix, ou rien.*

On met fin à l'abouchement.

La Tréve fut donc ſignée, & ratifiée ſur le champ, & enſuite publiée à ſon de trompe devant le Palais du Pape, devant celui du Roi François, devant la Galére de l'Empereur, & autres lieux, le dernier jour de Juin; aprés quoi le Pape aïant pris congé de ces deux Monarques, qui lui baiſérent les pieds, & donné une ſolemnelle benediction au Peuple, s'embarqua ſur la Flotte de 36. Galéres du Roi François, avec laquelle il fit voile vers Genes, où il arriva le jour ſuivant troiſiéme de Juillet. François I. ſe rendit de là, par terre à Marſeille, avec la Reine ſa femme, & la Princeſſe ſa fille, juſtement dans le temps du départ du Pape. L'Empereur partit auſſi en même temps avec ſon Armée Nava-

Navale, arriva à Genes deux heures avant le Pontife, & prit, comme il avoit accoûtumé, son logement au Palais de Doria, bâti sur le bord de la mer hors de la Ville; où il fut reçû, & traité avec toute la magnificence qu'on pouvoit attendre, non d'un Prince de Melfi, tel qu'étoit Doria, mais d'un grand & puissant Monarque, & d'une maniére digne d'un Empereur; aussi, à dire vrai, Doria avoit-il assez pillé sur mer, tant aux Chrêtiens, qu'aux Turcs, pendant plusieurs années, pour faire des dépenses de Roi pour un Monarque. Le Pape & l'Empereur restérent cinq jours à Genes, & pendant ce séjour, le dernier alla deux fois incognito trouver le premier qui étoit logé à l'Hôtel de Ville aux dépens du Public, & ils conclurent entr'eux plusieurs choses particuliéres concernant la guerre qui devoit être faite au Turc, & touchant le mariage d'Octave, & de Marguerite, aprés quoi le bon Pontife prit la route de Rome.

Ambassadeurs de Florence.

Le Duc de Florence envoya à Genes, à Charles V. une Ambassade solemnelle, pour lui demander en mariage (ignorant le Contrat passé avec le Pape) Marguerite sa Fille, Veuve d'Alexandre. Charles V. trouva étrange que ce Duc ne vînt pas lui-même pour lui rendre visite, vû qu'il avoit pour cela si peu de chemin à faire, & que sa Maison lui avoit de si grandes obbligations; il ne voulut pas néanmoins en témoigner le moindre mécontentement, quoi que tous les gens de la Cour en murmurassent. Il est vrai que dans l'audience publique qu'il donna aux Ambassadeurs,

deurs, il leur demanda, aprés qu'ils eurent achevé leur compliment, *S'il étoit vrai que Monsieur le* **Duc** *fût sujet à la goutte?* Et comme ils lui eurent répondu que non, il leur repartit, *qu'il se conserve donc de peur qu'elle ne lui vienne.* Pour ce qui est de la proposition de mariage, il répondit que sa Fille Marguerite étoit déja promise à Octave Farnese Neveu du Pape.

Charles V. s'embarqua pour Espagne, avec une trés-belle suite, composée d'une grande quantité de Noblesse Italienne, & Allemande, qui voulut faire le voyage avec lui; mais cette bonne Compagnie ne l'empêcha pas de se trouver dans une grande appréhension, fondée sur le refus que les Venitiens firent, quelques instances que le Pape & lui leur en fissent, de vouloir se déclarer sur la continuation de la Ligue offensive, & deffensive contre le Turc; refus qui lui donna sujet de craindre qu'ils ne marchassent pas d'un droit pied dans cette entreprise, & que leur but ne fût de ne soûtenir la guerre que jusqu'à ce qu'ils trouvassent quelque occasion favorable de faire une paix avantageuse avec le Turc. Et en effet, l'Empereur eut bien raison d'avoir sur ce sujet beaucoup d'inquiétude d'esprit, que les effets ne justifiérent que trop. Car les Venitiens craignant que les deux Monarques jaloux l'un de l'autre depuis plus de dix ans, ne s'accordassent enfin, & ne joignissent ensemble leurs forces contre la République, firent non-seulement leur paix avec le Turc, mais aussi une Ligue; portez encore à cela par le grand ombrage qu'ils prenoient de la puis-

On soupçonne les Venitiens d'infidélité.

puissance démesurée par mer, & par terre, d'un si grand Empereur.

Charles V. visité par François I.

Ce Prince s'étant embarqué, & le vent qui étoit favorable, étant devenu contraire, il se vit obligé, pour se mettre à couvert du danger, de prendre terre dans l'Ile de Sainte Marguerite, proche d'*Acquabella*. Le Roi François I. qui se trouvoit encore à Marseille, aïant de cette Ville même remarqué ce débarquement, dépêcha aussitôt Monsieur de Vegli vers l'Empereur, pour le prier de vouloir se transporter à Marseille, pour s'y délasser un peu, s'y remettre des fatigues de la tempête, & y attendre, comme dans un lieu plus commode, le vent favorable, ajoûtant à cela, qu'il avoit déja fait sortir toute sa Garnison, afin que Sa Majesté Impériale en mît une Espagnole, pour sa plus grande sûreté; action véritablement Royale. Aussi Charles V. ne manqua-t-il pas de répondre à cette civilité d'une maniére trés-obligeante, se servant entr'autres termes de ceux qui suivent, *Qu'il estimoit la générosité, & la candeur del'ame du Roi, un boulevard plus sûr que toutes les Forteresses, & les Garnisons du monde*; s'excusant néanmoins de ne pouvoir recevoir cet honneur, sur ce qu'il auroit fallu perdre trop de temps, & qu'il vouloit s'embarquer incessamment; & en effet il s'embarqua aussitôt aprés, mais une nouvelle tempête étant survenuë, il fut contraint de prendre terre à *Aigues-Mortes*.

Soupçons.

Quantité de ces gens qui font les grands Politiques, & dont les maximes d'Etat tiennent tout pour suspect, ne manquérent pas de représenter ensuite avec le temps que ces deux

deux débarquemens de Charles V. & le séjour de François I. à Marſeille, ſans aucune néceſſité, n'avoient été qu'un pur prétexte que ces deux Monarques avoient pris pour ſe voir, & conférer enſemble ſur ce qu'ils croioient convenir à leurs intérêts, afin que par ce moïen le Pape n'eût aucun ſujet de prendre ombrage, en voïant qu'aprés avoir été ſi fermes en leur réſolution que de n'avoir pas voulu lui accorder ce plaiſir, qu'il ſouhaitoit ſi paſſionément, de les voir s'embraſſer en ſa préſence, ils s'étoient enſuite viſitez & entretenus ſi promptement, & ſi facilement; choſe qui auroit pû aigrir l'eſprit de Sa Sainteté, & lui faire croire que ſa perſonne leur étoit ſuſpecte; de ſorte que pour prévenir des ſoupçons de cette nature, ils trouvérent, pour mettre pié à terre, le prétexte de cet accident ordinaire ſur mer, prétexte que les Capitaines eux-mêmes trouvérent fort leger. Quoi qu'il en ſoit, pluſieurs Auteurs, & entr'autres Campana, ont laiſſé par écrit, que ces viſites, & ces conférences de Charles V. avec François I. cauſérent des jalouſies & des ombrages au Sénat de Veniſe, qui lui donnérent tant à penſer, qu'au premier avis de cet abouchement, il commença à préméditer la paix, & la ligue avec le Turc.

Mais ſoit cas fortuit, ou prémédité, il eſt certain que le Roi François I. voïant l'Empereur à Aigues-Mortes, c'eſt-à dire preſque aux portes de Marſeille, ſe jetta ſur le champ dans une Barque légére, accompagné du Cardinal de Lorraine, & de 12. de ſes princi- Charles V. & François I. ſe viſitent.

paux

paux Officiers, & courut à la Galére de l'Empereur, qui étant venu le recevoir jusqu'à l'échelle par laquelle il falloit monter, & l'embrassant trés-étroitement, François I. qui se vit ainsi embrasser par Charles V. lui dit en sa langue, en l'embrassant de son côté, *Mon Frére, vous me voïez encore une seconde fois vôtre Prisonnier.* *Non, mon Frére,* répondit aussitôt l'Empereur *je ne vous ai jamais eû prisonnier que dans mon cœur, qui est tout à vous, avec autant de sincérité que je voudrois que le vôtre fût à moi.* Qui eût jamais crû qu'il fût arrivé un si grand changement dans le cœur de Charles V. Ceux qui l'entendirent parler à Rome dans le Collége des Cardinaux auroient eû bien de la peine à croire qu'un compliment de cette nature partît du cœur: mais tout le monde sait assez que les cœurs de la plûpart des Princes ressemblent à ces giroüettes, qui tournent à tout vent.

Charles V. à Marseille.

Le Roi François fit sa visite fort courte, c'est-à-dire d'environ demi-heure, parce que l'Empereur lui dit, *Mon Frére j'irai vous voir à Marseille, où nous pourrons nous entretenir plus commodément.* Et en effet, le Roi ne fut pas plûtôt parti, qu'il fit avancer sa Galére vers le Port de Marseille, où il fut reçu en débarquant, de la Reine sa Sœur, du Dauphin, du Cardinal de Lorraine, du Duc d'Orleans, & autres Personnes de la premiére qualité, & à la porte de la Ville par le Roi même, mais sans Gardes, ce Prince les aïant tous envoyez, aussi bien que toute la Garnison de la Ville. Jusques à l'heure du soupé, le temps ne se passa qu'en Bals, et concerts,

concerts, & en complimens reciproques entre les Courtiſans de l'un, & de l'autre; mais l'Empereur, & le Roi eurent enſemble une conférence ſecréte, & longue de plus d'une heure; & aprés le ſoupé une autre qui en dura deux, & à laquelle la Reine aſſiſta. Tout le monde fut extrémement ſurpris de voir une ſi grande cordialité entre ces deux Monarques, & la plûpart ne pouvoient s'empêcher de dire: *Comment eſt-il poſſible que ce ſoient ici ces deux Princes, pour les querelles, & dans les Guerres deſquels, tant de Peuples ont été entiérement ruïnez, & tant de ſang Chrêtien s'eſt répandu durant tant d'années?*

Le ſoupé ne pouvoit être ni plus ſplendide, ni plus délicieux, ni plus proprement ſervi. Charles V. fut placé au milieu du Roi, & de la Reine, mais dans un Siége beaucoup plus magnifique, & en toute autre choſe on le traita avec beaucoup de diſtinction. Il fut toûjours ſervi par les plus grands Seigneurs du Royaume, & François I. le fut ſimplement par ſes Officiers ordinaires, & la Reine par ſes Dames. Aprés le ſoupé, l'Empereur, le Roi, & la Reine Eleonor eurent, comme il a déja été dit, des conférences qui durérent juſqu'au jour, & enſuite ils allérent ſe coucher, & ne ſe levérent que lors qu'il fut temps de ſe mettre à table; laquelle fut couverte d'une ſi grande abondance de toutes ſortes de viandes, les plus exquiſes qu'on puiſſe s'imaginer, que l'Empereur tout étonné ne fit pas difficulté de dire, à table même, comme pour rire, *En France tout abonde, en Eſpagne tout manque.* Le Dîné fini, Tables.

le

le Roi se retira avec l'Empereur dans une Chambre, où aprés être restez une heure en conférence, ils firent appeller la Reine, & y demeurérent tous trois ensemble encore une autre heure.

Ils prénent congé l'un de l'autre.

Le Roi donna à l'Empereur en signe d'une vraie & étroite amitié l'anneau qu'il portoit au doigt, & en même temps l'Empereur s'étant ôté le sien le donna au Roi, & pour témoignage d'une plus grande affection, il fut remarqué qu'ils se les mirent au doigt l'un l'autre, & puis s'embrassérent étroitement en se disant adieu d'une maniére trés-obligeante, & pleine de tendresse. Cependant je m'imagine bien que plus de quatre dirent en eux-mêmes, *pourvu que cela dure tout va bien.* Quoi qu'il en soit de la sincérité de cette affection que Charles V. reconnut en François I. elle fut cause de cette confiance, & de cette grande assûrance avec laquelle il lui demanda dans la suite (comme nous le dirons en son lieu) le passage par la France, sans faire difficulté de se remettre entiérement entre ses mains. L'Empereur fit de grands présens aux principaux Seigneurs de la Cour du Roi, qui de son côté ne fit pas de moindres libéralités à ceux de la suite de Charles V. La Reine, la Princesse Marguerite, & leurs Dames aïant déja été auparavant régalées. Charles aïant ensuite pris congé, fut accompagné jusqu'au Vaisseau, par le Roi, par la Reine, & par tous les Grands, au bruit des Salves de tout le canon de la Ville, de la Citadelle, & de toute l'Armée Navale; & ils s'avancérent même bien

bien avant en mer dans leurs Barques à rames.

Il eut dans sa navigation le vent à souhait, & arriva heureusement à *Barcelone*, où il trouva le Prince Philippe son Fils, qui l'y attendoit avec les principaux Seigneurs d'Espagne. Veritablement Charles V. témoigna un plaisir & une joïe trés-sensible de voir un Fils si fait à l'âge de douze ans, & qui savoit déja si bien les belles maniéres d'agir; mais il ne reçut pas moins de satisfaction, en remarquant dans la reception que lui firent les Espagnols, plus d'affection & de zéle, qu'ils ne lui en avoient témoigné dans son dernier voïage. Accompagné d'un magnifique cortége il poursuivit son chemin vers Madrid, & aïant appris que l'Impératrice se trouvoit attaquée de violentes douleurs, non sans fiévre, comme il fut prés de Madrid, il donna de l'éperon à son cheval, & se rendit au grand galop auprés de l'Impératrice. Je laisse à juger au Lecteur quelles furent les caresses reciproques qu'ils se firent; je dirai seulement que l'Impératrice éprouva qu'un si auguste Epoux étoit pour Elle le meilleur de tous les Médecins, puis que dés le lendemain elle se trouva guérie.

Charles V. en Espagne.

La Reine aïant tôt aprés recouvré sa premiére santé, Charles V. se transporta avec sa Cour à Tolede, tant pour résoudre dans cette Ville Royale l'assemblée des Etats pour traiter des subsides extraordinaires, nécessaires pour la guerre résolue contre le Turc, que pour satisfaire aux instantes priéres que

Charles V. va à Tolède. 1538.

cette Ville lui faisoit de vouloir honorer de sa présence quelques fêtes préparées à la gloire de Sa Majesté, au sujet de son abouchement avec le Pape, & avec le Roi François & sur la Tréve conclue pour dix ans, de laquelle on espéroit qu'il reviendroit toute sorte de biens à la Chrêtienté. Ce que l'Empereur lui accorda d'autant plus volontiers, que le séjour de Toléde lui plaisoit davantage que celui de Madrid. Et véritablement il fut reçu par les habitans de cette Ville, avec de grandes démonstrations d'affection, & de zéle, & avec des Fêtes préparées avec de trés-grandes dépenses, & beaucoup d'industrie, dans l'une desquelles il arriva une chose qui mérite d'être ici rapportée.

Avanture remarquable.

L'Empereur pour faire plus d'honneur à une des plus solemnelles de ces fêtes, voulut y assister en personne, & y alla avec une cavalcade de tous les grands lestement habillez. Il y avoit entr'autres le *Duc de l'Infantado*, lequel monté sur un superbe Cheval, le manioit de bonne grace, & le faisoit aller comme en dansant, de sorte qu'un Sergent des Gardes aïant donné un coup de verge sur la croupe du Cheval, cria, *marchez Monsieur*. Le Duc se tournant vers cet Officier lui dit tout indigné, *Sais-tu bien qui je suis?* *Oui, Monsieur, je vous connois*, répondit le Sergent aussi demi en colére, *marchez seulement, car avec ces caracoles que vous faites faire à vôtre Cheval, l'Empereur ne peut pas avancer chemin.* Le Duc aïant tiré son épée, lui en donna un grand coup sur la tête, lequel auroit

auroit fait une blessûre beaucoup plus profonde, si le chapeau ne l'eût garenti, & ses Valets voulant le poignarder, le Duc les en empêcha.

Continuation.

Arrivez au lieu où ils devoient mettre pied à terre, & l'Empereur étant décendu de cheval, le Sergent ainsi blessé se présenta, & se jetta à ses pieds pour lui demander pardon; & l'Empereur s'étant fait informer de tout, ordonna que le Sergent fût mis entre les mains de la Justice, pour être sévérement puni; aprés avoir été obligé de demander pardon au Duc, de l'insolence qu'il avoit commise contre lui. Mais le Duc admirant le zéle de l'Empereur à conserver l'honneur & la reputation des Grands, & parfaitement satisfait de ce généreux procédé de Sa Majesté Impériale, la supplia de vouloir pardonner au coupable la faute où il étoit tombé, & en aïant obtenu le pardon, il ordonna qu'on le menât sur le champ dans son Palais, pour y être pansé à ses dépens; & pour pousser la générosité aussi loin qu'elle pouvoit aller, il fit donner à la femme, & à la famille de ce Sergent 500. écus. De cette maniére le Duc conserva l'honneur dû à son rang, & toute la Noblesse fut extrémement satisfaite de sa conduite; jusque-là que les Grands étant allez en corps trouver l'Empereur, le remerciérent au nom de toute la Noblesse du Royaume d'une justice si exacte, & si généreuse. Toutes les Histoires sont pleines de cet événement.

Ligue contre les Turcs ne sert à rien. 1538.

Cependant la Chrêtienté qui s'étoit promis des merveilles de la Ligue qui avoit été concluë entre le Pape, l'Empereur, & les Venitiens,

tiens, comme il a été dit, se trouva frustrée de ses grandes espérances, cette ligue n'aïant servi que de prétexte, ou pour mieux dire de sujet, pour surcharger & succer les Peuples, sans excepter les Ecclésiastiques; & cependant le Turc ne laissoit pas de faire des progrez en Hongrie, de ravager bien avant les côtes de Naples, & de Sicile, de troubler la navigation, & de ruïner le commerce. André Doria, qui pouvoit avec les grandes forces qu'il avoit battre le Bacha Barberousse, ne le fit pas, se contentant de se faire voir; & de croiser en divers endroits; & Barberousse de son côté aïant laissé les côtes de Naples un peu en repos pendant deux mois, se contenta de s'emparer de deux Galéres du Pape. Ce qui donna lieu à bien des gens de soupçonner, & de dire qu'il y avoit une sécréte intelligence entre Doria, & Barberousse, & qu'ils étoient convenus, selon toutes les apparences, de ne rien entreprendre d'important, afin que ne faisant aucune perte ils pussent mieux se maintenir, l'un dans la faveur de Soliman, & l'autre en celle de l'Empereur. Et en effet, pendant trois mois entiers ils ne firent autre chose que croiser dans les Mers de Sicile sans jamais se rencontrer, parce que quand l'un se faisoit voir du côté droit, l'autre prenoit sa route vers la gauche, de sorte qu'on dit plaisamment, qu'il sembloit qu'ils n'eussent d'autre dessein que de faire des processions tout autour de cette Ile. Si bien que les Venitiens s'etant apperçus de leurs maneuvres, & aïant déja pris de grands ombrages de l'amitié que Charles

Charles V. & François I. avoient liée ensemble, ne balancérent plus à s'accommoder avec le Turc.

Pendant que ces choses se passoient, le Pape s'occupoit à Rome à faire de superbes préparatifs pour le Mariage de la veuve Marguerite, Fille de Charles V. avec Octave Farnese, alliance qui causa beaucoup d'étonnement à tout le monde, dés que le bruit s'en répandit; personne ne pouvant comprendre que l'Empereur voulût donner sa propre Fille en mariage à un simple Gentilhomme, tel qu'étoit Octave, sur tout aprés avoir été femme d'un aussi grand Duc, que l'étoit Aléxandre; & ce qui donna encore à toute la terre plus de sujet d'être surprise, est que cette même Princesse fut demandée avec de grandes instances par Cosme de Médicis, qui avoit succédé à Aléxandre au Duché de Florence. Mais les Monarques ont leurs fins; & en cela Charles V. surpassa assûrément tous les autres. En un mot, le Pape dépêcha à Florence, avec une fort belle suite de Prélats, de Gentils-hommes, & de Dames, le Cardinal de Médicis, ou de St. Jaques, qui fut celui qui la reçut, & la conduisit à Rome, où elle fut reçuë par tout avec de magnifiques préparatifs. Le Cardinal Farnese, frére d'Octave, le Duc de Castro Don Jean Baptiste Savelli, Don Jerôme Vrsin, Don Jean Borgia, & tous les Ambassadeurs, & Seigneurs de considération, allérent la recevoir hors des portes de Rome. Cette Cavalcade alla décendre au Palais Pontifical, où Horace ayant pris l'Epouse par la main, la con-

Mariage de Farnese.

conduisit dans la Chambre du Pape, qui, aprés l'avoir baisée au front, lui donna la bénédiction, & de là on alla à St. Pierre, où ils furent épousez le matin du 3. Novembre.

Tumulte des Soldats. 1538.

Charles V. reçut alors de Milan une nouvelle qui lui donna beaucoup de chagrin, savoir que les Troupes Espagnoles, & Allemandes, qui avoient été pour lui en garnison dans quelques Places du Piémont, aïant appris la conclusion de la Tréve à Nice, & voiant qu'on parloit plûtôt de les casser, que de les païer, s'étoient mutinés, & ravageoient tout le païs, faisant de grandes extorsions, & ruïnant entiérement les pauvres Habitans, qui saisis de fraïeur avoient pris la fuite, & alloient errans en d'autres lieux, voïant leurs moissons, & leurs maisons tout-à-fait ruïnées; & ces Soldats séditieux, qui étoient au nombre de plus de 4000. étoient passez jusqu'à cet excez d'insolence & d'audace que de s'emparer, & de se mettre en possession d'une grande partie du Territoire de Milan. Le Senat de cette Ville écrivit en diligence par un Exprés des lettres pleines de grandes plaintes à l'Empereur en Espagne; lequel ordonna au Marquis de Vasto de remédier à un si grand désordre, & que ne le pouvant par la douceur il y emploïât la rigueur. Le Marquis suivit ponctuellement l'ordre de l'Empereur, & aprés avoir inutilement tâché de ranger les Rebelles à leur devoir par ses exhortations, il fut contraint de les satisfaire par des effets; de sorte qu'aïant mis de concert avec le Senat une taxe de 200. mille Ducats sur la pauvre Ville de Milan,

lan ils furent païez avec cet argent de tout ce qui leur étoit dû ; aprés quoi on les fit passer en Allemagne, une partie au service du Roi des Romains en Hongrie, & l'autre sur les Galéres de Doria, en qualité de Soldats.

Il arriva une sédition encore plus grande, & plus dangereuse à la Goulette en Afrique, où plus de 600. Espagnols, faute de paye, se soûlevérent contre Bernardin Mendoza leur Gouverneur qui n'avoit pas dequoi les païer, le menaçant de faire de grands désordres, ce qui donna fort à penser à Mendoza qui se voïoit tout environné de Turcs, & de Maures, de sorte que tout le reméde qu'il put y apporter, fut celui de les faire adroitement résoudre par des paroles douces & modérées à passer en Sicile, où ils seroient, disoit-il, exactement païez par le Gouverneur Don Ferrand Gonzague; & effectivement il leur fournit les Vaisseaux, & les autres choses nécessaires pour le transport. Arrivez dans cette Ile, bien loin d'être païez par le Viceroi, il leur déclara qu'il n'avoit point besoin d'eux, & que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de les faire embarquer pour Naples, & cela jusqu'à Reggio en Calabre; ce qui les aïant mis en fureur ils se mutinérent avec plus d'insolence qu'ils n'avoient fait en Afrique, courant par tout, & pillant la Campagne, & les maisons; de sorte que le Viceroi avec toute sa sévérité, & son courage ne sachant quel reméde y apporter, jugea à propos de leur proposer quelques conditions fort avantageuses, & s'engagea par un serment solemnel de leur payer dans un mois

Autre tumulte arrivé à la Goulette.

mois tout le passé; mais les aïant dispersez en diverses Garnisons, bien loin de penser à les faire païer, il en fit un grand carnage, en faisant étrangler un grand nombre, ce qui aïant été entendu en Espagne, déplut fort à cette Nation fiere, & superbe; & véritablement Gonzague se montra en cela tout à la fois cruel, & perfide.

Empereur modéré. 1538.

Cette action déplut à l'Empereur même, & s'il n'eût pas eû grand besoin, dans cette conjoncture d'affaires, d'un si grand Capitaine, & qui entendoit parfaitement l'art de gouverner, il lui en auroit témoigné un extrême ressentiment, parce qu'en effet ce grand Empereur eût toûjours tant d'horreur pour le sang, qu'il ne se porta jamais à le répandre qu'à la derniére extrémité, encore tempéroit-il alors la rigueur par la clemence. Il ne laissa pas néanmoins de lui faire connoître, avec quelque aigreur, ses sentimens sur ce sujet; & pour contenter les Espagnols il affecta dans les discours qu'il eût là-dessus avec eux de blâmer hautement l'action de Gonzague, & de donner de grandes loüanges à celle du Marquis de Vasto. Il n'y a pas de doute qu'il ne soit nécessaire de faire exactement observer aux Soldats la Discipline militaire, parce que pour peu qu'on la néglige il en naît des désordres qui causent de grands maux; mais il faut considérer que les pauvres Soldats vendent leur vie pour quelques sous, & leur sang presque pour rien; desorte qu'il y a de la justice de leur donner ce peu d'argent qu'on leur promet, ou de leur pardonner quelques fautes.

Pendant que ces choses se passoient, le Pa- pe

pe négotioit le mariage de Donna Victoire Farnese sa Niéce, avec Cosme Duc de Florence, & quoi qu'on en tînt les négotiations fort sécrétes, il ne put néanmoins se faire avec tant de secret, que les nouvelles n'en parvinssent aux oreilles de l'Empereur, qui fut fort fâché que le Pape à qui il venoit de donner sa Fille pour son Neveu, voulût unir par cette Alliance, sans lui en donner avis, deux Maisons qui dépendoient de Lui, & qui lui avoient de si grandes obligations, & qu'il prétendît faire un mariage de cette nature; de sorte qu'il écrivit à son Ambassadeur à Rome de s'opposer à ces négotiations, & pour mieux rompre toutes les mesures & tous les desseins qu'on pouvoit avoir pris, il fit passer à Florence le Marquis de Vasto, pour proposer de sa part le mariage du Duc avec *Donna Eléonor*, Fille de Don Pierre de Tolede, Viceroi de Naples, laquelle étoit la beauté même; proposition à laquelle le Duc consentit avec plaisir; & il voulut passer lui-même à Naples, avec une magnifique suite, pour l'épouser; quoi que d'autres écrivent que le Viceroi alla à Florence pour y conduire sa fille. Le Pape pour exhaler sa colére, devenu Soldat & conquérant à l'âge de 73. ans, & malgré ses grandes infirmitez, mit une Armée en Campagne, & l'envoya pour recouvrer la Ville de Camerino, & la remettre sous l'obéïssance de l'Eglise.

Le Pape négotie un autre mariage.

Cette année finit par les nouvelles, qui se répandirent par tout, de la grossesse de l'Impératrice, & par les priéres qui furent faites dans toutes les Eglises pour demander à Dieu qu'il

qu'il lui plût conserver cette Princesse, & lui faire la grace de mettre heureusement en son temps son enfant au monde. Il est certain que l'Empereur en eût une joïe indicible dans l'espérance que ce seroit un Fils, qu'il désiroit avec beaucoup d'ardeur, se voïant Seigneur de tant de Roïaumes, avec un seul Fils pour tout héritier.



LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

SECONDE PARTIE. LIVRE V.

Années 1539. 1540. 1541. & 1542.

SOMMAIRE

Du V. Livre de la II. Partie.

Roi des Romains, quelle confiance l'Empereur son Frére prenoit en lui. Il est chargé par le même de veiller sur les affaires de la Réligion. Assemblée de Catholiques, & de Luthériens dans la Ville de Francfort. On y conclut un Traité; Articles de ce Traité de quel avantage à la Maison d'Autriche. Char-

les V. apprend le tout avec plaisir : Impératrice Isabelle, son accouchement : sa pieté, & résolution Chrêtienne ; sa mort ; combien elle affligea l'Empereur : avec quelle tendresse il embrassa le Corps. Pronostic de cette mort : son corps transféré à Grenade, & avec quelle pompe funebre. Le plus grand soin de cette conduite est donné à François Borgia. Ce Seigneur prend la résolution de quitter le Monde, en voïant le grand changement du visage de l'Impératrice. La mort du Comte de Nassau cause aussi une extréme douleur à Charles V. La Ville de Gand se rebelle. L'Empereur en reçoit les avis avec beaucoup de déplaisir. Il se résout à aller lui-même en personne en Flandre pour dompter les Rebelles. Il consulte sur les diverses routes qu'il y avoit à prendre, & contre le sentiment de tout le monde il se détermine pour celle de France. Ses raisons sur cela ; autres contre. Il écrit au Roi de France pour lui demander le passage. Il lui est accordé avec beaucoup de civilité, & d'honnêteté. Charles V. part d'Espagne, & avec quel cortége. Comment, & où reçû en France, avec plusieurs particularitez. Le Roi François lui fait voir les Lettres que les Gantois lui avoient écrites, pour lui demander sa protection. Reception, & acceüil fait à Charles V. à Paris, avec diverses observations. Il ne peut s'empêcher d'avoir une grande appréhension. Un Jeu d'un Fils de François I. cause

cause de l'inquiétude à Charles V. Ruse de l'Empereur pour gagner les bonnes graces de la Favorite du Roi : Chagrin de celui-ci bien fondé. Charles V. part de Paris, comment, & par qui accompagné ; il prend congé du Roi François : son voyage en Flandre. Son entrée solemnelle à Bruxelles. Ambassadeurs envoïez par les Gantois ; combien ils furent mortifiez par Charles V. Il passe à Gand. Il ordonne que les Arcs de triomphe soïent renversez. Il entre dans cette Ville avec un esprit de rigueur ; & les ordres qu'il y donne. Grande exécution de Justice. Gantois dépoüillez de tous leurs privilèges ; combien sévérement punis ; condamnez à bâtir une Citadelle. Ambassadeur François envoyé à Charles V. pour demander l'exécution des promesses faites au Roi François. La Reine Eleonor passe à Bruxelles pour s'entretenir avec l'Empereur son Frére. Le Roi des Romains va à Bruxelles pour s'abboucher avec son Frére. On demande la restitution du Duché de Milan. Offices feints sur cela. Charles V. conclut avec Ferdinand de maintenir la Maison d'Autriche dans la possession, & la souveraineté du Duché de Milan. Raisons qu'on croit qui les y obligérent. Promesses de Charles V. à François I. combien trompeuses & perfides. Ambassadeurs envoïez à Venise par Charles V. & par François I. & pourquoi. Corsaires Turcs infestent les Mers de Naples. Dragut

gut Rais Corsaire pris prisonnier par Jeannetin Doria. Diverses affaires d'Allemagne. Charles V. fait convoquer la Diéte à Ratisbonne. Raisons de cette convocation. Conférence entre les Catholiques, & les Protestans. Il se publie une espéce d'Interim. Edit sevére du Roi François publié contre les Luthériens. Succession au Duché de Gueldres, avec diverses particularitez. Le Duc Guillaume se rebelle à l'instigation du Roi François. Decrets publiez dans la Diéte contre le susdit Roi. Il dépêche à la Porte ses Ambassadeurs pour se justifier contre Charles V. & pour presser Soliman à agir contre lui. Ils sont assassinez en passant par le Milanois : avec diverses particularitez : grand déplaisir qu'en reçoit le Roi François : ses plaintes par tout : ce qui a été écrit, & dit sur cela. Bodin varie dans son sentiment. Pertes du Roi Ferdinand. Abouchement du Pape avec l'Empereur à Lucques. Négotiations qu'ils ont ensemble. Arsenaga Viceroi à Alger, & les grands dommages qu'il cause aux Chrêtiens. Grandes instances faites à Charles V. pour l'obliger à déclarer la guerre aux Algériens. On la juge trés-nécessaire. Charles V. se résout de l'aller faire en personne. Il fait faire de grands préparatifs. Il est détourné de cette entreprise L'Empereur s'y détermine, & son embarquement : voyage, & qualité de l'Armée Navale. Moresque Enchanteresse, & ses prédictions. Debarquement,

ment, & campement de l'Armée devant Alger. Propositions faites au Viceroi de se rendre, & ses réponses. Confiance des Maures sur quoi fondée. Grandes tempêtes, & pluïes. Siége d'Alger. Combat entre les Chrêtiens, & les Arabes. Accident lamentable. Grande douleur de Doria. Fortune de Charles V. combien contraire. Diverses relations d'Auteurs. Zéle de Doria pour l'Empereur. Effets de la Providence Divine. Sentiment de Cortese proposé à l'Empereur. Il s'oblige de prendre Alger en peu de jours. Sa proposition méprisée. On prend la résolution d'embarquer le reste de l'Armée. Action généreuse de Charles V. Il met ordre lui même à l'embarquement, & diverses autres particularitez.

IL n'y a pas de doute que l'Empereur ne prît une grande confiance dans le Roi Ferdinand son Frére, & qu'il ne se reposât beaucoup sur lui du soin des affaires; en quoi il lui rendoit justice, parce qu'effectivement il avoit en son absence fait paroître beaucoup de prudence, & d'adresse dans le Gouvernement de l'Empire, & sû trés-bien ménager les intérêts de sa Maison. Avec tout cela l'Empereur voïant que le poids des affaires étoit grand à cause de la conjoncture des temps, & qu'elles étoient difficiles, & embarrassées, il ne vivoit pas sans inquiétude, & l'on peut dire que son Esprit étoit alors séparé de son corps, celui-ci étant en Espagne, & celui-là en Allemagne. Et véritablement il n'é-

Roi des Romains. 1539.

n'étoit guére possible que ce grand Empereur eût l'esprit en repos, en considérant ce vaste Empire dont il étoit le Maître, divisé entre deux Partis, savoir, les Catholiques, & les Luthériens, qui entretenoient entr'eux de perpétuelles discordes. Il est vrai que la haine, la jalousie & la division qui y régnoient, n'empêchoient pas que les uns & les autres n'eussent bonne envie de s'entresupporter, & même quelquefois de chercher quelque moïen propre à faciliter un accommodement, qui fût capable d'établir enfin une bonne tranquillité dans la Patrie affligée de tant de troubles.

Assemblée de Catholiques, & de Luthériens.

Charles V. informé en Espagne de cette disposition des Esprits, ne manqua pas de la fomenter par ses offices, & par son autorité. Pour cet effet il écrivit au Roi Ferdinand, & aux autres Princes des deux Partis, des lettres trés-fortes & trés-puissantes, par lesquelles il les conjuroit au nom du Seigneur, de faire assembler un nombre convenable de personnes de l'un, & de l'autre parti, partie de Théologiens, partie de personnes capables, prudentes, & modérées, & partie d'hommes de crédit & d'autorité, pour pouvoir entr'eux exposer plus facilement leurs sentimens, & aviser unanimement au bien commun, & à la tranquillité publique. Ce Conseil, ou cet ordre de l'Empereur fut généralement approuvé, de sorte que la Ville de Francfort fut destinée pour le lieu de l'assemblée, où se rendirent un grand nombre de Théologiens, de Députez, & de Princes des deux Partis. Ils commencérent les séances

ées le 24. de Fevrier, aprés avoir célébré le jour de la naissance de l'Empereur. Pendant l'espace de plus de deux mois on ne fit autre chose que discuter plusieurs propositions, & questions concernant la Religion, sur lesquelles les sentimens se trouvérent toûjours différens, mais néanmoins sans qu'on en vînt à aucun emportement. Enfin, le matin du 19. Avril on convint unanimement de l'Accord qui suit.

ARTICLES

Du Traité fait à Francfort, entre les Catholiques, & les Protestans.

I. QUe l'Empereur accordera aux Protestans une Tréve de 15. mois, pour avoir le temps de réfléchir plus mûrement sur les points qui concernoient la Religion, & de s'en mieux instruire.

II. Que la Pacification de Nuremberg, & l'Edit de Ratisbonne seront confirmez.

III. Qu'en cas qu'on ne pût s'accorder sur le fait de la Religion, durant cette Tréve, la paix ne laissera pas néanmoins de continuer entr'eux jusqu'à la premiére Diéte Générale.

IV. Que durant la susdite Tréve l'Empe-
reur

reur ſuſpendra tous les procez, & toutes les procédures, & proſcriptions faites contre les Proteſtans, par la Chambre Impériale, ſur ce qui regarde le fait de la Religion, en quelque lieu que ce ſoit.

V. Que toutes les choſes qui pourroient être faites contre les Proteſtans ſur le ſujet de la Religion, ſeroient de nulle valeur, & de nulle force,

VI. Que la juſtice leur ſera rendue ſans aucune acception de perſonnes, & ſans qu'on leur faſſe aucun reproche en matiére de Religion.

VII. Que durant la ditte Tréve il ne ſeroit pas permis auxdits Proteſtans d'inviter à entrer dans leur Ligue, ni de recevoir dans leur Conféderation aucun Prince, Etat, ou Ville, excepté ceux de leur Communion.

VIII. Que les dits Proteſtans ſeront obligez d'accorder, & de permettre aux Eccleſiaſtiques Catholiques de pouvoir exiger leurs revenus annuels, des biens dont ils étoient encore en poſſeſſion.

IX. Que ſous le bon plaiſir de l'Empereur on conviendra d'aſſigner un jour pour tenir une Conférence à Nuremberg entre les Catholiques, & les Proteſtans, ſur

UNIVERSITARIA SEVILLA BIBLIOTECA

ſur les affaires de la Religion, & que pour cet effet il ſera choiſi par les deux Partis des Perſonnes d'humeur pacifique, & tranquille, plus enclines à céder, qu'à s'obſtiner, & plûtôt modérées que violentes.

X. Que des Perſonnages ſages, prudens, judicieux, quoi que non Théologiens, de l'un & de l'autre Parti, ſe joindront aux autres ſuſdits.

XI. Que l'Empereur, & le Roi des Romains pourront avoir dans ces Aſſemblées leurs Ambaſſadeurs, pour aſſiſter de leur part à tout ce qui ſe paſſera. Etant humblement priez de choiſir des Perſonnes graves, prudentes, & moderées.

XII. Qu'on fera rapport aux Etats abſens de tout ce qui ſera traité & décidé.

XIII. Qu'étant trouvé à propos par les Proteſtans, que les Déciſions ſoient ſoûſcrites par l'Empereur, & par le Roi des Romains, & en leur nom par leurs Ambaſſadeurs, que cela ſera fait, & agréé.

XIV. Que durant cette Tréve les deux Partis s'abſtiendront de toute ſorte de préparatifs de guerre, & qu'en cas que quelqu'un d'eux ait intérêt d'en faire, il ſera obbligé d'en déclarer le ſujet; n'étant

d'une Impératrice entre ſes mains, elle déclara que l'enfant étoit mal tourné, que même, ſelon toutes les apparences, il étoit mort, & qu'ainſi il falloit que cette opération ſe fit par les Chirurgiens. L'Impératrice ſe mit dans une eſpéce de colére en entendant parler de Chirurgiens, proteſtant à haute voix qu'elle aimoit mieux mourir mille fois, que de ſe mettre entre les mains de ceux qui étoient les Bourreaux du Genre humain; & puis s'étant tournée vers la Sage-femme, elle lui dit, *Faites vôtre devoir, ſelon vôtre expérience, & puis laiſſez faire le reſte de l'ouvrage à Dieu.*

Sa mort. Ainſi l'Impératrice étant chargée de differentes Reliques de Saints, pendant que tous les Courtiſans faiſoient dans la Chapelle de ferventes priéres pour ſa délivrance, le premier de Mai de cette année 1539. la Sage-Femme lui tira du ventre un enfant mort, & quatre heures aprés l'Impératrice perdit la vie. *Antoine Campo* aſſûre dans ſon Hiſtoire de Cremone, que quoi que l'accouchement de cette Princeſſe, eût été extrémement penible, jusqu'à mourir dans les douleurs, l'enfant néanmoins n'avoit pas laiſſé de venir vivant au monde, & d'avoir reçû baptême, mais qu'il mourut quelques heures aprés avec la Mére; il veut de plus qu'on lui eût donné le nom de Ferdinand, ſentiment qui eſt ſuivi de quelques Ecrivains, mais la plûpart veulent que l'enfant nâquît mort.

Charles V. affligé. Véritablement Iſabelle fut une Princeſſe doüée d'excellentes vertus, de grand eſprit, débonnaire, humaine, & affable. Elle mourut à l'âge de 36. ans, laiſſant deux Filles, &

& un Fils, ſavoir, Philippe, âgé de 12. ans, lequel ſuccéda dans la ſuite aux Royaumes, *Marie*, qui dans ſon temps fut mariée à Maximilien de Bohëme, & *Jeane* qui épouſa le Prince de Portugal. La mort de cette Princeſſe cauſa une douleur trés-ſenſible à l'Empereur, qui l'aimoit fort tendrement; & comme ce Prince ſe trouvoit en ce temps-là à Madrit, il prit la poſte ſur les meilleurs de ſes Coureurs, avec le Prince Philippe qui étoit avec lui, & il ſe rendit à Tolede, croïant de trouver l'Impératrice encore en vie, parce que le premier avis qu'il avoit reçu portoit ſeulement, qu'elle ſe trouvoit dans les douleurs de l'enfantement, avec un manifeſte danger de la vie; mais il rencontra en chemin un Gentilhomme, qui lui portoit la nouvelle de la mort, ce qui lui fit hâter le pas, afin de pouvoir la voir avant qu'on commençât à l'enbaumer, ſachant bien qu'à cauſe des grandes chaleurs, il falloit de néceſſité commencer au plûtôt cette triſte occupation.

Décendu de Cheval dans la Cour, il courut dans la Chambre où étoit le corps qu'il arroſa de larmes trés-améres, l'embraſſant étroitement, & ne pouvant s'empêcher de ſe jetter ſur ſon viſage, & de lui donner une infinité de baiſers; & ſi Don Jean de *Tavera*, Cardinal, & Archevêque de Tolede, ne l'eût arraché avec le reſpect convenable, de ces triſtes & funeſtes embraſſemens, ils auroient encore été beaucoup plus longs. Les ſignes qui ont ſouvent accoûtumé de préſager la chûte de ſi hautes Tours, ne manquérent

Embraſſemens, & pronoſtics. 1539.

rent pas d'arriver dans cette occasion; car on vit le jour même de la mort d'Isabelle, & peu de momens avant qu'elle expirât, une Eclipse de Soleil, accompagnée d'une Cométe épouvantable, qui avoit une queüe extrémement longue, & divisée en plusieurs parties; ce qui fit dire à l'Empereur, lors qu'il l'observa à Madrid: *Les Astres me menacent de très-grandes disgraces, ou dans ma personne, ou dans mes Etats, mais je surmonterai par la force de la raison les influences des Etoiles.*

Corps transporte a Grenade.

Aprés qu'on eût embaumé le corps, & célébré la pompe funébre avec les cérémonies ordinaires dans la Cathédrale, le Cardinal Archevêque chantant la Messe, où assistérent tous les Grands, le Corps fut ensuite transféré à Grenade, pour être enseveli dans la Chapelle Royale des Rois Catholiques, & quelque triste & lugubre que fût cette translation solemnelle, il n'y eût ni Cavalier, ni Ecclésiastique, ni Dame de la premiére qualité qui n'y voulût assister; les Ecclésiastiques avec leurs Vêtemens Sacerdotaux dont ils ont accoûtumé d'être revêtus dans les Fonctions qui regardent les Morts, & les autres avec des habits de deüil à queües traînantes. Le soin principal de cette pompeuse translation fut donné à Don *François Borgia*, Marquis de Lamboy, Héritier du Duc de Gandie, Neveu du Pape Alexandre VI. & Grand d'Espagne, comme étant un Seigneur de grande conduite, & de grande sagesse, Aussi est-il certain qu'il ne s'étoit jamais vû de Procession plus dévote, ni mieux ordonnée; ce

ce qui est d'autant plus remarquable que la marche fut de plusieurs journées.

Lors que le Corps fut arrivé à Grenade, & qu'on ouvrit la biére, Borgia l'aïant trouvé si défiguré, qu'à peine pouvoit-on remarquer sur le visage aucune trace des traits qu'il avoit auparavant, il se prit à s'écrier tout étonné: *Est-ce donc là cette Impératrice Isabelle? Est-ce là cet Abrégé de tant de beautez? Est-ce là cette Personne où toutes les Graces paroissoient dans leur plus haut éclat? Cette Dame ornée de tant de vertus, cette Regente de tant de Royaumes, cette Souveraine de tant de Peuples, cette Epouse d'un Empereur? Et que sont devenues ces rares & brillantes beautez de son visage, cet air si grand, & si majestueux; & ce visage qui la faisoit passer pour un Ange en Terre?* Aprés avoir dit ces paroles, & quelques autres semblables, il la considéra attentivement quelque temps, & par la contemplation d'un si triste, & si étonnant spectacle, il se desabusa tellement de la vanité du monde, & fit de si profondes, & si sérieuses réfléxions sur l'instabilité & le néant des Grandeurs humaines, qu'il prit sur l'heure la résolution d'y renoncer; de sorte qu'aïant méprisé toutes ses richesses, & tous ses Etats, & s'étant démis entre les mains de l'Empereur des premiéres Charges qu'il possédoit à la Cour, il alla trouver *Ignace de Loyola*, & prit son habit, qui deux ans aprés fut érigé par Paul III. en un Ordre, avec le tître de *Compagnie de Jesus*. Conversion de Borgia.

Ce malheur arrivé à Charles V. fut suivi d'un autre, savoir, la mort du Comte de *Nassau*, Mort de Nassau.

ſau, Gouverneur de Brabant, & la Perſonne, qui avoit le plus de part, aprés la Regente Marie, au Gouvernement des Païs-Bas, & qui, tant par ſa valeur, que par ſon habileté particuliére dans les affaires, ſervoit de digue à ces torrens de ſéditions, qui s'élevoient de temps en temps dans ces Provinces, & qui avoit même déja rangé à leur devoir une infinité de ſéditieux. Cela fit que Charles V. eut un extréme déplaiſir de ſa mort, juſqu'à dire ouvertement aux gens de ſa Maiſon, à l'oüie de cette fâcheuſe nouvelle, que *la perte du Comte de Naſſau ne lui préſageoit rien de bon dans les Païs Bas.* Et en effet, il vit au bout de quelques jours ſa Prophétie vérifiée par l'avis qu'il reçut de la Rebellion de *Gand.*

Rebellion de Gand.

Cette Ville, Patrie de l'Empereur, avoit ſouvent autrefois fait tête aux Comtes de Hollande, & s'étoit rebellée contr'eux, & toute fiére de ce que ſes rebellions lui avoient toûjours bien réüſſi, elle crut qu'elles pourroient encore cette fois avoir une bonne iſſuë; de ſorte que la Reine Marie aïant été obligée de mettre quelques impôts extraordinaires, elle refuſa de les païer; & non contente de cela, elle ſollicita les autres Villes à faire la même choſe, puis qu'elle leur en avoit donné l'exemple, qu'elles ne voulurent pas ſuivre, heureuſement pour elles. Charles V. aïant reçu de la Reine ſa ſœur un avis de cette nature, dans un temps où il reſſentoit le plus vivement la douleur & l'affliction de la double & grande perte qu'il venoit de faire, par la mort d'une auſſi digne Epouſe que l'Impé-

l'Impératrice, & par celle d'un aussi grand Ministre que le Comte de Nassau, il ne put assez se modérer pour ne pas former le dessein d'une vengeance sévére, dont il ne put s'empêcher de laisser paroître des signes sur son visage. Véritablement il n'auroit pas ressenti une si vive douleur (au moins le déclara-t-il de la sorte) de la rebellion de toute autre Ville, mais il ne pouvoit souffrir cela d'une Ville qui étoit sa Patrie. Comme il étoit fort bien instruit par les Histoires, que les Gantois étoient accoûtumez à se rebeller contre leurs Princes, comme ils avoient fait contre Charles le *Hardi*, Duc de Bourgogne, Aïeul de Philippe son Pere, contre Philippe de Bourgogne Bisaïeul de son Pere, & contre Loüis Comte de Flandre; il jugea qu'il étoit nécessaire d'y apporter un bon remède pour toûjours.

Il se résout d'aller en personne les dompter.

Ce Prince donc au premier avis de cette Rebellion, & aïant, pour ainsi dire, à peine achevé de lire la lettre qui la lui apprenoit, forma le dessein, le jugeant ainsi absolument nécessaire, de passer en Flandre, pour dompter les Gantois; de sorte que sans se mettre en peine (peut-être à cause de son grand déplaisir) d'observer la maxime ordinaire des Princes, de ne pas publier leurs sentimens, avant que de les avoir déclarez à leur Conseil secret, il ne put s'empêcher de dire tout haut, qu'il étoit résolu de partir pour aller châtier les Rebelles de Gand, & qu'ainsi chacun devoit se préparer au voyage. Mais ce premier feu étant passé, il commença à penser mûrement aux

moïens de faire un tel voïage, se trouvant dans une grande perpléxité, parce que du côté d'Allemagne, en prenant la voye de la Mer par Genes, il étoit à craindre que les Luthériens, déja extrémement forts & puissans, n'y missent empêchement. Sur l'Ocean le péril n'étoit pas moins grand, une tempête pouvant le jetter sur les côtes d'Angleterre, où il ne pouvoit rien espérer de bon d'un Roi Ennemi.

Il prend la résolution de passer par la France.

Il jugea donc à propos de choisir le moindre des inconvéniens & des maux qu'il envisageoit de tous côtez, savoir, le passage par la France, lequel étoit le plus commode, mais qui ne laissoit pourtant pas d'être périlleux, & de lui donner beaucoup d'appréhension, mais l'aïant dissimulée, il déclara dans son Conseil, qu'étant obligé d'aller en Flandre, & ne trouvant point de passage plus court, & plus commode, que celui de la France, il avoit résolu de le choisir. Il n'y eut presque aucun de ses Conseillers qui ne tâchât de le détourner d'une telle résolution, alléguant que c'étoit une chose trop contraire à toutes les maximes de la prudence de se remettre à la discretion, & à la bonne foi d'un Roi, tel qu'étoit François I. avec lequel il avoit eû à démêler tant de différends, qui n'étoient encore pas bien terminez, à cause des grandes jalousies qui régnoient entr'eux. Mais Charles V. répondit à ces sentimens contraires aux siens, *Que pour lui il ne pouvoit souffrir que le Roi François le surpassât en actions de générosité, & de magnanimité, & que si ce Prince s'étoit fié à lui, lors qu'il*

qu'il alla le visiter sur sa Galére à Aigues-Mortes, & se mettre avec peu de gens, comme prisonnier entre ses mains; lui aussi vouloit se fier à François I. puis que François I. s'étoit tant fié à lui. Et il demeura ferme & constant dans cette résolution.

Pour l'exécuter, il dépêcha à Paris un Gentil-homme qui s'y rendit par la poste en dilligence, sans épargner les Chevaux, & par lequel il écrivit au Roi une lettre trés-familiére, & une plus ample à la Reine Eleonor sa Sœur, par lesquelles il demandoit le passage par la France, avec promesse *de donner à lui, ou à quelqu'un de ses Fils, l'Investiture du Duché de Milan, pourvû qu'il voulût avec une foi sincére, & Royale, lui accorder le passage par son Royaume.* Mais il y ajoûta un article digne de la subtilité & de la finesse Espagnole, & qui avoit, sans doute, été concerté dans le Conseil d'Espagne, savoir, *Qu'il prioit Sa Majesté de ne pas exiger de lui la soûscription, & l'accomplissement de la promesse qu'il lui faisoit, que quelques mois aprés sa sortie de France; afin que personne ne pût lui reprocher de l'avoir fait par la seule nécessité d'obtenir le passage; priant le Roi de vouloir se contenter de la parole qu'il lui donnoit de tout son cœur.* Il demande passage.

Le Roi, soit qu'il eût changé de cœur, & qu'il jugeât de celui des autres par le sien, ou qu'il eût entiérement renoncé à ses perfidies passées, lui accorda le passage avec une grandeur d'ame vraïment Royale, & avec les paroles les plus honnêtes, & les plus obligeantes, qui furent toutes ponctuellement observées, contre l'avis du Cardinal de Il lui est accordé.

de *Tournon*, qui ne vouloit pas que le Roi s'engageât si avant, afin que lors que Charles V. seroit en France il pût s'en prévaloir pour en tirer des avantages considérables; perfidie que François témoigna avoir en horreur, aussi bien que le Maréchal de Montmorenci qui entra fort dans les généreux sentimens de son Roi. Outre cela, le Roi François I. & la Reine Eleonor, aprés avoir expédié les Passeports, dépêchérent généreusement deux de leurs Gentilshommes à Charles V. pour l'inviter à ce passage, & le prier d'honorer son Royaume de la présence de sa Personne.

Charles V. part d'Espagne.

Les deux Gentils-hommes rapportérent à leur retour que l'Empereur étoit résolu de se mettre au plûtôt en chemin, & en effet il s'y mit le 20. Décembre, aprés avoir mis ordre au Gouvernement d'Espagne, qu'il laissa entre les mains du Prince Philippe son Fils, du Cardinal de Toléde, de Don Jean *Tavera* son Frere, & du Commandeur *Covos*. Il ne voulut mener avec lui que 200. Gardes à Cheval, 50. Gentils-hommes, & Grands, & 50, Pages, Estaffiers, & gens de service, avec son Grand Favori, *Gravele*, qui passoit dans son esprit pour le plus grand Génie du monde, pour les affaires politiques de l'Europe, & sous lui trois Chapelains. Voilà toute la Cour de l'Empereur.

Entrée en France.

Le Roi François I. envoïa à Bayonne le Dauphin, & le Duc d'Orléans ses Fils, avec une grande suite de Princes, de grands Seigneurs, & de Noblesse, avec ordre au Connêtable, Chef de cette noble & illustre brigade,

gade, de prier l'Empereur de vouloir recevoir & envoïer en Espagne, comme Otàges ses deux Fils susdits, proposition à laquelle Charles V. répondit, *J'accepte l'offre que le Roi mon Frére me fait des deux Princes mes Cousins, non pas pour les envoïer en ôtages en Espagne, mais afin de les retenir auprés de ma personne, pour être mes compagnons dans le voïage;* & en effet ils l'accompagnérent toûjours jusqu'à Valenciennes en Flandre. Le Roi même, quoi qu'il se trouvât fort incommodé d'un ulcére au fondement, ne laissa pas de passer de Compiegne à *Châteleraut*, pour le recevoir, suivi de tout ce qu'il y avoit de grand en France, dont l'Empereur fut toûjours accompagné, & régalé avec tant de pompe & de magnificence, qu'il voulut en rendre un témoignage fort obligeant en disant au Roi : *Vous me faites tant d'honneur, mon Frere, qu'il me seroit impossible de vous en rendre la moitié, si vous veniez en Espagne, n'y aïant que la France qui puisse faire des régales si splendides.*

Le soir même du premier abouchement de l'Empereur avec le Roi, celui-ci lui montra trois lettres que les Gantois lui avoient écrites, par lesquelles ils le supplioient de vouloir les recevoir sous sa protection, & les assister de quelques secours, sinon tout ouvertement, à cause de la Treve, au moins sécrétement, en leur envoïant quelques sommes d'argent ; jusqu'à promettre, qu'en cas que cette Ville s'érigeât en République, elle le reconnoîtroit pour son Protecteur perpétuel, & lui païeroit une certaine somme, com- Lettres des Gantois à François I.

me un tribut en signe de redevance. Outre cela François I. lui fit voir les copies de ses lettres de réponse, par lesquelles il les exhortoit fortement à ne pas se soustraire de l'obéïssance naturelle qu'ils devoient à leur Prince, mais à recourir plûtôt à sa clémence, sans attendre les effets de sa juste rigueur; avec d'autres semblables expressions; dequoi Charles V. vivement touché lui en témoigna sa reconnoissance, & l'assûra, en l'embrassant tendrement, qu'il n'oublieroit jamais les grandes obligations dont il étoit redevable à la générosité, & à la grandeur de l'ame auguste, & Royale d'un Roi François. Et en effet cette action ne pouvoit pas être plus belle, ni plus noble.

Charles V. entre dans Paris.

L'Empereur fit son entrée à Paris le 1. jour de Janvier 1540. & elle fut si magnifique, qu'on crut qu'elle avoit surpassé celle qui avoit été faite au Roi François lui-même, aprés son Couronnement. Il entra par la Porte de St. Antoine, du côté du Bois de Vincennes. (la Reine, & la Princesse Marguerite étoient allées le recevoir à Fontainebleau) Le Parlement en corps, & tous les Ordres du Royaume allérent au devant de lui. Charles V. étoit monté sur un superbe Cheval, richement harnaché, qui lui avoit été présenté le jour précédent par le Roi, il avoit à ses deux côtez le Dauphin, & son Frere, & les clefs lui furent présentées, comme cela s'étoit fait par tout ou il avoit passé. Ce même matin, on avoit fait publier par la Ville que pendant le séjour qu'y feroit l'Empereur, on ne devoit reconnoître d'autre Souverain que

lui.

lui. Et en effet, tous les Magiſtrats lui portérent les ſceaux, & alloient tous les jours recevoir ſes ordres, quoi qu'il refusât honnêtement cet honneur; il eſt vrai qu'un jour il répondit à un compliment du Grand Chancelier qui lui préſentoit les Sceaux : *Le Roi mon Frére eſt fort généreux, car comme je ſuis ſon ſujet, il ne veut pas avoir d'autre ſujet que moi, pour ne me pas confondre avec les autres.* La Ville lui fit préſent d'un Hercule tout d'argent de grandeur naturelle, vêtu d'une peau de Lion, d'or trés fin.

Il y a beaucoup d'Hiſtoriens qui ont laiſſé par écrit, que Charles V. eût à peine fait, bien que triomphant, deux ou trois journées en France, qu'il commença à ſe repentir de ſon obſtinée réſolution de paſſer par ce Royaume, divers ſoupçons s'étant réveillez en ſon eſprit, ſur l'avis qui lui fut donné par des perſonnes affidées, qu'on avoit mis dans l'eſprit du Roi, *Qu'il devoit ſe reſſouvenir qu'il avoit été Priſonnier à Madrid, de ſorte qu'il ſeroit bien juſte qu'il eût auſſi à ſon tour Charles V. priſonnier à Paris, n'y aïant point de meilleur moïen de mettre fin à tant de differends avec la Maiſon d'Autriche.* Ce juſte ſujet d'appréhenſion fut augmenté par une petite avanture, qui peut paſſer pour un trait de jeuneſſe, & que je veux rapporter ici. Le Duc d'Orleans, qui étoit fort jeune, ſauta un jour, par je ne ſcai quel caprice François, ſur la croupe du Cheval de l'Empereur, & l'aïant embraſſé lui dit, *Vôtre Majeſté Impériale eſt préſentement mon priſonnier.* Le Duc dit cela à haute voix, & ceux qui l'entendirent ne manquérent pas de croire, que

Son appréhenſion.

que cela n'avoit pas été fait par hazard par le Prince, mais qu'il en avoit reçû ordre du Roi son Pére. Mais les soupçons, quoi qu'il y ait de l'apparence, ne se trouvent pas toûjours bien fondez.

Ce Jeu ne plaît pas. 1540.

De quelque maniére que ce soit, il est certain que ce jeu ne plut pas à Charles V. & cette hardiesse d'un petit Prince, d'oser par une telle action prendre tant de familiarité avec un Empereur, ne déplut pas moins à la Nation Espagnole, naturellement fiére & superbe; cependant tous jugérent à propos de dissimuler. Toutefois Charles V. qui avoit déja l'esprit plein de soupçons, se trouva en une grande perplexité, qu'il ne put si bien cacher qu'il n'en parût quelques marques sur son visage qui changea un peu de couleur; dans la crainte qu'il eut qu'un jeu de cette nature ne fût le prélude de quelque fête. Mais ce qui augmenta plus que toute autre chose son appréhension, fut l'avis qu'il reçût que Madame la Duchesse *d'Estampes*, Favorite du Roi, l'avoit sollicité de ne pas laisser échaper une si belle occasion, quand ce ne seroit que pour obliger Charles V. à modérer pour le moins ce rigoureux Traité de Madrid, fait lors que Sa Majesté étoit prisonnier de l'Empereur.

Finesse avec la Duchesse d'Estampes, Maîtresse du Roi.

Charles V. informé de cela, songea à emploïer quelque apas pour gagner les Dames, & le dessein fut également bien conçû, & bien exécuté. Le soir même qu'un avis si important lui avoit été donné, s'entretenant avec la Duchesse d'Estampes, comme on étoit sur le point de se mettre à table, en ti-

rant ses gans pour se laver les mains, il feignit de laisser tomber à terre, comme par mégarde, justement aux pieds de la Duchesse, un Anneau de grand prix, qu'il portoit au doigt. Cette Dame l'aïant amassé le présenta à l'Empereur avec une profonde revérence, en lui disant, *Voilà l'anneau de Vôtre Majesté Impériale. Point du tout*, Lui répondit aussi-tôt Charles V. *car je connois bien qu'il veut changer de Maître, c'est pourquoi je vous prie de le garder*. Cette ruse étoit trop bien inventée pour ne pas réüssir. Elle eut tant de succés que cette Dame se sentant fort obligée à l'Empereur qui lui avoit si adroitement fait un trés-riche présent, commença à parler tout autrement au Roi; car au lieu qu'auparavant elle ne cessoit de lui insinuer qu'il feroit bien d'arrêter ce Prince, depuis ce moment-là elle tâcha de rendre inutiles dans son esprit toutes les sollicitations qui lui étoient faites par d'autres sur ce sujet, & il est certain (comme aussi plusieurs l'en accusent) qu'Elle seule fut cause que François I. ne se rendit pas aux instances par lesquelles ses principaux Conseillers tâchoient de l'obliger à profiter d'une si favorable conjoncture, pour avancer les affaires qu'il avoit à démêler avec Charles V.

Véritablement le Roi connut bien sa faute, lors qu'il vit que l'Empereur manquoit perfidement à la parole qu'il lui avoit donnée au sujet de l'investiture de la Duché de Milan, laquelle il lui avoit si solemnellement promise; & ne voulant pas s'en venger sur sa Maîtresse qu'il aimoit éperdûment, il déchargea toute sa colére sur le Connêtable de Mont- Indignation du Roi. 1540.

morenci, qui fut celui qui lui représenta toûjours fortement qu'il y alloit de son honneur, & de sa gloire de tenir la parole, & de garder la foi promise à l'Empereur; d'autant plus que le monde s'étant mis dans l'esprit que le Roi François étoit parjure, pour avoir manqué de satisfaire à tout ce qui avoit été promis à Madrid, il falloit absolument effacer cette tache, & cette mauvaise impression de l'esprit des hommes, en faisant généreusement voir tout le contraire en cette rencontre. De quelque maniére que ce soit, ce Prince ne put s'empêcher de lui faire ressentir les effets de son indignation, l'aïant banni de la Cour, sans vouloir entendre ses justifications: il est vrai que reconnoissant l'injustice de son procédé, il le rappella tôt aprés.

Charles V. part. L'Empereur séjourna six jours à Paris, où il fut traité avec toute la magnificence qu'on pouvoit jamais attendre d'un Roi généreux, grand, & puissant, d'un Roïaume le plus riche, le plus peuplé, & le plus abondant qui fût au monde; & d'une Cour estimée la plus polie de toutes les Cours de l'Univers. Aussi l'Empereur partit-il de Paris extrémement satisfait, aprés avoir fait à cette Cour de beaux, & de magnifiques présens, tant aux Courtisans qu'aux Dames. Ce départ arriva le matin du septiéme Janvier; & au sortir de Paris il fut accompagné une demi-journée hors de la Ville, non seulement par la Reine, mais aussi par le Roi, qui seroit encore allé plus loin, si son ulcére ne l'eût pas trop incommodé. Lors qu'ils s'embrassérent pour prendre congé l'un de l'autre,

Fran-

François I. dit à Charles V. *Empereur, mon Frére, & Beaufrére, j'attens de vôtre généreux cœur l'accompliſſement de vôtre parole : Mon-Frére,* lui répondit Charles V. en mettant le pié à l'étrier, *vous en verrez bien-tôt les effets*; effets qui furent bien différens de la parole, comme nous le verrons. Le Dauphin, & le Duc d'Orleans l'accompagnérent juſqu'aux frontiéres, ſuivis du Duc de Lorraine, & de tous les Grands, & principaux Officiers de la Cour, outre les Gardes du Corps.

Il ſe trouva une grande quantité de Nobleſſe, & de Grands Seigneurs, ſur les frontiéres, envoïez pour recevoir l'Empereur, par la Reine Marie Regente, qui vint elle-même enſuite au devant de lui, avec le reſte de la Nobleſſe, & de la Cour. Et ils s'arrêterent, & s'entretinrent enſemble dans les Villes voiſines, juſqu'à ce qu'on eût achevé de faire les ſuperbes préparatifs, qui avoient été ordonnez par les Etats, & par la Regente, pour ſon entrée à Bruxelles. Les Domeſtiques de Charles V. remarquérent un grand changement ſur ſon viſage, auſſitôt qu'il fut arrivé ſur les frontiéres de Flandre ; car au lieu qu'on y apperçevoit auparavant de certains ſignes d'altération & de triſteſſe, qui venoient de l'appréhenſion dont ſon cœur avoit été troublé, il n'eut pas plûtôt mis le pied dans la Flandre, que toutes ſes craintes s'étant diſſipées, il parut tout gai, & avec ſon viſage ordinaire, & ſon air naturel, il entra à Bruxelles le dernier de Janvier, ſous de beaux Arcs de triomphe, & parmi d'extraordinaires acclamations des Peuples. Pendant un mois

Charles V. entre en triomphe à Bruxelles, 1540.

mois qu'il séjourna dans cette Ville, il se montra, non-seulement un Prince généreux, & débonnaire, mais un Pére plein d'affection, & de douceur envers ses sujets; & il traita avec la même humanité tous les Ambassadeurs qui lui furent envoïez par les autres Villes, & Provinces.

Il Mortifie les Ambassadeurs Gantois.

La Ville de Gand mal conseillée avoit méprisé non-seulement les douces exhortations de la Regente Marie, mais aussi une lettre pleine de bonté & de clemence que Charles V. lui-même avoit bien voulu lui écrire, avant son départ d'Espagne, lui promettant le pardon de tout le passé, pourvû que, mettant les armes bas, elle rentrât dans son devoir; jusque-là qu'elle n'avoit pas daigné y faire aucune réponse, procédé qui irrita extrémement l'Empereur. Mais enfin cette Ville voïant qu'il n'y avoit aucun lieu d'espérer de pouvoir se maintenir dans la Rebellion, envoya à Bruxelles quatre Ambassadeurs, pour demander pardon à Charles V. & tâcher de l'obtenir de sa clémence; mais ce Prince les reçût avec beaucoup de rigueur, ne leur permettant pas de parler, qu'à genoux, sans s'être découvert ni lors qu'ils entrérent, ni lors qu'ils sortirent, & lors qu'il les congédia il leur dit pour toute réponse, *Dites à vos Compagnons que j'irai les trouver comme Souverain, & comme Juge, avec le Sceptre, & l'Epée à la main.* Il y eut des gens qui lui proposérent de les faire pendre, ou décapiter tous quatre, ce qu'il ne voulut pas faire.

Il va à Gand.

Charles V. partit ensuite de Bruxelles pour Gand le dixiéme de Mars, accompagné de 2000,

2000. Cavaliers Bourguignons, & Flamans, & d'un Regiment de 6000. Allemans, commandez par le Comte de Reus; & aïant appris que les Gantois se préparoient à venir au devant de lui, avec les mêmes cérémonies solemnelles, avec lesquelles il avoit été autrefois reçû, & qu'ils avoient déja fait dresser des Arcs de triomphe, il leur fit défendre sous peine de la vie de venir au devant de lui, & leur envoïa ordre d'abatre incessamment les Arcs de Triomphe. Il fit entrer avant lui ses gens de guerre dans la Ville, pour s'assûrer de tous les postes nécessaires pour tenir le peuple en bride, & ensuite il y entra lui-même accompagné de tous ses Grands, & de ses Gardes à cheval, avec un visage sévére, & menaçant, & sans regarder qui que ce soit en face, il alla tout droit au Palais Royal, aprés avoir donné ordre que pendant deux jours on n'ouvrît point les portes de la Ville.

Le lendemain matin assis sur son Lit de Justice, aprés avoir oüi les accusations de Léze Majesté intentées par le Procureur Fiscal, contre les Habitans rebelles, dont la plûpart avoient déja été arrêtez prisonniers la nuit précédente, & avoir aussi oüi les défenses de l'Avocat de la Ville, il ordonna, se tenant debout, le sceptre à la main, qu'on exécutât la sentence contre les Coupables. Neuf des principaux Bourgeois furent condamnez à avoir la tête tranchée, & deux jours aprés, avant midi, ils furent tous ensemble exécutez à mort. Plusieurs aïant consulté leur conscience, avant que l'Empereur entrât dans la

Exécution de justice. 1540.

Ville

Ville, ſauvérent leur vie en fuïant dans les Païs Etrangers. Durant l'eſpace de 15. jours on n'entendit parler que de ſupplices; juſque-là qu'on en faiſoit pendre pour le moins deux ou trois chaque jour; l'Empereur n'aïant jamais voulu uſer d'aucune clémence, quelque enclin qu'il fût naturellement à cette vertu, & s'étant montré infléxible à toutes les priéres, repreſentations, & inſtances, par leſquelles on tâcha de l'obliger à faire grace; & cela pour deux raiſons; la premiére, pour ne pouvoir pas ſouffrir que ceux qu'il avoit toûjours reconnus pour ſes compatriotes, & en cette qualité favoriſez, & honorez de priviléges par deſſus tous les autres, devinſſent rebelles, & traîtres à ſon égard; la ſeconde, à cauſe du mépris qu'ils avoient fait de ſa lettre, l'aïant non-ſeulement laiſſée ſans réponſe, mais même jettée au feu, comme il parut par les informations faites ſur ce ſujet. Raiſons qui, pour dire la vérité, étoient aſſez fortes pour obliger ce Monarque à ſe dépoüiller de toute humanité, & à renoncer à toute ſorte de clemence.

La Ville de Gand dépoüillée de ſes priviléges.

Sa colére ne pouvant donc s'appaiſer, il ôta à cette Ville tous ſes priviléges, & tous ſes droits, tant les anciens, que ceux qu'il lui avoit lui-même accordez, qui étoient les uns & les autres ſi grands, & ſi conſidérables, qu'ils lui attiroient l'envie de toutes les autres Villes de ces Provinces, & avoient été cauſe qu'elle s'étoit ſi ſouvent rebellée contre ſes légitimes Seigneurs. De plus, il condamna ces mêmes peuples à payer 300. mille Ducats (quelques-uns diſent 600. mille, & d'autres

encore davantage) pour la construction d'une Citadelle, frein ordinaire des Sujets remuans; & il donna à Jaques de Médicis, *Marquis de Marignan*, le soin de faire faire cet édifice, & d'en presser la construction. Il leur ôta pour toûjours le revenu de 100. mille écus par an, qui appartenoit à la Ville. Il les obligea à païer annuellement neuf mille ducats pour l'entretien d'une Garnison. Il commanda qu'on démolît jusqu'aux fondemens 56. Maisons, dans lesquelles, les Bourgeois de chaque Quartier s'assembloient, comme dans des lieux publics, pour aviser aux moïens de maintenir la Rebellion, & pour nommer les Députez au Conseil Général. Il fit détruire toutes les fortifications qu'ils avoient fait faire. En un mot, on peut dire qu'il réduisit dans une miserable servitude cette grande Ville, qui joüissoit de si beaux priviléges.

George de la Forest, que les Italiens, & les Espagnols appellent de Silva, étoit passé de Paris en Flandre avec Charles V. pour résider auprés de lui, en qualité d'Ambassadeur du Roi François I. & pour le presser d'accomplir la promesse qu'il avoit faite au sujet de l'investiture de la Duché de Milan. L'Ambassadeur voïant Charles V. débarrassé, & les affaires de Gand tout-à fait terminées, commença à le solliciter de tenir sa parole, à laquelle le Roi son Maître s'étoit tellement fié, qu'il cherchoit presque tous les jours avec son conseil les expédiens pour gagner les esprits des Princes d'Italie, qui n'aimoient pas beaucoup les François; & faisoit déja choix des personnes les plus propres à bien gouverner tant

Ambassadeur François.

tant l'Etat en général, que la Ville en particulier. L'Ambassadeur ne manqua pas de s'acquiter de son devoir, jusqu'à se rendre importun à l'Empereur, duquel il ne put jamais tirer aucune réponse précise, & positive, ce Prince commençant à biaiser dès qu'il se vit pressé, & à apporter des conditions & des restrictions à sa promesse, lesquelles faisoient bien voir qu'il étoit fort éloigné de la pensée de satisfaire à la parole qu'il avoit donnée; & en effet, l'Ambassadeur en écrivit en ces termes à la Cour.

Reine Eleonor, Roi des Romains, Cardinal Farnese.

Le Roi François I. extrémement chagrin d'être trompé, aprés avoir tant fait pour l'Empereur, & de voir violer une promesse tant de fois réïterée; ce qui déplaisoit aussi beaucoup à la Reine *Eleonor* sa femme, prit la résolution de faire passer cette Princesse à Bruxelles (où Charles V. étoit déja de retour) sous prétexte de voir le *Roi des Romains* son Frére, qu'elle n'avoit pas vû depuis fort long-temps, & qui se trouvoit alors à Bruxelles, où il étoit venu pour voir l'Empereur leur Frére. En ce même temps étoit aussi arrivé à Bruxelles le Cardinal *Alexandre Farnese*, Neveu du Pape, qui l'avoit envoïé Legat *à Latere*, pour visiter l'Empereur, & pour négotier les affaires qui regardoient l'investiture de Milan. La Reine qui n'étoit venüe que pour ce seul article, voïant qu'elle ne pouvoit rien faire toute seule, pria Farnese de se joindre à elle pour une affaire de si grande importance, & tous deux ensemble supliérent le Roi des Romains (ce qui étoit justement recommander les choux à la Chevre) de vou-

loir bien emploïer de sa part ses bons offices auprés de l'Empereur, puis qu'il s'agissoit d'un article d'une aussi grande conséquence que celui d'accomplir sa promesse, qu'il ne pouvoit violer sans intéresser son honneur & sa gloire, & sans troubler la paix, & la tranquilité de l'Europe. Le Roi Ferdinand promit volontiers de faire son possible, & en effet il ne manqua pas d'appuïer en présence d'eux deux les priéres, & les instances de la Reine. Sur quoi il ne sera pas hors de propos de dire ici quelque chose qui fait voir la perfidie des Princes.

Ferdinand Roi des Romains, étoit venu à Bruxelles, comme il a été dit, pour traiter de diverses affaires avec l'Empereur son Frére, savoir, celle de la Tréve accordée aux Luthériens pour 15. mois, laquelle étant sur le point d'expirer, il falloit chercher quelque autre expédient. La seconde étoit celle de la résolution des Venitiens, qui mécontens de la bonne amitié, & de la Tréve de dix ans entre l'Empereur & le Roi de France, avoient fait passer à Constantinople Loüis *Badoaro* leur Ambassadeur, avec ordre de conclure la paix avec Soliman; Ferdinand aïant déja reçû copie du Traité, dans lequel, entr'autres Articles, étoit celui de la restitution, qui devoit être faite au Turc, de Napoli de Malvasia, la seule Place qui restoit aux Venitiens dans la Morée. Et outre cela, celui de la Hongrie, dont le Roi *Jean Sepusio* étoit mort, & avoit laissé un petit enfant né d'Isabelle sa femme, sous la tutéle de la Sultane Mére de Soliman, & de *George* Evêque de Varadin,

Affaires à négotier avec le Roi des Romains.

din, odieux à la Maison d'Aûtriche.

Conclusion de Charles V. avec Ferdinand.

Mais Ferdinand étoit particuliérement venu pour empêcher sous main la conclusion, & l'accomplissement de ce que l'Empereur son Frére avoit promis au Roi François, savoir d'investir le Duc d'Orleans de la Duché de Milan. Ferdinand se considéroit comme devant succéder à l'Empire, & à tous les Etats d'Allemagne: de sorte que la possession d'une si belle Duché étoit d'une si grande importance à la Maison d'Aûtriche, qu'il falloit l'avoir à quelque prix que ce fût, parce qu'elle servoit comme de pont pour faire passer les gens de guerre d'Espagne à Milan, & de Sicile en Allemagne, en Hongrie, & en Flandre, n'y aïant point de difficulté à les debarquer à Genes, parce que cette République, est trés étroitement attachée aux intérêts de l'Empire, & de la Maison d'Aûtriche en particulier, à cause de l'Espagne. Ces considérations obligérent Charles V. & Ferdinand, à conclure entr'eux de demeurer toûjours fermes & inébranlables sur cet article, de se maintenir dans la possession de la Duché de Milan, & de ne souffrir jamais non seulement qu'elle tombât entre les mains des François, mais qu'elle sortît de celles de la Maison d'Aûtriche, parce qu'autrement on en verroit naître des conséquences dangéreuses pour tous les Etats d'Aûtriche en général. Et véritablement les Personnes intelligentes en ces sortes d'affaires, se moquoient du Roi François, & de son Conseil, d'avoir été assez simples pour croire que l'Empereur eût fait cette promesse d'une investiture de cette natu-

nature, à dessein de l'effectuer. Ces deux Fréres aïant donc pris ensemble une résolution de telle qu'il a été dit, pour la Duché de Milan, ils convinrent d'un expédient, pour faire tirer les affaires en longueur, ne pensant à rien moins qu'à garder la foi promise, quoi que Ferdinand ne laissât pas de faire semblant, comme je le rapporterai ci-dessous, d'agir auprés de l'Empereur son Frére, pour le porter à tenir sa parole.

Promesse pleine de mauvaise foi.

L'Empereur s'étant donc un jour abouché avec la Reine Eleonor, avec le Roi Ferdinand, & avec le Cardinal Farnese, leur fit entendre qu'il étoit disposé, & que son intention étoit de donner l'investiture de la Duché de Milan au Duc d'Orleans, avec cette condition néanmoins qu'il épouseroit Jeanne sa fille, qu'il recevroit cette Duché comme en dote, & que cependant la possession & l'investiture ne lui en seroit donnée, qu'aprés la consommation du mariage. Il n'y eût personne qui ne s'apperçut aisément que cette promesse se faisoit pour se moquer du Roi François, & pour le tromper; vû que Charles V. avoit une autre fille plus âgée, nommée *Marie*, laquelle avoit alors justement 12. ans accomplis, & qui étoit en état d'être au premier jour mariée au Duc d'Orleans, qui en avoit 17. passez; & cependant l'Empereur ne voulut jamais qu'on parlât de Marie, mais seulement de Jeanne, qui n'avoit pas encore 5. ans; ce qui découvroit manifestement la mauvaise foi. Ainsi la Reine Eleonor s'en retourna trés-mécontente à Paris; le Cardinal Farnese reprit

prit la route de Rome avec peu de satisfaction, & l'Empereur, & Ferdinand son Frére passérent trés contens en Allemagne, sans se mettre fort en peine du mécontentement des autres; & ce qu'il y a lieu d'admirer à l'égard de Farnese, c'est que toute la commission que Charles V. lui donna, fut qu'il le prioit de dire de sa part à Sa Sainteté, d'avoir pour recommandé le Pére *Ignace de Loyola*, qui étoit passé à Rome, pour fonder un Ordre, avec le Tître de *Compagnie de Jesus*, Ordre qui fut effectivement établi par le Pape.

Ambassadeurs à Venise. Mais puis que nous sommes sur le Chapitre des Princes, qui ont ordinairement pour maxime de tromper qui ils peuvent, je dirai ici une chose que j'aurois pû dire ci-devant. Le jour que l'Empereur Charles arriva à Paris, il convint avec le Roi François I. d'envoier une Ambassade solennelle à Venise, pour solliciter les Venitiens de vouloir continuer à faire la guerre au Turc; ces deux Princes aïant sur tout pour but en cela de faire croire à la Chrêtienté, qu'ils n'étoient pas tellement occupez des triomphes, & des réjoüissances où ils sembloient être alors comme plongez, qu'ils ne pensassent à l'intérêt général du Christianisme, & qu'ils ne l'eussent principalement en vûë. L'Empereur nomma donc pour son Ambassadeur le Marquis de Vasto Gouverneur de Milan, & le Roi de France le Maréchal d'Annebaut, Gouverneur de Provence, qui se rendirent à Venise accompagnez chacun de plus de 300. personnes, tout le monde étant étonné que dans un temps de

guerre, & auquel l'Europe étoit si fort affligée, on fît des dépenses si grandes, & si inutiles. Et véritablement elles ne produisirent aucun effet, parce que les Venitiens ne voulant plus se fier ni à Charles V. ni à François I, ni à Ferdinand, ni au Pape, continuérent leurs négotiations avec le Turc.

Comme ces choses se passoient, *Dragut Rais* fameux Corsaire, qui avoit appris le mêtier sous Barberousse, étant entré dans la Méditerranée avec 25. Galéres, infestoit toutes les Côtes de Naples, de Sicile, & de l'Etat Ecclésiastique. André Doria qui ne jugea pas qu'il lui fût glorieux à l'âge avancé où il étoit, d'aller poursuivre un Pirate, & qui souhaitoit fort de faire exercer son Nevêu, *Jannetin Doria*, envoïa ce jeune homme avec 22. Galéres des meilleures, & des mieux équipées, lequel s'étant mis en mer poursuivit de prés le Corsaire, jusqu'à-ce qu'enfin il le rencontra auprés de l'Ile Asinara, où l'aïant attaqué & combatu, il remporta une pleine victoire, aïant pris huit Galéres, coulé à fond, ou brûlé le reste, & fait prisonnier *Dragut* lui-même, qu'il emmena à Genes. Action qui lui acquit beaucoup de gloire, & qui plut fort à Charles V. qui en avoit reçu la nouvelle dans son voïage d'Allemagne. Corsaires. 1540.

L'Empereur étant arrivé à Ratisbonne, & voïant que, selon toutes les apparences, il alloit avoir la guerre contre la France, & contre Soliman en Hongrie, outre qu'il avoit résolu de passer à Alger, jugea à propos de faire quelque accommodement avec les Luthériens, Affaires d'Allemagne. 1540.

thériens. Pour cet effet il ordonna une assemblée de ceux de l'un & de l'autre parti à *Haguenau*; mais il s'y rencontra un trop grand obstacle, qui fut celui de la restitution des biens Ecclésiastiques possédez par les Luthériens, qui ne vouloient pas les rendre, & que les Catholiques prétendoient absolument avoir: de sorte que n'y aïant pas moïen de les accorder, la décision de l'affaire fut remise à une autre Diéte qui devoit s'assembler à Vormes, & qui ne produisit non plus aucun effet.

Diéte à Ratisbonne.

L'Empereur ordonna ensuite la convocation d'une autre Diéte à Ratisbonne pour le mois d'Avril 1541. où il voulut assister en personne, aussi bien que le Cardinal *Gaspard Contarin*, Légat du Pape. Les propositions de l'Empereur dans cette Diete, tendirent toutes uniquement à pacifier, & à réconcilier les esprits par quelque moïen qui pût satisfaire les deux Religions; mais il y trouva des obstacles insurmontables, & tout ce qu'il put faire fut de porter les Protestans à remettre les choses à une autre Conférence. Pour cet effet on nomma sur le champ trois Docteurs de chaque côté, sous l'autorité & la direction de deux Présidens, qui furent *Frederic Comte Palatin du Rhin*, & *Nicolas Granvelle*, premier Ministre de l'Empereur. Les Docteurs Catholiques furent *Jean Eckius*, *Jean Gropper*, & *Jule Flug*. Les Luthériens, *Philippe Melanchton*, *Martin Bucer*, & *Jean Pistorius*. Tous ces Théologiens ne purent convenir ensemble que de cinq articles, & pour tous les autres, l'Empereur décida qu'ils seroient

roient remis au Concile Général. Le Cardinal Légat prétendoit que cette décision fût remise au Pape, mais les Protestans n'y voulurent jamais consentir.

Mais comme Charles V. étoit pressé de faire son voïage d'Italie, & qu'il ne vouloit pas laisser l'Allemagne en confusion & en trouble, il accorda aux Protestans le fameux *Interim*, par lequel il étoit permis à un chacun de vivre en liberté dans les sentimens, les opinions, & les cérémonies de sa Religion, & défendu aux deux Partis de se troubler l'un l'autre pour fait de Religion, en attendant la tenuë du Concile pour régler les différends de Religion. Le Legat Contarin s'opposa de toutes ses forces à cet *Interim*, qui étoit, disoit-il, également honteux & préjudiciable à l'Eglise Romaine; mais l'Empereur ne lui répondit autre chose, sinon qu'on rémédieroit à tout au plûtôt par la convocation d'un Concile. Et effectivement ce Prince eut aussi en cela dessein d'obbliger le Pontife à convoquer le Concile, qu'il différoit depuis long-temps. L'Interim.

Le Roi François I. qui se préparoit déja à la guerre contre l'Empereur, pour se venger de l'insigne tromperie qu'il lui avoit faite, n'eut pas plûtôt oüi parler de cet *Interim* si favorable aux Luthériens, qu'il fit publier contre les mêmes un Edit extrémement rigoureux, non pas tant par zéle de Religion, comme le crurent les meilleurs Politiques, & comme il y avoit grande apparence, que pour exciter davantage l'indignation & l'horreur des Catholiques contre l'Empereur. Et en Edit du Roi de France.

en effet, le Pape aïant reçu l'*Interim* de l'Empereur, & l'Edit du Roi de France, représenta en plein Consistoire le préjudice que faisoit celui-là, & le bien que procuroit celui-ci, exaltant fort outre cela le zéle du Roi François I.

Le Duc de Gueldres.

Celui-ci fort indigné pour les raisons alléguées, ne se contenta pas de cette legere vengeance, mais tandis qu'il achevoit de faire ses préparatifs pour déclarer ouvertement la guerre à l'Empereur (lequel il qualifioit parjure) il n'oublia rien pour lui suciter des ennemis puissans, & capables de nuire beaucoup à son ennemi, & de lui apporter à lui de grands avantages. Guillaume Duc de Gueldres, Successeur de Charles d'Egmont, que l'Empereur avoit dépoüillé de cette Duché, étoit allé trouver le Roi des Romains aprés en avoir pour cela obtenu un Passeport, pour lui recommander ses intérêts, & tâcher par sa faveur d'obtenir la restitution & l'investiture de toute la Duché de Gueldres, de laquelle il possédoit déja une partie; mais il s'en retourna justement dans le même temps que l'Empereur étoit parti d'Espagne pour France, sans avoir reçu du Roi des Romains d'autre réponse que celle-ci, qu'il pouvoit se mettre l'esprit en repos sur le sujet de cette prétention, parce que l'Empereur son Frere prétendoit que cette Duché lui appartenoit en vertu de l'investiture qui lui en avoit été donnée par l'Empereur Maximilien.

Il se rebelle à la persuasion du Roi

Le Roi François I. qui avoit fortement imprimé dans l'esprit le souvenir des pratiques que Charles V. avoit faites, & des res-

ſorts qu'il avoit fait joüer (comme il a été dit en ſon lieu) pour empêcher le défunt Duc de Gueldres de lier amitié avec lui, & de s'attacher à ſon parti, penſa à lui rendre la pareille en la perſonne du nouveau Duc Guillaume, en nourriſſant & fomentant les mauvaiſes diſpoſitions que ce Duc avoit contre l'Empereur, & en cherchant tous les moïens poſſibles de ſe lier d'amitié & d'intérêt avec lui, afin de pouvoir par ſon moïen troubler les affaires de Flandre: Pour cet effet, il lui fit offrir ſa protection, & ſes forces, non-ſeulement pour le maintenir dans la poſſeſſion des Etats dont il étoit déja maître, mais encore pour les augmenter. Outre cela il lui offrit une penſion annuelle de 20. mille Ducats, & promit de lui donner en mariage la Fille du Roi de Navarre ſon Neveu, avec l'hérédité de tous les Etats de ſon Pere. Le Duc leurré par de telles promeſſes paſſa à Paris, pendant que l'Empereur voïageoit des Païs-Bas en Allemagne; il fut reçu par le Roi avec de grands honneurs, & quelques jours aprés le mariage propoſé, & promis fut célébré au Château de *Villecotrets*; & aprés qu'on eut conclu ce qu'il falloit faire pour la guerre, le Duc s'en retourna dans ſon Païs, pour faire auſſi de ſon côté les préparatifs néceſſaires. François I. 1541.

L'Empereur aïant appris cet événement pendant que la Diéte étoit encore aſſemblée, condamna le Duc de Gueldres, & le mit au ban de l'Empire, pour avoir renoncé à la protection de l'Empire, dont il étoit Vaſſal, & s'être mis ſous celle de France, déclarant Decrets de la Diéte.

tous ses biens confisquez au profit de l'Empire, & mettant de plus sa tête à prix. Outre cela dans cette même Diéte il rétablit le Duc de Savoye dans tous ses Etats de Savoye, & de Piémont, contre ce qui avoit été dit dans la Tréve, que chacun demeureroit dans la possession des Terres qu'il occupoit, donnant à ce Duc le pouvoir de tenter par toutes sortes de voyes de se remettre dans la possession de ses Païs; de plus il fit publier dans la même Diéte, qu'à peine de la vie il ne fût permis à aucun Allemand de servir sous le Roi de France. Pendant que ces choses se passoient, l'Empereur reçut la nouvelle d'un événement qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, & que je croi ne pouvoir mieux placer qu'en ce lieu.

Ambassadeurs du Roi François I. Au retour de la Reine Eleonor de son voyage de Bruxelles à Paris, le Roi voïant par les réponses ambigues, & les résolutions déraisonnables de Charles V. lesquelles cette Princesse apporta, qu'il falloit necessairement tirer l'épée, jugea à propos de se fortifier par une nouvelle confédération avec *Soliman*. Pour cet effet il dépêcha en toute diligence, avec peu de faste & de bruit, mais avec un pouvoir fort ample, deux Ambassadeurs à la Porte, savoir, Antoine *Rincone* Espagnol, qui s'étoit rebellé contre Charles V. & mis au service du Roi François I. & *César Fregose* Génois, qui avoit aussi été au service de l'Empereur, dont il feignoit d'être devenu l'ennemi mortel.

Assassinez. 1541. Dans moins d'un mois de séjour à la Porte, les Ambassadeurs eurent fait ce qu'ils souhaitoient,

haitoient, parce que l'aïant trouvée bien disposée, ils n'eurent pas de peine à conclure pour les intérêts du Roi de France, plus qu'il ne prétendoit; car dans le Traité on ne parloit pas moins que de ruïner la Hongrie, & les Royaumes de Naples, & de Sicile. Avec cette conclusion ils passérent de Constantinople à Venise, avec des ordres particuliers de la Porte, & de leur Roi, pour conclure avec cette République, déja alliée avec le Turc, une Alliance particuliére entre ces trois Puissances, & faire un état exact des forces nécessaires pour faire la guerre à l'Empereur, & attaquer ses Etats d'Italie, aussi bien que du temps, & de la maniére propre à cette entreprise. L'Empereur averti de cela, & aïant appris qu'ils devoient retourner en France par terre, écrivit au Marquis de Vasto Gouverneur de Milan, de prendre garde à la route qu'ils prendroient, & de leur faire porter la peine de leur infidélité, ce qu'il ne manqua pas de faire. Comme Rincone étoit gras & replet, & qu'à cause de cela il ne pouvoit guére aller à cheval sans en être incommodé, il fut obligé de se servir, autant qu'il lui fut possible, de la voye du Po, dans une Barque commode. Le Marquis en aïant reçu avis, fit mettre en embuscade quelques soldats Espagnols tout proche de Pavie, où la Barque, dans laquelle étoient les Ambassadeurs, ne fut pas plûtôt arrivée, que les Espagnols étant sautez dedans massacrérent tous ceux qui s'y trouvérent, commençant par les deux Ambassadeurs, & par Loüis Biragues Lieutenant de Rincone, ne

ne conservant en vie que le seul Comte *Camille de Sessa*, Lieutenant de Fregose, qui fut envoyé prisonnier à Milan.

Suite. Ulloa, & quelques autres Auteurs ont écrit la chose d'une autre maniére. Ils rapportent que cet assassinat arriva lors que ces Ambassadeurs alloient à Venise, & non pas à leur retour, & il y a grande apparence que cela arriva effectivement ainsi; puis que Monluc, & Dupleix, Auteurs François, le rapportent de la sorte: mais j'ai bien voulu observer ci-dessus ce qui en a été écrit par divers autres; sur quoi je dois avertir que Fregose alloit Ambassadeur à Venise, & Rincone à Constantinople; & sur cet article particulier il me semble qu'on doit ajoûter foi aux Auteurs François, qui ne font néanmoins aucune mention de cette particularité rapportée par Bosius, par Ulloa, par Campana, par Summonte, & par plusieurs autres, savoir que l'Empereur, & aprés lui le Marquis de Vasto, avoit donné ordre que les Ambassadeurs fussent arrêtez, & conduits en vie à Milan; Mais que Fregose voïant que les Espagnols venoient pour l'insulter, & pour le voler, & ne pouvant, peut-être, se persuader qu'on osât rien entreprendre contre le droit des gens, & violer le respect dû aux Ambassadeurs, ordonna à ses gens de se mettre en état de défence, & fit tirer quelques coups sur les Espagnols, lesquels étant irritez se jettérent sur eux, & les massacrérent tous.

Dépoüilles. Indignation du Roi. Enfin, quelque diversité de sentimens qu'il y ait, il est certain que les Ambassadeurs furent

rent assassinez avec tous ceux de leur suite, excepté Biragüe, Lieutenant de Rincone, lequel fut reservé en vie, comme il a déja été dit. Les corps de tous furent enterrez dans une petite Ile voisine, & le bagage, avec toutes les dépoüilles, fut réduit en cendres, sur la même terre qui couvroit les corps, suivant l'ordre exprés qui en avoit été donné, sans qu'on reservât aucune autre chose que les lettres, & les papiers concernant les Traitez du Roi avec Soliman, lesquels le Marquis envoya à Venise à Don Diegue Mendoza Ambassadeur de l'Empereur, afin qu'il les fît voir au Senat. Le Roi de France aïant reçu la nouvelle d'un assassinat de cette nature, commis en la personne de deux de ses Ministres, revêtus du sacré caractere d'Ambassadeurs, se mit dans la plus grande colére que Prince se soit jamais mis, d'autant plus qu'il avoit l'esprit déja fort irrité, jusque-là que pendant un jour entier, on l'entendit repéter plusieurs fois d'une maniére pleine de fureur, ces plaintes, & ces reproches: *Ce sacrilége, ce perfide, qui m'a de si grandes obligations, ne se contente pas de m'avoir trompé en me manquant de parole, il a encore voulu deshonorer ma Couronne, & ma Nation, par un assassinat si criant.* Aprés avoir ainsi exhalé un peu sa colére, il se transporta au Conseil, où la résolution fut prise d'en écrire non seulement au Pape, & à tous les Princes Chrêtiens, mais aussi au Grand Seigneur même, pour les inviter tous, puis que c'étoit un intérêt commun, à se joindre au Roi trés-Chrêtien, pour lui faire faire une répara-

réparation proportionnée à la grandeur de l'offense.

Action blâmée.

Bodin Jurisconsulte trés estimé condamne fort cette action, & Castiglione, dans l'endroit où il parle de la même action, savoir à la page 99. de son *parfait Ambassadeur*, rapporte les propres paroles de Bodin, qui sont les suivantes: *Les Ambassadeurs ne sont plus à présent assûrez de leur vie, puis qu'on a vû Rincone & Fregose, Ambassadeurs de François I. Roi de France, massacrez par les Ministres de l'Empereur Charles V. sans que celui-ci en ait fait aucune justice: au lieu que les Romains remirent au pouvoir des Ennemis Minutius, & Manlius, & dans une autre occasion Fabius, & Apronius, pour les faire mourir, ou en disposer à leur gré; quoi qu'ils n'eussent fait que quelque legere offense à quelques Ambassadeurs; ce qui est effectivement la peine établie par les Loix.* Bodin qui vivoit alors en pouvoit parler avec connoissance de cause, & en porter un jugement tel qu'ont accoûtumé de faire quelques Historiens qui loüent ceux qui leur font du bien, & blâment ceux qui les maltraitent, ce qui semble leur être à tous fort naturel; je veux dire que lors que Bodin écrivit les paroles que je viens de rapporter il étoit ami du Roi de France, & presque inconnu à l'Empereur; mais aprés que celui-ci lui eut fait du bien, & qu'il eut abandonné le parti de celui-là, il tint un tout autre langage sur ce sujet, dans sa République, au Chapitre 6. du premier Livre. Voici ses paroles.

Quelque chose que fasse un Sujet il ne sauroit jamais se soustraire légitimement de l'obéissance qu'il

qu'il doit à son Prince naturel. Qu'il aille dans quel Païs il lui plaira pour se faire sujet d'un Prince étranger, sans la permission du sien, il ne pourra jamais s'affranchir du droit que son Seigneur a sur lui, comme sur un Esclave fugitif, quand même il arriveroit que le sujet allât vers lui en qualité d'Ambassadeur. Les Impériaux *se sont servis de cette raison, comme d'un spécieux prétexte, pour excuser le meurtre de Rinconé, & de Fregose, Ambassadeurs de France vers le Turc, comme étant l'un Espagnol, & Sujet naturel de Charles V. & l'autre Genois, & sous sa protection, nonobstant quoi ils s'étoient mis au service de son ennemi; & d'autant plus que le bruit couroit qu'ils alloient pour lui suciter une nouvelle guerre.*

L'Empereur aïant mis fin à la Diéte, passa promptement en Italie, laissant comme à l'ordinaire, le soin de l'Empire à Ferdinand son Frere, & étant auparavant convenu par lettres avec le Pape Paul III. de s'aboucher ensemble dans la Ville de Lucques. Il partit accompagné de quantité de Noblesse qui vouloit le suivre dans la guerre qu'il avoit résolu de faire contre le Turc à Alger; mais il n'étoit pas encore arrivé à Milan, lors qu'il reçut la nouvelle du malheur arrivé à Ferdinand. Ce Prince étoit allé mettre le siége devant Bude, aïant appris que le Fils que le Roi défunt avoit laissé encore enfant étoit renfermé dans cette Place, avec sa Mére, & avec le Moine George. Cependant Soliman aïant reçû la nouvelle de ce siége, y envoïa, à la sollicitation de la Mere du Pupile, qui avoit eû recours à lui pour avoir du secours, une puissante

Perte de Ferdinand.

sante Armée, avec laquelle non seulement il fit lever le siége, mais engagea Ferdinand à une bataille, dans laquelle il défit entiérement son armée, en sorte que lui-même ne se sauva que par miracle. Aprés quoi Soliman se rendit Maître de Bude, du jeune Roi, & de la Mére, sous prétexte de les prendre en sa protection; ce que l'on crut qui seroit capable de détourner l'Empereur de son expédition d'Alger, & de l'obliger de passer en Hongrie.

Charles V. part pour Lucques.

Charles V. ne s'arrêta que deux jours seulement à Milan continuant son voyage par Lucques, aprés avoir pris avec le Marquis de Vasto Gouverneur, toutes les mesures convenables pour les préparatifs nécessaires pour la guerre d'Alger. Le Pape qui agissoit de concert avec l'Empereur, aïant appris son arrivée à Milan, & son départ de cette Ville, laissa le Cardinal Carpi son Vicaire, & son Légat Apostolique pour le Gouvernement de Rome, & prit la route de Lucques, quoi qu'il fût fort avancé en âge.

Ambassadeurs des Lucquois.

Cependant la République de Lucques informée qu'il se ménageoit un abouchement entre le Pape & l'Empereur, & ne voulant pas manquer de signaler son zéle accoûtumé pour les intérêts de l'un, & de l'autre, & pour le bien public, dépêcha en toute diligence des Ambassadeurs pour offrir à ces deux Monarques leur Ville, pour l'exécution d'un ouvrage qui ne pouvoit que tourner à l'avantage de la Chrêtienté. On envoya donc pour cela pour Ambassadeurs à l'Empereur en Allemagne *Jean Arnolfini*, & *Martin Gigli*, & au Pape à Rome, *Blaise Mei*, & *Jerôme Balba-*

ni. Ces Ambassadeurs furent reçus avec de grands honneurs par les deux Monarques, & admis aux audiences publiques avec les mêmes cérémonies dont on avoit accoûtumé d'user à l'égard de ceux des Ducs de Savoye, & de Florence, & outre cela ils reçurent, Arnolfini à Ratisbonne, où étoit Charles V. & Mei à Rome, où étoit le Pape, les bénédictions, & les acclamations de tous les Peuples, pendant qu'ils alloient par les ruës, chacun aïant appris le but de ces Ambassades, & n'y aïant personne qui n'exaltât le zéle de la République de Lucques; qui, sans avoir égard aux grandes dépenses, s'offroit si généreusement à contribuer à un ouvrage qui pouvoit procurer à la Chrêtienté le repos, & le salut, aprés lequel les Peuples soupiroient avec tant d'ardeur.

Rétour & préparatifs.

Les offres de la République aïant été agréées du Pape & de l'Empereur, avec de grandes assûrances d'immortaliser leur reconnoissance dans les Archives de Rome, & de l'Empire, à la gloire de la République, & les Ambassadeurs s'en étant retournez chargez de présens, & d'applaudissemens, le Gonfalonier, les Anciens, & les Magistrats qui sont destinez aux fonctions de cette nature, commencérent avec une extréme diligence, sans épargner ni peines, ni veilles, ni dépenses, à donner les ordres nécessaires pour préparer des logemens commodes, & proportionnez à la grandeur des deux premiers Monarques du monde, & de deux Cours si magnifiques; ce qui fut exécuté avec une conduite, & un ordre d'autant plus admirable qu'on garnit & orna quantité de Palais, qui furent outre ce-la

la remplis de toutes sortes de provisions, & de vivres qu'on fit venir en abondance dans la Ville; de maniére que les deux Cours furent régalées & défraïées aux dépens du Public, pendant tout le temps qu'elles séjournérent dans la Ville, avec une magnificence digne du généreux zéle des Lucquois.

Le Pape à Lucques.

Le Pape Paul.III. arriva 4. jours avant l'Empereur. L'Evêque avec tout son Clergé, & les premiers Magistrats de la Ville allérent au-devant de lui avec les cérémonies les plus grandes & les plus solemnelles, quoi qu'on tâchât de les abréger le plus qu'il étoit possible, pour ne pas trop incommoder Sa Sainteté, qui outre qu'elle étoit déja parvenue à l'âge de 77. ans, se trouvoit fort chargée, & fatiguée du poids des affaires, & du soin de la Papauté en des temps si fâcheux, & si calamiteux. Elle étoit accompagnée de 16. Cardinaux, de 24. Prélats, & de divers autres Officiers, outre les Ambassadeurs du Roi de France, du Roi des Romains, du Roi de Portugal, de la République de Venise, des Ducs de Florence, & de Ferrare, & de l'Amiral de Malte, qui avoit à sa suite 18. Chevaliers. Le Pape fut logé au Palais Episcopal, où l'Empereur avoit logé auparavant.

Charles V. à Lucques.

Comme Sa Majesté Impériale venoit par Mer, Elle débarqua le 12. Septembre à *Viareggio*, Port de Mer de la République, où Elle fut reçûë par les Ambassadeurs de la même République, qui furent Barthelemi *Cenami*, & Jean *Arnolfini*; au milieu desquels l'Empereur s'étant mis, aussitôt aprés son débarquement, il poursuivit son chemin avec sa suite en bon ordre. Dans le voïage, quoi qu'il

qu'il fût fort court depuis Vareggio jusqu'à Lucques. L'Empereur rencontra une solemnelle Ambassade d'Espagne, composée de 30. des principaux Seigneurs de ces Royaumes; ensuite *Hercule d'Este*, Duc de Ferrare, accompagné de cent Cavaliers de ses Etats lestement habillez. Outre cela Octave Farnese son Gendre, & Neveu du Pape, alla au devant de lui. A cinq miles de la Ville l'Empereur fut complimenté par les Cardinaux Sadolet, & Farnese neveu de sa Sainteté, qui les avoit envoïez pour cela. Dans tout le reste du voyage il trouva continuellement pour lui faire compliment une grande multitude de Seigneurs qualifiez, qui s'étoient pour cet effet rendus à Lucques. La Seigneurie de cette Ville alla au devant de lui hors des portes, avec un grand cortége, savoir, Martin *Cenami*, Gonfalonier, qui le complimenta au nom du Public, & les Anciens, qui étoient Vincent *Massaciuccoli*, Jean *Ciuffarini*, Pierre *Carli*, Jerôme *de Nobili*, Jerôme *Lamberti*, Jean Vincent *Franciotti*, Raphaël *Gambatini*, Vincent *Minutoli*, & Joseph *Marchio*.

Il baise les pieds au Pape.

Tous ces Magistrats le conduisirent à l'Eglise Cathédrale de Saint Martin où il trouva le Pape qui l'attendoit en habits Pontificaux, auquel il baisa les pieds, & aprés de courts complimens, chacun se retira au Palais qui lui étoit destiné. Quelques Auteurs veulent qu'entr'autres affaires qui furent traitées entre ces deux Monarques, ils parlerent sur-tout de la convocation du Concile à Lucques, mais qu'en aïant fait la proposition au Sénat, celui

celui-ci s'en défendit par de trés-humbles excuses.

Abouchement du Pape, & de Charles V. à Lucques. 1541.

On étoit tombé d'accord par le moïen des Maîtres des Cérémonies, que le Pape, & l'Empereur se verroient, & se rendroient visite, sans aucune cérémonie, & qu'il suffisoit que le Pontife allât *incognito* une fois rendre visite à l'Empereur, & que pour le reste les abouchemens, & les conférences se feroient dans les Appartemens du Pape. La premiére chose dont le Pape parla à l'Empereur dans leur premier entretien, fut justement de donner satisfaction au Roi de France, au sujet de l'assassinat commis en la personne de ses Ambassadeurs; proposition à laquelle Charles V. répondit en Latin (ce qui n'étonna pas peu le Pontife, qui savoit trés-bien que l'Empereur n'avoit aucune connoissance de cette langue) les paroles suivantes, *De minimis non curat Prætor*; & le Pape continuant ses remontrances, l'Empereur lui répliqua: *Parlons du fond des affaires, & la cime viendra dans son temps.* Trois conférences furent en vain emploïées à traiter de cet Article de la paix, l'Empereur aïant conclu par ces paroles, *Qu'il ne vouloit pas entendre parler de paix avec un Prince qui venoit de faire alliance avec le Turc, & qui cherchoit la ruïne de la Chrêtienté, & l'avantage des Barbares, aïant même horreur d'en entendre seulement parler.*

Refus de Charles V. au Pape.

Pour ce qui est du Concile, ils tombérent aisément d'accord qu'il s'assembleroit dans la Ville de Trente, & que l'ouverture s'en feroit l'année suivante. Ensuite le Pape tâcha de

de porter l'Empereur à faire rendre à Marc Antoine Colonna la Duché de Paliano, avec la condition qu'il épouseroit Victoire *Farnese* Niéce du Pontife; article dont il ne voulut pas entendre parler le moins du monde. Enfin, le St. Pére voïant qu'il ne pouvoit rien obtenir de ce qu'il s'étoit le plus proposé, & étant touché des nouvelles venues de Bude, de la victoire remportée par Soliman, & des maux dont ce Prince Infidelle menaçoit la Hongrie, il chercha les moïens de détourner Charles V. du dessein qu'il avoit conçû d'aller faire la Guerre à Alger, comme étant un danger plus éloigné, & de l'engager de tourner toutes ces grandes forces qu'il avoit préparées, du côté de la Hongrie, où le péril paroissoit plus pressant, & plus grand; sur quoi l'Empereur déclara qu'il ne vouloit pas, à quelque prix que ce fût, changer de résolution.

Cette ferme résolution de l'Empereur, de vouloir passer à son expédition d'Alger, surprit fort, non-seulement sa Sainteté, mais aussi toute la Chrêtienté; aucun bon Politique ne pouvant comprendre que l'Empereur voulût abandonner le Roi des Romains son frére, dans un temps auquel, aprés une si grande perte, il voïoit tout son Païs exposé à la discretion du Vainqueur. Mais l'Empereur jugea qu'il falloit nécessairement assûrer une bonne fois la tranquilité des Royaumes de Naples, & de Sicile, & les mettre à couvert des incursions des Barbares qui les ravageoient avec tant de fureur, dans la pensée qu'il seroit toûjours à temps pour pourvoir aux

Etonne tout le monde.

aux affaires de Hongrie, & qu'il suffisoit d'y mettre ordre l'année suivante.

Ils prenent congé l'un de l'autre.

Le Pape approuvant ce qu'il ne pouvoit pas empêcher, prit congé de Charles V. en lui donnant sa bénédiction, & laissa auprés de lui *Marrone* en qualité de son Légat, pour l'accompagner dans cette expédition, avec un ample pouvoir de dispenser des Indulgences aux Soldats en forme de Jubilé; & pour gage de sa bienveillance il lui donna Octave Farnese son Neveu, & Gendre de l'Empereur lui-même, afin que sous les auspices, & à l'Ecole d'un si grand & si illustre Beau-pére, il pût s'instruire aux armes, & se perfectionner dans l'art militaire; mais ce jeune Prince étant tombé malade à Genes d'une fiévre continue, il ne put passer outre. Le Pape partit ensuite, & aïant passé les Monts de Pistoia à Bologne, il s'en retourna à Rome, où il entra *incognito*, comme il l'avoit ordonné, afin d'éviter les dépenses, & l'embarras. Deux jours aprés il fit publier par tout l'Etat Ecclesiastique un Jubilé, & faire des processions, & des priéres extraordinaires durant huit jours, pour implorer l'assistance & la bénediction du Ciel sur la Personne, & sur les Armes de l'Empereur, qui alloit exposer sa vie contre les Ennemis de la Foi Chrêtienne. Le Pape ne voulut pas rendre ce Jubilé géneral, persuadé qu'il étoit que la France & les Venitiens pourroient, sinon s'en moquer, au moins en différer la publication pendant plusieurs mois. Il est vrai néanmoins qu'il envoya ordre à son Nonce en Allemagne d'exhorter les Evêques à faire faire ces

ces priéres publiques dans leurs Diocéses, comme ils ne manquérent pas de faire.

Barberousse qui avoit été déclaré Roi d'Alger par Soliman, se trouvoit alors à Constantinople, où le Grand Seigneur l'avoit fait venir pour assister au Divan, & avoir son avis sur les affaires de grande conséquence qui s'y agitoient alors contre la Chrêtienté. A son départ il avoit laissé Viceroi de ce Royaume *Arsenaga*, Eunuque Chrêtien, Renegat, natif de l'Ile de Sardaigne, qui avoit servi quelque temps dans les Guerres des Chrêtiens contre les Turcs, où il avoit acquis une grande connoissance de l'art militaire, laquelle il avoit encore perfectionnée au service de Barberousse, à la faveur duquel il avoit beaucoup de part; jusque-là qu'aïant fait divers progrez à l'avantage des Turcs, tant par mer, que par terre; particuliérement contre Mulei-Hassen Roi de Tunis; & aïant outre cela causé de grands dommages aux Espagnols, en courant les Mers d'Espagne, il s'étoit acquis tant de reputation, & de crédit parmi les Turcs, qu'il n'y avoit personne qui ne souhaitât avec passion de servir sous lui, lors qu'il se mettoit en Mer pour aller en course contre les Chrêtiens, sur lesquels il faisoit toûjours un gros butin. Il ne sera pas inutile de remarquer ici que quelques-uns l'appellent *Assen Aga*, & que plusieurs autres écrivent, *Assen Aga*.

Arsenaga Viceroi d'Alger.

Ce Barbare, & je puis bien dire fortuné Corsaire, portoit par tout l'épouvante, & faisoit mille maux, mais il infestoit particuliérement les côtes d'Espagne, qu'il avoit toûjours

Instances à Charles V. 1541.

jours

jours eû pour but de ruïner ; de sorte qu'il avoit réduit les malheureux Peuples qui habitoient le long de ces Côtes, à chercher leur salut dans la fuite, & à se retirer par milliers dans les principales Villes, pour demander instamment qu'on mît quelque ordre à leurs grandes miséres ; de maniére que les Gouverneurs, & les Grands touchez de compassion présentoient tous les jours des Placets à l'Empereur leur Roi, pour le supplier trés-humblement de vouloir emploïer son zéle, & ses forces à delivrer l'Espagne d'une si grande oppression, offrant de donner la meilleure partie de leurs biens pour contribuer à faire une vigoureuse guerre aux Corsaires d'Alger, & à les détruire entiérement. Charles V. touché de toutes ces priéres, & ces instances, promit en partant d'Espagne, qu'il iroit lui-même en personne à cette expédition.

Néceſſité de le faire.

Voilà la premiére, & la plus forte raison qui obligea l'Empereur de prendre une si ferme résolution de faire la guerre à un si cruel Tiran. La seconde raison qui l'y porta fut à peu prés égale à la premiére ; car les véxations & les dommages que faisoit Arsenaga étoient innombrables ; ne se bornant pas à la seule Espagne, mais s'étendant dans toute la Méditerranée (à l'exception des Côtes de France, qui étoient épargnées, parce que le Roi étoit ami, & Allié du Turc) où il avoit rendu les Côtes de Sicile, & du Royaume de Naples, lesquelles sont si peuplées, entiérement désertes, en sorte que ces misérables peuples envoïoient sans cesse vers l'Empereur pour le supplier instamment d'avoir

d'avoir pitié d'eux : car il faut considérer que dans ces deux Royaumes, les Côtes de la Mer sont plus habitées, que les Païs avancez dans les Terres; de sorte que l'Empereur se trouva dans une obligation indispensable d'y apporter du reméde au plûtôt; & pour le faire avec succés, il jugea que sa présence étoit nécessaire, pour attirer un plus grand nombre de Volontaires à cette expedition.

Préparatifs.

Aïant resolu cette guerre, il ordonna qu'on fit les préparatifs nécessaires en Espagne, à Naples, & en Sicile. En Espagne il donna le principal soin des préparatifs au Prince *Ferrand Cortese*, qui étoit celui-là même qui avoit avec tant de gloire conquis la Nouvelle Espagne, & qui mena trois Fils qu'il avoit, à cette guerre. Dans la Sicile, à Don *Ferrand Gonzague* Viceroi, & dans le Royaume de Naples, à Don *Pierre de Tolede*, aussi Viceroi. Plusieurs Colonels furent faits en Espagne, & reçurent des commissions pour faire des levées de Soldats; en Italie; & en Sicile il nomma pour ces mêmes Levées, trois personnes, savoir, Don *Camille Colonna*, Augustin *Spinola*, & *Antoine Doria*, chacun desquels avoit sous lui des Capitaines, qui alloient par tout faire des levées, parce qu'on n'en pouvoit pas faire de fort considérables en Allemagne, à cause de la Guerre de Hongrie.

Détourné de cette entreprise.

Mais je dois dire ici que tout sembla s'opposer à cette entreprise de Charles V. car les deux personnes ausquelles il se confioit le plus, & dont il avoit une si haute opinion, qu'il les vantoit souvent comme deux hommes inca-

capables de faire aucune faute dans leur métier; je veux parler d'André Doria son Grand Amiral, & du Marquis de Vasto, Général de ses Armées, qui véritablement étoient l'un pour la Mer, & l'autre pour la terre, les deux plus habiles & plus expérimentez Chefs qu'on eût vû depuis plusieurs Siécles; ces deux grands Capitaines, dis-je, tâcherent par toutes sortes de remontrances & de priéres de le détourner de cette expédition, lui représentant le danger manifeste qu'il y avoit à se mettre en mer (le 15. Septembre l'embarquement n'étoit pas encore fait) dans un mois auquel ceux qui entendoient bien la marine avoient accoutumé de se retirer dans les Ports. Mais il n'y eut point de raison qui pût détourner l'Empereur de son dessein; de sorte qu'il se contenta de dire pour toute réponse, *De grace qu'on me laisse une fois agir en Empereur, & qu'on me permette de me satisfaire moi-même.*

Embarquement & Armée Navale.

Ce Prince ferme dans sa résolution, passa donc à Genes, pour s'y embarquer sur une Escadre de 36. Galéres, & là il donna congé au Marquis de Vasto, afin qu'il s'en retournât à son Gouvernement de Milan, qu'il lui recommanda fort, dans la persuasion que le Roi de France ne seroit pas longtemps sans y porter la guerre. Comme Charles V. passoit de la Chaloupe dans sa Galére, son Chapeau tomba de dessus sa tête, ce que Doria prit à trés-mauvais augure. Il eut pendant plusieurs heures un vent trés-favorable, mais le lendemain à la pointe du jour, il devint fort contraire, de sorte qu'étant batu d'une

d'une eſpéce de tempête, il mit 15. jours à ſe rendre à l'Ile de Majorque. Il trouva là les Galéres de Sicile, & 4. de Malte, avec 150. autres, ſur leſquelles étoit l'Infanterie Allemande, Eſpagnole, & Italienne. Il fut contraint de s'arrêter dans ce Port plus qu'il ne croïoit, ce qui le fit commencer à ſe repentir (comme il l'avoüa lui-même dans la ſuite à Doria) de ſon obſtination dans cette entrepriſe, mais il s'étoit déja avancé trop avant, pour pouvoir avec honneur reculer. La raiſon qui l'obligea à demeurer ſi long-temps dans ce Port, fut que l'Amiral Mendozza, auquel il avoit donné ordre de s'y trouver à la fin de Septembre, pour le plus tard, avec l'armée Navale d'Eſpagne, forte de 200. Vaiſſeaux, chargez d'hommes, & de chevaux, n'avoit pû, à cauſe du vent contraire, s'y rendre que le 17. d'Octobre. L'Empereur partit dés le lendemain avec un fort bon vent, mais le quatriéme jour il changea, & devint trés-mauvais, juſque-là qu'il ſe vit ſur le point de faire naufrage, mais par bonheur la tempête ne dura guére, & ne fit d'autre mal que d'éloigner les Eſcadres l'une de l'autre, & de faire crier miſéricorde à ceux qui n'étoient pas accoûtumez à voïager par mer; mais toute la Flotte qui conſiſtoit en 400. Vaiſſeaux, s'étant peu à peu raſſemblée, on commença à débarquer les troupes au Cap de *Metafuſo*.

Quelques-uns rapportent qu'*Arſenaga* voïant de la Tour d'Alger cette Armée, s'en réjoüit beaucoup; & voici quelle fut, à ce qu'on dit, la raiſon de cette joye. Il y avoit une vieille

Moreſque Enchantereſſe. 1541.

vieille Moresque qui par ses enchantemens se mêloit de prédire l'avenir, & comme l'événement avoit souvent vérifié ses prédictions, elle étoit en une si grande réputation parmi les Maures, qu'ils regardoient comme certaines & infaillibles toutes les choses qu'elle avoit prédites par sa magie. Cette Sorciére qui avoit nom *Baranaga*, avoit prédit, il y avoit déja deux ans, que l'Empereur des Chrêtiens devoit venir dans ces Mers avec de trés-grandes forces, & qu'il devoit y être batu & défait. Barberousse avoit eû une haute opinion de cette Enchanteresse, & s'étoit fort arrêté à ce qu'elle avoit dit sur le sujet de la Guerre de Tunis, quoi qu'il eût été sur le point de la faire mourir, pour avoir prédit les malheurs qui lui arrivérent; de sorte que comme elle avoit fort bien réussi à deviner le mal, on ne révoquoit nullement en doute qu'elle ne rencontrât de même à deviner le bien du Païs en cette occasion. On disoit néanmoins qu'Arsenaga n'ajoûtoit aucune foi aux Devins, mais que dans cette rencontre il avoit fait semblant de croire les prédictions de cette Moresque; afin que les Turcs, & les Arabes qu'il avoit avec lui combatissent avec plus de courage.

Campement. Aprés le débarquement des Troupes, qui consistoient en 20. milles hommes de pied, & 6000. Chevaux, Allemands, Italiens, & Espagnols, ils furent tous divisez en trois Corps, & campez à un demi mile d'Alger. Dans le premier corps à la gauche étoient les Espagnols, qui formoient l'avant-garde, commandez par le Mestre de Camp *Alvare de Sande*

Sande, par Don Ferrand Gonzague Viceroi de Sicile; & par le Duc de *Camarino*. Dans le Corps de Bataille, où étoit la personne de l'Empereur, marchoient les Allemans; & dans le troisiéme venoient les Italiens, sous la conduite de Don Camille Colonne, de Spinola, & d'Antoine Doria. Les Maures & les Arabes, ne manquérent pas, dés qu'ils se furent apperçus du débarquement des Chrêtiens d'accourir promptement pour les harceler, & d'abord ils eurent quelqu'avantage, mais étant vigoureusement repoussez, & poursuivis ils perdirent beaucoup de gens.

Avant que de rien entreprendre on tint conseil de Guerre, pratique ordinaire qui bien souvent ne sert qu'à couvrir les apparences, dans lequel il fut résolu que sans aucune perte de temps, la saison n'étant déja que trop avancée, on feroit le siége d'Alger, aprés néanmoins l'avoir fait savoir à *Arsenaga*, qui en étoit le Gouverneur, & le Viceroi, pour lui offrir des conditions trés-avantageuses, s'il vouloit rendre la Place. Charles V. lui envoya donc un Trompette, pour lui faire la proposition, *que s'il vouloit rendre la Ville à composition, on lui en accorderoit une bonne, & avantageuse.* A quoi Arsenaga répondit en se moquant, au rapport de Jove: *Qu'il espéroit que l'Empereur ne seroit pas plus heureux, que l'avoient été autrefois en ce même lieu Don Diego de Vera, & Don Uga de Moncade.* Proposition, & réponse.

D'autres écrivent autrement la chose, & disent qu'Assan Aga, qui connoissoit la nature Maures en quoi se confient.

ture de ces Mers, bien assûré que les vents deviendroient bientôt furieux, qu'ils seroient ses Gardiens & ses Défenseurs les plus fidelles & les plus puissans, & qu'immancablement l'Armée Navale Chrêtienne en seroit dissipée rüinée, renvoïa fiérement le Trompette, & avec une réponse méprisante. Il ne laissa pas néanmoins de mander à tous les Capitaines Arabes que Barberousse tenoit dans ce Païs, de venir au Conseil de Guerre, & de se disposer à combattre contre les Ennemis; Mais ces Officiers étant venus, ils conclurent tous ensemble, que n'ignorant pas les dommages que l'inconstance & la violence des vents ont accoutumé de causer dans ces Mers, on ne devoit rien craindre, mais penser seulement à la maniére dont il falloit se défendre.

Tempête. pluyes.

Le Duc d'Albe Général de la Cavalerie trouva un poste assez avantageux pour loger l'Empereur, & le mettre à couvert des insultes des Arabes, qui de temps en temps descendoient à grandes Troupes des Montagnes voisines pour tâcher de surprendre les Chrêtiens; mais pendant qu'on donnoit les ordres nécessaires pour mettre à terre les vivres, l'artillerie, & les autres choses nécessaires pour commencer à former le Siége de la Ville, il s'éleva une furieuse tempête, qui incommoda beaucoup les Vaisseaux; mais elle fut bientôt appaisée par une grande pluye, accompagnée d'un vent Nord-Est extrémement froid, dont les Espagnols, & les Italiens se trouvérent fort incommodez; outre qu'ils l'étoient encore par les Barbares qui se prévalant

valant de l'occasion, & voïant que les Chrêtiens ne pouvoient se servir de leurs Arquebuses, à cause des pluyes, leur faisoient beaucoup de mal avec leurs fléches, & avec des pierres.

Quelques Capitaines voïant que le péril étoit trés-grand, & la saison fort avancée, proposérent de se sauver par mer, jugeant qu'il valoit mieux s'exposer à un retour périlleux, que de périr sur la terre sans aucun fruit. Mais l'Empereur indigné se laissa aller à dire contre son flegme naturel, & sa modération ordinaire, *Ou je prendrai Alger, ou je périrai devant Alger.* Cependant il courut grand risque de voir arriver la derniere de ces choses, sans exécuter la premiere. La Ville fut donc assiégée de trois côtez, avec trois Bateries, l'une conduite par les Espagnols, qui avoient pour Chef dans cette fonction Don Hernando *Alvarez de Tolede,* Duc d'Albe, comme plus expert en cela qu'aucun autre. L'autre étoit sous la direction des Allemans, dont l'Empereur lui-même étoit Chef; & la troisiéme étoit commise aux Italiens commandez par Gonzague. Les pluïes avoient rendu cette terre sablonneuse si pleine de bouë que les Soldats ne pouvoient presque se mouvoir pour se sécourir les uns les autres; de sorte que les Maures, & les Arabes accoutumez à ce terrein se jettérent sur trois Compagnies d'Italiens, qui ne pouvant être secourus avec autant de promptitude qu'ils avoient été attaquez, perdirent tous la vie, sans qu'il s'en sauvât un seul, ce qui causa beau-

Siége d'Alger.

coup de trouble, & ne contribua pas peu à faire perdre le courage aux autres.

Combat contre les Arabes.

Gonzague, qui, aprés l'Empereur, étoit le plus autorisé dans l'armée, y accourut en hâte à la tête des Espagnols, pour repousser les Maures, qui animez & enflez de la Victoire qu'ils venoient de remporter contre les trois Compagnies dont je viens de parler, s'imaginoient d'avoir toûjours l'avantage, d'autant plus que leur nombre s'étoit fort augmenté: mais l'arrivée de Gonzague avec la fleur des Troupes fit changer la fortune en faveur des Chrêtiens; qui avec peu de perte poursuivirent les Arabes jusqu'aux portes de la Ville, qui étoient défendues par les Maures, qui combatoient de dessus les murailles de la Place. En se retirant, les Espagnols qui avoient avec eux un Escadron de 140. Chevaliers de Malte, furent poursuivis par les Arabes, mais les Chrêtiens aïant fait volte-face, il s'engagea un terrible combat, auquel l'Empereur lui-même accourut avec 500. Gentils-hommes Volontaires, qui lui servoient de Gardes, & se jettant dans la mêlée il se mit à combatre en désespéré, ne pensant plus ni à la vie, ni à l'Empire, allant l'épée à la main donner du secours dans les endroits où il faisoit le plus chaud, & où il y avoit le plus de péril, encourageant les siens qui combatoient glorieusement, & menaçant les fuyards, jusqu'à ôter de sa propre main la vie à deux, qui plus timides que les autres ne furent pas assez prompts à lui obéir, & animant le bataillon Alleman, il dit aux Soldats avec un visage serein, *Ne craignez pas, Enfans,*

la

la fureur des Ennemis, sur lesquels nous remporterons infailliblement la victoire, puis que vous combatez pour le service de J. Christ, pour la gloire de vôtre Nation, & pour le salut, & l'honneur de la Chrêtienté; & il ne faut pas douter qu'ils ne combatissent vaillamment.

Mais lors qu'on étoit sur le point de remporter une victoire signalée, par la prise de la Ville, on vit tout à coup l'air s'obscurcir, & s'élever sur la mer une si furieuse tempête, accompagnée d'éclairs, & de tonnerres, que dans l'espace de demi-heure il périt 15. Galéres, & 86. Vaisseaux, sans qu'il échapât plus de 30. de ceux qui étoient dessus, encore ne fut-ce que par miracle qu'ils se sauvérent; & ce qui rendoit cette perte encore plus grande, est que ces Navires, étoient chargez de vivres, de sorte que par leur naufrage l'esperance de la vie étoit ôtée à ceux qui restoient encore vivans. Dans cette tempête *Jannetin Doria* fut sur le point de périr, car sa Galére agitée par la violence des vents, & toute brisée par les autres Vaisseaux qui étoient tout autour d'elle, contre lesquels elle alla heurter, fut contrainte d'aller échoüer sur le sable proche de la Terre. Par bonheur pour lui, l'Empereur se trouva tout prés de là, lequel ne voulant pas qu'un si grand Capitaine perdît la vie sous les yeux d'André Doria son Oncle, envoya incontinent sur la Côte Don Antoine d'Arragon avec 3. Compagnies Italiennes, à l'approche desquelles les Barbares, qui, aïant apperçu cette Galére échoüée, & l'aïant reconnue pour celle du Commandant, se préparoient à l'aller piller, & brûler, prirent

Tempête en Mer.

promptement la fuïte. De forte que jamais secours ne pouvoit venir plus à propos ; & d'Aragon ne se contentant pas d'avoir sauvé Doria se mit à poursuivre vivement ces Barbares, dont il tua un grand nombre, & fit plusieurs Prisonniers, non sans perdre quelques-uns des siens, qui demeurérent dans les boües.

Tempête, quelle André Doria, qui avoit déja 58. ans de service, & de commandement sur mer, déclara qu'il ne croïoit pas qu'il y eût mémoire d'une tempête semblable, qui fût tout ensemble si violente, & de si longue durée : car ils voïoient périr leurs Navires à la vue les uns des autres, parmi le cris & les gemissemens pitoïables, sans se pouvoir donner le moindre secours. C'étoit encore un objet qui excitoit la compassion, de voir plus de 500. têtes de chevaux sortir hors des eaux, où nageant de toutes leurs forces, ils s'efforçoient de trouver terre. Il n'y eut point d'autre remède que de se remettre à la merci de la Mer, & des vents. La Nature néanmoins ne laissoit pas (quoi que la crainte d'une mort presque inévitable, fût bien capable de troubler l'esprit) de suggérer à un chacun quelque moïen d'échaper, les uns alégeant leurs Vaisseaux en jettant tout en mer, & les autres tâchant de couper les mâts mêmes. Les Rivages étoient tous couverts de corps morts, que les flots y avoient jettez, ou qui avoient été tuez par les Barbares, qui ne vouloient faire aucune grace, quoi que plusieurs les suppliassent de leur sauver la vie, & de les faire Esclaves ; mais la plûpart aimérent mieux être engloutis par ces vagues furieuses, que de devenir Esclaves.

Ulloa

Ulloa, dont le Pere se trouva à cette funeste expédition, rapporte un exemple capable de tirer des larmes, au sujet de la cruauté & de la barbarie dont ces Maures, & ces Arabes userent en cette rencontre. Ils apperçurent sur la côte une jeune Espagnole, qui y avoit été jettée par les flots, aprés que le Navire où elle étoit eut été mis en piéces, & laquelle Don *Antoine Carriero*, Chef d'une Escadre de dix Vaisseaux, avoit menée avec lui pour s'en servir à ses plaisirs sensuels. Comme il lui avoit promis deux heures avant la tempête de la mener à terre, elle avoit pris des habits extrémement magnifiques, enrichis de broderies, & de pierreries. A la vûe de ces richesses, & d'une fort grande beauté, un Barbare étant accouru, la pauvre malheureuse se jetta à ses pieds, le suppliant d'avoir pitié d'elle, & de la secourir; mais le cruel la perça d'un cimeterre, de sorte qu'étant tombée morte d'un si terrible coup, elle alla tenir compagnie aux autres Chrêtiens qui avoient déja été tuez. Evénement lamentable.

L'Empereur fut contraint de voir de ses propres yeux tous ces grands malheurs, & Dieu sait de quelle douleur il en fut penétré, lui qui comme grand Capitaine aimoit tendrement ses Soldats, & en étoit souverainement aimé. André Doria de son côté, qui prévoïant par sa grande expérience dans la marine, les dangers éminens & presque inévitables ausquels Charles V. alloit s'exposer, lui avoit tant déconseillé une telle expédition, & qui durant 58. ans de service, & de voïages sur mer, avoit toûjours sçu éviter les tempêtes, pensa mourir de douleur en voïant la plûpart de ses Capitaines ou noïez, Douleur de Doria.

noïez, ou tuez en sa presence, sans qu'il pût y apporter remede; de sorte qu'on lui vit tomber des larmes des yeux, particuliérement lors qu'il vit Jannetin son neveu tout triste, & tout affligé venir lui embrasser les genoux, & lui raconter le double miracle par lequel il avoit été delivré d'une si furieuse tempête, & de la cruauté des Barbares, à quoi on veut qu'il répondît. *Il falloit que mon Neveu fût exposé à toutes ces disgraces, afin que j'apprisse, avant que de mourir, à pleurer sur mer.*

Fortune de Charles V.

Il ne faut pas oublier de rapporter ici comme la plus grande merveille de la Fortune de Charles V. que quoi que tout le monde sçût que cette perte lamentable & infinie étoit un pur effet de son caprice, & de son obstination à vouloir faire une entreprise de cette nature, contre toutes les régles de la Navigation, hors de saison, & contre l'avis de ceux qui tâchoient si sagement de l'en dissuader; & que par consequent la malheureuse mort de tant de milliers de Capitaines & de Soldats, la ruïne de plus de 100. Vaisseaux engloutis par les flots, & les grands dommages soufferts par tout le reste de l'Armée, ne pouvoient être attribuez qu'à son obstination; avec tout cela il ne se trouva pas un seul homme qui dît la moindre chose au préjudice de la gloire de son nom, ou de sa conduite. Cependant on ne peut pas nier que ce n'ait été là la cinquiéme levée de bouclier, que Charles V. a fait jusqu'ici dans son Empire.

Il a déja été dit qu'André Doria avoit fait son possible pour dissuader Charles V. de cette entreprise, cependant je veux bien ajoûter ici quelque chose de plus, que Don Alfonse Fraquiera rapporte dans une longue lettre écrite à sa femme, aprés son entrée en Espagne, avant que d'arriver à Seville, où elle étoit, & qui avoit vû périr devant lui dans la tempête deux de ses fréres. Il lui donne donc avis que l'Empereur, qui avoit accoûtumé (comme tous les Auteurs le rapportent) d'appeller André Doria son Pere, comme celui-ci de son côté le nommoit son Fils, aïant demandé à ce Pere son sentiment, il lui répondit, *Mon Fils, souffrez qu'on vous détourne de cette entreprise, car par Dieu si nous y allons nous périrons tous; Vingt-deux ans d'Empire à moi*, lui répondit Charles en se raillant, *& soixante douze ans de vie à vous, doivent suffire à un Pere, & à un Fils pour mourir contens.* Mais ensuite aprés que le mal fut arrivé, il lui dit les larmes aux yeux, *Mon cher Pere, ma desobéïssance contre vous, est cause de tout le mal.*

De 22. Galéres que Doria avoit armées à ses dépens, il y en eut onze de submergées, en quoi ce grand homme signala sa fidélité, & son zéle envers Charles V. car il auroit pû sauver tous ses Vaisseaux, sans en perdre un seul: mais quoi qu'il vît qu'il n'étoit pas possible de tenir la mer sans s'exposer à un manifeste & inévitable danger de périr, il ne voulut jamais permettre que ses Galéres s'éloignassent de ces Côtes, regardant comme une rebellion trés criminelle, & la plus méchante action qu'un Serviteur Doria.

viteur puisse faire à l'égard de son Maître, d'abandonner l'Empereur sur la terre à la merci des Barbares; de sorte qu'il ordonna à Jannetin son Neveu de périr avec tous ses Vaisseaux, plûtôt que de perdre de vûë l'Empereur qui étoit à terre; ce qui fut cause du grand dommage qu'il souffrit, & qu'il auroit pû éviter en se laissant emporter au vent vers le Port de Matafuta, ou de Busia, où plusieurs se sauvérent; & véritablement cette action de Doria est digne de l'immortalité.

Souffrances. L'Empereur fit paroître dans toutes ces disgraces, pertes, & désolations une grande fermeté d'ame, & une incroïable force d'esprit jusque-là qu'il demeura un jour entier sans que personne lui vît entrer la moindre chose dans la bouche, ne voulant pas se nourrir lui-même, tandis qu'il voïoit ses Capitaines, & ses Soldats n'avoir pas dequoi pouvoir se soûtenir, conduite qui produisit un grand effet dans l'Armée, aïant par son exemple encouragé tous les autres à supporter patiemment tant de miséres, & de souffrances; & effectivement il y en eut plusieurs qui moururent faute d'alimens, aprés avoir beaucoup souffert sur mer, & avoir été jettez par les vagues sur la Côte, demi-morts de lassitude & de fatigues.

Effets de la Providence. Si l'on considére bien cet événement on y trouvera, à la verité, dequoi loüer la conduite & la prudence humaine, mais on y rencontrera encore un plus grand sujet d'admirer la Providence Divine, qui, comme les plus célébres Auteurs l'ont remarqué, y présida d'une maniere tout-à-fait merveilleuse; car si au

au fort de la tempête, & même immédiatement aprés, les Arabes & les Maures se fussent approchez en grand nombre, ils auroient pû faire une grande boucherie des Chrêtiens. Quelques-uns ont écrit qu'Arsenaga qui de la Tour voïoit la tempête, & une partie des Vaisseaux, & des Galéres submergée, & l'autre hors d'état de pouvoir naviger; & bien sûr outre cela que tous les vivres étant enfoncez dans la mer, l'Armée qui étoit à terre n'avoit plus dequoi subsister; s'amusoit à rire avec ses Capitaines, & attendoit à tout moment que l'Empereur vînt lui-même lui demander humblement la grace de conserver la vie à lui, & à son armée; & peut-être, je dirai même sans peut-être, que l'Empereur lui-même faisoit ce compte dans son ame (quelque fermeté & résolution qu'il affectât de faire paroître pour encourager les autres) au moins devoit-il le faire en voïant de ses propres yeux ses Vaisseaux submergez à douzaines par la violence des vagues, & les autres dont les mâts avoient été coupez, & qui se heurtoient avec tant de force les uns contre les autres, que, selon toutes les apparences, il n'étoit pas possible qu'il en restât un seul qui pût servir à naviger. Quelle espérance pouvoit donc avoir une Armée de 15. mille Soldats (tous les autres étoient morts) de pouvoir vivre, subsister, & se défendre dans un Païs ennemi, parmi des Barbares, sans munitions, & sans vivres, pas même pour un jour? Arsenaga avoit donc bien sujet de rire avec ses Capitaines, & de laisser dans l'inaction & le repos ses Arabes & ses

Maures, dans l'espérance de voir une Armée entiere prosternée à ses pieds. En un mot, recourons ici à la Théologie, & disons que Dieu par son infinie bonté voulut sauver Charles V. & son Armée pour s'en servir en d'autres entreprises, selon les desseins de sa sagesse.

Sentiment de Cortese. 1541.

On trouva fort étrange le sentiment de Don Fernand Cortese, quoi-qu'il fût un Capitaine de grand nom. Cet Officier aïant entendu qu'on parloit de se rembarquer, & que c'étoit le sentiment du Conseil de Guerre, s'y opposa fortement, s'obligeant sur peine de la vie de prendre Alger; & il ne vouloit retenir avec lui que les Espagnols, & la moitié des Allemans, qui tous ensemble ne faisoient que 9000. hommes, & cependant il y avoit plus de 12. mille Arabes, & Maures dans la Ville. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est qu'il voïoit bien qu'il n'y avoit du tout point de munitions, ni de vivres, ni aucune espérance d'en avoir d'aucun côté. De sorte que les autres Capitaines ne savoient que se dire les uns aux autres, en entendant faire des propositions de cette nature par un Capitaine si habile, & si judicieux, qu'aprés Doria, il n'y en avoit aucun plus expérimenté, ni d'une valeur plus éprouvée.

Fermeté de l'Empereur.

L'Empereur aprés avoir eû tout le jour devant les yeux un spectacle si tragique, & l'avoir passé sans manger, fut encore obligé d'employer toute la nuit à rassembler tous ses gens, nonobstant le grand froid, & de les tenir tous ensemble sur cette Côte, faisant faire continuellement bonne sentinelle, & étant toûjours alerte du côté des Maures. Le lendemain fort matin s'é-

s'étant abouché avec Doria, qui étoit resté en vie par une espéce de miracle, & avoit résisté, dans un âge si avancé, à tant de fatigues & de souffrances de corps & d'esprit, ils conclurent ensemble l'embarquement, avec l'avis de plusieurs autres Capitaines, portez à cela par la force de la Ville, par le grand nombre des Ennemis, par le manque de vivres, & de munitions, & par les disgraces de la Fortune qui s'étoit montrée si contraire à l'Empereur.

Cependant Doria proposa deux grandes difficultez, l'une, que plus de la moitié des Vaisseaux manquant, il n'y en avoit pas assez pour l'embarquement; & l'autre que ne se trouvant plus de vivres, & n'étant pas possible de savoir combien la navigation dureroit, ce seroit une chose de la derniere conséquence, parce que la faim pourroit causer de grands tumultes. A quoi Charles V. répondit que par une seule résolution on remedieroit à ces deux inconvéniens: *Qu'on tue*, dit-il, *tous les Chevaux, en commençant par les miens, & qu'on les fasse cuire, car de cette maniere on facilitera l'embarquement des personnes, & on pourvoira à la faim.* Chose qu'on commença sur l'heure à exécuter. Charles V. avoit 150. Chevaux de grand prix qui furent tous tuez, ce que voïant les autres Seigneurs, qui en avoient aussi de trés beaux, ils ne firent aucune difficulté de se soûmettre à cette loi, quelque dure & désagreable qu'elle fût. Action généreuse.

L'Empereur avoit ordonné que deux mille Espagnols des *Terces* de Naples, & de Sicile, passassent en Lombardie, les autres en Sardaigne, & que les Allemans, & les Italiens prissent Disposition. 1541.

sent la route de Genes, pour servir sous le Marquis de Vasto dans le Milanez. Pour ce qui est des Volontaires, il les laissa maîtres de leur volontez, comme cela convenoit à leur nom; la plus grande partie néanmoins alla aussi servir sous le Marquis de Vasto, & les autres se disposérent à aller chercher fortune en Hongrie, au service du Roi Ferdinand. De plus l'Empereur ordonna qu'en cas qu'il arrivât quelque tempête, comme elle n'arriva que trop, chacun feroit route vers le lieu où il étoit destiné, vû que les Escadres étoient différentes.

Charles V. ordonne lui-même l'embarquement.

Durant tout le temps de l'embarquement l'Empereur demeura toûjours sur ses pieds, nonobstant un peu de pluye, & un petit vent froid, avec l'épée nuë à la main pour empêcher les désordres qui auroient pû arriver dans la confusion, vû que chacun auroit voulu être des premiers; dans la crainte qu'il y avoit sujet d'avoir, que les Maures & les Arabes ne survinssent pour donner sur la queue des troupes de l'embarquement; il sembloit que la chose ne pouvoit manquer d'arriver, & on s'attendoit qu'elle arriveroit effectivement, de sorte que Charles V. aprés s'être embarqué sur la Capitane qu'il voulut qui fût toute la derniere, dit aux Capitaines qui l'entouroient: *Je n'aurois jamais crû que les Maures sçussent qu'on doit faire pont d'or aux ennemis qui fuïent, si toutefois on peut appeller fuite nôtre retraite, qui ne peut prétendre d'autre honneur, que celui qui procéde de la nécessité qui n'a point de loi.* Véritablement les Maures firent paroître en cette rencontre beaucoup de négligence, & d'indolence, de ne venir pas, sinon empêcher l'embarque-

quement, au moins l'incommoder; ce qui donna sujet aux Capitaines de Charles V. de discourir long-temps en sa présence, sans qu'il y en eût aucun qui pût pénétrer le fond de la raison que les Arabes, & les Maures pouvoient avoir eu d'agir de la sorte, étant en assez grand nombre pour venir tenter de faire quelque carnage, pour en avoir les dépoüilles, ou du moins tâcher de faire quelques Esclaves Chrêtiens, ce qui n'auroit pas manqué de leur réüssir. En un mot, cet embarquement se fit à la vûe du Port d'Alger, avec autant de tranquillité que s'il n'en fût rien venu à la connoissance des Algeriens.

Tempête. Charles V. en Espagne.

Mais comme la fortune va souvent dans l'excez soit dans le mal, ou dans le bien, comme si elle n'étoit pas d'humeur à commencer pour peu, & qu'elle prît plaisir en toutes choses à aller toûjours *plus ultra*, elle ne manqua pas de tenir cette conduite à l'égard de l'Empereur dans cette entreprise. On n'avoit pas encore navigé trois heures avec un vent médiocre, qu'on vit s'élever une tempête aussi furieuse que la premiere, laquelle dispersa l'Armée Navale deçà, & de là, & fit périr plusieurs Vaisseaux, & entr'autres deux fort gros, qui ne purent résister à la violence des vents & des vagues, aprés en avoir déja tant souffert la premiere fois. Ce qui affligea le plus Sa Majesté Impériale, fut qu'il vit de ses propres yeux faire naufrage à un Navire sur lequel il y avoit 700. Espagnols, tous vieux Soldats.

On regarda comme un grand bonheur que

la

la Galére où étoit l'Empereur eût pû gagner, avec 15. autres, le Port d'Utique, où il y avoit Garnison Espagnole. La tempête appaisée, on poursuivit à faire route vers Cartagéne, d'où Charles V. passa à Occagna pour voir ses filles, & où le Prince Philippe vint le trouver. Voilà l'issuë de cette malheureuse Expédition, au sujet de laquelle l'Empereur dit à Alvare de Sande, son grand Capitaine & son Confident; *Dieu m'a voulu mortifier, pour m'apprendre à n'avoir pas tant de confiance en moi-même, & à rabbattre de ma présomption.* Mais ce repentir fut trop tardif.

Fin du Second Tome.




BIBLIOTECA UNIVERSITARIA • SEVILLA

TABLE

De toutes les Matiéres, & de tous les Noms propres de la Seconde Partie de la Vie de Charles V.

A

tre

B

C

D

sur

soldats

E

Exem-

celle

G

H

Ibrahim

I

L

M

Marquis

N

O

P

Puits

R.

Retrai-

S.

T

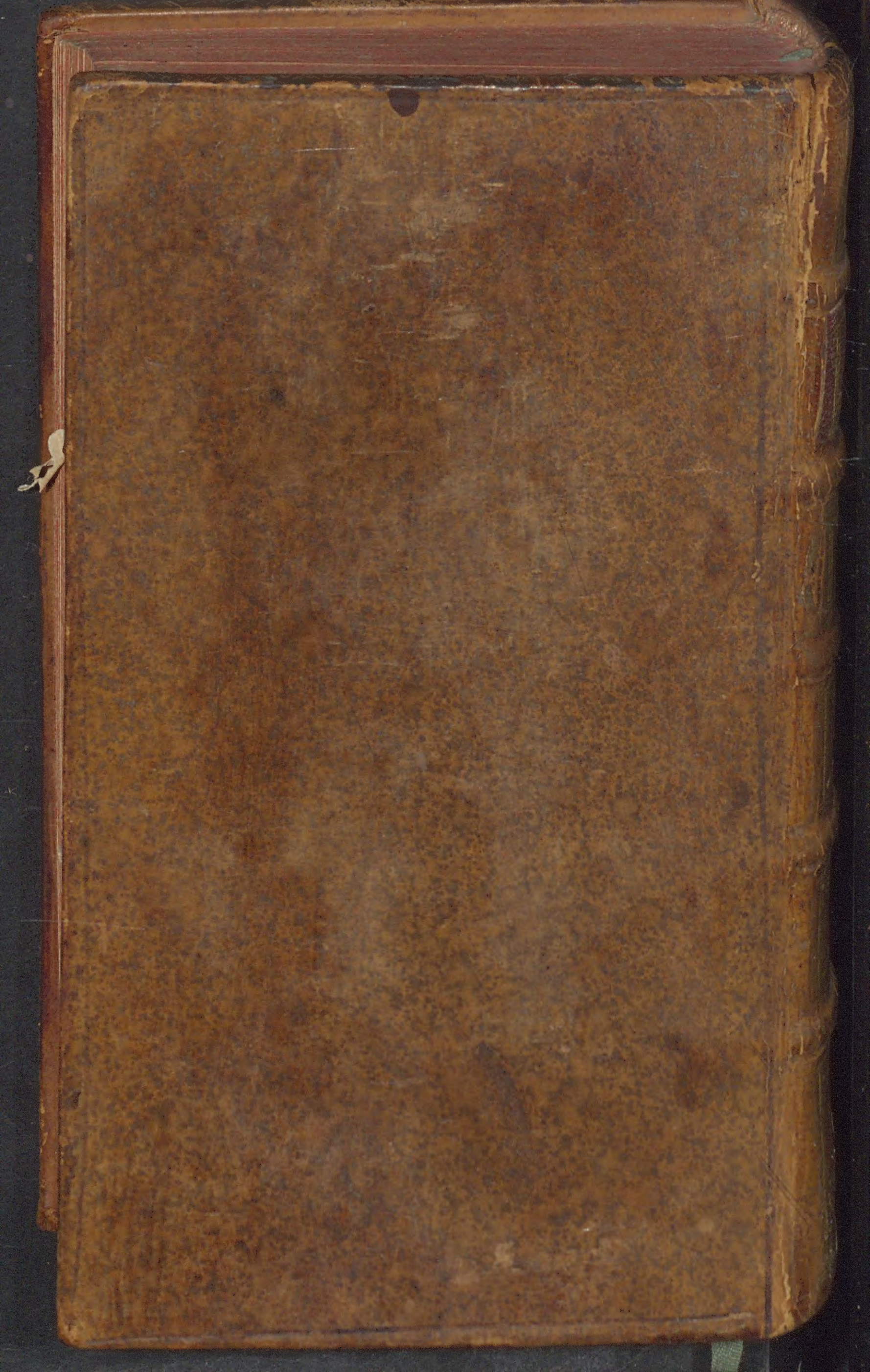
V

Fin de la Table de la Seconde Partie.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA








214
VIE
DE
CHARL. V
TOM. I
17



colorchecker CLASSIC
calibrite
mm